


ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME LXXVII.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES.

CORRESPONDANCE.

TOME XI.



PARIS

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

M. DCCC. XXV.

CORRESPONDANCE.

LETTRE MMDXLI.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 9 janvier 1759.

Mon cher ami, dites-moi, je vous prie, en confidence, et au nom de l'amitié, quel est l'auteur de ce libelle inséré dans le *Mercure suisse*. On m'assure que c'est un bourgeois de Lausanne, et, d'un autre côté, on me certifie que c'est un prêtre de Vévai. Je suspends mon jugement, ainsi qu'il le faut quand on nous assure quelque chose. J'ai écrit au sieur Bontemps de vous faire tenir le montant de la friperie italienne. En vérité, je n'ai guère le temps de lire les extraits de livres inconnus. Quand on bâtit deux châteaux, et que ce n'est pas *en Espagne*, on ne lit guère que des mémoires d'ouvriers. Cela n'est pas extrêmement philosophique, mais c'est un amusement; c'est le hochet de mon âge. J'ai beaucoup lu, je n'ai trouvé qu'incertitude, mensonge, fanatisme. Je suis à-peu-près aussi savant sur ce qui regarde notre être que je l'étais en nourrice. J'aime mieux planter, semer,

bâtir, meubler, et sur-tout être libre. Je vous souhaite, pour 1759 et pour 1859, repos et santé. Ce sont les vœux que je fais pour M. et madame de Freudenreich; présentez-leur, je vous en supplie, mes tendres respects. V.

LETTRE MMDXLII.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 9 janvier.

Je suis persuadé, mon cher ami, que vous êtes encore à Ussières. L'été dont nous jouissons dans ce commencement d'hiver ne permet guère à un philosophe d'aller se renfermer dans la prison des villes; je ne viendrai à Lausanne que quand il gélera.

Le major d'Hermanches[1] ne veut pas perdre son temps; il va donner des opéras buffa. J'irai les entendre, mais je ne pourrai profiter long-temps de ces fêtes et de votre société qui est pour moi la plus grande fête. Vous croyez avoir mis dans votre dernière lettre la note du prix des livres; mais, ou vous l'avez oubliée, ou vous l'avez égarée. Je l'ai cherchée pendant deux jours. Vous en souviendrez-vous?

[1] * Constant d'Hermanches (ou d'Hermenches), cité dans la lettre MMCCLXII. (CLOG.)

Adieu, mon cher philosophe, vous êtes plus heureux à Ussières, et moi aux Délices et à Tournai, que le cardinal de Bernis à son abbaye, le roi de Pologne à Cracovie, et le roi de Prusse courant par-tout. *Vive felix*. V.

LETTRE MMDXLIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 12 janvier.

Mon cher ami, je suis malade de bonne chère, de deux terres que je bâtis, de cent ouvriers que je dirige, du cultivateur et du semoir, et de nombre de mauvais livres qui pleuvent. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas de ma main [1] : *Spiritus quidem promptus est,* manus *autem infirma* [2].

Je soupçonne que vous êtes actuellement dans cette grande villace de Paris, où tout le monde craint, le matin, pour ses rentes, pour ses billets de loterie, pour ses billets sur la Compagnie, et où l'on va le soir battre des mains à de mauvaises pièces, et souper avec gens qu'on fait semblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami

[1] * Toute cette lettre est de la main de Wagnière; le dernier alinéa seulement est de celle de Voltaire. (Clog.)

[2] * Évangile de saint Matthieu, XXVI, 41. (Clog.)

Formont; c'était le plus indifférent des sages. Vous avez le cœur plus chaud, avec autant de sagesse, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté, et je suis étonné de lui survivre. Vivez long-temps, mon ancien ami, et conservez-moi des sentiments qui me consolent de l'absence.

Notre odoriférant marquis[1] a fait un effort qui a dû lui coûter des convulsions; il m'a payé mille écus par les mains de son receveur des finances. Il faudra que je présente quelquefois des requêtes à son conseil. Le bon droit a besoin d'aide auprès des grands seigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis savait que j'ai acheté une belle comté[2], il redouterait ma puissance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonsoir, mon ancien ami. On dit que le cardinal de Bernis a la jaunisse; vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là. V.

[1] * Le *puant* marquis de Lézeau. (Clog.)

[2] * Le mot *comté* était autrefois du genre féminin; c'est ainsi que l'on dit encore la *Franche-Comté*. (Clog.)

LETTRE MMDXLIV.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 janvier.

Oui, il y a bien quarante ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois, je l'avoue; mais avouez aussi que je prédis dès-lors que cet enfant serait un des plus aimables hommes de France. Si on peut être quelque chose de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les sciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'Académie de Nanci.

Franchement, vous pourriez vous passer d'académies, mais elles ne peuvent se passer de vous. Je regrette Formont, tout indifférent qu'était ce sage; il était très bon homme, mais il n'aimait pas assez. Madame de Graffigni [1] avait, je crois, le cœur plus sensible; du moins les apparences étaient en sa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la société dont ils fesaient les agréments. Madame du Deffand, devenue aveugle, n'est plus qu'une ombre. Le président Hénault n'est plus qu'à la reine; et vous, qui soutenez encore ce pau-

[1] * Morte le 12 décembre 1758. (Clog.)

vre siècle, vous avez renoncé à Paris. S'il est ainsi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puisque vous y êtes, et y arriver comme Triptolème, avec le semoir de M. de Châteauvieux[1]. Il m'a paru que je ferais mieux de rester où je suis. J'ai combattu les sentiments de mon cœur; mais, quand on jouit de la liberté, il ne faut pas hasarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines; j'ai acheté le comté de Tournai, pays charmant qui est entre Genève et la France, qui ne paie rien au roi, et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret, que j'ai toujours cherché, d'être indépendant. Il n'y a au-dessus que le plaisir de vivre avec vous.

Les vers dont vous me parlez m'ont paru bien durs et bien faibles à-la-fois, et prodigieusement remplis d'amour-propre. Cela n'est ni utile ni agréable. Des phrases, de l'esprit, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh qui est-ce qui n'a pas d'esprit dans ce siècle! Mais du talent, du génie, où en trouve-t-on? Quand on n'a que de l'esprit, avec l'envie de paraître, on fait à coup sûr un mauvais livre. Que vous êtes supérieur à tous ces messieurs-là, et que je suis fâché contre les montagnes qui nous séparent!

Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds du roi

[1] * Lullin de Châteauvieux, agronome, né à Genève en 1695. (Clog.)

de Pologne; il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de vers, et plus de mal au genre humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui; vraiment je le crois bien; mais vous manquez à mon bonheur. Mille tendres respects. V.

LETTRE MMDXLV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 janvier.

Libre d'ambition, de soins, et d'esclavage,
Des sottises du monde éclairé spectateur,
Il se garda bien d'être acteur,
Et fut heureux autant que sage.
Il fuyait le vain nom d'auteur;
Il dédaigna de vivre au temple de Mémoire,
Mais il vivra dans votre cœur :
C'est sans doute assez pour sa gloire.

Les fleurs que je jette, madame, sur le tombeau de notre ami Formont, sont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne sait plus que planter et semer dans la saison? J'ai conservé de la sensibilité, c'est tout ce qui me reste, et ce reste est pour vous; mais je n'écris guère que dans les occasions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune sur laquelle tournent nos ministres du haut en bas, ni des sottises publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la consolation de l'absence, et le langage de la vérité, ne sont plus à présent que de tristes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de l'esprit. On tremble de laisser échapper un mot qui peut être mal interprété. On ne peut plus penser par la poste[1].

Je n'écris point au président Hénault, mais je lui souhaite, comme à vous, une vie longue et saine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite; tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire; il me serait mortel; il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

Vous avez voulu aussi essayer de la campagne; mais, madame, elle ne vous convient pas. Il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à Rameau des connaisseurs en musique. Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolu-

[1] * Allusion au *cabinet noir*. (Clog.)

ment nécessaire dans des terres. J'ai de très vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages; mais ma destinée était de finir entre un semoir, des vaches et des Génevois.

Ces Génevois ont tous une raison cultivée. Ils sont si raisonnables, qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de Pompadour, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philosophique, et sur-tout entièrement libre. Elle vous est absolument consacrée dans le fond de mon cœur, avec le respect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

LETTRE MMDXLVI.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 16 janvier.

Comme j'ai ici toutes les pièces, je vais faire dresser un Mémoire. Il faudra d'abord que vous fassiez assigner Schmidt[1] par-devant le conseil de

[1] * Voyez le tom. II de cette édition, pag. 76, et la *Correspondance* du mois de juin 1753. (Clog.)

Francfort, en réparation de votre arrêt injuste; que vous redemandiez deux mille écus qu'on vous vola, et vingt mille francs en dépens, dommages et intérêts. La ville déniera justice, et alors je me fais fort de faire condamner Schmidt à Vienne, sans qu'il vous en coûte rien.

Mes compliments à madame de Lutzelbourg. Je n'ai pas un moment à moi; je vous embrasse de tout mon cœur. V.

LETTRE MMDXLVII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Carlsruhe, le 17 janvier.

Monsieur, je commets peut-être une indiscrétion de vous dérober des moments dont vous savez faire un meilleur usage; mais pouvez-vous penser que je puisse recevoir vos vers[1] charmants, que j'admire en rougissant, et en étouffer ma reconnaissance? Non, en vérité, je ne le puis. Je ne suis pas digne de votre lyre, monsieur, je le sais, mais réellement de votre amitié. Ne la refusez donc point à l'estime la plus pure et la plus vraie. Je fais de bien sincères vœux pour vôtre santé. Tout m'y intéresse; et la promesse que vous me donnez, monsieur, de vous revoir[2] chez nous me les fait redoubler d'ardeur. J'y mets même une telle confiance,

[1] * Ces vers, et la lettre qui les accompagnait sans doute, nous sont inconnus. (Clog.)

[2] * Voltaire, lors de son voyage à Schwetzingen (juillet et auguste 1758), avait passé par Carlsruhe. (Clog.)

que je sens déja toute la joie de pouvoir vous assurer de vive voix de cette considération et de cette estime distinguée que l'on vous doit, et avec lesquelles j'ai l'honneur d'être plus que personne au monde, monsieur, votre, etc.

CAROLINE, margrave de Bade-Dourlach.

P. S. Le margrave, transporté de joie d'oser espérer de vous revoir cet été, monsieur, et pénétré de vos mérites, m'ordonne de vous tenir compte de ses sentiments, et de vous dire combien il est sensible à ceux que vous voulez bien témoigner pour lui.

LETTRE MMDXLVIII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 20 janvier.

Je crois, mon cher ami, que je pourrais bien résigner ma dignité de sur-arbitre, dans le procès de Goll le riche et des Goll les pauvres, contre monsieur le prince de Beaufremont. J'ai conseillé qu'on s'adressât à vous seul, et que vous finissiez cette affaire; c'est ainsi qu'elles devraient toutes être terminées, par l'arbitrage d'un jurisconsulte éclairé, et non par des procédures infinies, qui fatiguent les juges, et qui les obligent à juger au hasard.

Je crois qu'heureusement le sot livre du sot moine, non moins fripon que sot, aura trouvé

peu de lecteurs; ce n'était pas au procureur-général de se plaindre, c'était à son libraire; vous n'avez pas mal fait d'intimider un peu le maroufle.

J'ai ici quelquefois votre ancien confrère Adam[1]; ce n'est pas *le premier homme du monde*, mais il me semble que c'est un assez bon diable. Ne vous ai-je pas déja dit qu'il est, lui troisième, dans une terre de six à sept mille livres de rente, dont les jésuites ont dépouillé les possesseurs[2] qui se damnaient visiblement en abusant de leurs richesses? Ne vous ai-je pas dit que je suis leur voisin et que j'ai acheté deux terres auprès des Délices? Je voudrais vous y tenir entre les jésuites et les huguenots;

« Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebis. »
VIRG., *Æneid.*, lib. X, v. 108.

[1]* Antoine Adam, jésuite, né en Lorraine comme l'avocat Dupont, et d'abord professeur de rhétorique à Dijon. On prétend que Voltaire le connut dès 1754 à Colmar, mais le fait est contredit par Collini dans ses Mémoires. Après l'abolition de l'ordre des Jésuites, le père Adam devint l'*aumônier* de Voltaire, qui n'eut pas toujours à se louer de sa conduite. Cet aumônier *in partibus infidelium* était chauve, et s'enrhumait en disant la messe pendant l'hiver; Voltaire ne put parvenir à lui faire obtenir la permission de porter perruque. Voyez, entre autres, la lettre du 3 auguste 1769 au cardinal de Bernis. (CLOG.)

[2]* MM. Desprez de Crassi. Voyez le tom. II de cette édition, pag. 187, et la lettre du 15 janvier 1761 à Thieriot. — Voltaire fit déguerpir ces usurpateurs dont le chef se nommait *fesse*. Beau nom pour un jésuite! (CLOG.)

Voulez-vous bien présenter mes respects à monsieur et à madame de Klinglin? comment se portent madame Dupont et toute votre jolie petite famille? *Tuus semper* V.

LETTRE MMDXLIX.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Breslau, 23 janvier.

J'ai reçu les vers [1] que vous avez faits; apparemment que je ne me suis pas bien expliqué. Je desire quelque chose de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité; et c'est à vous de l'y placer.

On dit qu'Apelle était le seul digne de peindre Alexandre; je crois votre plume la seule digne de rendre ce service à celle qui sera le sujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, et que je lui envoyais un mois avant cette cruelle catastrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne sont certainement pas dignes d'elle, mais c'était du moins l'expression vraie de mes sentiments. En un mot, je ne mourrai content que lorsque vous vous serez surpassé dans ce triste devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix; mais, quand même la victoire la ramènerait, cette paix et la victoire, ni tout ce qu'il

[1] * Ceux que Voltaire avait composés sur la mort de Wilhelmine, et qui sont au commencement de la lettre MMDXXVI. (CLOG.)

y a dans l'univers, n'adouciront la douleur cruelle qui me consume.

Vivez plus heureux à Lausanne, etc. FÉDÉRIC.

LETTRE MMDL.

A M. COLLINI.

Voici, mon cher Collini, la lettre[1] que vous pouvez écrire. Adressez-vous au notaire qui reçut votre protestation; faites présenter la requête au

[1] * Voltaire ayant appris que le prince de Soubise, nommé maréchal de France le 19 octobre 1758, dirigeait la marche de l'armée française du côté de Francfort-sur-le-Mein, envoya bientôt à Collini un *Mémoire* contenant les principaux détails de l'avanie du mois de juin 1753, avec un modèle de lettre qu'il engageait son ancien secrétaire à adresser au nouveau maréchal. Collini ne fit aucun usage du *Mémoire* ni de la lettre. Le *Mémoire*, selon lui, était dicté par une *juste animosité*, mais *certains personnages* y étaient *présentés sous un jour si défavorable*, qu'il crut devoir, même après la mort de Voltaire, laisser cet écrit dans l'oubli. Quant à la lettre au prince de Soubise, la voici telle qu'on la trouve pag. 97 des Mémoires de Collini:

« Monseigneur, permettez qu'un sujet de S. M. impériale, dont « votre altesse défend la cause, implore votre protection dans la « plus juste demande contre le brigandage le plus horrible. Peut-« être un mot de votre bouche peut obliger le conseil de Francfort « à me rendre justice. Peut-être son attachement à nos ennemis, sa « haine contre la France et contre tous les bons sujets de S. M. im-« périale, lui feront soutenir les iniquités du nommé Freitag; mais « je suis dans la nécessité d'implorer votre protection pour obtenir « une sentence prompte, favorable ou injuste, afin que je puisse me « pourvoir au conseil aulique. C'est cette sentence expéditive que je

vénérable..... conseil. Il la refusera; vous en appellerez au conseil aulique, et je vous réponds que Freitag sera condamné. Vous n'aurez qu'à envoyer la requête à madame de Bentinck, et la supplier de vous donner son avocat. M. le comte de Sauer pourra vous servir. J'agirai fortement en temps et lieu.

N. B. Vous pouvez me citer comme témoin de vos effets volés.

LETTRE MMDLI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 27 janvier.

Tout le peuple commentateur
Va fixer ses regards avides
Sur le grave compilateur
De l'Histoire des Néréides [1];
Mais si notre excellent auteur
Voulait donner sur nos belles
Des mémoires un peu fidèles,
Il plairait plus à son lecteur.

« demande par la protection de votre altesse; elle est faite pour se« courir les opprimés.

« Permettez que je mette aussi à vos pieds ma requête au conseil « de Francfort.

« Je suis, etc. »

[1] * Allusion au *Prospectus d'une introduction à la Néréidologie*, composé en plaisantant, par Algarotti, contre les abus de l'érudition. (Clog.)

Près d'elles il est en faveur,
Et *magna pars* de leur histoire;
Mais c'est un modeste vainqueur
Qui ne parle point de sa gloire.

Il Pascali[1] è un traditore come tutti i libraj; ho niente ricevuto da sua parte. Mi accorgo bene che un furbo catolico libraio non ha la minima corrispondenza coi furbi libraj calvinisti; però i fratelli Cramer di Ginevra sono uonimi onesti e di garbo; ma il vostro Pascali è un briccone, ed io sono arrabbiato contro di lui.

Si jamais, dans vos goguettes, vous vous remettez à voyager, n'oubliez pas de passer par les confins de Genève, où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à *Argaléon*[2]. *Vive memor nostrî*, and let a free man visit a free man.

A jamais votre très humble, etc.

LETTRE MMDLII.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 30 janvier.

Il faut vous mettre au fait, mon cher ami, d'une friponnerie typographique qu'on fait à Lausanne. Il y a déja onze feuilles d'imprimées d'un

[1] * Libraire de Venise. (Clog.)
[2] * Frédéric II. — Voyez la fin de la lettre mmccccxcv. (Clog.)

libelle intitulé *la Guerre*[1] *de M. de V.......;* il contient des lettres supposées sur quelques pairs anglais, sur le roi de Prusse, sur Calvin, sur plusieurs particuliers. On soupçonne un nommé Grasset[2] d'être l'imprimeur. Ce Grasset est un fripon chassé de Genève. On dit qu'un M. d'Arnai, fils du professeur[3], ci-devant associé de Bousquet, a les feuilles chez lui. En tout cas, Berne a de bonnes lois. J'en écris à leurs excellences, et sur-tout à M. de Freudenreich. Je n'ai que le temps de vous en faire part, et de vous demander assistance *in hoc genere pravitatis.* Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

P. S. Le catéchiste Chavanes, de Vévai, n'est point, à ce qu'on m'assure avec serment, l'auteur du libelle. Allaman est homme à être informé de cette intrigue; mais je ne veux pas lui écrire.

[1]* Le vrai titre de cet in-12 (1759) est *Guerre littéraire, ou Choix de quelques pièces de M. de V***.* — Voyez le *Dictionnaire des Anonymes,* articles 2295 et 7139, et, plus bas, la lettre MMDLXIII. (CLOG.)

[2]* Il est question de Grasset et de Bousquet dans la lettre MML. (CLOG.)

[3]* Professeur de belles-lettres à Lausanne, auteur d'un écrit intitulé *de la Vie privée des Romains.* (CLOG.)

LETTRE MMDLIII.

A MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

Aux Délices, 2 février.

Madame, la lettre[1] dont votre altesse sérénissime m'honore est un bienfait nouveau qui me remplit de reconnaissance, et un nouveau charme qui m'attache à elle. Vos pastels, madame, votre plume, vos bontés, vous font des sujets ou plutôt des esclaves dans un pays libre.

Tout me plaît en vous, tout me touche;
Parlez, belle princesse, écrivez ou peignez;
Les Graces, par qui vous régnez,
Ou conduisent vos mains, ou sont sur votre bouche.

J'ai une bien forte tentation, madame, de quitter dans les beaux jours de l'été mes petits ermitages, mes petits châteaux ou chaumières, pour venir me mettre aux pieds de vos altesses sérénissimes, dans le palais du meilleur goût que j'aie jamais vu. Je quitterai mes épinards et mon persil pour vos trois mille plantes de l'Asie et de l'Afrique; mes petits bois, pour votre immense forêt[2] de Dodone; mes lièvres pour vos chevreuils; en-

[1] * La lettre MMDXLVII. (CLOG.)
[2] * Celle de Hartwald. (CLOG.)

fin ma liberté pour les belles chaînes dont vous enchaînez tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

J'ai perdu dans madame la margrave de Bareuth une princesse qui m'honora toujours d'une bonté inaltérable; je retrouve en vous, madame, son esprit, ses talents, et ses graces, et tout cela très embelli; je voudrais mériter d'y retrouver la même bienveillance.

Fasse le ciel que le Saint-Empire romain, qui est sens dessus dessous depuis trois ans, puisse être aussi tranquille, l'été prochain, qu'on l'est dans le beau séjour du *Repos de Charles*[1]! Le midi de l'Allemagne est bien heureux; il ne se ressent point des horreurs de la guerre, et il vous posséde. On attend la mort du roi d'Espagne pour troubler le reste de l'Europe. Milord *Maréchal*, ou M. Keith, gouverneur de Neuchâtel, vient de passer par nos Alpes, pour aller négocier en Italie; on dit que ce n'est pas pour la pacification générale. Mais, madame, pourquoi vous parler de nouvelles? il est plus doux de s'entretenir de monseigneur le margrave[2] et de vous. Je suis avec le plus profond

[1]* Traduction des deux mots allemands dont se compose le nom de *Carlsruhe*, ville fondée en 1715 par le margrave Charles-Guillaume, qui, selon l'*Art de vérifier les dates*, y avait un sérail. (CLOG.)

[2]* Charles-Frédéric, né en 1728, fils et successeur de Charles-Guillaume. (CLOG.)

respect, madame, de votre altesse sérénissime, etc.

Elle pardonnera à un pauvre malade qui ne saurait écrire de sa main.

LETTRE MMDLIV.

A MADAME DU BOCCAGE.

Aux Délices, 2 février.

Qui les a faits, ces vers doux et coulants,
Qui comme vous ont le talent de plaire?
Pour moi, j'ai dit en voyant ces enfants :
A leurs attraits je reconnais leur mère.
Quoi! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agréments de mon séjour champêtre!
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je suis heureux, et sage aussi peut-être.
Il est bien vrai que la félicité
Devrait loger sous l'humble toit du sage.
Je la cherchai dans mon doux ermitage;
Elle y passa; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers en *té* et en *age,* que j'ai reçus de Paris, sont de vous, madame, ou il y a quelqu'un qui vous ressemble et qui vous vaut bien. Pardonnez-moi si je vous ai soupçonnée sans hésiter. J'ai cru reconnaître votre écriture, et j'ai la vanité de croire que je ne me méprends pas à votre style; ce n'est point un jugement téméraire d'accuser les gens des actions qu'ils sont accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite, sinon que vous habitez Paris. Je suis comme le renard[1] sans queue qui voulait ôter la queue à ses camarades.

Je voudrais que les personnes à grands talents me justifiassent, moi qui ai pris le parti de me retirer parceque je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très mauvais juges. Il me paraît que les graces et le bon goût sont bannis de France, et ont cédé la place à la métaphysique embrouillée, à la politique des cerveaux creux, à des discussions énormes sur les finances, sur le commerce, sur la population, qui ne mettront jamais dans l'état ni un écu ni un homme de plus. Le génie français est perdu; il veut devenir anglais, hollandais et allemand. Nous sommes des singes qui avons renoncé à nos jolies gambades, pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte* de Chaulieu, qui ne contiennent que deux pages, valaient cent fois mieux que tous les volumes dont on nous accable. On croit être solide, on n'est que lourd et lourdement chimérique.

Est-il vrai, madame, que le Parlement[2] fait

[1]* La Fontaine, liv. V, fab. v. (Clog.)

[2]* L'avocat-général Omer Joli de Fleuri venait de prononcer (le 23 janvier 1759) un réquisitoire contre l'in-4° d'Helvétius. Un arrêt

brûler le livre *de l'Esprit?* Passe encore pour des mandements d'évêque ; mais de gros in-4° scientifiques ! Sont-ce là des procès à juger dans la cour des pairs ?

M. de Cideville est-il à Paris ? Je lui ai écrit dans sa rue de Saint-Pierre ; peut-être n'y est-il plus. Voyez-vous souvent le grand abbé du Resnel ? Ces deux messieurs me paraissent à moitié sages ; ils passent six mois au moins hors de Paris.

Pardon, madame ; non, ils ne sont point sages du tout, ni moi non plus ; ils vous quittent six mois, et moi pour toujours ! Daignez m'écrire, si vous voulez que je ne sois pas à plaindre.

Pardonnez, madame, à un malingre, s'il n'a pas l'honneur de vous écrire de sa main ; son corps est faible, mais son cœur est rempli pour vous des sentiments les plus vifs d'estime et d'attachement. Il en dit autant à M. du Boccage.

du Parlement s'ensuivit, le 6 février suivant, et le livre *de l'Esprit* fut brûlé le 10 avec une dizaine d'autres ouvrages parmi lesquels étaient *la Loi naturelle* de Voltaire, et la *Philosophie du bon sens* de d'Argens. (Clog.)

LETTRE MMDLV.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 2 février.

Si vous voulez entreprendre et suivre l'affaire de la restitution de vos effets, mon cher Collini, il faut courage et patience, et vous en viendrez à bout. Il est nécessaire que vous alliez à Francfort, dussiez-vous y aller en pèlerin. M. de Sauer doit vous aider; je vous ferai toucher quelque argent à Francfort; vous aurez des lettres de recommandation pour Vienne, et madame de Bentinck pourra vous y être utile. Il n'est point étonnant que vous ayez attendu le moment favorable qui se présente. Vos anciennes protestations subsistent. Votre petite cassette, où étaient vos effets, était dans une des malles dont on s'empara. Vous pouvez me citer, j'agirai en temps et lieu. Il est certain qu'un homme qui s'est emparé des malles et effets d'un voyageur, sans faire d'inventaire et sans forme juridique, est tenu de rendre tout ce qu'on lui redemande. Il n'est question que d'aller secrètement à Francfort avec des lettres de recommandation, et de bien songer que, quand on a fortement résolu de réussir, il est rare qu'on échoue. Il faut

discrétion, protection, courage, patience, et vous avez tout cela.

LETTRE MMDLVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 février.

Comment va votre santé, madame? comment vous trouvez-vous du plus doux des hivers? Connaissez-vous milord *Maréchal*, ancien conjuré anglais, ancien réfugié en Espagne, aujourd'hui gouverneur *ad honores* de la petite principauté de Neuchâtel? Il passa hier par Genève pour aller, de la part du roi son maître prussien, allumer, s'il le peut, quelques flambeaux de la discorde dans l'Italie. S'il ne sert que suivant l'argent que son maître lui donne, il fera une besogne bien médiocre. Les nouvellistes du pays que j'habite, qui ont des correspondances dans toute l'Europe, disent toujours que la conspiration du Portugal n'est que la suite des amours du roi et de la jalousie d'un homme du vieux temps, qui a trouvé mauvais d'être c... Vous voyez, mesdames, que, depuis Héléne, vous êtes la cause des plus grands événements; mais les jésuites[1] vous disputent votre gloire.

[1] * Malagrida, Alexandre et Mathos. (Clog.)

Ils se sont mêlés de cette affaire, qui ne les regardait pas. De quoi s'avisent-ils d'entrer dans la vengeance de la mort d'une femme? Ils disent pour raison qu'ils étaient depuis long-temps en possession d'assassiner, et qu'ils n'ont pas voulu laisser perdre leurs priviléges. La mort prochaine du roi d'Espagne, les attentats contre les têtes couronnées, les amis du roi de Suéde mourant par la main du bourreau, l'Allemagne nageant dans le sang, forment un tableau horrible. Cependant on ne songe à rien de tout cela dans Paris. On y est toujours aussi fou qu'auparavant, toujours se plaignant, toujours riant, toujours criant misère, et plongé dans le luxe; et moi, madame, toujours vous aimant avec le plus tendre respect.

LETTRE MMDLVII.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 6 février.

Je vous remercie bien tendrement, mon cher ami, de tous vos soins obligeants. Premièrement, le fripon dont vous me parlez est très connu à Genève, d'où il a été chassé. Il avait volé les Cramer, et son procès criminel existe encore.

A l'égard de MM. les curateurs de l'Académie

de Lausanne, je ne sais si je dois leur écrire, m'étant déja adressé à M. de Freudenreich, et craignant de paraître douter de ses bontés et de son crédit. M. de Freudenreich a eu la bonté d'écrire à M. le bailli de Lausanne; je vous serai bien obligé de me mander s'il y a quelque chose de nouveau à faire.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous supplie de dire à M. et à madame de Freudenreich qu'il n'y a personne sur la terre qui leur soit plus attaché que moi. V.

LETTRE MMDLVIII.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 7 février.

(SECRETO.)

Tout est découvert et constaté, mon cher ami, aussi bien que le fameux vol de Genève. C'est un nommé Lervèche, ci-devant précepteur de M. Constant, qui écrivit le libelle. Il l'envoya aussi à Allaman pour le corriger, et à M. de Chavanes, à Vévai, et M. de Chavanes méprisa cette ordure. Madame de Brenles doit embrasser notre ami Polier, et ne point juger contre lui. Il est vrai qu'il est prêtre, il est vrai que je l'aime, mais dans l'Eu-

rope il y a trois ou quatre prêtres honnêtes gens que j'aime de tout mon cœur.

Ce n'est point lui qui m'a averti de tout ce tissu d'iniquités et de bassesses; il a tout ignoré, et ses ennemis se sont cachés de lui. Les mêmes personnes très respectables qui m'ont donné avis de toutes ces horreurs, m'ont averti aussi qu'on imprimait à Lausanne un livre scandaleux, intitulé *la Guerre*[1] *de M. de Voltaire,* dans lequel on renouvelle l'affaire de Saurin et celle de Servet, et cent autres horreurs. On en a été instruit à Berne, et très indigné. On a écrit à M. le bailli de Lausanne; il lui sera très aisé d'arrêter le cours de ces infamies qui peuvent troubler et déshonorer votre ville. Grasset est violemment soupçonné; mais il y a d'autres imprimeurs. Une visite chez eux, une défense de continuer, une saisie des exemplaires, ne sont pas chose difficile. Vous pourriez très aisément, mon cher ami, accélérer l'effet de la justice et des bontés de M. le bailli, en le pressant d'interposer son autorité, et d'agir vivement dans une affaire où il n'y a pas un moment à perdre; je vous aurais une obligation qui égalerait la tendre amitié que j'ai pour vous. Je vous demande instamment de m'instruire de tout ce qui se sera passé et de n'en parler à personne.

[1] * Voyez la lettre MMDLII. (CLOG.)

Je vous donne avis que madame Denis ne sait rien de tout cela, et que je n'en ai écrit à ame qui vive à Lausanne, excepté à M. de Tscharner.

Mille tendres respects à madame votre femme. Je vous embrasse tendrement. V.

LETTRE MMDLIX.

A M. THIERIOT.

Au château de Tournai, 7 février.

Mon ancien ami, on peut, dans une séance académique, reprocher à l'auteur du livre intitulé *de l'Esprit,* que l'ouvrage ne répond point au titre, que des chapitres sur le *despotisme* [1] sont étrangers au sujet, qu'on prouve avec emphase quelquefois des vérités rebattues, et que ce qui est neuf n'est pas toujours vrai; que c'est outrager l'humanité de mettre sur la même ligne l'*orgueil* [2], l'*ambition,* l'*avarice* et l'*amitié;* qu'il y a beaucoup de citations fausses, trop de contes puérils, un mélange du style poétique et boursouflé avec le langage de la philosophie, peu d'ordre, beaucoup de confusion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de décision plus ré-

[1] * Discours III, chap. XVII à XXI, inclusivement. (CLOG.)

[2] * Discours III, chap. X à XIV. (CLOG.)

voltant encore, etc., etc. On devrait aussi, dans la même séance, avouer que le livre est plein de morceaux excellents.

Mais on ne peut voir sans indignation qu'on persécute, avec cet acharnement continu, un livre que cette persécution seule peut rendre dangereux, en fesant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y suppose. On dit que cette vexation odieuse est le fruit de l'intrigue des jésuites [1], qui ont voulu aller par Helvétius à Diderot. J'estime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel est le conseiller ou président géomètre, métaphysicien, mécanicien, théologien, poëte, grammairien, médecin, apothicaire, musicien, comédien, qui est à la tête des juges de l'*Encyclopédie*. Il me semble que je vois l'inquisition condamner Galilée. L'esprit de vertige est bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets [2] un poëme *sur la Religion naturelle!* Les gens un peu

[1] * Louis, dauphin (père des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X), partisan déclaré des jésuites, qui trompaient sa bonne foi, donna le premier signal de la persécution excitée contre Helvétius, en montrant à la reine *les belles choses* que fesait imprimer le maître-d'hôtel de cette princesse confessée par un jésuite, comme Louis XV et la dauphine. (CLOG.)

[2] * Allusion au réquisitoire de Joli de Fleuri. (CLOG.)

instruits savent qu'il y a un poëme sur *la Loi naturelle*, dans un recueil d'ouvrages assez connus, et que le poëme tronqué de *la Religion naturelle* est une mauvaise brochure dans laquelle l'auteur est estropié. Mais l'auteur ne s'en soucie guère, et sait ce qu'il doit penser des sots et des fous. Il y a long-temps que j'ai mis entre eux et moi un fil long de plus d'une brasse.

Quand vous serez *démontmorencié*[1], vous feriez bien de venir philosopher, avant ma mort, dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ses amis que d'aller, jusqu'au tombeau, de gîte en gîte, et de protection en protection. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMDLX.

A M. DE BRENLES.

Fernex[2], 8 février.

Mon cher ami, nos lettres se sont croisées. Moi, renoncer à Lausanne, parcequ'un fripon genevois, M. Grasset, présenté au pape, a mérité le

[1]* Lettre MMDCLVI. (Clog.)

[2]* Ce nom est ainsi écrit dans l'original autographe. Du reste, entre le mont Jura et Genève, on prononce *Fernex* et *Gex* comme *Fernei* et *Gei*, ou *Ferné* et *Gè*. (Clog.)

carcan ! Moi, renoncer à vous qui m'avez fait Suisse ! Je ne suis pas capable d'une telle inconstance ; je serais sur-tout très ingrat, si je prenais pour vous quitter le temps où l'on m'accable de bontés. Je méprise si souverainement toutes ces misères, que je n'ai jamais lu le *Mercure suisse*, où l'on avait fourré tant de rapsodies sur Calvin, Servet et moi. Mais qu'on fasse un beau recueil [1] en forme, à Lausanne, sous mon nom ; mais que dans ce recueil il y ait des choses dangereuses sur la religion et sur le roi de Prusse, c'est un attentat qu'il faut réprimer ; et j'aurai toute ma vie la plus profonde reconnaissance pour le gouvernement de Berne, qui a daigné m'honorer d'une si prompte justice, et pour vous en vérité, mon cher ami, qui m'avez marqué dans cette petite affaire une affection si courageuse. Je vous supplie de présenter mes très humbles remerciements à M. le bailli ; je ne doute pas qu'il n'ait étouffé jusqu'aux moindres traces de la friponnerie de ce Grasset. Ce misérable était destiné à me faire du mal. C'est par lui seul que le prétendu poëme de *la Pucelle* parut dans le monde, rempli de platitudes et d'horreurs. Chassé de Genève pour avoir volé, il a trouvé grace devant le pape et devant Bousquet, et l'on me dit que Bousquet avait enfin reconnu le carac-

[1] * *Guerre littéraire*, etc. (CLOG.)

tère du maraud. J'espère revoir bientôt votre ville purgée de ce monstre, et y retrouver les charmes de votre société. Soyez sûr que mes petits ermitages, appelés châteaux, n'auront point la préférence sur la ville de Lausanne, à qui je dois mes jours les plus heureux.

Je ne sais ce que c'est que ces prétendues Lettres imprimées par ce fou de Néaulme; mais je ne m'embarrasse guère des sottises qu'on fait dans les pays où je ne suis pas. J'étais fâché d'être honni dans la ville de Lausanne où j'aime à vivre, et à vivre avec vous. *Vale.* V.

LETTRE MMDLXI.

A M. BERTRAND.

10 février.

Vous connaissez peut-être les nouvelles ci-jointes, mon cher ami. J'envoie aux seigneurs curateurs un *Mémoire*[1] accompagné du certificat du décret de prise de corps contre Grasset, convaincu de vol à Genève.

Le libelle est saisi et défendu à Genève. Je sais que ce fatras est très ennuyeux; mais un fripon n'en est pas moins punissable, parcequ'il est un

[1] * Ce *Mémoire* est imprimé ci-après, avec une *Requête*. (Clog.)

sot. Je vous prie de voir le *Mémoire* envoyé aux seigneurs curateurs, dont un double a été dépêché à l'Académie de Lausanne. Je le supprime ici pour ne pas grossir le paquet.

Je vous conjure de dire à M. de Freudenreich que mon cœur est pénétré de respect, d'estime et de reconnaissance pour lui au-delà de toute expression. Mes sentiments pour vous sont les mêmes. V.

Les chefs de la conspiration contre le roi de Portugal ont été exécutés. Le duc d'Aveïro, avant de mourir, a déclaré que c'étaient les jésuites qui l'avaient encouragé à l'assassinat du roi. Ils lui ont dit que non seulement il ne commettait pas un crime, mais qu'il fesait une action méritoire. Ils ont fait des neuvaines avec l'exposition du saint sacrement pour le succès de l'assassinat.

Les auteurs de ces conseils sont, suivant la déposition du duc d'Aveïro, un jésuite italien, un du Brésil, le père provincial, les anciens confesseurs du roi et de la famille royale, le père Mathos et le père Irance, tous cordons bleus de l'ordre. Ils sont actuellement dans les fers, au nombre de neuf. Voilà les nouvelles du 5, de Paris, et copiées sur la traduction portugaise, pour le roi de France.

MÉMOIRE

Sur le libelle clandestinement imprimé à Lausanne, sous le titre de *Guerre littéraire, ou Choix de quelques pièces de M. de V****.

1° La *Défense de milord Bolyngbrocke*[1] est un écrit formel contre la religion; écrit très dangereux qu'on ne peut ni publier, ni imputer à qui que ce soit sans crime.

2° La lettre[2] de M. de V..., écrite de Lausanne à M. Thieriot à Paris, est une lettre presque entièrement supposée, comme il est aisé de le savoir de M. Thieriot, demeurant à Paris, rue Saint-Honoré, chez M. le comte de Montmorenci. C'est troubler la société d'imprimer les lettres des particuliers, et il est encore plus contre les bonnes mœurs de les falsifier.

3° La *Réponse à cette lettre*, par une société de Génevois, est un outrage à la ville de Genève, un libelle anonyme qui n'a jamais été imprimé à Genève, et qu'il n'est pas permis d'y imprimer.

4° Une autre prétendue Lettre, *écrite de Genève*, est un autre écrit anonyme faussement imputé à un Génevois, et ne montre qu'une intention for-

[1] * La *Défense de milord Bolyngbrocke* n'est pas un écrit *très dangereux*, et cet écrit est de Voltaire. (Clog.)

[2] * Lettre MMCCLXXXVIII. (Clog.)

melle de semer la discorde entre la ville de Genève et M. de Voltaire, seigneur de deux terres aux portes de cette ville, dans l'ancien dénombrement.

5° La prétendue dispute de M. de V....... avec M. Vernet, professeur en théologie, n'a jamais existé. M. de Voltaire est seigneur de la terre où M. le professeur Vernet a une maison de campagne, et le brouillon qui suppose un démêlé entre deux voisins et deux amis [1] ne peut être qu'un perturbateur du repos public.

6° Le dernier *Mémoire* anonyme sur la mémoire de feu Saurin ne tend qu'à désoler une famille innocente, et à renouveler un scandale affreux, que la prudence et la bonté de leurs excellences daignent vouloir étouffer.

7° Le seul nom de l'éditeur rend bien suspect tout le reste de cet ouvrage de ténèbres que je ne connais pas entièrement, et dont je n'ai vu que quelques fragments et quelques titres. C'est un nommé Grasset, Génevois, convaincu d'avoir volé MM. Cramer, et dont le procès criminel a été commencé. On peut aisément s'en informer à MM. Cramer.

8° Je dois présumer que messieurs de l'Académie de Lausanne pensent comme moi sur ce li-

[1] * Voltaire et Vernet n'étaient plus *amis*. Voyez la lettre MMCCCLI, où le philosophe se plaint à Bertrand du *chef de cabale* Vernet.

(CLOG.)

belle clandestin de Grasset; mais je m'en remets, avec beaucoup plus de confiance, aux lumières et aux bontés des membres respectables du conseil suprême de la république de Berne, curateurs de l'Académie; je les supplie d'agréer mon profond respect.

VOLTAIRE,
gentilhomme ordinaire [1] du roi,
comte de Tournai.

A Tournai, 10 février 1759.

REQUÊTE

Aux magnifiques seigneurs curateurs de l'Académie de Lausanne.

Étant informé que les professeurs de Lausanne croient devoir favoriser le sieur Darnai, leur concitoyen, et Grasset l'imprimeur, je présente cette *Requête* aux magnifiques seigneurs curateurs, et les supplie de me pardonner si elle n'est pas dans les formes, que j'ignore.

1° Je déclare et proteste que, dans ce libelle infame, il n'y a, de toutes les choses qu'on m'impute, aucune pièce qui soit de moi, excepté ma

[1] * Dans sa lettre du 18 avril 1759, Frédéric II dit à Voltaire : « Je « vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-Aimé;* « ce ne sera pas sa patente qui vous immortalisera. » (CLOG.)

déclaration en faveur de la famille Saurin, qui m'a prié de prendre sa défense, et qui conjure très humblement leurs excellences de daigner empêcher qu'on la couvre d'opprobre, qu'on renouvelle encore dans des libelles anonymes des plaies faites depuis soixante-dix ans, qu'on fasse valoir contre leur père une lettre à lui imputée, que la famille jure n'avoir jamais été écrite.

2° Les cent douze premières pages de ce libelle sont tirées, à la vérité, de pièces anonymes ramassées dans d'anciens journaux de Hollande; je ne les avais jamais lus, et je suis aussi surpris qu'indigné qu'on m'impute, dans ces fatras, des opinions que je n'ai jamais professées. Ces cent douze pages sont pleines d'injures que je dois pardonner, mais que le bon ordre ne peut permettre. On imprime impunément en Hollande mille scandales que le sage gouvernement de Berne ne souffre pas.

3° La *Défense*[1] *de milord Bolyngbrocke* n'est point de moi, mais d'un homme très supérieur à moi, et à qui on doit du respect. Cet écrit n'est point l'ouvrage qu'on m'avait annoncé d'abord; et, quel qu'il soit, je me plains qu'on m'attribue ce que je déclare m'avoir point fait.

Il est dit, page 26 de la partie du libelle impri-

[1] * Cette *Défense* est dans les *Mélanges littéraires*, à la date de 1752. (CLOG.)

mée en petits caractères, que le roi de Prusse m'a chassé de ses états; cela est faux; j'en atteste sa majesté le roi de Prusse.

Je proteste, et je fais serment qu'une lettre[1] à moi imputée, page 57, écrite à M. Thieriot, à Paris, est falsifiée, et je m'en rapporte au témoignage du sieur Thieriot. J'ajoute qu'il est contre les mœurs d'imprimer les lettres des particuliers.

Je persiste à dire que la prétendue Lettre d'une société de Genève est un libelle infame, qu'il est défendu d'imprimer à Genève, et qu'il n'y a jamais paru.

Je pourrais demander justice des injures grossières qu'on vomit contre moi dans trente pages de ce libelle, des termes de *déiste*[2] et d'*athée* dont on ose se servir; mais il ne m'appartient que de demander la suppression de cette infamie, et d'attendre le jugement avec confiance et respect.

VOLTAIRE.

N. B. Deux professeurs de Lausanne, liés avec le sieur Darnai et Grasset, disent dans leur rapport qu'il n'y a rien dans le libelle contre l'état et la religion. Vraiment on le croit bien; si le libelle

[1] * Lettre MMCCLXXXVIII. — Je n'en ai pas vu l'original, mais il paraît certain qu'on en falsifia un passage. (CLOG.)

[2] * Il n'était pas étonnant que des fanatiques de Berne, de Lausanne et de Genève eussent pris le parti de Grasset contre Voltaire. Des hommes qui *canoniseraient Cartouche dévot*, comme disait Voltaire, n'hésitent jamais entre un *voleur* et un *déiste*. (CLOG.)

était contre Dieu et l'état, l'auteur mériterait le dernier supplice; mais ce libelle diffame des particuliers qui implorent la justice et la bonté des magnifiques seigneurs curateurs.

LETTRE MMDLXII.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 12 février.

Nous soussignés déclarons que le nommé François Grasset nous ayant volés pendant l'espace de dix-huit ans ou à-peu-près qu'il nous a servis en qualité de commis, le magnifique conseil nous fit demander, en l'année 1756, une déclaration de ce qui s'était passé; que nous nous conformâmes à cet ordre, et la donnâmes à M. l'auditeur de Normandie[1], en l'accompagnant de toutes les piéces qui pouvaient constater ses friponneries; en suite de quoi le magnifique conseil le décréta de prise de corps.

Genève, 11 février 1759.

Les frères CRAMER.

Votre zéle pour vos amis, monsieur, pour l'honnêteté publique, et pour le maintien du bon ordre, triomphera sans doute de l'aveuglement et de la méprise de ceux qui veulent protéger un voleur qui imprime des libelles. Les magistrats de Ge-

[1] * Rilliet de Normandie. (CLOG.)

nève agissent de leur côté; il est à croire que ceux de Lausanne, et l'Académie, ne souffriront pas que leur ville soit déshonorée par un infame et par des infamies. Je mande à-peu-près les mêmes choses à M. de Seigneux[1], confrère dans l'Académie de Marseille, et j'ajoute que je suis un peu plus utile à la ville de Lausanne que Grasset; que j'y fesais plus de dépense que quatre Anglais; qu'un notaire de Lausanne avait rédigé mon testament, par lequel je fesais des legs à l'école de charité, à la bibliothéque, à plusieurs personnes, et que la petite rage du bel esprit et de la typographie ne doit pas faire sacrifier la probité et les bienséances.

Les seules annotations que j'ai faites sur le libelle de Grasset, et que j'envoie à l'Académie, suffisent pour faire sentir quelle est l'insolence du libelle. Je vous prie, mon cher ami, de présenter mes tendres et respectueux remerciements à M. le bailli de Lausanne. Il me paraît que vous avez à présent dans votre ville un fou et un fripon à juger.

Je vous embrasse tendrement; mille respects à madame de Brenles, et triomphez des sots; il y en a plus que de fous. V.

[1] * De Seigneux de Correvon, mort en 1776, et non en 1756, comme on l'a imprimé par erreur tom. IX de la *Correspondance*, pag. 264. (Clog.)

LETTRE MMDLXIII.

A M. LE BARON DE HALLER[1].

A Tournai, 13 février[2].

Voici, monsieur, un petit certificat[3] qui peut servir à faire connaître ce Grasset pour lequel on réclame très instamment votre protection. Ce malheureux a fait imprimer à Lausanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il est digne d'un homme de votre probité et de vos grands talents de refuser à un scélérat une protection qui honorerait des gens de bien. J'ose compter sur vos bons offices, ainsi que sur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier ; il n'est pas conforme aux usages allemands, mais il l'est à la franchise d'un Français qui vous révère plus qu'aucun Allemand.

[1]* Albert de Haller, né à Berne en 1708, mort en décembre 1777. Il a déja été question de cet homme célèbre dans quelques lettres de Voltaire, et notamment dans les lettres MDCCXXXII et MDCCXXXIII. (CLOG.)

[2]* Cette lettre est sans date, dans les éditions de Kehl, entre les années 1755 et 1756. (CLOG.)

[3]* C'était sans doute un duplicata de celui qui est au commencement de la lettre précédente. (CLOG.)

Un nommé Lervèche, ci-devant précepteur de M. Constant, est auteur d'un libelle sur feu M. Saurin. Il est ministre d'un village, je ne sais où, près de Lausanne. Il m'a écrit deux ou trois lettres anonymes sous votre nom. Tous ces gens-là sont des misérables bien indignes qu'un homme de votre mérite soit sollicité en leur faveur.

Je saisis cette occasion de vous assurer de l'estime et du respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc. VOLTAIRE.

LETTRE MMDLXIV.

A M. BERTRAND.

A Tournai, par Genève, 16 février.

Mon cher ami, le voleur Grasset, imprimeur du libelle diffamatoire, et le prétendu bel esprit rédacteur de cet infame ouvrage, trouvent dans Lausanne de la protection, et sur-tout auprès des examinateurs de l'Académie, dont un membre est associé avec Grasset. Ils remuent ciel et terre, et font servir, selon l'usage, le prétexte de la religion pour justifier leur brigandage. Je me flatte qu'ils ne trouveront pas la même faveur auprès des esprits désintéressés, nobles, et éclairés, des seigneurs de Berne leurs maîtres. J'ai lu ce libelle déja proscrit à Genève et en France, et dont deux

ballots ont été saisis. J'envoie un nouveau *Mémoire* aux seigneurs avoyers et aux seigneurs curateurs, et sur-tout à notre respectable M. de Freudenreich. L'Académie de Lausanne lui manque formellement de respect en protégeant un libelle contre moi, malgré la bonté qu'il a eue de me recommander à Lausanne, quand il est venu dans ce pays, au nom de l'état. Je vous prie de lire mon *Mémoire*, qui est entre les mains de M. Freudenreich, et de mettre dans cette affaire toute l'activité de votre zèle prudent et de votre amitié.

Si les jésuites ont comploté, comme on l'assure, l'assassinat du roi de Portugal, ils sont un peu plus coupables que vos gens de Lausanne. V.

« O fortunatos nimium, sua *cum* bona norint,
« Agricolas, etc. »

VIRG., *Georg.*, II, v. 458.

LETTRE MMDLXV.

DE M. LE BARON DE HALLER.

Roche [1], 17 février.

Monsieur, j'ai été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi! j'admirerai un homme riche, in-

[1] * Haller avait alors la direction des salines de Roche, près de la petite ville d'Aigle, non loin du Rhône, entre Lausanne et Martignî. Les éditeurs de Kehl, en fesant remarquer le ton magistral de sa ré-

dépendant, maître du choix des meilleures sociétés, également applaudi par les rois et par le public, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols, et qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait!

Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire; mais il vous fallait des malheurs; elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.

Les personnes dont vous vous plaignez perdraient bien peu en perdant ce que vous appelez la protection d'un homme caché dans un petit coin du monde, et charmé d'être sans influence et sans liaisons. Les lois ont seules ici le droit de protéger le citoyen et le sujet. M. Grasset est chargé des affaires de mon libraire. J'ai vu M. Lervèche[1] chez un exilé, M. May[2], que j'ai visité quelquefois depuis sa disgrace, et qui passait ses dernières heures avec ce ministre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom sous des anonymes, s'il a laissé croire que nos relations sont plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que vous sentez avec trop d'amitié.

Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du destin. Je vous douerais de la tranquillité, qui

ponse à Voltaire, ajoutent ce qui suit: « Un étranger se présente chez « M. de Voltaire, et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de Haller. « M. de Voltaire le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand « homme. — Vous m'étonnez, dit l'étranger; M. de Haller ne parle « certainement pas de vous de la même manière. — Eh bien! répli- « qua M. de Voltaire, il est possible que nous nous trompions tous « deux. » (Clog.)

[1] * On ne sait positivement si ce personnage fort obscur se nommait *Lervèche*, *La Roche*, ou *Lévêché*. Je n'ai pu retrouver, à Lausanne, les deux lettres originales de Voltaire et de Haller. (Clog.)

[2] * Compatriote de Haller. (Clog.)

fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes; alors l'homme le plus célèbre de l'Europe serait aussi le plus heureux.

Je suis avec l'admiration la plus parfaite, etc.

HALLER.

LETTRE MMDLXVI.

A FRÉDÉRIC-GUILLAUME[1],

MARGRAVE DE BAREUTH.

Au château de Tournai, 17 février.

Monseigneur, mon cœur remplit un bien triste devoir en envoyant à votre altesse sérénissime, ainsi qu'au roi votre beau-frère, cet ouvrage[2], que ce monarque m'a encouragé de composer.

Ma vieillesse, mon peu de talent, ma douleur même, ne m'ont pas permis d'être digne de mon sujet; mais j'espère qu'au moins le dernier vers ne vous déplaira pas.

Elle vous aimait, monseigneur, et, après vous, son cœur était à son frère. Ce souvenir, quoique

[1]* Frédéric-Guillaume de Brandebourg-Bareuth, né en 1711; marié le 20 novembre 1731 (et non 1741) à Wilhelmine, sœur du roi de Prusse. (CLOG.)

[2]* Voyez, tome IV des *Poésies*, l'ode XV *sur la mort* de la margrave de Bareuth. (CLOG.)

très douloureux, vous est cher, et peut mêler quelque douceur à son amertume.

Que votre altesse sérénissime daigne recevoir avec indulgence ce faible tribut d'un attachement que j'aurai jusqu'au tombeau. Puissiez-vous ajouter à de longs jours tous ceux que cette auguste princesse devait espérer de passer avec vous!

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE MMDLXVII.

A M. D'ALEMBERT.

A Tournai, 19 février.

J'ai besoin de savoir, mon cher et grand philosophe, si frère Berthier, de la société de Jésus, continue encore à farcir ses *menstrues* de Trévoux d'injures et de sottises contre d'honnêtes gens[1] qui ne pensent point à lui, tandis que douze de ses confrères sont dans les fers à Lisbonne, accusés et convaincus, dit-on, d'avoir encouragé les conjurés au parricide, au nom de la vierge Marie et de son fils Jésus, consubstantiel au Père.

J'ai besoin de savoir ce que c'est qu'un monstre[2]

[1] * Voyez sur ce point les lettres de d'Alembert à Voltaire du 23 janvier 1757, et du 24 février 1759. (Clog.)

[2] * L'abbé de Caveirac. (Clog.)

bavard qui a justifié *la révocation de l'édit de Nantes*, et la Saint-Barthélemi.

Il me faut aussi le nom de l'avocat sans cause qui a griffonné des *Lettres* hollandaises[1] contre le roi de Prusse, jusqu'au moment du silence imposé par la bataille de Rosbach, et qui depuis s'est acharné contre la raison.

Et quel est le malheureux[2] qui a engagé le parlement de Paris à se faire géomètre, mécanicien, métaphysicien, médecin, théologien, etc., pour juger vingt volumes in-folio de l'*Encyclopédie?*

Vous qui savez tant de belles et bonnes choses, ne pourriez-vous point savoir aussi quelque chose des odieuses bêtises sur lesquelles je voudrais être instruit?

J'avoue que j'aimerais bien mieux savoir à quoi vous vous occupez, et quelles vérités vous voulez apprendre aux hommes qui ne le méritent pas, dans un temps où la vérité est persécutée par les fripons et par les sots. Vous n'avez pas daigné revoir nos sociniens de Genève; mais si vous allez jamais dans le pays du pape, des châtrés, et des processions, passez par chez nous. Vous verrez que les prédicants de Genève respectent les tours de

[1] * *L'Observateur hollandais, ou Lettres*, etc., est de Moreau. (CLOG.)

[2] * Abraham-Joseph *de* Chaumeix, ancien marchand de vinaigre, selon Voltaire. (CLOG.)

Fernei, les fossés de Tournai, et même les jardins des Délices. Dites-moi si Jean-Jacques est devenu tout-à-fait fou; dites-moi si Diderot ne l'est pas d'avoir voulu continuer l'*Encyclopédie* en France; et moi, j'avouerai que vous êtes très sage de vous être tiré de ce bourbier. Mon Dieu! que de bavarderies sur la population, sur le commerce, etc.! Eh! Jeans f....., parlez moins de population, et peuplez.

Que dites-vous du roi de Prusse qui m'envoie deux cents vers [1] de Breslau, pendant qu'il assemble près de deux cent mille hommes? que dites-vous d'Helvétius et de l'honneur qu'on lui a fait [2]? mais que dites-vous de moi qui vous ennuie et qui vous aime?

LETTRE MMDLXVIII.

A M. DE BRENLES.

A Tournai, 20 février [3].

Les jésuites font donc pis que Grasset, mon cher ami, ils assassinent donc le roi [4] qu'ils ont con-

[1]* Ces vers, la lettre qui les accompagnait, et la réponse de Voltaire, nous sont inconnus. (Clog.)

[2]* Le livre *de l'Esprit* avait été brûlé le 10 février. (Clog.)

[3]* Le comte Golowkin a donné à cette lettre la date de 1757, mais elle est de 1759. L'original autographe ne porte pas la date de l'année. (Clog.)

[4]* De Portugal. (Clog.)

fessé. Que ne les jugez-vous, monsieur l'assesseur baillival! que ne sont-ils tous au tribunal de la rue de Bourg[1]! Voilà qui est fait, disait un vieux galant, à propos de la Brinvilliers; si les dames se mettent à empoisonner, je n'aurai plus d'estime pour elles. Je n'en ai plus pour Grasset ni même pour Watteville[2], et entre nous je ne conçois guère comment Darnai s'est associé avec le valet des Cramer décrété de prise de corps pour avoir volé ses maîtres. On me paraît très indigné à Berne contre cette manœuvre. Grasset demandait à être naturalisé, et a été refusé. Darnai demandait de l'argent, et n'en a point eu. Je sens au reste, mon cher philosophe, combien ce libelle est méprisable; mais n'est-il pas utile de faire sentir aux prêtres qu'il ne leur est pas plus permis de farcir des libelles de leurs ordures, que d'assassiner leurs pénitents? Et n'est-il pas convenable que votre ami fait Suisse par vous ne soit pas outragé dans votre ville? Mille respects à la philosophie.

[1]* Une des rues de Lausanne. (Clog.)

[2]* Le comte Golowkin a substitué le nom de *Maubert* à celui de Vattiville, que j'ai lu dans l'original autographe. Voltaire voulait sans doute parler d'Alexandre Louis de Wattewille, écrivain, né à Berne en 1714. (Clog.)

LETTRE MMDLXIX.

A M. BERTRAND.

A Tournai, par Genève, 20 février.

Mon amitié est enchantée de tous les témoignages de la vôtre; je les sens, mon cher ami, du fond de mon cœur. Le plus grand service que vous me puissiez rendre est d'entretenir souvent M. le banneret de Freudenreick de ma tendre reconnaissance. Il daigne entrer avec moi dans des détails qui me font voir à quel point je lui ai obligation. Plus il est occupé des affaires de l'état, plus je sens ce que je dois à l'attention dont il honore l'affaire d'un particulier. Je lui avoue que feu le ministre Saurin a mérité la corde; mais son fils[1], mon ami, le plus honnête homme du monde, avocat estimé, homme de lettres considéré, secrétaire de monseigneur le prince de Conti; mais ses sœurs et leurs enfants enveloppés dans cet opprobre, ne méritent-ils pas un peu de pitié? Saurin, le fils infortuné d'un homme qui fit une grande faute, m'écrit des lettres qu'il trempe de ses larmes, et qui vous en feraient verser. Je suis persuadé que son état toucherait les seigneurs curateurs. D'ailleurs plu-

[1] * Bernard-Joseph Saurin, à qui sont adressées environ vingt lettres, dans la *Correspondance*. (CLOG.)

sieurs personnes sont outragées dans ce libelle; j'y suis traité en vingt endroits de *déiste* et *d'athée*. Les pièces qu'on m'y impute sont supposées. Le libelle est anonyme, sans nom de ville, sans date. Il est imprimé furtivement malgré les lois. Une balle que Grasset avait envoyée à Genève y a été saisie par ordre du magistrat; on en a usé de même à Lyon, et le lieutenant civil de Paris a averti le nommé Tilliard, correspondant de Grasset, qu'il serait puni s'il en recevait, et s'il en débitait un seul exemplaire. Ce concert unanime de tant de magistrats pour supprimer un libelle diffamatoire ne me laisse pas douter que je n'aie la même obligation aux seigneurs curateurs; et de toutes les bontés dont on m'honore en tant d'endroits, les leurs me seront les plus sensibles. Darnai joue un bien indigne rôle dans cette affaire. Comment s'est-il associé avec un laquais des Cramer, décrété de prise de corps à Genève pour avoir volé ses maîtres?

Tout ceci n'est qu'une tracasserie infame; mais que dire des jésuites! ils assassinent le roi qu'ils ont confessé; ils font servir tous les mystères de la religion au plus grand des crimes. Nous verrons quelles suites aura cette étrange aventure. Je vous remercie et vous embrasse tendrement. V.

LETTRE MMDLXX.

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Manheim, le 23 février.

J'ai reçu, monsieur, vos lettres avec bien du plaisir, et vous suis très obligé des bons souhaits que vous me faites. Ce serait un bonheur trop parfait dans ce monde s'ils s'accomplissaient en tout point. L'*Optimisme*[1] est banni depuis long-temps de notre globe, et si Pope vivait encore, je doute qu'il soutînt, en voyant tout ce qui se passe depuis peu d'années, que *all what is, is right*.

Vous me ferez un sensible plaisir de venir cet été. Ne craignez plus le froid; j'y porterai grand soin, et, plutôt que d'être privé de la satisfaction de vous voir, je ferai placer une cheminée à chaque porte et fenêtre. Profitez cette année des fleurs d'orange, car il ne me paraît pas encore que le terroir d'Allemagne soit disposé à porter beaucoup d'olives. Soyez bien persuadé de la parfaite estime que j'aurai toujours pour le vieux Suisse.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

[1] * Allusion au roman de *Candide ou l'Optimisme*, dont Voltaire avait sans doute envoyé un des premiers exemplaires à l'électeur. Il est question plus bas de *Candide* dans la lettre du 10 mars à Thieriot. (CLOG.)

LETTRE MMDLXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 24 février.

Il y a plus de six ans, mon cher et illustre maître, que je ne lis point les sottises *menstruelles* du Garasse de Trévoux; mais j'entends dire qu'elles n'ont point dégénéré. Ce que je sais, c'est que le frère Berthier et ses complices n'osent paraître actuellement dans les rues, de peur qu'on ne leur jette des oranges de Portugal à la tête. Dieu et M. de Carvalho * nous feront raison de cette canaille.

L'apologiste de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthélemi est un abbé de Caveirac, protecteur et protégé de cet évêque du Pui, Pompignan, dont nous avons la DÉVOTION RÉCONCILIÉE AVEC L'ESPRIT, ou *la Réconciliation normande***, et qui nous a aussi donné des *Questions sur l'incrédulité*, dont la première est pour prouver qu'il n'y a point d'incrédules, et le reste du livre pour les réfuter.

L'avocat sans cause qui prouvait, il y a deux ans, que le roi de Prusse serait anéanti dans trois mois, et qui, entre les batailles de Rosbach et de Lissa, s'est mis à faire *les Cacouacs*, est un nommé Moreau, pensionné de la cour pour ses Lettres hollandaises.

Enfin le polisson qui est aujourd'hui l'oracle du parlement de Paris (ce tribunal respectable qui ne s'embarrasse

* Séb. Jos. Carvalho, plus connu sous le nom de marquis de Pombal.

** *La Réconciliation normande* est le titre d'une comédie de Dufréni. — Voyez plus bas la lettre du 17 septembre à madame du Deffand, huitième alinéa. (CLOG.)

guère que le peuple ait du pain, pourvu qu'il ait les sacrements) est un décrotteur d'Orléans, appelé Chaumeix, qui est venu à Paris, il y a six mois, avec des sabots, et qui, pour gagner son pain et boire son eau, barbouille du papier contre vous et contre l'*Encyclopédie*.

Je n'entends point parler de Jean-Jacques, depuis sa capucinade[1] contre moi. Pour Diderot, il s'acharne toujours à vouloir faire l'*Encyclopédie;* mais le chancelier, à ce qu'on assure, n'est pas de cet avis; il va supprimer le privilége de l'ouvrage, et donnera à Diderot la paix malgré lui. Je n'ai de nouvelles du roi de Prusse que par son argent; il m'a fait payer, il y a un mois, ma pension de 1758. Vous voyez qu'il n'est en reste avez personne.

Je ne sais pas si on exigera de nous des rétractations, comme on l'a fait d'Helvétius; mais je sais que je n'en ai point à donner, et je crois qu'on peut être aussi heureux en buvant de l'eau du Rhône que de celle de la Seine. Adieu, mon cher et grand philosophe; ne m'oubliez pas auprès de mesdames vos nièces.

LETTRE MMDLXXII[2].

A M. DE BRENLES.

J'étais étonné de votre silence, mon cher ami; je tombe des nues; on me dit que vous êtes fâché du petit mot que je vous écrivis sur la cabale de Grasset. Il me semble, autant que je puis m'en

[1] * La *Lettre* intitulée *J. J. Rousseau, citoyen de Genève, à M. d'Alembert, sur son article* GENÈVE. (CLOG.)

[2] * Cette lettre est sans date dans l'original; j'ignore pourquoi le comte Golowkin lui a donnée celle de *novembre* 1758. (CLOG.)

souvenir, que j'étais aussi touché de votre amitié que mécontent du parti de Grasset. Je crois vous avoir dit que ce parti me paraissait insensé de protéger un fripon décrété de prise de corps pour avoir volé ses maîtres, contre votre ami qui s'était attaché à Lausanne, qui n'y était venu que pour vous, qui dépensait à Lausanne autant qu'un Anglais, et qui laissait un legs à l'École de charité [1] de Lausanne. Tout cela est vrai; je vous ouvre toujours mon cœur, parceque la franchise de l'amitié permet tout. Si j'ai ajouté quelque sottise, avertissez-moi; un ami doit avertir son ami.

J'ai mandé à M. le bailli de Lausanne « que je « me mettais sous la protection d'un brave officier « comme lui, et que le parti de Grasset avait beau « faire demi-tour à gauche, je ne craignais rien « de ses manœuvres, avec un commandant comme « lui. » Il me semble encore que cette lettre est agréable et doit plaire; il m'a répondu avec sa bonté ordinaire. Je suis très content; je n'imagine pas pourquoi on me mande qu'on ne l'est point. Je n'en crois rien; je n'en veux rien croire. Périssent les tracasseries! Conservez-moi, vous et votre chère philosophe, une amitié dont j'ai toujours senti le prix et chéri les douceurs. V.

L'exécution des jésuites ne se confirme pas; on ne fait que mentir d'un bout de l'univers à l'autre.

[1] * Voyez plus haut la lettre MMDLVI. (CLOG.)

LETTRE MMDLXXIII.

A M. BERTRAND.

A Tournai, par Genève, 29 février.

J'allais écrire à mon cher philosophe, dont la courageuse amitié m'est si précieuse; j'allais le prier de m'envoyer par le coche quelque chose de sa façon, sur l'histoire naturelle, pour l'Académie de Lyon, qui vient enfin d'être renouvelée, et qui a pris une meilleure forme et plus digne de lui. Je le supplie avec instance de ne pas tarder un moment; je n'en ai qu'un pour lui répondre. Voici un *Mémoire* dont j'envoie quatre copies à Berne; je vous prie de donner la cinquième à M. de Freudenreich, dont la bonté et la justice ne seront pas subjuguées par la faction de Grasset et de Darnai, qui remuent ciel et terre. J'écris à M. de Vermont. Toute cette bêtise m'est très agréable, parcequ'elle me fait connaître tout le prix d'un cœur comme le vôtre.

Je suis bien fâché de ne savoir les noms que de deux curateurs. Mettez-moi bien avant dans le cœur du vertueux M. de Freudenreich, car il est dans le mien à côté d'Aristide.

Je savais bien que Haller protégeait le Grasset;

j'en ai rougi pour lui, et je lui ai écrit[1] de quoi le faire rougir.

Allaman m'écrit que tous les pasteurs de Vévai désavouent le libelle daté de Vévai. Nouvelle raison pour la suppression.

LETTRE MMDLXXIV.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Breslau, le 2 mars.

Votre lettre[2] contient une contradiction dans les termes et dans les choses. Vous marquez que votre imagination s'éteint, et en même temps vous en remplissez toute votre lettre. Il fallait être plus sur ses gardes en m'écrivant, et supprimer ce beau feu qui vous anime encore à soixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne soyez dans le cas de la plupart des hommes, qui s'occupent de l'avenir et oublient le passé;

Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.

OEdipe, acte I, sc. III.

Mes vers[3] ne sont point faits pour le public. Je n'ai ni assez d'imagination, ni ne posséde assez bien la langue pour faire de bons vers; et les médiocres sont détestables. Ils sont soufferts entre amis, et voilà tout. Je vous en envoie de genres différents, mais qui ont le même goût de terroir, et qui

[1]* Lettre MMDLXIII. (CLOG.)

[2]* Elle manque. (CLOG.)

[3]* Voltaire parle de ces vers à la fin de la lettre MMDLXVII. (CLOG.)

se ressentent du temps où ils ont été faits. Et, comme vous êtes à présent riche et puissant seigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes sortes de misères que je me suis amusé à faire par intervalles.

J'en viens à l'article qui doit vous toucher le plus, et je vous donne toute assurance de ne plus songer au passé, et de vous satisfaire [1]; mais laissez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement persécuté, et qui, selon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre [2].

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très fort dans l'esprit; soit prose, soit vers, tout m'est égal. Il faut un monument pour éterniser cette vertu si pure, si rare, et qui n'a pas été assez généralement connue. Si j'étais persuadé de bien écrire, je n'en chargerais personne; mais, comme vous êtes certainement le premier de notre siècle, je ne puis m'adresser qu'à vous.

Pour moi, je suis sur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de six mois; ainsi je ne fais pas état de recevoir sitôt votre réponse; mais j'espère que vous n'oublierez point un ouvrage [3] qui sera de votre part un acte de reconnaissance. Adieu. FÉDÉRIC.

[1] * Il s'agissait sans doute ici de l'avanie du mois de juin 1753 à Francfort. (CLOG.)

[2] * Maupertuis mourut le 27 juillet 1759 à Bâle. (CLOG.)

[3] * Frédéric n'avait pas encore reçu l'ode de Voltaire *sur la Mort de la margrave de Bareuth.* (CLOG.)

LETTRE MMDLXXV.

A M. FORMEI.

Au château de Tournai, par Genève, 3 mars.

J'ai reçu votre lettre avec un très grand plaisir, monsieur; je me sers, pour vous répondre sans qu'il vous en coûte de frais, de la voie des mêmes négociants qui envoient mes paquets au *Salomon* et à l'Alexandre du Nord. Il se pourrait bien faire que ce paquet-ci tombât entre les mains de quelques housards, car le champ des horreurs est déja ensanglanté dans *le meilleur des mondes possibles*[1]; mais on ne verra dans mes paquets que de quoi rire; je ne me mêle point, Dieu merci, des affaires des rois, et je me contente de plaindre les peuples.

J'ai fort connu le meurtrier Manstein dont vous me parlez. Dieu veuille avoir son ame! c'était un vigoureux alguazil; il avait arrêté le général Munnich, et s'était battu avec lui à coups de poing pour le service de sa gracieuse impératrice. Il s'enfuit, quelque temps après, du beau pays de la Russie pour venir dans votre sablonnière. Il me montra

[1] * Expressions du roman de *Candide* qui venait de paraître. Voyez plus bas la lettre MMDLXXVIII. (CLOG.)

des Mémoires *de Russie*, que je corrigeai à Potsdam. Pendant que nous étions occupés à cette besogne, le roi m'envoya des vers par un coureur. Manstein, impatient de voir que je préférais les vers de Frédéric à la prose de Manstein, s'en plaignit au modeste Maupertuis, lequel, encore plus fâché de ce que le roi ne le consultait pas sur la manière d'exalter son ame et d'enduire le corps de poix-résine, s'avisa de dire que le roi n'envoyait qu'à moi son linge sale à blanchir.

Après avoir dit ce prétendu bon mot, il s'avisa de m'en faire honneur, et de là vinrent toutes les belles tracasseries qui n'ont fait aucun profit ni à Frédéric-le-Grand, ni à Maupertuis, ni à moi.

Depuis ce temps-là, milord *Maréchal*[1] m'a parlé, à ma campagne, de ce manuscrit que je connaissais mieux que lui. On a proposé aux Cramer, libraires de Genève, de l'imprimer. Mais qui diable a pu vous dire que je l'avais voulu acheter mille ducats? Pourquoi l'achèterais-je? Vous me croyez donc bien riche et bien curieux! il est vrai que je suis bien riche; mais je ne donnerais pas mille ducats de l'*Ancien Testament;* à plus forte raison d'un manuscrit moderne.

Je vous assure que je suis très sensible à la perte que vous avez faite; mais, s'il vous reste autant

[1] * Lord Keith. (Clog.)

d'enfants que vous avez fait de livres, vous devez avoir une famille de patriarche.

Je serais fort aise de voir votre *Philosophe païen*[1], attendu que je suis *païen* et assez *philosophe.* A l'égard de vos *Consolations pour les Valétudinaires,* je n'en ai pas besoin, depuis que j'ai recouvré la santé avec la liberté, dans un séjour charmant. Envoyez-moi plutôt des conseils pour gouverner mes paysans et mes curés. J'ai acheté deux belles terres à une lieue des Délices; je suis devenu laboureur, et je vais semer, cette année, avec la nouvelle charrue; cela me donne de la santé. Je croyais n'avoir pas deux mois à vivre quand je vins aux Délices. Votre roi se serait amusé à faire de moi une plaisante oraison funèbre. Il me mandait, l'autre jour, que Maupertuis se mourait; si cela est, il mourra au lit d'honneur, car il vient d'avoir un petit procès à Bâle pour avoir fait un enfant à une fille, et il s'en est tiré très glorieusement.

Vous avez donc travaillé aussi à l'*Encyclopédie*[2]! Eh bien! vous n'y travaillerez plus; la cabale des dévots l'a fait supprimer, et peu s'en est fallu qu'elle n'ait été brûlée comme les œuvres de Calvin. Laissons aller le monde comme il va. Puisse

[1]* 1759, 3 vol. in-12. (CLOG.)

[2]* Édition de Paris, comme l'ont pensé Denina et M. Beuchot; et non à l'*Encyclopédie*, édition d'Iverdun, comme l'a prétendu Meusel. (CLOG.)

la guerre finir bientôt, et que votre chancelier en signe les articles! Faites-lui bien mes compliments.

Si ce n'était pas une indiscrétion, vous me feriez un plaisir extrême de me mander ce qu'est devenu l'abbé de Prades.

Adieu, monsieur; je suis, etc.

VOLTAIRE,
comte de Tournai,
gentilhomme ordinaire du roi.

LETTRE MMDLXXVI.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

* A Tournai, par Genève, 4 mars.

Monsieur, je reçois en même temps une lettre de vous et une autre [1] des Grandes-Indes, datées du même mois. Le courrier qui m'a rendu celle dont votre excellence m'honore n'a pas, à ce que je crois, des ailes aux talons comme Mercure, ou bien apparemment quelque partisan prussien lui aura coupé ces ailes dans la route. Vous me coupez furieusement les miennes, monsieur, en me privant des mémoires que vous aviez eu la bonté de me promettre sur les exploits militaires du czar

[1] * Cette autre lettre était sans doute de Maurice Pilavoine. (CLOG.)

Pierre, sur ses lois, sur sa vie privée, et encore plus sur sa vie publique. J'ai tout au plus de quoi composer un recueil très sec de dates et d'événements; mais je suis très loin d'avoir les matériaux d'une histoire intéressante. Je ne puis plus imaginer, monsieur, que vous ayez abandonné un projet si noble et si digne de vous, projet dont tout l'empire doit desirer l'exécution, et auquel je présume que votre souveraine s'intéresse. Je suis très sensible à votre thé de la Chine; mais je vous avoue que des instructions sur le règne de Pierre-le-Grand me seraient infiniment plus précieuses. Mon âge avance; je ferai mettre sur mon tombeau : *Ci-gît qui voulait écrire l'Histoire de Pierre-le-Grand.* Je ne doute pas, monsieur, que votre excellence n'ait d'autres occupations qui emportent la plus grande partie de son temps; mais, s'il vous en reste, songez, monsieur, que c'est moi qui vous conjure aujourd'hui de ne pas oublier le héros sans les soins duquel vous ne seriez peut-être pas aujourd'hui un des génies les plus cultivés[1] et les plus aimables de l'Europe. Votre esprit s'est embelli de toutes les sciences que ce grand homme a fait naître. La nature a beaucoup fait pour vous; mais Pierre-le-Grand n'a peut-être pas fait moins. J'ai l'ambition d'être de votre école, et de travailler sous

[1] * Voltaire parle ainsi de Schowalow (ou Schowaloff) dans la Préface de l'*Histoire de l'empire de Russie*, etc., pag. 5. (Clog.)

vos ordres. Je ne perdrai cette ambition qu'avec la vie. J'ai, etc.

LETTRE MMDLXXVII.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices.

Les seigneurs curateurs de l'Académie [1] de Lausanne me font l'honneur, mon cher ami, de me mander, en corps, qu'ils ont condamné le libelle en question, et qu'ils censureront l'éditeur. Je suis également touché de leur justice, de leur bonté et de leur extrême politesse. Je ne doutais pas d'un jugement si équitable et d'un procédé si noble, après les lettres dont leurs excellences, messieurs les avoyers, et les principaux membres de la souveraineté m'avaient honoré sur cette affaire. En effet, il n'était point du tout convenable qu'il fût permis d'insulter, dans un libelle diffamatoire, une famille vertueuse et très innocente des fautes de son père. M. Saurin, ancien secrétaire de monseigneur le prince de Conti, méritait des égards.

[1] * Le 20 février 1759, l'Académie de Lausanne s'étant assemblée au château, sous la présidence du bailli, relativement au libelle intitulé *Guerre littéraire, ou Choix de quelques pièces de M. de V****, un examen en avait été fait, et un rapport rédigé et adressé aux seigneurs curateurs, à Berne. (CLOG.)

J'étais chargé, de sa part et de celle de toute sa famille, d'empêcher ce scandale; je l'ai fait avec tout le zéle de l'amitié; j'ai rempli mon devoir, et je vois avec plaisir que j'ai été secondé par tous les honnêtes gens. Je vous prie de montrer cette lettre à M. le ministre Polier de Bottens et à M. d'Hermanches dont l'honneur, la probité et la bonté ont pris si généreusement le parti d'une famille affligée. Je vous supplie sur-tout, mon cher ami, de présenter mes très tendres et respectueux remerciements à M. le bailli, pour qui je conserverai une éternelle reconnaissance.

Adieu; je n'ai pas si bien senti que dans cette petite affaire le prix de votre amitié, et tout ce que vaut la franchise de votre belle ame. Je m'applaudis plus que jamais d'avoir été attiré à Lausanne par vous. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Mille respects à votre chère philosophe. V.

LETTRE MMDLXXVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 10 mars.

J'ai reçu par le Savoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très crottées, et la lettre de madame Bellot [1]. Je vais lire ses œuvres,

[1] * Octavie Guichard (et non *Guignard; Correspondance*, IV, 182),

et je vous prie de me mander son adresse, car, selon l'usage des personnes de génie, elle n'a daté en aucune façon; et je ne sais ni quelle année elle m'a écrit, ni où elle demeure. Pour vous, je soupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hospice aussi souvent que les ministres de place. Madame de Fontaine vous reviendra incessamment; elle est chargée de vous rembourser les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'esprit.

J'ai lu *Candide*[1]; cela m'amuse plus que l'*Histoire*[2] *des Huns*, et que toutes vos pesantes dissertations sur le commerce et sur les finances. Deux jeunes gens de Paris m'ont mandé qu'ils ressemblent à Candide comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai assez l'air de ressembler ici au signor Pococurante; mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage! Je ne doute pas que M. Joli de Fleuri ne prouve éloquemment à toutes les chambres assemblées que c'est un livre contre les mœurs, les lois et la religion. Franchement il vaut mieux

mariée d'abord à un avocat du nom de Bellot, et ensuite au président de Meinières. La *Correspondance*, année 1760, contient une lettre à l'adresse de madame Bellot. (Clog.)

[1] * Ce roman, auquel il est sans doute fait allusion dans les lettres MMDLXX et MMDLXXV, commença à circuler dans Paris en février 1759. (Clog.)

[2] * Les derniers volumes de l'*Histoire générale des Huns, des Turcs*, etc., par de Guignes, avaient paru en 1758. (Clog.)

être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des singes qui gambadiez; vous voulez être à présent des bœufs qui ruminent; cela ne vous va pas.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir; je n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

« Si quid novi, scribe; et cum otiosus eris, veni, « et vale. »

LETTRE MMDLXXIX.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Breslau, le 12 mars.

Il faut avouer que vos mois ne ressemblent pas aux semaines du prophète Daniel; ses semaines sont des siècles, et vos mois des jours.

J'ai reçu cette ode[1] qui vous a si peu coûté, qui est très belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'est le premier moment de consolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas longtemps à vous en témoigner ma reconnaissance.

Je vous envoie une vieille épître[2] que j'ai faite il y a un an; et, comme il y est parlé de vous, c'est à vous à vous défendre, si vous croyez qu'on le puisse. Ce sont de mauvais

[1] * *Sur la Mort de la margrave de Bareuth.* — Tom. IV des *Poésies.* (CLOG.)

[2] * Elle était adressée à l'abbesse de Quedlimbourg, sœur de Frédéric. (CLOG.)

vers, mais je suis persuadé que ce sont des vérités qu'ils disent. Je pense au moins ainsi. Plus on vieillit, et plus on se persuade que sa sacrée majesté le Hasard fait les trois quarts de la besogne de ce misérable univers, et que ceux qui pensent être les plus sages sont les plus fous de l'espèce à deux jambes et sans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut, en conscience, me pardonner et des solécismes et de mauvais vers, dans le tumulte et parmi les soins et les embarras dont je suis sans cesse environné.

Vous voulez savoir ce que Néaulme imprime, vous me le demandez à moi qui ne sais pas si Néaulme est encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne sais que des nouvelles de Fermor[1], de Daun, de Soubise, de Lautrihaussen, et d'une espèce d'hommes dont vous vous souciez très peu, et dont je serais bien aise de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu; vivez heureux, et maintenez la paix dans votre seigneurie suisse; car la guerre de la plume et de l'épée n'ont que rarement d'heureux succès. Je ne sais quel sera mon sort cette année; en cas de malheur, je me recommande à vos prières, et je vous demande une messe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui soit pire que la vie que je mène en celui-ci.

FÉDÉRIC.

[1] * On lit *Fermer* dans toutes les autres éditions de Voltaire; c'est une erreur. Guillaume Fermor, général au service de Russie, mais d'origine écossaise, mourut en 1771. Il est cité dans la *Biographie universelle*, art. *Tottleben*. (CLOG.)

LETTRE MMDLXXX.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Au château de Tournai, par Genève, 15 mars.

J'ai lu enfin, mon cher marquis, ce *Candide* dont vous m'avez parlé, et plus il m'a fait rire, plus je suis fâché qu'on me l'attribue[1]. Au reste, quelque roman qu'on fasse, il est difficile à l'imagination d'approcher de ce qui se passe trop réellement sur ce triste et ridicule globe depuis quelques années. Nous nous intéressons un peu, madame Denis et moi, aux malheurs publics, à la persécution suscitée contre des philosophes très estimables, à tout ce qui intéresse le genre humain; et quand nos amis ne nous parlent que de pièces de théâtre et de romans qui nous sont parfaitement inconnus, que voulez-vous que nous répondions? Elle dit que l'amitié doit se nourrir par la confiance, que les lettres de nos amis doivent toujours nous apprendre quelque chose. Je suis mort

[1]* Le roman de *Candide* parut au commencement de 1759, sans nom d'auteur. Voici le commencement de l'article de la *Correspondance littéraire* de Grimm, du 1er mars de la même année : « La gaieté « est une des qualités les plus rares chez les beaux esprits. Il y avait « long-temps que nous n'avions lu rien de réjouissant en littérature; « M. de Voltaire vient de nous égayer par un petit roman intitulé « *Candide ou l'Optimisme*, etc. » (CLOG.)

au monde; il faut des élixirs pour me rappeler à la vie. Votre amitié est le meilleur de tous. L'oncle et la nièce sont également sensibles à votre mérite, et vous seront toujours très tendrement attachés.

LETTRE MMDLXXXI.

A M. VERNES.

J'ai lu enfin *Candide;* il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur Pangloss pour avoir soutenu l'optimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondements de notre sainte religion; il mène à la fatalité; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par Dieu même contre la terre, comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites; elles regardent l'optimisme comme une impiété affreuse.

Pour moi, qui suis plus modéré, je ferais grace à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que Dieu, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa

justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, et non le moment présent.

Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité, et j'en approche.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre.

P. S. Tâchez, mon prêtre aimable, de savoir et de me dire s'il n'y a pas au moins cinq cents familles françaises dans Genève. Pourquoi ce monstre de Caveirac dit-il qu'il n'y en a pas cinquante? Il faut confondre cet envoyé du diable, qui veut justifier la Saint-Barthélemi, et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

LETTRE MMDLXXXII.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Breslau, le 21 mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout-à-fait ; je suis sur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne soit pas pour des siéges, toutefois c'est pour résister à mes persécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changements et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus de plaisir que cette matière-là. Les nouvelles strophes sont très belles, et je souhaiterais fort que le tout fût déja imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre[1], selon votre bon plaisir ; et,

[1] * L'ode *sur la Mort de la margrave de Bareuth* parut vers le com-

quoique je sois très indifférent sur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Histoire de Brandebourg*[1]. C'est la trouver très bien écrite, et c'est plutôt me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de savoir si on fait des libelles contre moi en Europe, et si on me déchire. Ce que je saurai toujours, et dont je serai témoin, c'est que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne sais pas si cela en vaut la peine. Je vous souhaite la tranquillité et le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me persécutera. Adieu. FÉDÉRIC.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin Tronchin, que je vous prie de le consulter sur la santé de mon frère Ferdinand[2], qui est très mauvaise. Dans le courant de l'année passée il a eu deux fièvres chaudes dont il lui est resté de grandes faiblesses. A cela se sont joints les symptômes d'une sueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins jusqu'ici croient qu'il crache une vomique; et pour moi, qui ai tant vu de maladies pareilles funestes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour sa vie; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les secours que l'art peut fournir, quoique j'aie très peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de consulter Tronchin pour savoir ce qu'il en pense, et s'il croit pouvoir le sauver. Je dois ajouter à ceci,

mencement de mai suivant, non avec une lettre, mais avec une longue *Note*. Voyez tom. IV des *Poésies*. (CLOG.)

[1] * Voltaire avait revu les *Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg*. Voyez tom. II de cette édition, pag. 68. (CLOG.)

[2] * Ferdinand, ou Auguste-Ferdinand, né le 23 mai 1730. (CLOG.)

pour le médecin, que les urines sont fort rouges et fort colorées, que l'expectoration sent mauvais, que la faiblesse est grande, l'abattement considérable, qu'il y a tous les symptômes d'une fièvre lente, qui cependant ne paraît point le jour, pendant lequel le pouls est faible. Je souhaite qu'il en ait meilleure espérance que moi.

LETTRE MMDLXXXIII.

A M. BERTRAND.

22 mars.

J'enverrai, mon cher ami, votre *Amiante* à l'Académie de Lyon. J'aurais voulu quelque chose d'un peu plus piquant, et dont le sujet eût donné plus d'exercice à votre esprit philosophique; envoyez-moi encore quelques petits morceaux, afin de faire une cargaison honnête.

Je crois que l'*Encyclopédie* se continuera; mais probablement elle finira encore plus mal qu'elle n'a commencé, et ce ne sera jamais qu'un gros fatras. J'ai eu la complaisance d'y travailler lorsqu'il y avait encore un peu de liberté dans la littérature; mais, puisque les assassins des rois coupent les ongles aux gens de lettres, il faut se contenter de penser pour soi, et laisser là le public, qui ne mérite pas d'être instruit.

Je crois les sottises lausannoises tout-à-fait finies; mes sentiments pour vous et pour M. et ma-

dame de Freudenreich ne finiront qu'avec ma vie.

La moitié de Genève sortit hier de la ville pour accompagner deux voleurs; l'autre moitié va à Lyon pour voir passer des rois. Cela est peu philosophe. V.

LETTRE MMDLXXXIV.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Au château de Tournai, 24 mars.

Le conseil soussigné est toujours d'avis qu'il faut porter Goll et les Goll à s'accommoder; que M. Dupont peut avoir des occasions de leur parler, et de les faire trembler sur l'événement du procès; que, pendant la guerre, il ne sera pas permis d'attaquer M. le prince de Beaufremont, et qu'après la paix il sera très dangereux de l'attaquer. Ledit conseil se fera fort de faire donner cinquante louis à M. Dupont, par le prince, pour ses peines; il faut que les Goll en donnent autant; nous les amènerons là, ou je ne pourrai, car je veux que mon ami ait cent louis d'or de cette affaire, et que tout soit fini. J'ai trois terres, et trois procès au conseil; tout cela m'amuse.

Je ne connais point de traité sur l'optimisme, mais une espèce de petit roman du chevalier de

Mouhi[1], intitulé *Candide, ou l'Optimisme*. Je l'adresse avec cette lettre à M. Dupont, par le canal de M. Defresnei[2]. Le prêtre de Belzébuth qui s'enivre avec des jésuites pourra peut-être être assez ivre pour écrire contre ce roman, avec l'aide du recteur allemand. Ce recteur[3] d'ailleurs est le plus impudent personnage, et le plus sot cuistre de l'Europe.

Mille compliments à madame Dupont; le conseil embrasse tous les petits enfants. V.

LETTRE MMDLXXXV.

A M. BERTRAND.

26 mars.

Vite, la poste part. Il faut, mon cher ami, que je vous remercie du fond de mon cœur; il faut que vous épuisiez votre éloquence pour faire valoir tous les sentiments de ma reconnaissance, et mes tendres et respectueux remerciements à M. de Freudenreich et à M. de Bonstetten.

[1] * Voltaire a plus d'une fois attribué ou laissé attribuer quelques uns de ses écrits au chevalier de Mouhi, jadis à ses gages. — Dans la lettre MMDLXXXVII, Voltaire attribue *Candide* à Demad. (CLOG.)

[2] * La *Correspondance* contient une lettre datée du 18 juin 1764 à l'adresse de Defresnei, que Voltaire avait connu à Strasbourg en 1753, et dont la mère est nommée dans la lettre MDCCCCXXIV. (CLOG.)

[3] * Kroust, frère du jésuite qui confessait encore à cette époque madame la dauphine. (CLOG.)

Comment va le Mémoire pour Lyon[1]? Ne pourriez-vous point me communiquer aussi un certain livre sur les *Tremblements*[2]? il me semble qu'il figurerait très bien dans une Académie des sciences. Je vous embrasse; je suis à vous pour la vie. V.

Point de nouvelles aujourd'hui du Portugal. Point de jésuite de pendu. La justice est lente.

LETTRE MMDLXXXVI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Aux Délices, 27 mars.

Sire, je reçois la lettre dont votre majesté m'honore, écrite le 2 mars[3], de la main de votre secrétaire[4], mon compatriote suisse, signée *Fédéric*. Il paraît que vôtre majesté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dressasse de mes faibles mains à votre adorable sœur. En

[1]* Voltaire, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, y voulait faire admettre, en cette qualité, Élie Bertrand déja membre de l'Académie de Berlin, et il y réussit. (CLOG.)

[2]* Bertrand avait publié en 1756 des *Mémoires pour servir à l'histoire des tremblements de terre de la Suisse.* (CLOG.)

[3]* La lettre MMDLXXIV. (CLOG.)

[4]* Le Catt, né à Morges, petite ville située sur le lac de Genève, près de Lausanne. Dieudonné Thiébault dans ses *Souvenirs* de Berlin, tom. I, pag. 163, et tom. IV, pag. 339, troisième édition, parle de Le Catt, nommé dans la lettre de Voltaire à Frédéric, du 22 décembre 1772. (CLOG.)

voici donc une copie que je hasarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux housards, et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet, que j'ai reçu avec votre lettre, contenait votre ode *au prince Henri,* votre épître *à milord Maréchal,* et votre ode *au prince Ferdinand*[1]. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'est pas assez d'avoir du génie pour écrire ainsi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes.

Votre majesté me dit dans sa lettre[2] qu'il paraît que je ne desire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il est vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter[3] des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres sont en France. Il est vra i q'elles sont sur la frontière de Suisse; il est vrai même qu'elles sont entièrement libres, et que je ne paie rien à la France; mais enfin elles y sont situées. J'ai en France soixante mille livres

[1] * Sans doute le prince Ferdinand de Brunswick. (Clog.)

[2] * Cette lettre, dans laquelle Frédéric parlait à Voltaire de *brimborions,* c'est-à-dire de rubans et de décorations, est perdue. Il n'est pas question de ces magnifiques bagatelles dans la lettre du 2 mars. (Clog.)

[3] * Voyez le n° cxciv des *Poésies mêlées* (1753). (Clog.)

de rente; mon souverain m'a conservé, par un brevet, la place de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Croyez très fermement que les marques de bonté et de justice que vous voulez me donner ne me toucheraient que parceque je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté. Je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre majesté me traite comme le monde entier; elle s'en moque quand elle dit que le président[1] se meurt. Le président vient d'avoir à Bâle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je pusse avoir un tel procès! j'en suis un peu loin; j'ai été très malade, et je suis très vieux. J'avoue que je suis très riche, très indépendant, très heureux; mais vous manquez à mon bonheur, et je mourrai bientôt sans vous avoir vu. Vous ne vous en souciez guère, et je tâche de ne m'en point soucier. J'aime vos vers, votre prose, votre esprit, votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre sans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au

[1] * Maupertuis. (Clog.)

héros, c'est l'affaire des souverains; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je suis toujours fâché.

LETTRE MMDLXXXVII.

A M. BERTRAND.

30 mars.

Mon cher ami, vos *Tremblements* sont partis, et je partirai, moi, le plus tôt que je pourrai pour venir remercier M. de Freudenreich et MM. les curateurs, et sur-tout vous. Madame Denis et moi nous ferons ce voyage agréable le plus tôt que nous pourrons.

Nous sommes fort loin de craindre les brouillons que nous connaissons très bien; et je suis très en état de ne craindre personne. Hélas! mon ami, j'ai plus de terrain que Genève, et je suis le maître chez moi. Le chef des polissons[1] est mon vassal. J'ai des créneaux et des......; et peut-être, avant qu'il soit peu, le peuple dont vous me parlez aura besoin de moi; en attendant, il gagne honnêtement avec moi, et il est très soumis dans mon antichambre. C'est un M. Demad[2], homme de beaucoup d'esprit, qui a fait *Candide* ou l'*Optimisme*,

[1]* Jacob Vernet. (Clog.)

[2]* Voyez, dans les *Mélanges littéraires*, une *Lettre* du prétendu

et qui se moque encore plus que moi des sots. Mon cher ami, vivons tranquilles et aussi heureux qu'il est possible dans notre court pélerinage.

Les jésuites échapperont, n'en doutez pas ; et peut-être dans un an ils seront tout-puissants en Portugal[1], comme ils le furent en France, après l'assassinat de Henri IV.

Le roi de Prusse m'a écrit des choses bien extraordinaires. C'est un singulier homme, et ce siécle est un étrange siécle.

On dit que Haller se repent beaucoup d'avoir montré mes lettres et les siennes ; il a raison de se repentir.

LETTRE MMDLXXXVIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

30 mars.

Quoique tout le monde soit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre majesté. L'épître[2] à sa béatitude madame l'abbesse

frère de ce soi-disant capitaine, du 1er avril 1759, aux auteurs du *Journal encyclopédique*. (CLOG.)

[1] * Les jésuites furent chassés du Portugal, par un édit, le 3 septembre 1759. (CLOG.)

[2] * Citée dans le troisième alinéa de la lettre MMDLXXIX. La princesse Amélie est *l'abbesse* dont il s'agit ici. (CLOG.)

de Quedlimbourg, sur sa sacrée majesté *le Hasard*, a bien un grand fonds de vérité; et, si cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philosophique. Il me paraît, par la date, que votre majesté s'amusa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosbach [1]. Certainement vous étiez le seul alors en Allemagne qui fissiez des vers. Le Hasard n'a pas été pour nous. Je pense que celui qui met ses bottes à quatre heures du matin a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carrosse à midi. Je souhaite passionnément que tout ce jeu finisse, et que vos jours soient aussi tranquilles qu'ils sont brillants. Votre majesté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus respectable princesse qui fût au monde. Il est vrai que mon cœur dicta l'éloge assez vite; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une strophe que je soumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me semble, assez parlé du courage avec lequel cette digne princesse a fini sa vie:

Illustres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et surmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats sanguinaires,
Fuiriez, si vous l'osiez, et mourez par honneur;

[1] * Voyez plus bas le second alinéa de la lettre MMDC. (CLOG.)

Une femme, une princesse,
Qui dédaigna la mollesse,
Qui du sort soutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir son heure fatale,
Était plus brave que vous.

Sort soutint fait une cacophonie désagréable; *venir* me paraît faible. Je ne trouve pas mieux [1], et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers est le plus difficile.

Fuiriez, si vous l'osiez; parlez pour vous, messieurs, dira votre majesté; et moi chétif, je soutiens que si César se trouvait seul, pendant la nuit, exposé incognito à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait le lendemain matin Caïus Julius César plongé jusqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre majesté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui sont sur leur fumier comme moi!

Recevez avec bonté, sire, les respects et les folies du vieux Suisse.

[1] * Voltaire trouva *mieux*, et corrigea la fin de cette strophe, actuellement la douzième de l'ode XV, tom. IV des *Poésies*. (Clog.)

LETTRE MMDLXXXIX.

A MADAME D'ÉPINAI.

Oncle et niéce remercient tendrement ma philosophe. Il a été question de soupçon d'inflammation d'entrailles. Quatre médecins de Paris nous auraient tués comme ils ont tué leur confrère La Virotte[1], en cas pareil; mais avec notre cher docteur on ne craint rien.

Mille tendres respects à ma philosophe.

LETTRE MMDXC.

A M. BERTRAND.

10 avril.

Voici, mon cher ami, votre brevet de Lyonnais; si vous voulez m'envoyer quatre lignes pour le secrétaire[2] éternel, tout sera dit.

On n'a pas pu avoir l'honneur de vous recevoir plus tôt, parceque l'Académie n'est ressuscitée

[1] * L. Anne La Virotte, né en 1725 à Nolai, non loin de Beaune; mort le 2 mars 1759. (Clog.)

[2] * L. Bollioud-Mermet, né à Lyon le 13 février 1709; secrétaire-perpétuel de l'Académie des sciences de sa ville natale. Mort en 1793. (Clog.)

que depuis peu[1]; et vous êtes le premier qu'elle adopte.

Je serais très surpris qu'il y eût un Boudon député des protestants auprès du roi. Il n'y a point de protestants en France, aux yeux de la cour; il n'y a que des nouveaux convertis. On ne connaît pas plus de corps de protestants que de corps de Turcs. Si par hasard il y en a dans les provinces, on veut n'en rien savoir. Ni le clergé, ni la noblesse, ni le tiers-état, ni les parlements n'ont le droit d'avoir un député résident à la cour.

Il se peut faire que quelques négociants huguenots aient imaginé de prêter cinquante millions, et qu'ils aient envoyé Boudon pour cette affaire. Mais je vous garantis qu'ils ne trouveront pas les cinquante millions; si je les avais, je ne les donnerais pas. Je souhaite que Boudon réussisse, mais j'en doute.

On dit que les jésuites ont fait révolter le Portugal contre le roi; il le mérite bien, pour avoir demandé la permission au pape de punir des sujets tonsurés et parricides.

Mille tendres respects à M. et à madame de Freudenreich.

[1] * Depuis le 23 auguste 1758, jour où les nouvelles Lettres-patentes accordées par le roi à l'Académie de Lyon avaient été enregistrées au parlement de Paris, avec ses statuts et règlements.

(Cloc.)

La Saxe et le Portugal jouent un piètre rôle dans *le meilleur des mondes possibles*. V.

LETTRE MMDXCI[1].

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Bolkenhain, 11 avril.

Distinguez, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. *Les Tristes* d'Ovide et *l'Art d'aimer* ne sont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuse catastrophe qui laissera un trait enfoncé dans mon cœur, autant que mes yeux seront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui se trouvent toujours, quelque vive que soit la guerre. Je me sers de toutes mes armes contre mes ennemis ; je suis comme le porc-épic qui, se hérissant, se défend de toutes ses pointes. Je n'assure pas que les miennes soient bonnes ; mais il faut faire usage de toutes ses facultés telles qu'elles sont, et porter des coups à ses adversaires les mieux assénés que l'on peut.

Il semble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'est que les bons procédés et la bienséance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces[2]. J'ai honte de l'humanité ; j'en rougis pour le siècle. Avouons la vérité ; les arts et la philosophie ne se répandent que sur le petit nombre ; la grosse masse, le peuple, et le vulgaire de la

[1]* La réponse à cette lettre est sous le n° MMDC. (CLOG.)

[2]* Frédéric pose comme régle, dans sa lettre du 31 octobre 1760 à Voltaire, sans en excepter les rois, que *tout homme a une bête féroce en soi.* (CLOG.)

noblesse, restent ce que la nature les a faits, c'est-à-dire de méchants animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher Voltaire, ne pensez pas que les housards autrichiens connaissent votre écriture. Je puis vous assurer qu'ils se connaissent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers, et en célébres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui sera pour le moins aussi rude que la précédente. Le prince Ferdinand[1] épaule bien ma droite; Dieu sait quelle en sera l'issue. Mais de quoi je puis vous assurer positivement, c'est qu'on ne m'aura pas à bon marché, et que, si je succombe, il faudra que l'ennemi se fraie par un affreux carnage le chemin à ma destruction.

Adieu; je vous souhaite tout ce qui me manque.

FÉDÉRIC.

N. B. On dit qu'on a brûlé[2] à Paris votre poëme de *la Loi naturelle, la Philosophie du bon sens*, et *l'Esprit*, ouvrage d'Helvétius. Admirez comme l'amour-propre se flatte; je tire une espéce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait devienne celle de la guerre qu'on fait à Paris au *bon sens*.

LETTRE MMDXCII.

A M. THIERIOT.

Vous êtes un paresseux, comme je le dis fort bien à madame Bellot. Rendez-lui donc cette

[1] * Ferdinand de Brunswick. (CLOG.)

[2] * Voyez plus haut la lettre MMDLIV; il y est question de cet *auto-da-fé*. (CLOG.)

lettre[1], mon ancien ami, puisque vous n'avez pas voulu me dire sa demeure. Si vous êtes du voyage de Lyon, venez me voir dans le voisinage.

Quid novi? Où demeurez-vous à présent? Quel livre a-t-on brûlé? On dit que vous êtes gras comme un moine. Que devient la petite affaire des jésuites lusitaniens?

Le roi de Prusse vient de faire imprimer l'oraison funèbre d'un *cordonnier*[2] : c'est un rare corps.

Bonsoir.

LETTRE MMDXCIII[3].

A MADAME DE FONTAINE.

15 avril.

J'espère, ma chère nièce, que ma lettre vous trouvera à Paris, et que vous aurez fait un très agréable voyage, vous et les vôtres. Je ne dis pas que vous soyez revenue avec un excellent estomac; ce n'est pas, je crois, la pièce de votre corps dont vous êtes le plus contente. J'ai reçu votre aimable lettre; vous écrivez mieux que vous ne digérez,

[1] * Cette lettre manque. Madame Bellot est citée plus haut, lettre MMDLXXVIII. (CLOG.)

[2] * Voyez plus bas la lettre MMDXCIX. (CLOG.)

[3] * Cette lettre, dans l'édition de M. Renouard, est imprimée avec celles de 1760; elle est de 1759. (CLOG.)

quoique vous ne soyez pas encore parvenue à une orthographe parfaite. Mais orthographiez comme il vous plaira ; je ne ferai pas comme l'abbé Dangeau, qui renvoyait les lettres à sa maîtresse, quand les points et les virgules manquaient.

Les nouvelles varient beaucoup sur la conspiration sainte du Portugal. Nous ne savons encore si nous mangerons du jésuite, ou si les jésuites nous mangeront.

Il y a des gens qui prétendent à Genève que les huguenots de France prêtent cinquante millions [1] au roi, et qu'ils obtiennent quelques priviléges pour l'intérêt de leur argent ; mais je doute que les bons huguenots aient cinquante millions, et je souhaite que M. de Silhouette [2] les trouve, fût-ce chez les Turcs....

Tronchin a fait un miracle sur Daumart [3] ; il l'a rendu boiteux ; mais j'espère qu'enfin il en viendra à son honneur, et qu'au moins il lui accourcira l'autre jambe pour égaler le tout.

[1]* Voyez plus haut le troisième alinéa de la lettre du 10 avril à Bertrand. (CLOG.)

[2]* Étienne de Silhouette, né à Limoges en 1709 ; nommé contrôleur-général des finances en mars 1759. Il passait pour un aigle, dit Voltaire dans ses *Mémoires ;* mais, en moins de quatre mois, l'aigle se changea *en oison.* — Voyez plus bas la lettre du 11 décembre au marquis de Chauvelin. (CLOG.)

[3]* Jeune parent maternel de Voltaire à qui ce philosophe donna un asile chez lui. — Lettre du 31 mai 1757 à madame de Fontaine. (CLOG.)

Le roi de Prusse m'envoie toujours plus de vers qu'il n'a de bataillons et d'escadrons. Son commerce est un peu dangereux depuis qu'il est l'allié des Anglais; il écrit aussi hardiment qu'eux, et ne nous ménage pas plus avec sa plume qu'avec ses baïonnettes. Il fait tout ce qu'il peut pour me rattraper; c'est un homme rare, et très bon à fréquenter de loin.

Pour votre frère[1] du grand-conseil, je ne lui dis mot, quoique je ne sois point du tout parlementaire. Il me méprise parcequ'on lui a dit que j'étais riche; si j'étais pauvre, il m'écrirait tous les jours. C'est un drôle de corps que votre frère. Bonsoir, ma chère niéce; faites-moi écrire des nouvelles, c'est-à-dire des sottises, car on ne fait que cela dans Paris.

P. S. Persuadez M. d'Argental de faire jouer *Oreste* comme il est, car je n'y peux rien faire. Je suis occupé ailleurs[2].

[1]* L'abbé Mignot, membre du grand-conseil depuis 1750. (CLOG.)

[2]* Voltaire formait sans doute déja dans sa tête le plan de la tragédie de *Tancrède*. Voyez plus bas la lettre du 19 mai à d'Argental. (CLOG.)

LETTRE MMDXCIV[1].

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Landshut, le 18 avril.

Vos lettres m'ont été rendues sans que housards, ni Français, ni autres barbares, les aient ouvertes. L'on peut écrire ce que l'on veut, et très impunément, sans avoir *cent cinquante mille hommes*, pourvu qu'on ne fasse rien imprimer. Et souvent on fait imprimer des choses plus fortes que je n'en ai jamais écrit ni n'en écrirai, sans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur; témoin votre *Pucelle*[2]. Pour moi, je n'écris que pour me dissiper.

Tout homme qui n'est pas né Français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne saurait posséder la langue au degré de perfection si nécessaire pour faire de bons vers ou de la prose élégante. Je me rends assez de justice sur ce sujet, et je suis le premier à apprécier mes misères à leur juste valeur; mais cela m'amuse et me distrait; voilà le seul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaissances et trop de goût pour applaudir à d'aussi faibles talents.

L'éloquence et la poésie demandent toute l'application d'un homme; mon devoir m'oblige de m'appliquer à présent et très sérieusement à autres choses. En considérant tout cela, vous devez avouer que des amusements aussi frivoles ne doivent entrer en aucune considération.

Je ne me moque de personne; mais je me sens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraser autant qu'il est

[1] * Réponse à la lettre MMDLXXXVI. (CLOG.)

[2] * Les éditions subreptices de *la Pucelle* contenaient des vers contre les amours de Louis XV et du roi de Prusse. (CLOG.)

en eux. Et certainement je ne suis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arsenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'est plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-Aimé*[1]. Ce ne sera pas sa patente qui vous immortalisera; vous ne devrez votre apothéose qu'à *la Henriade*, à l'*OEdipe*, à *Brutus*, *Sémiramis*, *Mérope*, *le Duc de Foix*, etc., etc. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des personnes de goût et des amateurs du talent divin que vous possédez.

Pour moi, je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipsick, et toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui sont fortes, dures, et en grand nombre, sans que j'en conserve la moindre rancune.

Il n'en est pas de même de mon pauvre président, que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfants ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir, s'il travaille à la propagation de l'espèce, lorsque toutes les puissances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je suis accablé d'affaires et d'arrangements. La campagne va s'ouvrir incessamment. Mon rôle est d'autant plus difficile qu'il ne m'est pas permis de faire la moindre sottise, et qu'il faut me conduire prudemment et avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai, mais je trouve la tâche bien dure. Adieu. FÉDÉRIC.

[1] * Le *Bien-Aimé* de la Pompadour. — Presque tous les rois de l'Europe étaient alors l'objet des mépris de Frédéric; et, dans ses goguettes, il disait le *chose* de Portugal, le *chose* d'Espagne, le *chose* de France, etc., au lieu de dire le *roi* de Portugal, etc. (CLOG.)

LETTRE MMDXCV.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Landshut, le 22 avril.

Je vous ai envoyé mes vers à ma sœur Amélie [1], comme l'esquisse d'une épître. Je n'ai ni l'esprit assez libre, ni assez de temps pour faire quelque chose de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèse-majesté contre Vaugelas ou d'Olivet, ne doivent pas vous surprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne, et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'usage, quand je vois tant de poëtes français, domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent! Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui nous fasse observer les fautes que l'amour-propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois assez bien les négligences des autres, et, dans la composition, je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes sont faits.

Votre nouvelle strophe de cette funeste ode est belle. Je passerai les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que Marsyas juge Apollon, si je m'escrime avec vous de poésie.

Au lieu de *du sort soutint les coups*, on peut mettre *affronta les coups;* et, au lieu de *venir son heure fatale*, *approcher l'heure fatale.*

J'avoue que *son heure fatale* vaut mieux que *l'heure fatale;* c'est à vous d'en juger.

Pour l'ode, en général, elle est très belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propose. Vous le confondrez

[1] * Abbesse de Quedlimbourg. (Clog.)

peut-être, fondé sur l'autorité des d'Olivet, des Quarante, et de toute la république.

> Quand la Mort, qu'ils ont bravée,
> Dans cette foule abreuvée
> Du sang qu'ils ont répandu [1], etc.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie; est-ce la Mort ou la foule qui est abreuvée? J'entends bien votre idée; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer sa pensée.

V^e^ strophe. Je fus battu à Hochkirch dans le moment [2] qeu ma digne sœur expirait.

VIe strophe, admirable. VIIe, VIIIe, excellentes; IXe de même. La dernière partie de la Xe ne répond pas au commencement.

La stupide ignorance; les *Midas*, les *Homère*, les *Zoïle*, sont étrangers au sujet de l'ode, et ne servent là que de remplissage. Il s'agit de ma sœur, et non d'Homère ni de Zoïle.

Strophe XIe, bonne. XIIe, *qui font des cours les plus belles*, infame cheville. Le sens finit, *qui font des cours; les plus belles* [3] n'est qu'un remplissage sans beauté, digne de Mœvius et non pas de Virgile. Cela demande absolument une correction, cela est lâche et faible.

Strophe XIIIe [4]:

> Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage;

[1] * Voltaire a changé cette seconde moitié de la seconde strophe de l'ode *sur la Mort de la margrave de Bareuth.* — *Poésies*, IV. (Clog.)

[2] * Le 14 octobre 1758, jour où Frédéric perdit à Hochkirch le maréchal Jacques Keith et le prince Maurice d'Anhalt. (Clog.)

[3] * Voltaire a laissé subsister ces mots dans la strophe X qui était sans doute alors la XIIe. (Clog.)

[4] * Actuellement la XIe. (Clog.)

la répétition de *toujours* est sans grace. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je suerais sang et eau; mais Voltaire n'est pas Voltaire en vain. C'est à lui à y donner plus de force. *Lueur obscure, plus affreuse que la nuit*; cela est digne des *ténèbres visibles* de Milton, dont l'auteur de *la Henriade* s'est tant moqué.

Les strophes XIVe et XVe sont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier! direz-vous; qu'il fasse premièrement de bons vers, et qu'ensuite il se mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore: je ne vois goutte aux miens, je les trouve souvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui se trouve vis-à-vis de l'ennemi; c'est le moment où l'on est le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. Daun et des Français, sans presque remuer de ma place. Je suis occupé à présent à d'autres sottises de cette espèce; et, tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'esprit de son métier; et dans ces moments d'alarmes je fais main-basse, si je peux, sur l'ennemi et sur tous les vers qui ne me plaisent pas, hormis les miens.

Adieu, ermite suisse; ne vous fâchez pas contre don Quichotte, qui jetait au feu les vers de l'Arioste, qui ne valaient pas les vôtres, et ayez quelque indulgence pour un censeur germanique, qui vous écrit des fins fonds de la Silésie.

FÉDÉRIC.

LETTRE MMDXCVI.

A MADAME D'ÉPINAI.

Madame, j'ai été toute ma vie en butte à la calomnie. Vous m'accusez publiquement d'avoir mangé du lard, je vous jure devant Dieu que.... que.... que vous vous êtes trompée une fois en votre vie. Je suis dans un état pitoyable, sans l'avoir mérité, et affaibli par trois semaines continuelles de perdition de ma chétive substance. Si vous honorez mes pénates de votre *présence réelle*, amenez avec vous quelque philosophe ou quelque écuyer, car pour moi je n'ai ni jambes, ni tête. Il ne me reste pour tout potage que mon derrière, qui fait mon malheur. J'oubliais mon cœur; il est à vous, madame, puisqu'il bat encore un peu, et c'est avec le plus tendre respect. V.

Permettez-moi de demander des nouvelles de l'inoculable [1], et de faire aussi mille compliments à M. de Gauffecourt [2]; nous l'attendons demain.

[1] * Le jeune d'Épinai. (CLOG.)

[2] * Gauffecourt, l'un des plus anciens amis de Rousseau, avait commencé par être horloger. Il était alors chargé de la fourniture des sels du Valais. (CLOG.)

LETTRE MMDXCVII.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Landshut, le 28 avril.

Je vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec M. Candide; c'est Job habillé à la moderne. Il faut le confesser, M. Pangloss ne saurait prouver ses beaux principes, et *le meilleur des mondes possibles* est très méchant et très malheureux. Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire; celui-ci est instructif, et prouve mieux que des arguments *in barbara, celarent*, etc.

Je reçois en même temps cette triste ode[1] qui est bien corrigée et très embellie; mais ce n'est qu'un monument, et cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je souhaite que vous ayez bientôt occasion de travailler pour la paix, et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occasion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas sans carnage à cet heureux jour.

Vous croyez qu'on n'a du courage que par *honneur*[2]; j'ose vous dire qu'il y a plus d'une sorte de courage; celui qui vient du tempérament, qui est admirable pour le commun soldat; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier; celui qu'inspire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir; enfin celui qui doit son origine au fana-

[1]* Un écrivain français eût dit cette *ode triste;* mais Frédéric était né en Allemagne. (CLOG.)

[2]* Ode *sur la Mort de la margrave de Bareuth*, XIIe strophe. (CLOG.)

tisme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans César, dans Charles XII, et dans le grand Condé. Voilà les différents instincts qui conduisent les hommes au danger. Le péril en soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne pense guère au risque quand on est une fois engagé.

Je n'ai pas connu Jules César; cependant je suis très sûr que, de nuit ou de jour, il ne se serait jamais caché[1]. Il était trop généreux pour prétendre exposer ses compagnons sans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux, au désespoir de voir une bataille sur le point d'être perdue, se sont fait tuer exprès, pour ne point survivre à leur honte[2].

Voilà ce que me fournit ma mémoire sur ce courage que vous persiflez. Je vous assure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, et qu'on n'y est pas aussi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un seul.

A la bataille de Rosbach, un officier français, blessé et couché sur la place, demandait à cor et à cri un lavement; voulez-vous bien croire que cent personnes officieuses se sont empressées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu sur un champ de bataille, en présence d'une armée, cela est certainement singulier; mais cela est vrai, et connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive souvent des aventures bouffonnes, qui ne ressemblent à rien, et qu'une paix de mille ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles sont cruellement achetées.

Je vous remercie de la consultation du médecin Tronchin.

[1]* Lettre MMDLXXXVIII. (CLOG.)

[2]* Frédéric avait pensé différemment à Molwitz. Voyez le tom. II de cette édition, pag. 33. (CLOG.)

Je l'ai d'abord envoyée à mon frère[1], qui est à Schwedt auprès de ma sœur[2]; je lui ai recommandé de s'attacher scrupuleusement au régime qu'on lui prescrit. Je vous prie de demander ce que Tronchin voudrait d'argent pour faire le voyage; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guérison de ce cher frère; et, quoique j'aie aussi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pousse pas l'incrédulité jusqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les sens moi-même. Je n'aurais pu supporter les affreuses fatigues que j'ai eues, si je ne m'étais mis à une diète qui paraît sévère à tous ceux qui m'approchent. Reste à savoir si la vie vaut la peine d'être conservée par tant de soins, et si ceux-là ne sont pas les plus sages et les plus heureux qui l'usent tout de suite. C'est à M. Martin et à maître Pangloss à discuter cette matière, et à moi à me battre tant qu'on se battra.

Pour vous, qui êtes spectateur de la pièce sanglante qu'on joue, vous pourrez nous siffler tous tant que nous sommes. Grand bien vous fasse! soyez persuadé que je n'envie pas votre bonheur; je suis convaincu que l'on ne peut jouir que lorsqu'on n'est en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.* FÉDÉRIC.

[1] * Ferdinand, nommé dans la lettre MMDLXXXII. Il avait épousé en 1755 Anne-Élisabeth-Louise de Brandebourg-Schwedt. (CLOG.)

[2] * Sophie-Dorothée de Prusse, née en janvier 1719; mariée en 1734 à Frédéric-Guillaume, margrave de Brandebourg-Schwedt. (CLOG.)

LETTRE MMDXCVIII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 29 avril.

Il y a long-temps, mon cher Dupont, que j'ai mandé à M. le prince de Beaufremont le résultat des Goll; il se pourra que sa réponse tardera un peu de temps; le procès des Français et des Hanovriens attire un peu plus son attention que celui qui est entre vos mains. Les Français ont gagné un incident; mais il y aura encore bien des chances à essuyer. Puissent les Goll finir les leurs! j'espère que tout ira comme je le voulais. Ces petits succès m'arrivent rarement; celui-ci me sera cher, s'il vous en revient quelques petits avantages. J'ai cette affaire à cœur uniquement pour vous; c'est dans cette vue que j'avais écrit à madame Goll avant que vous m'eussiez envoyé l'ultimatum de la négociation. Adieu; je voudrais m'entretenir avec vous plus long-temps, mais ma mauvaise santé et quelques affaires me rendent paresseux avec vous sans me rendre moins sensible. V.

LETTRE MMDXCIX.

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 29 avril.

L'*Oraison funèbre d'un* cordonnier[1], que vous m'avez envoyée, monsieur, m'a paru aussi singulière par la façon dont elle est écrite, et à cause de celui qui l'a écrite, que l'*Ode sur la mort de madame la margrave* m'a paru sublime, et portant presque à chaque strophe quelque vérité frappante avec elle.

J'espère, quand j'aurai le plaisir de vous revoir, que vous apporterez encore quelque bel ouvrage nouveau que vous aurez composé. Vous savez le cas que je fais de votre personne, de vos ouvrages, l'empressement que j'ai toujours d'en profiter, et la vraie estime que j'ai toujours pour le *petit Suisse*. CHARLES-THÉODORE, électeur.

[1]* Cette plaisanterie, composée par Frédéric II en 1759 au camp de Landshut, selon Grimm (*Correspondance littéraire* du 1er juin 1760), est intitulée *Panégyrique de Jacques-Matthieu Reinhart, maître cordonnier*, etc. — Voyez le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, n° 13733. (CLOG.)

LETTRE MMDC.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

2 mai [1].

Héros du Nord, je savais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très chrétien,
A qui vous taillez des croupières ;
Mais que vos rimes familières
Immortalisent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus,
Ce sont des faveurs singulières.
Nos blancs-poudrés sont convaincus
De tout ce que vous savez faire;
Mais les *ons*, les *its* et les *us*,
A présent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,
Brise la lyre de Phébus
Horace, Lucrèce et Pétrone,
Dans l'hiver sont vos courtisans;
Vos beaux printemps sont pour Bellone;
Vous vous amusez en tout temps.

Il n'y a rien de si plaisant, sire, que le congé que vous m'avez donné, daté du 6 novembre [2] 1757. Cependant il me semble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, et que c'est en courant que vous chantâtes nos derrières.

[1] * Cette lettre n'est pas de 1758, comme l'ont cru les éditeurs de Kehl; elle répond à celle de Frédéric du 11 avril 1759. (Clog.)

[2] * Le lendemain de la bataille de Rosbach. (Clog.)

Le bel arrêt du parlement de Paris sur le bon sens philosophique de d'Argens, et sur *la Loi naturelle,* pourrait bien aussi avoir sa part dans l'*histoire des culs;* mais c'est dans le divin chapitre des *torche-culs* de Gargantua. La besogne de ces *Messieurs* ne mérite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à-peu-près ainsi, à la cour, les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher la *Philosophie du bon sens*[1]. On dit que Paris est plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui ressemble à la sottise. Je ne veux pas, sire, avoir celle d'abuser plus long-temps des moments de votre majesté; je volerais les Autrichiens, à qui vous les consacrez. Je prie Dieu toujours qu'il vous donne la paix, et que son règne nous advienne. Car, en vérité, au milieu de tant de massacres, c'est le règne du diable; et les philosophes qui disent que *tout est bien* ne connaissent guère leur monde. Tout sera bien quand vous serez à Sans-Souci, et que vous direz:

> Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
> Nous pouvons rire à l'aise, et prendre du bon temps.
>
> BOILEAU, épît. I, v. 83.

[1]* La *Philosophie du bon sens*. Voyez plus haut, page 21, note 2*. (CLOG.)

LETTRE MMDCI.

A M. D'ALEMBERT.

Au château de Tournai. Venez nous y voir, 4 mai.

Je reçus hier la faveur de vos quatre volumes, mon cher philosophe. Je dévorai d'abord votre *laubrussellerie**; cela est excellent. On n'aurait jamais brûlé un Laubrussel; on vous incendiera quelque jour. *Macte animo*, vous serez des nôtres. Luc (vous connaissez Luc) me mande du 11 d'avril, entre autres choses: *Je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait devienne celle de la guerre qu'on fait à Paris au bon sens*[1].

Mais, s'il vous plaît, de quoi vous avisez-vous de dire, dans vos *Éléments de philosophie*, que les sciences sont plus redevables aux Français qu'à aucune nation? Est-ce que vous êtes devenu flatteur? Est-ce aux Français qu'on doit la machine parallactique, la pompe à feu, la gravitation, la connaissance de la lumière, l'inoculation, le semoir, les

* Le père Laubrussel, jésuite, né à Verdun en 1663, mort en 1730, est auteur d'un *Traité des abus de la critique en matière de religion;* 1710, 2 vol. in-12. Or, dans ses *Mélanges*, d'Alembert avait imprimé un morceau de *l'Abus de la critique en matière de religion;* c'est ce morceau que Voltaire appelle une *laubrussellerie*.

[1]* Fin de la lettre MMDXCI. (CLOG.)

condons ou condoms? Parbleu, vous vous moquez; nous n'avons pas seulement inventé une brouette[1].

Vous avez donc fait réimprimer votre article *Genève?* Vous avez très bien fait; mais vous faites trop d'honneur aux prédicants sociniens; vous ne les connaissez pas, vous dis-je; ils sont aussi malins que les autres. Et les sociniens de Genève, et les calvinistes de Lausanne, et les fakirs et les bonzes sont tous de la même espèce. Je laisse faire ceux de Paris; mais pour mes Suisses et mes Allobroges, je les range, et je n'ai fait la plaisanterie d'avoir un château à créneaux et à pont-levis que pour y pendre un prêtre de Baal à la première occasion. J'ai deux curés dont je suis assez content. Je ruine l'un, je fais l'aumône à l'autre; il prie Dieu pour moi, et tout va bien.

Vous avez fort mal fait, quand vous êtes venu à Genève, de fréquenter la prêtraille. Quand vous y reviendrez, ne voyez que vos amis; vous serez fêté et honoré.

L'aventure de l'*Encyclopédie*[2] est le comble de l'insolence et de la bêtise. Ce n'était pas en France qu'il fallait faire cet ouvrage. Quoi! vous répondez sérieusement à ce fou de Rousseau, à ce bâtard du

[1]* L'invention de la brouette est due à Pascal. (CLOG.)

[2]* Les lettres de privilége accordées à l'*Encyclopédie* avaient été révoquées le 8 mars précédent par un arrêt du conseil d'état. (CLOG.)

chien de Diogène! Vous m'enhardissez; je réponds moi à frère Berthier[1] et à *tutti quanti*, et vous verrez avec quelle impudence. Mais non, vous ne le verrez point, car on ne laissera pas passer ma besogne. Pour vos quatre volumes philosophiques, ils passeront; car tout brûlable que vous êtes, vous êtes plus sage que moi. Madame Denis vous fait mille compliments, vous lit et vous regrette; ainsi fais-je.

LETTRE MMDCII.

A M. THIERIOT.

5 mai.

Mort-Dieu, mon ancien ami, envoyez-moi au plus vite *Abraham Chaumeix crucifié;* on dit que c'est là le titre[2], c'est au moins quelque chose de semblable. Il pleut des brochures, il en pleuvra

[1] * Voyez tom. IV des *Poésies*. Voltaire entend parler ici de la *Note* qui suit l'ode *sur la Mort de la margrave de Bareuth*, et qui est intitulée *Note de M. de Morza*. (CLOG.)

[2] * Voici le véritable titre: *Mémoire pour Abraham Chaumeix contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert; Amsterdam*, 1759, in-12. Cette brochure, dans laquelle Chaumeix était représenté étendu sur la croix, a été attribuée à Morellet, par Barbier (*Dictionnaire des anonymes*, deuxième édition, n° 11165); mais une note de la *Correspondance littéraire de Grimm*, tom. II, pag. 316, édition de 1829, lettre du 15 mai 1759, porte qu'il est reconnu aujourd'hui que le *Mémoire* dont il s'agit est de Diderot même. (CLOG.)

toujours, et il faut laisser pleuvoir; mais, pour la prophétie d'Abraham Chaumeix, ce n'est pas chose à négliger par gens comme nous. Employez le crédit de M. Bouret pour me faire tenir *Abraham Chaumeix*.

Vous avez vu sans doute madame de Fontaine, que nous vous avons renvoyée en assez bonne santé. Elle est chargée de payer tous les bijoux que vous m'avez fait tenir de Paris. Êtes-vous encore dans la rue Saint-Honoré[1], ou à l'Arsenal? Je ne sais pas trop où vous prendre; vous me paraissez un beaucoup plus grand voyageur que moi; vous faites plus de chemin dans Paris que je n'en ai fait dans l'Europe. Si vous avez la curiosité de voir à Lyon les cours de France et de Naples, je vous conseille de pousser jusqu'à Genève. Pour moi, je vous avertis que, si vous vous contentez de courir d'un bout de Paris à l'autre, et que vous ne veniez point chez moi, je prendrai le parti de venir vous voir.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes-générales? On se plaignait autrefois qu'il y eût quarante de ces messieurs, et aujourd'hui tout le monde l'est; c'est le royaume qui est fermier-général du royaume. Cette opération est tout-à-fait anglaise. Remarquez que, depuis trente ans, nous avons

[1] * Rue Saint-Honoré, chez le comte de Montmorenci, ou à l'Arsenal, chez le marquis de Paulmi. (Clog.)

tout pris des Anglais : philosophie, petite-vérole, nouvelle charrue et finances. Il ne nous manque que de prendre d'eux l'empire de la marine. Il me semble qu'on veut vous ôter, à vous autres Parisiens, la liberté de penser, que vous devez aussi aux Anglais ; mais il est beaucoup plus aisé de tenir une nation dans la stupidité pendant mille ans, comme nous avons eu l'honneur d'y être, que de nous y replonger quand une fois nous en sommes sortis. Frère Berthier, frère Abraham Chaumeix, et leurs semblables, auront beau crier que tout est perdu si on se met à avoir le sens commun, les cabales les plus infames auront beau exciter le parlement de Paris à faire des remontrances au roi, et à faire brûler l'*Encyclopédie*, le roi et les philosophes se moqueront du parlement. Bonsoir.

LETTRE MMDCIII.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 5 mai.

Que j'écrive de la main de notre ami Jean-Louis[1], ou de la mienne, cela est égal, ma chère niéce,

[1] * Jean-Louis Wagnière, né à Rueire, village du pays de Vaud, non pas en 1739, comme le dit la *Biographie universelle*, mais en 1737. (Clog.)

pourvu que j'écrive. Votre sœur n'a pas une santé bien brillante, et n'est pas, à beaucoup près, si ingambe que moi. Je suis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais; j'élève des colonnades, et j'ai des charrues vernies; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, sans doute, bientôt à Hornoi; vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis; car soyez très sûre que j'y viendrai radoter avant qu'il soit deux ans.

Vous me conseillez, en attendant, de faire une tragédie, parceque le théâtre est purgé de petits-maîtres[1]. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand Jean-Jacques a écrit contre les spectacles! Gardez-vous, sur les yeux de votre tête, de dire que je suis jamais homme à faire une tragédie. Vous voudriez, n'est-il pas vrai, une tragédie d'un goût nouveau, pleine de fracas, d'action, de spectacle, bien neuve, bien intéressante, bien singulière, féconde en sentiments, en situations, des mœurs vraies, et cependant nouvelles sur la scène?

[1] * Voltaire fut le premier peut-être qui réclama contre le ridicule usage de placer des spectateurs sur le théâtre, et ce ne fut pas sans dessein qu'il parut lui-même sur la scène, en 1718, à une représentation d'*OEdipe*, avec la queue du grand-prêtre à la main. Enfin, le comte de Lauraguais ayant payé à la Comédie française, pendant sa clôture, une indemnité de 12,000 livres, pour la suppression des banquettes sur l'avant-scène, le public applaudit vivement à cette amélioration, le 23 mai 1759, jour de la rentrée. (Clog.)

vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je fasse une tragédie[1]. Assez d'autres en feront, et suppléeront, par l'action théâtrale que je leur ai tant recommandée, au génie que je leur recommande encore plus.

Monsieur le conseiller du grand-conseil, je vous suis très obligé d'avoir rompu avec moi votre silence pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours; mais, quand vous vous y mettez, vous écrivez très joliment, et vous avez, par-dessus madame de Fontaine, le mérite de l'orthographe. J'espère que, dans l'année 1760, nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaisir.

Monsieur le Vitruve d'Hornoi[2], je ne vous conseille pas de faire à votre château un aussi maudit escalier que vous en avez fait à celui de Tournai. Nous verrons comment vous aurez ajusté les appartements de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois à Paris mon ambassadeur auprès des puissances nommées banquiers, notaires, ou procureurs du Parlement. Il faut que votre mousquetaire Daumart

[1] * Voltaire travaillait à *Tancrède* en ce moment même, et il voulait conspirer très secrètement contre la cabale. (CLOG.)

[2] * Il paraît que M. d'Hornoi, fils de madame de Fontaine, avait accompagné sa mère chez Voltaire vers le commencement de 1759. C'était son premier voyage aux Délices, à Tournai et à Fernei. Il n'était encore alors que dans sa dix-septième année. (CLOG.)

ait été blessé dans quelque bataille; c'est le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province. Cependant il ne laisse pas de tuer, en clopinant[1], tous les renards et tous les cormorans qu'il rencontre.

Monsieur le capitaine de cavalerie[2], vous avez fait un cornette qui est le plus malheureux cornette du pays; non seulement il n'a point de route, mais je ne sais pas trop par quelle route il pourra se tirer des coquins qu'il a engagés pour servir l'état. Ce sont des gens très belliqueux, car ils jettent des pierres à tous les passants, comme fesait mon singe[3]. On a beau les mettre en prison, ils finiront par assassiner leur cher cornette sur le grand chemin.

Luc m'écrit, du 11 avril[4], que cette campagne-ci sera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il se trompe! Je crois que nous ne nous trompons pas, en nous flattant que M. de Silhouette[5]

[1] * Il ne clopina pas long-temps, car il tomba malade tout-à-fait. (Clog.)

[2] * Le marquis de Florian, le *grand écuyer de Cyrus*. Trois ans plus tard il devint neveu de Voltaire, en épousant madame de Fontaine. (Clog.)

[3] * Ce singe s'appelait *Luc*, nom que Voltaire donnait aussi au roi de Prusse. (Clog.)

[4] * Lettre MMDXCI. (Clog.)

[5] * Voyez plus haut la lettre MMDXCIII — Silhouette ne fut pas ministre pendant huit mois entiers. (Clog.)

fera, dans son ministère, des choses plus utiles aux hommes que *Luc* n'en fera de dangereuses.

Adieu, ma chère niéce; les deux ermites vous embrassent de tout leur cœur.

Je me suis arrangé avec la république de Genève, pour avoir une belle terrasse de trente toises de long. Cela n'est pas bien intéressant, mais c'est un grand embellissement à nos Délices, où je voudrais bien vous revoir.

LETTRE MMDCIV.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 7 mai.

Je n'ai pas eu un moment à moi depuis deux mois, mon cher Collini; tantôt malade, tantôt surchargé de quelques travaux indispensables, tantôt occupé de ma ruine, en fesant bâtir des châteaux. Je ne perds point de vue, dans tous ces tracas, les objets qui vous regardent. J'ai toujours devant les yeux Manheim[1] et Francfort; je ferai l'impossible pour aller à Schwetzingen, et je ferai l'impossible aussi pour vous prendre en passant. Vous avez grande raison de n'être point de l'avis du docteur

[1] * Voltaire voulait placer Collini auprès de Charles-Théodore, et lui faire restituer ses effets volés à Francfort en 1753. Il ne réussit que dans la première de ces deux entreprises. (CLOG.)

Pangloss; je ne penserai comme lui que quand je pourrai parvenir à vous être utile.

LETTRE MMDCV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 7 mai [1].

Il faut que vous me pardonniez, madame; j'écris très peu, parceque je n'ai pas un moment à moi; je me défais tous les jours de mes correspondances de Paris, je ne voudrais conserver que la vôtre; je ne connais plus que vous et la retraite; je m'intéresse plus à la pension de monsieur votre fils qu'à la guerre et aux finances; je veux que vous soyez heureuse de toutes les façons et de tous les côtés; on aurait beau d'ailleurs tout bouleverser, je n'en prendrai point d'alarmes; j'ai su faire à-peu-près comme vous. J'ai des terres libres, je veux y vivre et y mourir. Il est vrai que je m'y prends un peu tard pour bâtir et pour planter, mais la vraie jouissance est dans le travail; la culture est un aussi grand plaisir que la récolte. Le docteur Pangloss est un grand nigaud avec son *tout est bien;* je crois que les choses ne vont bien que pour ceux qui restent chez eux, ou pour M. de

[1] * C'est par erreur que cette lettre a été imprimée avec celles de 1757, dans l'édition en 42 volumes. (CLOG.)

Zeutmandel[1] et pour sa grasse et riche chanoinesse, qui épouse un très aimable mari. Tout sera *bien* long-temps pour vous, madame, puisque vous avez le courage de conserver votre régime; ce n'est pas une petite vertu, et votre vertu sera récompensée. Je ne vous mande aucune nouvelle, je n'en sais que des siécles passés; si vous en savez du siècle présent, ne m'oubliez pas; mais songez toujours que celles qui vous regardent me sont les plus chères, et que je vous suis attaché avec le plus tendre respect.

LETTRE MMDCVI.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 12 mai.

Je suis devenu un paresseux depuis quelque temps, mon cher ami; je ne vous ai point informé que j'avais envoyé votre lettre à l'abbé Pernetti[2]; je ne vous ai point dit non plus combien l'Académie de Lyon est flattée de vous avoir parmi ses membres, et à quel point on a été content de tout ce que vous avez envoyé. Vous devez avoir reçu

[1]* Ne serait-ce pas Zuchmantel? Un baron de ce nom fut fait brigadier d'infanterie en février 1759. (Clog.)

[2]* Jacques Pernetti, l'un des membres les plus zélés de l'Académie de Lyon. (Clog.)

des nouvelles des libraires de l'*Encyclopédie;* la publication de l'ouvrage, qui pourtant se fera un jour, rencontre aujourd'hui bien des difficultés. L'affaire des protestants, entreprise par Boudon, n'en rencontre pas moins. Je crois que les Autrichiens essuient encore plus de difficultés avec le roi de Prusse. Il m'écrit, du 22 avril, qu'il a dérangé tous leurs projets de campagne sans sortir de sa place. Si cela est, c'est assurément le plus grand général d'armée de l'Europe; j'aimerais mieux qu'il en fût le pacificateur.

Adieu, mon cher philosophe; mille tendres respects à M. et à madame de Freudenreich.

Je vous embrasse. V.

LETTRE MMDCVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 13 mai.

Vous ne m'avez pas bien lu[1], mon cher et illustre maître. Je n'ai point dit que les sciences fussent plus redevables aux Français qu'à aucune des autres nations; j'ai dit seulement, et cela est vrai, que l'astronomie physique leur est aujourd'hui plus redevable qu'aux autres peuples. Si vos occupations vous permettaient de lire ce qu'on a fait en France depuis dix ans, vous verriez que je n'ai rien exagéré. Depuis

[1] * La lettre dont parle ici d'Alembert manque à la *Correspondance*. (CLOG.)

la mort de Newton, les Anglais ne font presque plus rien que de nous prendre des vaisseaux et de nous ruiner.

Ma *laubrussellerie*[1] aurait mieux valu, si je l'avais faite auprès de vous; mais, telle qu'elle est, je crois qu'elle ne sera pas inutile à la philosophie. Les fanatiques grinceront les dents, et ne pourront pas mordre; je ne leur ai donné que des coups de baguette, mais cela les préparera aux coups de bâton. Quant à vous, mon cher ami, frappez fort; vous êtes en place marchande pour cela. *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus**; car ces gens-là sont autant les ennemis de Dieu que ceux de la raison.

J'eus, il y a quelques jours, la visite d'un honnête jésuite à qui je donnai de bons avis. Je lui dis que sa Société avait eu grand tort de se brouiller avec vous, qu'elle s'en trouverait mal, qu'elle en aurait l'obligation à leur beau *Journal de Trévoux*, et à leur fanatique Berthier. Mon jésuite, qui apparemment n'aime pas Berthier, et qui n'est pas du *Journal*, applaudissait à mes remontrances. *Cela est bien fâcheux*, me disait-il. *Oui, très fâcheux, mon R. P.*, lui répondis-je, *car vous n'aviez pas besoin de nouveaux ennemis.*

Adieu, mon très cher et illustre maître; je recommande à vos bonnes intentions et la canaille jésuitique, et la canaille jansénienne, et la canaille parlementaire, et la canaille sorbonique, et la canaille intolérante[2]. Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1]* Voyez la lettre MMDCI. (CLOG.)

* Psaume LXVII, v. 2.

[2]* Voltaire venait de passer en revue, dans la *Note* sur l'*Ode* XV (*Poésies*, tom. IV), ces cinq espèces de canaille. (CLOG.)

LETTRE MMDCVIII[1].

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Landshut, le 18 mai.

Non, ma muse, qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'associa jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des moments courts et précieux
Qu'un loisir fugitif me donne.
Je déteste l'impur bourbier
Où ce bel esprit trop cynique
A trempé sa plume impudique,
Et je ne veux point me souiller
Dans la fange de son fumier.

La mémoire est un réceptacle;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui se sont acquis,
Au sein de leur natal pays,
Le droit de passer pour oracle.
C'est pourquoi, vainquant tout obstacle,
Je vous lis et je vous relis.
J'allaite ma muse française
Aux tétons tendres et polis
Que Racine m'offre à son aise.
Quelquefois, ne vous en déplaise,
Je m'entretiens avec Rousseau;
Horace, Lucréce, et Boileau,

[1] * La lettre MMDCXIX répond à celle-ci. (CLOG.)

Font en tout temps ma compagnie.
Sur eux se règle mon pinceau,
Et, dans ma fantasque manie,
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous consultez une carte géographique, vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté et de folie produisit ce *congé*[1]. Nous avons poursuivi ces gens, qui nous tournaient le derrière, jusqu'à Erfurth, et de là nous avons pris le chemin de la Silésie.

Vous autres habitants des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent sur les traces des Amadis et des Roland doivent se battre tous les jours pour vous divertir? Apprenez, ne vous en déplaise, que nous avons assez donné de ces tragédies, les campagnes passées, au public; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie; mais nous suivrons le proverbe de l'empereur Auguste: *Festina lente*[2].

Vos Français brûlent de bons livres, et bouleversent gaiement le système de leurs finances, pour complaire à leurs alliés. Grand bien leur fasse! je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le hasard ne favorise pas éternellement les trois illustrissimes...[3] qui m'assaillent de tous côtés, j'espère qu'elles seront....... (pour conserver la figure de rhétorique). J'éprouve le sort d'Orphée; des dames de cette espèce, et d'un aussi bon caractère, veulent me déchirer; mais certainement elles n'auront pas ce plaisir.

[1] * Lettre MMDC. (CLOG.)

[2] * Voyez *Erasmi adagia*, au mot *Tarditas*. (L. D. B.)

[3] * La Pompadour, Élisabeth, et Marie-Thérèse. — Dans la lettre MMCCCXCVI, Wilhelmine avait déja comparé le sort de son frère à celui d'Orphée. (CLOG.)

A propos de sottises, vous voulez savoir les aventures de l'abbé de Prades[1]; cela ferait un gros volume. Pour satisfaire votre curiosité, il vous suffira de savoir que l'abbé eut la faiblesse de se laisser séduire, pendant mon séjour à Dresde, par un secrétaire que Broglie[2] y avait laissé en partant. Il se fit nouvelliste de l'armée; et, comme ce métier n'est pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé jusqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choses; mais cela serait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breslau.

Vous avez fait *le Tombeau de la Sorbonne*[3]; ajoutez-y celui du Parlement, qui radote si fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore, des Délices, des lois au Parnasse; vous caresserez encore l'*infame*[4] d'une main, et l'égratignerez de l'autre; vous la traiterez comme vous en usez envers moi[5], et envers tout le monde.

[1]* Frédéric donne ici carrière à son imagination, au préjudice de l'abbé de Prades. Voyez comment Voltaire s'explique à ce sujet dans sa lettre du 25 avril 1760 à d'Alembert. (Clog.)

[2]* Victor-François de Broglie, duc depuis 1745, année de la mort de son père, à qui est adressée la lettre dccccxcvi. Il fut créé maréchal de France le 16 décembre 1759, comme le dit M. Beuchot dans une des notes du *Pauvre Diable*, satire de 1760, et non de 1758. (Clog.)

[3]* Frédéric voulait absolument faire convenir Voltaire qu'il était l'auteur de cet écrit. Voyez la lettre mdcclxxxiii, note [2]*. (Clog.)

[4]* Voyez plus bas l'avant-dernier alinéa de la lettre mmdcxviii. (Clog.)

[5]* Voltaire avait dit à Frédéric, dans sa lettre du 26 juin 1750:

« Vous égratignez d'une main,
« Lorsque vous caressez de l'autre. »

(Clog.)

Vous avez, je le présume,
En chaque main une plume;
L'une, confite en douceur,
Charme par son ton flatteur
L'amour-propre qu'elle allume,
L'abreuvant de son erreur;
L'autre est un glaive vengeur
Que Tisiphone et sa sœur
Ont plongé dans le bitume,
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume;
Il vous blesse, il vous consume,
Perce les os et le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Bâle on vous l'inhume,
Ce glaive en sera l'auteur.

Pour moi, nourrisson d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur
De grimper sur le Parnasse,
Parmi la maudite race
Des beaux esprits, qui tracasse
Et remplit ce lieu d'horreur,
Je vous demande pour grace,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchâsse
Dans vos vers ou vos discours,
Que sans ruses ni détours
La bonne plume l'y place.

Je souhaite paix et salut, non pas au *gentilhomme ordinaire*, non pas à l'historiographe du *Bien-Aimé*, non pas au seigneur de vingt seigneuries dans la Suisserie, mais à l'auteur de *la Henriade*, de *la Pucelle*, de *Brutus*, de *Mérope*, etc. FÉDÉRIC.

LETTRE MMDCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 mai.

C'est aujourd'hui, mon cher ange, le 19 de mai, et c'est le 22 d'avril qu'un vieux fou commença une tragédie[1] finie hier. Vous sentez bien, mon divin ange, qu'elle est finie et qu'elle n'est pas faite, et que nos maçons, mes bœufs, mes moutons, et les loups nommés fermiers-généraux, contre lesquels je combats, et deux ou trois procès qui m'amusent, et des correspondances nécessaires, ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage, l'ordinaire prochain. Mon cher ange, je vous avais bien dit que la liberté[2] et l'honneur rendus à la

[1] * *Tancrède*, tragédie citée en quelques notes précédentes, et que Voltaire appelle son *dernier printemps* dans la lettre MMDCXIII. (CLOG.)

[2] * Voyez plus haut la seconde note de la lettre MMDCIII, et l'Épître dédicatoire de *l'Écossaise* au comte de Lauraguais. — Marmontel, dans le livre IV de ses *Mémoires*, attribue le froid accueil fait à *Sémiramis*, lors des premières représentations en 1748, à l'encombrement du théâtre. « Le lieu de la scène, dit-il, était resserré par « une foule de spectateurs, les uns assis sur des gradins, les autres « debout, au fond du théâtre et le long des coulisses; en sorte que « Sémiramis éperdue, et l'ombre de Ninus sortant de son tombeau, « étaient obligées de traverser une épaisse haie de petits-maîtres. » (CLOG.)

scène française échauffaient ma vieille cervelle. Ce que vous verrez ne ressemble à rien, et peut-être ne vaut rien. Madame Denis et moi nous avons pleuré; mais nous sommes trop proches parents de la pièce, et il ne faut pas croire à nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges, et leur faire battre des ailes. Vous aurez sur le théâtre des drapeaux portés en triomphe, des armes suspendues à des colonnes, des processions de guerriers, une pauvre fille excessivement tendre et résolue, et encore plus malheureuse, le plus grand des hommes et le plus infortuné, un père au désespoir. Le cinquième acte commence par un *Te Deum* et finit par un *De profundis*.

Il n'y a eu jamais sur aucun théâtre aucun personnage dans le goût de ceux que j'introduis, et cependant ils existent dans l'histoire; et leurs mœurs sont peintes avec vérité. Voilà mon énigme; n'en devinez pas le mot, et, si vous le devinez, gardez-moi le secret le plus inviolable. Conspirons, mais ne nous décelons pas; donnons la pièce *incognito*. Jouissons une fois de ce plaisir; il est très amusant, et d'ailleurs je crois le secret nécessaire. La mesure des vers est aussi neuve au théâtre que le sujet. Madame Denis n'en a point été choquée; au quatrième vers, elle s'y est accoutumée. Elle a trouvé ce genre plus naturel que l'ancien, et quelquefois plus convenable au pathétique. Il met

le comédien plus à son aise, j'entends le bon comédien. Avec tout cela, nous pouvons être sifflés, et il faut tâcher de ne l'être pas sous mon nom.

Gardez-vous bien d'être aussi empressés de faire voir mon monstre que je l'ai été à le former. Silence, anges, ou point de pièce.

Et ce n'est pas assez de silence, il faut jurer, comme saint Pierre, que vous ne me connaissez pas.

Nota bene que, dans notre petite drôlerie, nous n'avons ni rois, ni reines, ni princes, ni princesses, ni même de *gouverneur de toute la province*, comme dit Pierre Corneille; et c'est encore un agrément.

Voyez, ô anges, quel pouvoir vous avez sur un Suisse!

Je viens de lire *Titus*[1]. C'est un tour que vous m'avez joué pour me punir d'avance de l'ennui que je vous causerai; et pour vous punir, je vous adresse ma réponse au petit Métastase. Il ne m'a pas donné son adresse; prenez-vous-en à vous, si j'en use si librement.

[1]* Tragédie imitée de *la Clémence de Titus*, de Métastase, par de Belloi; elle était tombée, le 28 février précédent, à la Comédie française. — Nous ne connaissons pas la *réponse* de Voltaire *au petit Métastase* de Belloi. (Clog.)

LETTRE MMDCX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

19 mai.

Sire, vous êtes aussi bon frère que bon général; mais il n'est pas possible que Tronchin aille à Schwedt, auprès du prince votre frère[1]. Il y a sept ou huit personnes de Paris, abandonnées des médecins, qui se sont fait transporter à Genève, ou dans le voisinage, et qui croient ne respirer qu'autant que Tronchin ne les quitte pas. Votre majesté pense bien que, parmi le nombre de ces personnes, je ne compte point ma pauvre niéce, qui languit[2] depuis six ans. D'ailleurs Tronchin gouverne la santé des enfants de France, et envoie de Genève ses avis deux fois par semaine; il ne peut s'écarter; il prétend que la maladie de monseigneur le prince Ferdinand sera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore à sa santé, en le

[1] * Ferdinand de Prusse. — Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre MMDXCVII. (CLOG.)

[2] * Madame Denis avait quelquefois mal à une cuisse, par suite des mauvais traitements qu'elle éprouva, avec son oncle, en juin 1753 à Francfort; mais Frédéric s'ennuyait beaucoup d'entendre parler de *cette niéce* de Voltaire. Voyez sa lettre du 12 mai 1760. (CLOG.)

fesant passer d'un climat assez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire instruire Tronchin toutes les semaines de son état est le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je pusse jamais laisser prendre une copie de votre écrit[1] adressé à M. le prince de Brunswick? Il y a certainement de très belles choses; mais elles ne sont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en serait pas flattée; le roi de France le serait encore moins, et je vous respecte trop l'un et l'autre pour jamais laisser transpirer ce qui ne servirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correspondance[2] de madame la margrave de Bareuth avec le cardinal de Tencin, pour tâcher de procurer un bien si nécessaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépositaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but si desirable; je n'en ai pas abusé, et je n'abuserai pas de votre confiance, au sujet d'un écrit qui tendrait à un but absolument contraire. Soyez dans un parfait repos sur cet ar-

[1] * Si cet *écrit*, adressé au prince Ferdinand de Brunswick, n'est pas l'*ode* mentionnée dans le premier alinéa de la lettre MMDLXXXVI, c'est assurément celle dont Voltaire a copié vingt-quatre vers dans ses *Mémoires*. Voyez tom. II de cette édition, pag. 106. (Clog.)

[2] * De septembre à novembre 1757. (Clog.)

ticle. Ma malheureuse nièce, que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé [1], et il n'en reste de vestige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois strophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés. Vous avez été mon idole pendant vingt années de suite;

> Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guzman même.
>
> *Alzire*, act. III, sc. IV.

Mais votre métier de héros et votre place de roi ne rendent pas le cœur bien sensible; c'est dommage, car ce cœur était fait pour être humain, et sans l'héroïsme et le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la société.

En voilà trop, si vous êtes en présence de l'ennemi, et trop peu, si vous étiez avec vous-même dans le sein de la philosophie, qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je suis toujours assez sot pour vous aimer, autant que je suis assez juste pour vous admirer; reconnaissez la franchise, et recevez avec bonté le profond respect du Suisse

VOLTAIRE.

[1] * Voltaire, pour éviter sa propre perte, avait jugé à propos, de concert avec Montpéroux, résident de France à Genève, d'envoyer au duc de Choiseul l'ode et le paquet dans lequel elle était. Palissot, dont la verve satirique était aux gages du ministre, fut chargé par

LETTRE MMDCXI[1].

A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

J'ai mandé hier, monsieur, au bon homme Ralph qu'il avait fait rire une excellence qui va dans le pays de l'ennui. Ce *Lustig* [2] en est tout ragaillardi. Il dit que ce qu'il desirait le plus, dans le plus sot des *mondes possibles,* était de réjouir un petit nombre de gens d'esprit comme vous, qui ne sont de ce siècle en aucune manière. Il prétend que, si vous voulez le faire avertir par quelque rieur de vos amis, il vous fera présenter à Strasbourg de quoi vous amuser sur la route, et de quoi jeter dans le Danube.

N'oubliez pas la spirituelle, l'éloquente, la su-

celui-ci de répondre à l'ode de Frédéric. Tom. II de cette édition, pag. 107 à 109. (Clog.)

[1] * Cette lettre, donnée comme *fragment* dans le volume publié en 1820, sous le titre de *Vie privée de Voltaire et de madame du Châtelet,* s'y trouve classée avec d'autres lettres de novembre et décembre 1762. Elle est postérieure de quelques semaines seulement à la publication du roman de *Candide.* Le comte de Choiseul (duc de Prâlin le 2 novembre 1762) avait remplacé, à la fin de 1758, le comte de Stainville, son cousin, dans les fonctions d'ambassadeur à Vienne. (Clog.)

[2] * *Lustig,* mot allemand qui signifie *plaisant, farceur.* C'est dans ce sens qu'est connue l'expression francisée *loustic,* dans nos régiments. (Clog.)

crée, la romanesque, la bavarde, la précieuse, la bégueule comtesse de Bentinck [1], quand vous voudrez savoir au juste tous les rogatons de Vienne.

Si j'étais homme à me venger d'un certain Freitag, agent du roi de Prusse, ci-devant mis au pilori en Saxe, et maintenant serré à Dusseldorf, et d'un coquin de Schmidt, faux-monnayeur de Francfort, conseiller du roi de Prusse, qui me volèrent, en sauçant ma nièce dans le ruisseau, et du roi de Prusse lui-même qui employa ces dignes agents, je pourrais aller plaider à Vienne; car c'est une chose délicieuse de se ruiner au conseil aulique, pour ruiner Schmidt, et mortifier cet insolent Frédéric.

Je souhaite à votre excellence tous les succès dont je ne doute pas. Elle est bien persuadée de mon tendre respect.

LETTRE MMDCXII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Aux Délices, 26 mai.

Je suis aussi fâché que vous pour le moins, mon cher *grand-écuyer* d'Assyrie, qu'on n'ait pas osé

[1] * Voyez plus bas la lettre MMDCXXIV, dernier alinéa. (CLOG.)

adopter mes chars [1], crainte du ridicule. Le ridicule pourtant n'est pas si à craindre que les Prussiens; et je suis toujours convaincu, quoique je ne sois pas du métier, que ce serait la seule manière de les vaincre en plaine campagne.

L'armée d'exécution, comme ils l'appellent, est exécutée; tout cela est dispersé. Messieurs des Cercles mettent les armes bas quand on leur dit que messieurs de Prusse sont à une lieue.

On dit que les Anglais viennent de nous prendre douze gros vaisseaux marchands. Leur ministère a fait imprimer un ouvrage très artificieux, très bien écrit, pour justifier leur conduite envers les avides Hollandais. Le mémoire est fort beau; et sur la seule lecture, je les condamnerais. Ces pirates-là sont aussi méchants sur mer que les Prussiens sur terre. Nous nous ruinons pour leur résister, et nous portons tout notre argent en Germanie. Jamais elle n'a été si dévastée, si sanglante et si riche.

J'avoue avec vous, mon cher Assyrien, que Dieu a envoyé M. de Silhouette à notre secours. S'il y a quelque bon remède, il le trouvera; car il n'est pas comme la plupart de ses prédécesseurs, gens estimables, mais sans génie, qui traçaient leur sillon comme ils pouvaient avec la vieille charrue. J'au-

[1] * Lettre MMCCXXVI. (CLOG.)

gure beaucoup d'un traducteur de Pope, qui a vu long-temps l'Angleterre et la Hollande.

Il n'est pas de ces vieux novices
Marchant dans des sentiers ouverts,
Et même y marchant de travers,
Créant des charges, des offices,
Billets d'état, écus factices ;
Empruntant à tout l'univers,
Replâtrant par des injustices
Nos sottises et nos revers.
Il ramène les temps propices
Et des Sullis et des Colberts,
Et rembourse de mauvais vers
Pour le prix de ses grands services [1].

Je ne sais pourquoi vous me mandez que tant de poëtes le persécutent avec des éloges en vers. Mes chers confrères n'entrent pour rien dans les obligations que l'état peut lui avoir ; ils ne prendront point d'actions sur les fermes. En avez-vous pris ? Il me semble que mes nièces en ont quelques unes. L'opération est un peu à l'anglaise ; eh ! tant mieux ! il faut faire du public une compagnie qui prête au public ; c'est la grande méthode de Londres.

[1]* Grimm, dans sa *Correpondance littéraire*, 1er février 1767, dit que la réputation de Silhouette *était très mauvaise*, et qu'il *passait pour fripon et hypocrite*. Louis XV ne l'ignorait pas, et le prince de Conti le lui avait dit, avant l'entrée de Silhouette au ministère. Voltaire fut mieux informé, un peu plus tard, mais à ses dépens.
(Clog.)

LETTRE MMDCXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 mai.

Je vous envoie, mon cher ange, mon dernier printemps[1], mon ouvrage du mois de mai. Il est adressé à M. de Courteilles[2]. Ce n'est point à moi d'en juger, c'est à vous; mais comment prévoir le succès ou la chute d'une pièce qui n'est ni tragédie, ni comédie, ni en rimes ordinaires, et qui n'a aucun objet de comparaison? Ne sera-t-il pas amusant de la faire donner par Le Kain, ou par M. de Lauraguais, comme l'ouvrage d'un jeune inconnu? J'ai changé la mesure, afin que ce maudit public ne me reconnût pas à ce qu'on appelle mon style. N'allez pas vous attendre à de belles tirades, à de ces grands vers ronflants, à des sentences, à des attrape-parterre, à de l'esprit, à rien enfin de ce qui est en possession de plaire. Style médiocre, marche simple; voilà ce que vous trouverez; mais, s'il y a de l'intérêt, tout est sauvé. Divin ange, je n'ai pas un moment; j'ai quitté la Russie pour vous, je retourne à Pétersbourg, et je baise, en partant, les ailes des anges.

[1] * *Tancrède*. — Lettre MMDCIX. (CLOG.)

[2] * Intendant des finances. (CLOG.)

LETTRE MMDCXIV.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

29 mai.

Je suis toujours surpris, monsieur, de voir que, sur les bords de la Néva et de la Mosca[1], on écrive et on parle français comme à Versailles. La lettre que M. Soltikof[2] vient de me rendre de la part de votre excellence, et sa conversation, redoublent ma surprise et mon plaisir. Je dois ajouter à ces sentiments ceux de la reconnaissance pour vos belles fourrures, et pour le thé que boit sa majesté chinoise. Il n'y a point, grace à vos bontés, de potentat en Europe qui prenne de meilleur thé que moi, et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'instructions met le comble à vos magnifiques présents; elles vont jusqu'à l'année 1721, et je me flatte, monsieur, que vous m'honorerez bientôt de la suite de vos Mémoires instructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos soins. J'espère avoir

[1]* Voyez, relativement à l'orthographe de ce nom, et de plusieurs autres, la lettre du 11 juin 1761 à Schowalow. (Clog.)

[2]* Voyez plus bas la lettre MMDCXVII. (Clog.)

l'honneur de vous envoyer, l'hiver prochain[1], tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre à mon goût et à ma manière de penser; chaque peintre doit suivre son genre et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue; la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point *Alexandros*, mais Alexandre; nous prononçons Auguste, et non pas *Augustus;* Cicéron, au lieu de *Cicero;* Athènes au lieu d'*Athenoi*, etc. Les noms propres, chargés de doubles *w* et de consonnes, seront au bas des pages.

Je suis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût, tel que vous êtes, en évitant toute affectation, et sur-tout l'affectation de faire un panégyrique. Il faut laisser aux gazetiers et aux sots le soin de dire: *Notre auguste monarque, sa gracieuse majesté, le roi de Prusse, est en haute personne à son armée; sa sacrée majesté impériale a pris médecine, et son auguste conseil est venu le complimenter sur le rétablissement de sa précieuse santé.* A parler sérieusement, tout ce qui tend à nous faire trop valoir nous met toujours au-dessous de ce que nous sommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démente des faits avérés de toute l'Europe. En déguisant

[1]* Le tome I[er] parut en octobre 1759; le second ne vit le jour qu'en 1763. (Clog.)

une vérité publique, on affaiblit toutes les autres, et la plus mauvaise de toutes les politiques est de mentir. Celui qui, en écrivant l'histoire d'Alexandre, nierait ou excuserait le meurtre de Clitus, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaissance dans l'art d'écrire, je l'emploierai à augmenter, si je le puis, le respect qu'on doit à Pierre-le-Grand et à votre empire, sans flatter personne.

Je pense qu'en m'attachant à ces principes, je ne suivrai que les vôtres. Il ne me restera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'histoire, et la personne qui me procure cet honneur, et dont je ne serai que le copiste.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

LETTRE MMDCXV.

A MADAME D'ÉPINAI.

Le porteur [1] ne vous dira pas qu'il est la plus aimable créature du monde; mais moi je vous le dis, ma chère philosophe. Il a fait d'ailleurs ce que vous deviez faire; il nous est venu voir.

[1] * Sans doute Grimm. Il vint retrouver la *belle philosophe* en mai 1759, à Genève, et il ne quitta cette ville, avec elle, qu'au mois d'octobre suivant. — Au-dessous de la lettre de Voltaire à Grimm, du

LETTRE MMDCXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 juin.

Les ailes des anges m'ont obombré, mon cher et respectable ami; j'ai le brevet pour Fernei plus favorable que je n'avais osé le demander et l'espérer; il est pour moi comme pour madame Denis. Je n'aurais jamais osé prétendre que mon nom fût couché, en parchemin, dans une patente signée *Louis*.

Monsieur l'ambassadeur [1], recevez mes très humbles actions de graces.

Mon cher ange, vous avez voulu un pot-de-vin pour vos négociations; vous devez l'avoir reçu; vous devez avoir lu mon petit drame. Si j'avais pu deviner que M. le duc de Choiseul [2] pousserait ses

11 juillet 1760, qui nous a été communiquée par M. Louis du Bois, est une assez longue note concernant l'ami *intime* de madame d'Épinai. (CLOG.)

[1] * D'Argental, par le crédit du duc de Choiseul, venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme, à Paris. Il reçut alors le titre de *comte* qu'il ne portait pas avant de remplir ces fonctions créées exprès pour lui. (CLOG.)

[2] * Étienne-François de Choiseul, connu sous le nom de *marquis de Stainville* jusqu'au mois d'auguste 1758, époque où il fut créé *duc de Choiseul*, avait remplacé le cardinal de Bernis aux affaires étrangères vers la fin d'octobre 1758. De 1759 à 1770, Voltaire fut en

bontés, que je vous dois, jusqu'à parler de moi dans la chambre du roi, j'aurais, moi, poussé l'insolence jusqu'à demander dans le brevet l'insertion des droits de Tournai; cela n'aurait rien coûté, et cette grace si naturelle était tout aussi facile que l'autre. Ma modestie m'a perdu, je n'ai pas eu la témérité de parler de moi; je n'ai demandé les droits de Fernei que pour ma nièce; mais Tournai ne regardait que moi, et je me suis tu..

Maintenant que mon brevet pour Fernei est obtenu, je n'ai pas l'insolence d'en demander un second pour Tournai. Figurez-vous quel plaisir ce serait d'avoir deux terres entièrement libres, et comme cela irait à l'air de mon visage. M. de Brosses m'a garanti tous les droits de sa terre; mais c'est *le beau billet qu'a La Châtre*. Ils disent qu'il n'a pû me garantir des droits qui lui sont personnels; tant pis pour lui, il ne m'a vendu qu'à cette condition; mais tant pis pour moi, qui serai vexé.

Monsieur le Parmesan, qui êtes envoyé chez vous, je vous ai fait mon compliment. Vous avez

correspondance suivie avec ce ministre, mais, par malheur, les lettres les plus intéressantes qu'il lui adressa, pendant cet intervalle, sont restées inconnues. — Voyez une lettre du 13 juillet 1761 au duc de Choiseul, cousin du comte de Choiseul dont le nom figure en tête de la lettre MDCCLIII. (CLOG.)

été obligé d'écrire à Parme, vous n'avez pas le temps d'écrire aux Délices. Cependant je vous ai envoyé une tragédie; pour Dieu, donnez-moi un petit signe de vie. Que dites-vous de l'avis [1] à frère Berthier et à *monsieur* des nouvelles ecclésiastiques?

Mille tendres respects à tout ange.

LETTRE MMDCXVII.

A M. DE SOLTIKOF [2].

J'abuse des bontés de M. de Soltikof. Je le supplie de me mander comment on écrit le nom des sectaires appelés dans mes Mémoires Kalkonistky, ou Ratzoniski, ou Ralkoniky, ou Roskolchiqui.

Qui sont donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable?

Et les worsko-jésuites, ou vlorsko-jésuites, qui sont-ils? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent pas la peine qu'on en parle, à moins qu'ils

[1] * Dans la *Note* qui est après l'ode *sur la Mort de la margrave de Bareuth*. — *Poésies*, tom. IV. (Clog.)

[2] * Soltikof, neveu du feld-maréchal de ce nom, était sans doute un des quatre jeunes Russes dont il est question dans les lettres de Voltaire à Schowalow, du 7 et du 19 auguste 1757. Il est nommé Boris de Soltikof dans une lettre du 25 septembre 1762 à Schowalow. — La *Biographie universelle* écrit *Solticoff*, *Soltikoff et Soltikof*. (Clog.)

ne soient bien ridicules, comme sont chez nous tous nos fanatiques.

LETTRE MMDCXVIII.

A MADAME D'ÉPINAI.

Je suis bien malingre, mais très heureux. Honorez, madame, nos petits pénates de votre présence, vous et M. Grimm. Liberté entière pour le malade; il sera consolé quand il aura l'honneur de vous voir. L'oncle et la niéce vous attendent avec transport.

LETTRE MMDCXIX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Juin.

Vos derniers vers [1] sont aisés et coulants,
Ils semblent faits sur les heureux modèles
Des Sarrasin, des Chaulieu, des Chapelles.
Ce temps n'est plus; vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, et souffrez sa gaieté.
Je vous connais, vous semblez difficile,
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du style.

[1] * Ceux de la lettre MMDCVIII. (CLOG.)

Pour Maupertuis, de poix-résine enduit,
S'il fait un trou jusqu'au centre du monde,
Si dans ce trou malemort le conduit,
J'en suis fâché; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit sans retour.
Ce n'est pas moi qui le mine et le tue;
Ah! c'est bien lui qui m'a privé du jour,
Puisque c'est lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre, moi malingre et affublé d'une fluxion sur les yeux, au plus malin des rois et au plus aimable des hommes, qui me fait sans cesse des balafres, et qui crie qu'il est égratigné. Balafrez MM. de Daun et de Fermor[1], mais épargnez votre vieille et maigre victime.

Votre majesté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité, le peu que nous en avons n'est pas redoutable. Quant à nos épées, vous leur avez donné une petite leçon; Dieu vous doint la paix, sire, et que toutes les épées soient remises dans le fourreau! ce sont les dignes vœux d'un philosophe suisse. Tout le monde se ressent de ces horreurs, d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'essuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cent mille francs, grace à cette belle guerre.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre.

[1] * Fermor, et non *Fermer*. Voyez plus haut, lettre MMDLXXIX. (CLOG.)

Les sottises dites à haute voix par tant de gens en robe, et avocats, et procureurs, ont germé dans la tête de Damiens, bâtard de Ravaillac; les sottises prononcées par les jésuites ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule au Mein, et voilà *le meilleur des mondes possibles* tout trouvé.

Encore une fois, puissiez-vous terminer bientôt cette malheureuse besogne! vous êtes législateur, guerrier, historien, poëte, musicien; mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme et dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau? un vain nom qui ne nous appartient plus; tout est affliction ou vanité, comme disait l'autre Salomon, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-Souci, à Sans-Souci, le plus tôt que vous pourrez.

De Prades est donc un Doeg, un Achitophel? quoi! il vous a trahi, quand vous l'accabliez de biens! O *meilleur des mondes possibles*, où êtes-vous! Je suis manichéen comme Martin.

Votre majesté me reproche dans ses très jolis vers de caresser quelquefois l'*infame*[1]; eh! mon

[1]* *L'infame*, dans la bouche de Voltaire, ou au bout de sa plume, signifie la *superstition*. Les fanatiques et les hypocrites, qui confondent ou feignent de confondre la religion de Charles IX avec celle de Henri IV, et les préjugés superstitieux de Jacques Clément avec la piété de Lamoignon de Malesherbes, prétendent que *l'infame*, selon le langage philosophique de Voltaire, ne peut être que la *reli-*

Dieu non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réussis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne sera pas indifférent.

gion chrétienne; mais c'est une supposition bien fausse de la part des premiers, et une calomnie bien absurde et bien usée de la part des seconds. Ainsi, quand Voltaire, qui combattit la superstition pendant plus d'un demi-siècle, et sur-tout pendant les vingt dernières années de sa vie, écrivait à d'Alembert le 6 décembre 1757 : « Je fais « comme Caton, je finis toujours ma harangue en disant *deleatur* « *Carthago* ; » c'était une allusion à ces mots : *Écrasez l'infame superstition!* Si, dans sa haine contre la superstition, et toute haine est plus ou moins aveugle, Voltaire a quelquefois nommé la religion chrétienne, comme le témoigne sa lettre du 20 juin 1760 à d'Alembert, il n'a pu ni voulu parler de la religion que dans le sens où elle a été comprise et pratiquée par Charles IX et Jacques Clément, déja cités, et par tous les assassins sacrés des rois et des peuples. Il ne peut plus y avoir de doute sur ce point, dans l'esprit des gens sensés; et, si l'on persistait encore à méconnaître la *superstition* comme objet permanent et unique des aversions philosophiques de l'auteur de *Mahomet,* il suffirait de jeter les yeux sur cette énergique profession de foi qu'il écrivit, d'une main mourante, le 28 février 1778 :

« Je meurs en adorant Dieu,
« En aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis,
« Et en DÉTESTANT LA SUPERSTITION. »

Il serait difficile de citer un exemple plus remarquable de la différence que Voltaire établissait entre la croyance au vrai Dieu et la *superstition.* Il fut toujours déiste, il est vrai; mais, bien qu'il ne crût pas à la divinité de Jésus-Christ, le législateur des chrétiens n'en était pas moins l'objet de ses respects, comme moraliste; et le philosophe s'explique clairement dans sa lettre du 28 novembre 1762 à d'Alembert, sur son mépris pour la superstition et son respect pour la religion chrétienne. — Quand M. Dupin aîné, aujourd'hui membre de la Chambre des députés, eut à s'expliquer lui-même dans son éloquent plaidoyer pour *le Constitutionnel,* en

Ah ! croyez-moi, sire, j'étais tout fait pour vous ; je suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellents meurtriers en habits écourtés. A Sans-Souci, sire, à Sans-Souci ; mais qu'y fera votre diablesse d'imagination ? est-elle faite pour la retraite ? oui, vous êtes fait pour tout.

LETTRE MMDCXX.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 11 juin.

Mon ancien ami, mademoiselle Fel [1] est chez moi avec son frère, qui est plus vieux que vous, qui a fait le voyage gaiement, et qui chante encore. Quand vous voudrez venir nous voir sans

novembre 1825, sur les mots *écrasez l'infame*, il prouva, en démontrant l'inconvenance de l'accusation, avec quelle sagacité il avait lu et compris les écrits les plus hardis du plus grand ennemi qu'aient jamais eu la superstition, le fanatisme et l'intolérance. « *Écrasez* « *l'infame!* n'a jamais été dit de la religion, s'écria M. Dupin. Em- « ployée en ce sens, cette parole serait impie, criminelle, abomi- « nable, subversive de tout ordre social ; et, loin de la défendre, je « la condamnerais le premier. Mais c'est du *fanatisme* qu'on a dit « *écrasez l'infame ;* du fanatisme qui est le plus dangereux ennemi de « la véritable piété ; hydre à têtes sanglantes, qu'il ne suffit pas de « couper, si on ne les *écrase*, pour les empêcher de renaître. »

Voyez *le Constitutionnel* du 27 novembre 1825, n° 331. (CLOG.)

[1] * Célèbre actrice de l'Opéra, à laquelle est adressée plus bas la lettre MMDCXL. (CLOG.)

chanter, vous ne serez pas si bien reçu que chez les Montmorenci; mais

« . . . . . . Oves ad flumina pavit Adonis. »
VIRG., ecl. X, v. 18.

De là je conclus que vous pouvez très bien venir philosopher sur les bords de notre lac. J'ai la folie de faire bâtir un très beau château; mais ce ne sera pas là que j'aurai l'insolence de vous recevoir, mais bien dans la guinguette des Délices. Vous verrez un homme entièrement libre. Le roi m'a accordé la confirmation des priviléges de ma terre, qui la rendent entièrement indépendante. Je suis parvenu à ce que j'ai desiré toute ma vie, l'indépendance et le repos. Vous ferez fort bien de venir partager avec moi ces deux biens inestimables; nous ajusterons ensemble l'Histoire de *Pierre-le-Grand*. Plus je vais en avant, plus je vois qu'il mérite ce titre. Quand je le vis, il y a quarante ans [1], courant les boutiques de Paris, ni lui ni moi ne nous doutions que je serais un jour son historien. Je vous avertis qu'il a fait sortir les jésuites de ses états; apparemment que quelque frère Berthier lui avait déplu.

Il y a long-temps que quelqu'un [2] exigea de moi

[1] * En 1717. — Pierre arriva à Paris le 7 mai, et Voltaire (Arouet) fut mis à la Bastille le 17 du même mois. (CLOG.)

[2] * Sans doute la Pompadour. — Selon l'abbé du Vernet, le duc

des paraphrases de l'*Ancien Testament ;* je choisis le *Cantique des Cantiques* et l'*Ecclésiaste.* L'un de ces ouvrages est tendre, l'autre est philosophique. J'ai eu le plaisir de parler au cœur et à la raison ; mais je crains bien que les copies de l'*Ecclésiaste* ne soient falsifiées : je m'en remets à la Sorbonne pour la condamnation des copistes ; je me soumets d'ailleurs au pape et à l'Église, avec toute la résignation d'un bon chrétien tel que je suis et que j'ai toujours été. Il y a long-temps que j'ai lu les quatre volumes [1] de M. d'Alembert, et je les ai lus avec un extrême plaisir.

Je ne comprends pas comment vous ne vous êtes pas fait payer des cent vingt livres par madame de Fontaine. Elle est chargée, par un grand accord de famille, de vous payer cette somme, et vous recevrez votre argent tôt ou tard avec cette lettre.

Bonsoir ; je vous quitte pour *Pierre-le-Grand.* Je me flatte toujours que, quand vous aurez fait

de La Vallière dut engager Voltaire, en 1756, à traduire les *Psaumes* et les *livres sapientiaux.* L'auteur de la *Pucelle,* pour plaire à la *Sulamite* de Louis XV, laquelle songeait alors à se faire dévote, choisit l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des Cantiques.* Si Voltaire eût voulu prendre à cette époque le masque de l'hypocrisie, peut-être eût-on fait de lui un cardinal ; c'est du moins ce que du Vernet donne à penser. Voyez au surplus la lettre MMDCCIV, relativement à la brûlure des deux *Précis* dont il s'agit ici. (CLOG.)

[1] * *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie.* (CLOG.)

votre cours d'artillerie sous M. Belidor, vous viendrez vous reposer aux Délices.

« *Vale*, nostrorum sermonum candide judex. »
Hor., lib. I, ep. IV.

LETTRE MMDCXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 juin.

Mon divin ange parmesan, je reçois enfin un mot de votre écriture céleste, et un volume de critiques de Scaliger, de la main de madame l'envoyée de Parme. Sa négociation ne sera pas difficile. Vous ne songez pas qu'il s'est passé trois semaines entre l'envoi de la *chevalerie* [1] et votre réponse; et que, pendant trois semaines, il faut bien qu'une tragédie ait le temps de changer de visage; aussi en a-t-elle changé tous les jours. Je viens d'entrevoir quelques critiques auxquelles j'ai répondu, il y a plus de quinze jours, par des vers bons ou mauvais.

Quelque respect que j'aie pour ce barbare de grand homme, Pierre I[er], je l'abandonne à tout moment pour mes chevaliers. Les terres me dé-

[1] * Lettre MMDCIX. (Clog.)

solent, M. d'Espagnac[1] m'opprime, les fermiers-généraux me tourmentent, j'ai peu de foin; et cependant il faut faire des tragédies et des histoires avec une santé déplorable. Mademoiselle Fel a beau adoucir mes maux par son joli gosier, la tête va me tourner.

Mon cher ange, quelle différence de M. le duc de Choiseul à monsieur l'abbé[2]! Cependant vous n'aviez point hébergé, alimenté, rasé, désaltéré, porté M. le duc de Choiseul. J'augure bien de nos affaires entre les mains d'un homme qui pense si noblement, qui fait du bien à ses amis; c'est une belle ame. Dites-moi donc un peu, n'est-il pas très bien avec la personne[3] envers qui on prétend que *Babet* fut ingrate?

Ah çà, combien de fromages de Parmesan vous donne-t-on par année? n'est-ce pas douze mille?

Je veux que mon ange soit à son aise. Vraiment M. le duc de Choiseul a eu très grande raison de créer ce poste; le beau-père Stanislas a un ministre, et le gendre[4] n'en aurait pas!

[1] * De Sahuguet d'Espagnac, conseiller de grand'chambre depuis janvier 1737. (Clog.)

[2] * L'abbé de Bernis. Il venait d'être créé cardinal (2 octobre 1758), lorsqu'il fut remplacé au département des affaires étrangères par le duc de Choiseul. (Clog.)

[3] * La Pompadour, qui passait assez généralement pour avoir été fort *intime* avec *Babet*-Bernis. (Clog.)

[4] * L'infant d'Espagne, duc de Parme, avait épousé Louise-Élisa-

La poste part; je n'ai pas eu le temps de lire le volume de madame d'Argental; je vais le dévorer. Je baise le bout de vos ailes à tous tant que vous êtes.

LETTRE MMDCXXII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 18 juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre seconde lettre et votre mémoire; vous avez la bonté de m'envoyer encore quelques rogatons. Je suis tres fâché que les idées philosophiques et les églogues[1] de ceux qui ont pris le nom de Salomon courent le monde; passe encore si c'étaient les ouvrages de mon *Salomon du Nord*, il est fait pour être condamné par la Sorbonne; il n'a jamais commencé aucune de ses pièces par dire à une femme: *Donnez-moi un baiser sur la bouche.*

J'ai grand'peur que mes paraphrases du sage de Jérusalem ne courent d'une manière très fautive; les copistes et les commentateurs ont altéré le texte dans tous les temps.

beth de France, fille de Louis XV. Cette princesse mourut à Versailles, le 6 décembre 1759, de la petite-vérole, maladie à laquelle succomba don Philippe lui-même en 1765. (CLOG.)

[1] * Le *Précis de l'Ecclésiaste*, et le *Précis du Cantique des Cantiques*. (CLOG.)

Je n'ai point de foi au débarquement du *Pretender* en Écosse[1], sur une flotte russe et suédoise; cela me paraît tiré des *Mille et une Nuits*. A l'égard de notre descente, je fais des vœux pour elle; mais je crains furieusement les philosophes anglais possesseurs d'environ deux cent quatre-vingts vaisseaux de guerre. Ce sont deux cent quatre-vingts problèmes newtoniens, difficiles à résoudre par nous autres cartésiens.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar Pierre; j'aime les créateurs; tout le reste me paraît peu de chose. Je suis bien aise de faire voir que les héros n'ont pas la première place dans ce monde. Un législateur est, à mon sens, bien au-dessus d'un grenadier; et celui qui a formé un grand empire vaut bien mieux que celui qui a ruiné son royaume.

Si M. de Silhouette continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans *le temple de la Gloire*, tout à côté de Jean-Baptiste Colbert. Je vous en donnerai une dans *le temple*

[1] * Charles-Édouard-Louis-Philippe-Casimir Stuart, ou simplement Charles-Édouard, auquel Voltaire a consacré les chap. XXIV et XXV du *Siècle de Louis XV*. On le désignait alors sous la dénomination de *Prétendant*, donnée d'abord à son père. Il avait quitté Rome en 1753 pour se rendre secrètement à Londres; il fit une seconde apparition, *dit-on*, dans cette dernière ville en 1761. Connu ensuite sous le titre de comte d'Albani, il mourut au commencement de 1788. Sa veuve, Louise-Maximilienne de Stolberg-Gœdern, est morte à Florence le 29 janvier 1824. (CLOG.)

de l'Amitié, si vous m'écrivez quelquefois. Vos lettres contiennent toujours des choses intéressantes, et font toujours grand plaisir à l'oncle et à la nièce.

Mandez-moi si vous êtes assez heureux pour avoir quelques actions dans les fermes-générales. Je crois que ce sera le meilleur bien du royaume; mais, pour moi, je donne la préférence à mes bœufs, à mes chevaux, à mes moutons et à mes dindons; et je préfère la vie patriarcale à tout. Quand vous viendrez me voir, je ferai tuer un chevreau, je répandrai de l'huile sur une pierre, et nous adorerons ensemble l'Éternel.

LETTRE MMDCXXIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 juin.

Cette dépêche sicilienne doit être adressée à madame l'envoyée de Parme, qui s'est donné la peine de faire un si beau mémoire, et de l'écrire tout entier de sa main [1]. Il paraît bien qu'elle doit partager toutes les négociations de monsieur l'envoyé; elle connaît à fond toutes les affaires de la Sicile; toutes

[1]* L'écriture de madame d'Argental était belle et très lisible. Il existe un manuscrit de l'*Essai sur les mœurs* presque entièrement de sa main. (CLOG.)

ses réflexions sont justes, profondes et fines; ses raisonnements forts et pressants, bien déduits, clairement exposés, prouvés, appuyés. C'est un petit chef-d'œuvre que ce mémoire; et, ce qui n'est jamais arrivé et n'arrivera plus, c'est que l'auteur adopte sans restriction toutes les critiques qu'elle a eu la bonté d'envoyer. Il en a fait aussi honneur à tous les anges, et baise le bout de leurs ailes avec une profonde humilité et les remerciements les plus tendres et les plus sincères.

O anges! ne soyez en peine de rien; notre nièce et moi nous pensions comme vous presque sur tous les points; mais nous n'avons pu résister à la rage de vous envoyer au plus vite notre *chevalier,* et de vous faire voir qu'à soixante et six ans on a encore du sang dans les veines. *Tancrède* a été fait comme *Zaïre,* en trois semaines; nous en avons des témoins, et, à l'heure où nous fesons cette dépêche, nous attestons le ciel que tout est corrigé à-peu-près suivant vos divines intentions, que nous avons à moitié devinées, et à moitié suivies.

Nous sentons avec douleur que notre intrigue est fondée sur un billet équivoque, comme celle de *Zaïre;* nous avouons en cela notre insuffisance et la stérilité de notre imagination; mais nous réparerons cela par un gros bon sens qui régnera dans toute la pièce. Notre bon sens est très aidé par les lumières des anges. Le message porté chez

les Maures, pour arriver à Messine, n'était pas sans difficulté; le balourd qui porte ce billet a aussi son embarras. Ce sont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine; il faut qu'elles aillent juste, j'en conviens; mais il faut que cette machine soit brillante, pompeuse; que tout intéresse, que le cœur soit déchiré, que les larmes coulent, qu'un grand et tendre intérêt ne laisse pas aux spectateurs le temps de la réflexion, et qu'ils ne songent aux poulies qu'après avoir essuyé leurs larmes.

Mon Dieu! que je fus aise quand j'appris que le théâtre était purgé[1] de blanc-poudrés, coiffés au rhinocéros et à l'*oiseau royal!* Je riais aux anges en tapissant la scène de boucliers et de gonfanons. Je ne sais quoi de naïf et de vrai dans cette *chevalerie* me plaisait beaucoup, et soyez vivement persuadée que, si mes foins étaient faits, la pièce en vaudrait beaucoup mieux.

Monsieur le conseiller de grand'chambre, d'Espagnac, me glace encore l'imagination; messieurs les fermiers-généraux[2] la tourmentent, mes maçons l'excèdent; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que je rapetasse une scène le

[1] * Voyez plus haut les notes des lettres MMDCIII et MMDCIX. (CLOG.)

[2] * Voltaire ne tarda pas à rédiger, pour les habitants du pays de Gex et du Mont-Jura, des *écrits* dont les principaux font partie du tom. II de *Politique et Législation.* (CLOG.)

soir. Je vois encore que je serai obligé de présenter une incivile requête, par la main des anges, à M. le duc de Choiseul, et que j'abuserai à l'excès de leur bonté.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer l'Histoire d'une création de deux mille lieues par l'auguste barbare Pierre-le-Grand, et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuse.

Je suppose que mes juges trouveront bon que les biens de Tancrède soient une dot que l'état donne à Orbassan pour son mariage; ils verront sans doute que cette circonstance le rend plus odieux à Tancrède et à sa maîtresse; ils seront convaincus qu'il serait inutile de parler de cette donation dans le conseil d'état, si ce n'était pas un des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'Orbassan reproche au beau-père de s'y opposer; mais il n'est peut-être pas mal qu'un autre chevalier fasse ce reproche au beau-père. J'aime assez ces contestations parmi des gens du temps passé, dont la politesse n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de casques que de chemises.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté par le balourd, quatre vers au plus suffiront pour graisser cette poulie.

Mes juges sentent que c'est une chose fort délicate de faire demander Aménaïde en mariage par

un circoncis; c'est bien assez que quelque brutal de chevalier dise qu'en effet il y a quelque Sarrasin qui a fait du bruit dans la ville, qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il fasse tomber sur lui tous les soupçons les plus vraisemblables.

Mes juges verront combien il est aisé à ce soldat, intime ami de Tancrède, de dire, au commencement du troisième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'Orbassan.

Mes juges savent qu'il suffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un autre, pour expliquer ce qui n'est pas assez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait besoin d'être retouché, et je crois actuellement la scène du père et de la fille beaucoup plus intéressante; enfin il me paraît qu'on ne m'a prescrit que des choses aisées à faire.

J'avertis humblement que ces mots : *ce billet adultère*, ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maîtres sur le théâtre; ce n'est pas que je sois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne soit très facile d'en substituer un autre; mais je le crois bon, et je le dis pour la décharge de ma conscience.

Vous avez grande raison, madame, de vous écrier et de m'accuser de barbarie allobroge, sur

Ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints,...
Dont on peut accuser ou vanter son courage.

Vous avez le nez fin, et moi aussi; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais sortir du Kamtschatka, où je suis à présent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la piéce avant qu'il soit un mois; mais, avant ce temps-là, il se pourrait bien faire que je couchasse par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuserais de l'énorme bêtise de m'être fié à des billets de garantie pour les priviléges de ma terre de Tournai.

M. d'Argental s'étant bien voulu charger des *finances* du sieur Pesselier [1], il les enverra quand il pourra; je ne suis pas pressé d'argent. De quoi s'avise Pesselier de gouverner les finances? a-t-il trouvé quelque chose de mieux que les actions sur les fermes? Cependant, si M. d'Argental a la condescendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contre-signer? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothèque, destinés aux feseurs de projets; j'en ai déja bon nombre.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmesans au moins par an? mais aussi n'êtes-vous pas obligés d'avoir une plus grosse maison? Je me flatte que vous avez renoncé entiè-

[1] * Auteur d'un ouvrage publié en 1759 sous le titre d'*Idée générale des finances*. (Clog.)

rement à la grand'chambre ; c'est un cul-de-sac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat-général[1] !

Mes anges, je suis plus que jamais votre Suisse V.

LETTRE MMDCXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 juin.

Mon divin ange parmesan, si je n'obéis pas bien, j'obéis vite. Il y a quelques coups de lime à donner, nous l'avouons; mais prenez toujours, et, avec le temps, toutes les lois de madame d'Argental seront exécutées. On sait bien qu'en parlant du courrier qui va porter le billet doux, la confidente peut dire :

Il vous fut attaché dès vos plus jeunes ans,
Vos intérêts lui sont aussi chers que sa vie,

Tancrède, variantes.

et en faire ainsi un excellent domestique, qui fait pendre sa maîtresse en ne disant pas son secret. Il y a encore quelque chose à fortifier au cinquième acte; mais il s'agit à présent d'une importante négociation. Votre Suisse vous donnera bientôt autant d'affaires que votre Parme.

[1] * Omer Joli de Fleuri. (CLOG.)

Madame la marquise[1] a su que je fesais un drame, et moi je lui ai écrit[2] galamment que je le lui enverrais, que je le soumettrais à ses lumières, que je me souvenais toujours des belles décorations qu'elle eut la bonté de faire donner à *Sémiramis,* etc. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire, mon cher ange? la donner à M. le duc de Choiseul, et que M. le duc de Choiseul la donne à madame la marquise comme un secret d'état. Elle fera ses observations, elle protégera notre Sicile. Je suis Suisse, il est vrai; mais je sais mon monde, et je veux que les prêtres sachent que je suis bien en cour.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours la préférence au spirituel sur le temporel; vous serez bientôt outrecuidé d'un mémoire sur Tournai.

Mais M. le comte de Choiseul[3] part-il bientôt? je voudrais lui envoyer quelque chose pour l'amuser sur la route. Qu'il n'oublie point la comtesse de Bentinck à Vienne, s'il veut être amusé.

[1] * La marquise de Pompadour, à qui Voltaire dédia Tancrède. (Clog.)

[2] * Cette lettre manque, comme celles que Voltaire écrivit à la marquise, de 1750 (lettre MDLV) à 1764. (Clog.)

[3] * Les lettres MDCCLIII et MMCVI lui sont adressées. — Il remplaçait le duc de Choiseul, son cousin, dans l'ambassade de France à Vienne. (Clog.)

LETTRE MMDCXXV.

A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE [1].

Aux Délices.

N'ai-je pas tout l'air d'un ingrat, monsieur le duc? Il me semble que je devrais passer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre; je fais quelquefois de mauvais vers; mais je me garde de les envoyer aux ducs et pairs qui ont de l'esprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conséquent je ne veux plus en faire; mais comment peut-on avoir une bibliothèque complète de théâtre, et ne point entendre mademoiselle Clairon? comment peut-on acheter fort cher des pièces de Hardi, et ne pas aller à celles de Corneille? Avez-vous la tragédie de *Mirame,* dont les trois quarts sont du cardinal de Richelieu? La pièce est bien rare; c'était un détestable rimailleur que ce grand homme. Le cardinal de Bernis fesait mieux des vers que lui, et cependant il n'a pas réussi dans son ministère; cela est inconcevable. C'est apparemment parcequ'il avait renoncé à la

[1] * La lettre MMIII est adressée au duc de La Vallière. (CLOG.)

poésie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi ; il fait plus de vers que l'abbé Pellegrin ; aussi a-t-il gagné des batailles.

Je ne veux point mourir sans vous avoir envoyé une ode pour madame de Pompadour. Je veux la chanter fièrement, hardiment, sans fadeur ; car je lui ai obligation. Elle est belle, elle est bienfesante, sujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de Choiseul un mémoire pour mes terres, terres libres comme moi, terres dont je veux conserver l'indépendance comme celle de ma façon de penser.

Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes ; je suis le Vieux de la Montagne, à cela près que je n'assassine personne. Madame de Pompadour a favorisé ma petite souveraineté écornée. Savez-vous bien, monsieur le duc, que j'ai deux lieues de pays, qui ne rapportent pas grand'chose, mais qui ne doivent rien à personne?

Que les dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de Silhouette fesait de très bonne besogne. Il est vrai que celui-là n'a point fait de vers, mais il a traduit Pope, et voilà pourquoi il est bon ministre. Monsieur le duc, vous avez fait de très jolis vers, de ma connaissance ; fourrez-vous dans le ministère, vous réussirez in-

failliblement. Je me jette du Mont-Jura au pied de Mont-Rouge. Je m'occupe à ensemencer mes terres, à les rendre fécondes; et les filles aussi, non pas en les semant, mais en les mariant; je suis bon citoyen. Oh! le roi le saura, monsieur le duc, et je vois d'ici qui lui en fera ma cour. Jouissez de votre vie charmante, et continuez vos bontés au Suisse V.

LETTRE MMDCXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 juin.

Mon divin ange, moi fâché contre vous! qui vous a dit cette anecdote? où l'avez-vous prise? Vous êtes bien mal instruit pour un plénipotentiaire. Ne sais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire? et ne sais-je pas encore que vous avez daigné vous intéresser aux miennes? Je ne suis pas si Suisse que je n'entende raison. Ne l'ai-je pas entendue sur les *chevaliers?* n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes? n'ai-je pas à-peu-près fait ce que madame Scaliger ordonnait?

Mon ange, que les fondements soient bien ou mal faits, il n'importe; il faut donner la maison à madame la marquise; il faut la confier à M. le duc de Choiseul, et que de ses mains bienfesantes, elle

passe dans les belles mains de son amie. Il voulait, disiez-vous, une tragédie pour pot-de-vin du brevet; la voilà. Tréve à vos critiques; laissez place à M. de Choiseul et à madame de Pompadour pour faire les leurs; ils s'en intéresseront davantage au bâtiment, quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'est point affaire de théâtre, c'est affaire d'état.

Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand'chambre, qui voulait députer à l'infant, et empêcher qu'aucun conseiller du Parlement connût jamais les intérêts d'aucun état. Enfin vous voilà compatible. Est-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux qui ne saignent pas dans la pleurésie? Cet arrêt doit être imprimé avec celui qui condamne l'*Encyclopédie*. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe, mon cher ange, qu'on donne mon *Russe* tome à tome ou tout en bloc? c'est l'affaire des libraires, et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Russies; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts, car je ne peux en conscience aimer *Luc;* ce roi n'a pas une assez belle ame pour moi. Il me semble que M. le duc de Choiseul le connaît bien. Je vous demande en grace, mon cher ange, de souhaiter au moins qu'il soit puni.

Et ce polisson de Gresset, qu'en dirons-nous?

quel fat orgueilleux! quel plat fanatique! et que les vers de Piron sont jolis! Mais que M. d'Espagnac est raboteux! qu'il est difficile! il demande des choses impossibles, des choses que je n'ai point. C'est le dieu des jansénistes; il commande pour qu'on n'obéisse pas. Je lui ai donné dix fois plus d'éclaircissements que jamais aucun possesseur de Fernei n'en a donné depuis le douzième siécle. Je suis aussi honteux que reconnaissant de vos bontés, de vos peines, de celles de M. l'ambassadeur de Chauvelin; je baise toutes les ailes.

Je ne peux encore penser à un sous-brevet pour Tournai; je ne peux que songer à vous, mes anges, à *Pierre-le-Grand*, à mes *chevaliers*, et à mes foins, vous embrasser tendrement avec la plus vive reconnaissance, et vous aimer à jamais. Je suis très malingre; comment vous portez-vous?

[1]* Gresset, dans sa *Lettre sur la comédie*, datée du 14 mai 1759, déclarait qu'il renonçait au théâtre et à la poésie, *cet art si dangereux*. Il demandait pardon à Dieu et aux hommes d'avoir fait de bons vers. « Mais le public, comme disait alors Grimm, méprise « ces sortes de palidonies, et regarde leurs auteurs comme des gens « tombés dans l'état d'imbécillité ou d'enfance. » (Clog.)

LETTRE MMDCXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 29 juin.

Eh bien! mon cher ami, vous êtes donc revenu à vos moutons; mais vous les quittez tous les ans, et je n'abandonne jamais les miens, quoiqu'ils ne soient pas si gras que les vôtres.

Vous êtes enthousiasmé, avec raison, de notre ministre des finances, et de mademoiselle Dubois[1]; on dit grand bien de l'un et de l'autre. Je suis bien aise de voir un homme de lettres contrôleur-général. Il a traduit un Warburton qui vous démontre net que jamais les lois de Moïse n'ont laissé seulement soupçonner l'immortalité de l'ame. Il a traduit le *Tout est bien*, mais quand dirons-nous : *Tout n'est pas mal?* Le génie de M. de Silhouette est anglais, calculateur et courageux; mais, si on nous prend des Guadeloupe, si ces maudits Anglais ont plus de vaisseaux que nous, et meilleurs; si les frais de la visite qu'on veut leur rendre sont perdus, si les dépenses immenses d'une guerre juste, mais ruineuse, absorbent les

[1] * Cette jeune actrice débutait alors à la Comédie française, où son père avait été reçu en 1736. (Clog.)

revenus de l'état, ni M. de Silhouette, ni Pope, n'y pourront suffire.

J'ai pris le parti de mettre une partie de ma fortune en terres; le roi de Prusse ne les saccagera pas, et elles porteront toujours quelques grains. Les biens en papier dépendent de la fortune, ceux de la terre ne dépendent que de Dieu. Si vous gouvernez votre Launai, vous savez que cette occupation emporte un peu de temps; mais avouez qu'on en perd à Paris bien davantage. Je conduis tout le détail de trois terres presque contiguës à mon ermitage des Délices; j'ai l'insolence de bâtir un château dans le goût italien, *nel gran gusto;* cela n'empêchera pas, mon ancien ami, que vous n'ayez votre *Pierre-le-Grand*, et une tragédie d'un goût un peu nouveau.

Puisque Gresset a renoncé à embellir la scène, il faut bien que je la gâte. Je me damne, il est vrai; cela est honteux à mon âge; mais j'aime passionnément à me damner. Vous connaissez sans doute l'épigramme de Piron sur ce fanatique orgueilleux de Gresset. Qu'elle est jolie! qu'elle est bien faite! que l'insolent ex-jésuite est bien puni! Et que dites-vous du révérend père *Poignardini*[1]-Malagrida, qu'on prétend avoir été loyalement brûlé à Lisbonne? Malheureusement ces nouvelles vien-

[1] * *Siècle de Louis XV*, I. (Clog.)

nent des jansénistes. Qu'on les brûle ou qu'on les canonise, peu m'importe à moi patriarche, qui ne connais plus que mes troupeaux, et qui ne suis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles lettres-patentes, par lesquelles mes terres sont conservées dans leurs anciens priviléges? et ces priviléges sont de ne rien payer du tout, d'être parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heureux? Je me trouve entre la France et la Suisse, sans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La grace du roi est pour madame Denis et pour moi. Tout cela serait bon, si on digérait. Vous digérez, mon cher ami; mon estomac est déplorable; *spiritus quidem promptus est, caro autem infirma*[1]. Mon cœur est toujours à vous. V.

LETTRE MMDCXXVIII[2].

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Reichstenersdorff, 2 juillet.

Votre muse se rit de moi,
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la desire, je l'honore,
Mais je n'impose point la loi

[1] * Saint Matthieu, XXVI, 41. (CLOG.)
[2] * Réponse à la lettre MMDCXIX. (CLOG.)

Au *Bien-Aimé*, votre grand roi,
A la Hongroise, qu'il adore,
A la Russienne, que j'abhorre;
A ce tripot d'ambitieux
De qui les secrets merveilleux,
Que Tronchin sait et que j'ignore,
Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.
Vous à la paix tant animé *,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan du second *Bien-Aimé*,
A la paix, s'il se peut, disposez votre maître.

C'est à lui qu'il faut s'adresser, ou à son d'Amboise en fontange. Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux; ils sont un peu difficiles; ils veulent être les arbitres des souverains, et c'est ce que des gens qui pensent comme moi ne veulent nullement souffrir. J'aime la paix tout autant que vous la desirez; mais je la veux bonne, solide, et honorable. Socrate ou Platon auraient pensé comme moi sur ce sujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaisir à mener cette chienne de vie, à voir et faire égorger des inconnus, à perdre journellement ses connaissances et ses amis, à voir sans cesse sa réputation exposée aux caprices du hasard, à passer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhensions, à risquer sans fin sa vie et sa fortune?

* Mais vous, pour la paix tant enclin,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan de *Louis du Moulin* [1]...
Édit. de Berlin.

[1] * Voyez la fin de la lettre de Frédéric à Voltaire, du 20 mars 1760. (Clog.)

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la société, les agréments de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce soit. Quoique je desire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des bassesses et des infamies. La philosophie nous apprend à faire notre devoir, à servir fidèlement notre patrie au prix de notre sang, de notre repos, à lui confier tout notre être. L'illustre Zadig essuya bien des aventures qui n'étaient pas de son goût, Candide de même; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à suivre que celui de ces héros?

Croyez-moi, nos *habits écourtés* valent vos talons rouges, les pelisses hongroises, et les justaucorps verts des Roxelans. On est actuellement aux trousses de ces derniers, qui, par leur balourdise, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, et que je me délivrerai des verts et des blancs.

Il faut que le Saint-Esprit ait inspiré à rebours cette créature bénite par sa sainteté*; il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je sortirai d'autant plus sûrement de tout ceci, que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que Jeanne d'Arc. Cette divine fille est née en pleine Westphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne sais où, qui jure son dieu et son grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raisonne. Le bon roi Charles chassa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il est donc clair que, par le secours de la mienne, nous vaincrons les

* Le pape Rezzonico (Clément XIII) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal Daun, qui s'était ridiculement prêté à cette facétie digne du treizième siècle. K. — Voyez une note de la lettre MMDXIII. (Clog.)

trois *dames*[1]; car vous savez que dans le paradis les saints conservent toujours un peu de tendresse pour les pucelles. J'ajoute à ceci que Mahomet avait son pigeon ; Sertorius, sa biche; votre enthousiaste des Cévennes, sa grosse Nicole[2]; et je conclus que ma pucelle et mon inspiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point sur le compte de la guerre des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entreprise de Damiens, le cruel assassinat intenté contre le roi de Portugal, sont de ces attentats qui se commettent en paix comme en guerre; ce sont les suites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle absurde. L'homme restera, malgré les écoles de philosophie, la plus méchante bête de l'univers; la superstition, l'intérêt, la vengeance, la trahison, l'ingratitude, produiront, jusqu'à la fin des siécles, des scènes sanglantes et tragiques, parceque les passions, et très rarement la raison, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévastations, des pestes, des tremblements de terre, des banqueroutes. C'est sur ces matieres que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puisque cela est ainsi, qu'il faut que cela soit nécessaire. Maître Pangloss vous en dira la raison. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confesse mon ignorance. Il me paraît cependant que si un être bienfesant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le sommes. Il n'y a que l'égide de Zénon pour les calamités, et les couronnes du jardin d'Épicure pour la fortune.

Pressez votre laitage, faites cuver votre vin, et faucher

[1]* Ce mot honnête est des éditeurs de Kehl, et non de Frédéric. Voyez plus haut la lettre MMDCVIII, cinquième alinéa. (CLOG.)

[2]* La prophétesse de Jean Cavalier se nommait la *grande Marie*. *Siècle de Louis XIV*, III, 125. (CLOG.)

vos prés sans vous inquiéter si l'année sera abondante ou stérile. Le gentilhomme du *Bien-Aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il est, de donner un coup de patte à l'*infame*. J'attends son livre[1]. Je vous envoie, en attendant, un Akakia contre sa sainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muse du général des capucins, de l'architecte de l'église de Fernei, du prieur des filles du Saint-Sacrement, et de la gloire mondaine du pape Rezzonico, de la pucelle Jeanne, etc.

En vérité, je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de Sabine, du chevalier de Tusculum, et du marquis d'Andès[2]. Les titres ne sont que la décoration des sots[3]; les grands hommes n'ont besoin que de leur nom.

Adieu; santé et prospérité à l'auteur de *la Henriade*, au plus malin et au plus séduisant des beaux esprits qui ont été et qui seront dans le monde. *Vale*. FÉDÉRIC.

LETTRE MMDCXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW,

A PÉTERSBOURG.

Au château de Tournai, 10 juillet.

Monsieur, une grande fluxion sur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, et du plaisir de continuer, aussi rapidement que je

[1] * Sans doute le drame de *Socrate*. *Théâtre*, VII. (CLOG.)

[2] * Village natal de Virgile. (CLOG.)

[3] * Algarotti n'était pas un *sot*, et cependant Frédéric, vers la fin de 1740, lui avait conféré le titre de *comte*. (CLOG.)

le voudrais, l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Je l'ai poussée jusqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer me sert à constater les dates, et à rapporter les événements avec exactitude.

J'espère toujours, monsieur, que non seulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la suite de ce journal, mais que je recevrai de vous des lumières sur tout ce qui peut rendre ces événements plus intéressants pour le public, et plus glorieux pour le monarque.

Je vois bien, dans les mémoires qu'on m'a confiés, quel jour on a pris une ville; je vois le nombre des morts, des prisonniers, dans une bataille; mais je ne vois rien qui caractérise Pierre-le-Grand. Le lecteur desirera sans doute de savoir comment il traita les principaux officiers suédois prisonniers, après la bataille de Pultava; comment la plupart des capitaines et des soldats furent transportés en Sibérie; comment ils y vécurent; avec quelle générosité l'empereur renvoya le prince de Wurtemberg; pourquoi le comte Piper fut détenu dans une prison rigoureuse; comment on traita les généraux Renschild et Lewenhaupt, et les autres; quel fut réellement l'appareil du triomphe à Moscou. Un billet de lui, une réponse, un mot, deviennent, dans de telles circonstances, des choses importantes pour la postérité; ses né-

gociations sur-tout doivent être un des plus grands objets de son histoire.

Mais, monsieur, tous les princes ont négocié, tous ont assiégé des villes et donné des batailles, nul autre que Pierre-le-Grand n'a été le réformateur des mœurs, le créateur des arts, de la marine et du commerce. C'est par-là sur-tout que la postérité l'envisagera avec admiration. Elle voudra être instruite en détail de tout ce qu'il a créé; elle demandera compte du moindre chemin public, des canaux pour la jonction des rivières, des réglements de police et de commerce, de la réforme mise dans le clergé; en un mot, de tous les objets sur lesquels il a étendu ses soins.

Il est même nécessaire que toutes ses grandes entreprises, depuis la Finlande jusqu'au fond de la Sibérie, soient présentées au public dans un jour si lumineux, et d'une manière si imposante, que les lecteurs ne puissent pas regretter ces anecdotes désagréables dont tant de livres sont remplis, et que la gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme.

J'ignore, monsieur, si c'est votre intention que l'*Histoire de Pierre-le-Grand* soit suivie d'un chapitre dans lequel je ferai voir, en raccourci, comment on a suivi en tout les vues de ce législateur; avec quelle splendeur on a achevé ce qu'il avait commencé, et tout ce que votre nation a fait de

grand, jusqu'au temps heureux de l'impératrice régnante. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de son empire; j'en fais d'aussi ardents pour votre personne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inspire de la reconnaissance; toutes vos bontés me sont précieuses.

LETTRE MMDCXXX.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Du Ringswormeck, 18 juillet.

Vous êtes, en vérité, une singulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de graces et d'esprit,
Lorsque sa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,
Et sens que de mon cœur contrit
Il a désarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez! Pour votre nièce, qu'elle me *brûle*[1], ou me rôtisse, cela m'est assez indifférent. Ne pensez pas non plus que je sois aussi sensible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* disent de moi. J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public; ils sont favorisés des uns et vilipendés des autres. Il faut se préparer

[1] * Voyez plus haut la lettre MMDCX, deuxième alinéa. (CLOG.)

à des satires, à des calomnies, et à une multitude de mensonges qu'on débite sur notre compte; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience, et je me soucie très peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très peu pensants, à deux pieds, sans plumes.

Puisque vous êtes si bon Prussien (ce dont je me félicite), je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme [1] à toque et à épée papales est placé sur les confins de la Saxe et de la Bohême. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en sommes à présent à ces coups d'échecs qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Russes sont pendus au croc. Dohna n'a pas dit *sta, sol*, comme Josué [2], de défunte mémoire, mais *sta, ursus;* et l'ours s'est arrêté.

En voilà assez pour votre cours militaire; j'en viens à la fin de votre lettre.

Je sais bien que je vous ai idolâtré, tant que je ne vous ai cru ni tracassier ni méchant; mais vous m'avez joué des tours de tant d'espèces... N'en parlons plus; je vous ai tout pardonné d'un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages que [3] je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaisseriez trop l'espèce humaine, et l'univers aurait raison d'être jaloux et envieux de vos avantages.

[1] * Le maréchal Daun. Voyez plus haut, lettre MMDCXXVIII, note *. (CLOG.)

[2] * Josué, X, 12 et 13. (CLOG.)

[3] * *Davantage* s'emploie absolument, et *davantage que* n'est pas français. (CLOG.)

A présent on dit : « Voltaire est le plus beau génie de tous « les siècles ; mais du moins je suis plus doux, plus tran-« quille, plus sociable que lui. » Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins, je vous parle comme ferait votre confesseur[1]. Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez Socrate[2] en tragédie ; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce ? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode ; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième ; le Phédon de Platon, une belle scène ; et voilà tout.

Je suis revenu de certains préjugés, et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans *le Duc de Foix*, dans *Zaïre*, dans *Alzire;* et, quoi qu'on en dise, je ne lis jamais *Bérénice* sans répandre des larmes. Dites que je pleure mal-à-propos ; pensez-en ce que vous voudrez ; mais on ne me persuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche soit mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent. Vivez en paix, et, si vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon ressentiment, vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article. *Vale.* FÉDÉRIC.

[1] * La même franchise se trouve dans la lettre de Voltaire à Frédéric du 21 avril 1760. (CLOG.)

[2] * Le drame de Voltaire, intitulé *Socrate,* venait de paraître (juin 1759), et le roi de Prusse en reçut plus tard un exemplaire. (CLOG.)

LETTRE MMDCXXXI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tournai, par Genève, 20 juillet.

Madame la Parmesane, il faut commencer par vous rendre mille actions de graces. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux chevaliers! et ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une santé brillante; car rien ne pèserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement; il m'a pris un éblouissement, un je ne sais quoi, qui accommode fort peu les idées. Tronchin est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère, et c'est à son insu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce, et je ne reverrai ce procès que quand j'aurai la tête bien nette. En attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le drame[1] *de feu M. Thomson*, traduit par mon ami M. Fatema.

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni aux *chevaliers* ni à *Pierre-le-Grand;* j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'Espagnac. Il n'en est pourtant pas des affaires comme d'une pièce de théâtre et d'une his-

[1] * *Socrate*, tom. VII du *Théâtre*. (CLOG.)

toire; ces ouvrages gagnent à se reposer, et les affaires perdent à n'être pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin d'un parfait repos pour quelque temps.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être *comtesse*[1], c'est un usage reçu; c'est un titre qu'on donne à beaucoup de ministres[2] qui ne vous valent pas; et, si vous étiez en pays étranger, il faudrait bien vous y accoutumer malgré vous. Tout mon malheur est que vous n'ayez pas l'ambassade de Suisse; mais pourquoi non? cela vaut cent mille livres de rente, et on est bien pis que *comte*, on est *roi*. Après le plaisir de voir couper ses blés et battre en grange, c'est le premier des emplois; les douze mille fromages de Parmesan ne sont rien en comparaison. Vous auriez une bonne troupe de comédiens à Soleure, vous viendriez voir le petit château que je bâtis, vous seriez enchantée de mon château; il est d'ordre dorique, il durera mille ans[3]. Je mets sur la frise : *Voltaire fecit*. On me prendra, dans la postérité, pour un fameux architecte. Vous ne vous souciez point de tout

[1]* Voyez plus haut le second alinéa de la lettre MMDCXVI. (CLOG.)

[2]* Ou de *sots*, comme le prétendait Frédéric à la fin de la lettre MMDCXXVIII. (CLOG.)

[3]* C'est douteux. La pierre dont Voltaire a fait construire le château de Fernei est d'une assez mauvaise qualité. Aussi M. de Budée, propriétaire actuel, s'est-il servi de marbre du Jura, dans une reconstruction de la porte de l'édifice qui fait face au Jura. (CLOG.)

cela, parceque vous êtes à Paris; mais peut-on ne jamais sortir de Paris! J'aime mon czar qui, dans un clin d'œil, allait bâtir à Archangel, à Astracan, sur la mer Noire, sur la mer Baltique. Mon Dieu, que vous êtes casaniers!

Dites-moi donc comment se trouve M. le comte de Choiseul de son voyage; ne sera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne? Vous n'auriez point d'étiquette en Suisse, vous régneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête, je supplierais M. le duc de Choiseul de me donner un consulat au Grand-Caire ou en Gréce. J'enrage de mourir sans avoir vu les pyramides, et les ruines du théâtre d'Eschyle.

LETTRE MMDCXXXII.

A MADAME D'ÉPINAI.

Madame Denis est un gros cochon qui prétend ne pouvoir écrire parcequ'il fait trop chaud; et moi, malgré mon apoplexie, j'écris comme Gauffecourt. Je brave les saisons, et je boude ma philosophe qui ne veut point de nous, qui n'aime que Genève, qui ne veut point venir parler avec nous de l'*infame*. Je me ferai dévot, et les dévotes viendront me donner des lavements,

puisque ma philosophe et mon *prophète*[1] m'abandonnent.

LETTRE MMDCXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juillet.

Mon divin ange, que vous dirai-je? rien qui ne soit dans le paquet ci-joint. Votre chambrier d'Espagne, le président de Brosses, l'intendant[2], les fermiers-généraux, et mes maçons, ont conjuré ma perte. Les *chevaliers* et les *czars* ne s'en trouveront pas mieux. Je suis malade, les affaires me pilent. Je baise les ailes des anges pour me consoler.

LETTRE MMDCXXXIV.

A MADAME D'ÉPINAI.

Comment se porte ma philosophe? Est-il vrai qu'on a ôté à Gauffecourt son sel? Mais, si le sel s'évanouit, avec quoi salera-t-on, comme dit l'autre[3]?

[1]* Grimm, auteur du *Petit Prophète de Boehmischbroda* (1753). (CLOG.)

[2]* Joli de Fleuri, homme aimable, quoique frère d'Omer Joli de Fleuri. (CLOG.)

[3]* Saint Matthieu, v, 13. (CLOG.)

Certain sermon salé est-il copié? y a-t-il quelque nouvelle? C'est une belle chose que la santé.

LETTRE MMDCXXXV.

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Schwetzingen, 22 juillet.

Je suis bien mortifié, monsieur, de n'avoir pu jouir de la satisfaction de vous voir ici cet été; j'espère que ce plaisir n'est qu'un peu reculé. Je vous suis très obligé de votre nouvelle tragédie[1]; je l'ai lue avec bien du plaisir, d'autant plus que vous y avez ôté la monotonie de ces vers qui tombent deux à deux pendant cinq actes entiers. Vous y peignez au mieux cet esprit de chevalerie qui, par bonheur, ne subsiste plus. Chaque siècle a ses ridicules, et peut-être le nôtre surpasse ceux des précédents.

J'ai lu, dans le *Journal encyclopédique*, un *Précis de l'Ecclésiaste* en vers qui vous est attribué. Par les beautés que j'y ai trouvées, je le croirais aisément. Faites-moi le plaisir de me le mander, et soyez toujours persuadé de mon estime particulière pour le *petit Suisse*.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

[1] * *Tancrède* en manuscrit, car cette tragédie ne fut imprimée qu'en 1761. (CLOG.)

LETTRE MMDCXXXVI.

A MADAME D'ÉPINAI.

Il y a dix ans que je n'ai lu les vers de H. S'ils sont mauvais, sa prose ne vaut guère mieux. C'est un fagot vert qui donne un peu de feu et beaucoup de fumée.

Le beau sermon est tout fait pour votre belle ame. Édifiez-vous, ma belle philosophe, tant qu'il vous plaira; soyez toujours femme de bien; et, si vous êtes d'honnêtes gens, vous et votre *Bohémien*[1], je vous donnerai votre récompense en ce monde, dans quelques jours. Je vous remercie tendrement; mais votre fermier-général n'aime pas les belles-lettres, ou je suis trompé. V.

LETTRE MMDCXXXVII.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 27 juillet.

Continuez, aimez la campagne, ma chère niéce; c'est vie de patriarche. Aimez votre terre; plus vous la travaillerez, plus vous vous y plairez. Je vous

[1] * Grimm, qui ne s'en retourna à Paris, avec son amie, que deux mois et demi plus tard. (Clog.)

plains seulement d'être trop grande dame, et de recevoir le produit des terres des autres, sans vous donner le plaisir de l'agriculture. Le blé qu'on a semé vaut bien mieux que celui qu'on recueille des moissons d'autrui. Je vais me servir de mon beau semoir à cinq tuyaux, et cette pièce de menuiserie me fait plus de plaisir que des pièces de théâtre.

Voici le temps où il sied bien de vivre du produit de ses terres ; tous les impôts sont augmentés. Il faut bien de quoi repousser les pirateries anglaises. Vous qui d'ailleurs êtes à-peu-près alliée au contrôleur-général, vous trouverez qu'il a raison ; car il faut ou se défendre ou recevoir la loi, il n'y a pas de milieu. Je ne vois pas comment on ne prie point MM. *Paris*, *Marquet*, *Pavée*, et cent autres entrepreneurs, de prêter au roi soixante millions à deux et demi pour cent sur ce qu'ils ont gagné; mais il ne m'appartient pas de me mêler des affaires d'état, je ne dois songer qu'à ma chevalerie, et sur-tout à vous.

Le roi de Prusse s'avise toujours de m'honorer de ses lettres; il a toujours des droits sur mon imagination ; il n'en aura jamais guère sur mon cœur. Il me mande[1] qu'il a trouvé une Pucelle d'Orléans, une *grosse Jeanne* qui se bat comme Jeanne d'Arc,

[1] * Voyez plus haut, lettre MMDCXXVIII, sixième et septième alinéa. (CLOG.)

et qui exhorte ses troupes, au nom de Dieu, à exterminer les papistes et les Autrichiens. Il ne la dépucellera ni ne la paiera.

LETTRE MMDCXXXVIII[1].

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Auguste.

Vous n'êtes pas ce fils d'un insensé,
Huilé dans Reims, et par l'Anglais pressé,
Que son Agnès, si fidèle et si sage,
Aima toujours, ayant tant caressé
Tantôt un moine et tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours;
Son pucelage et son baudet profane,
Et saint Denis, sont de faibles secours;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, et je sais quel est l'âne[2].
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne,
Au tribunal de chasteté.
Allez, que rien ne vous retienne;
Et retournez à Sans-Souci,
Quand, dans vos courses éternelles,
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros et des pucelles.

Vos vers sont charmants, et, si votre majesté a

[1]* Réponse à la lettre MMDCXXVIII. (CLOG.)

[2]* Daun, *inspiré à rebours* par le Saint-Esprit, comme disait Frédéric. (CLOG.)

battu ses ennemis, ils sont encore meilleurs. Mais pour vòtre Akakia papal, je le trouve très adroit; il est fait de façon que les trois quarts des protestants le croiront véritable. Il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, et de quoi animer les sots de bonne foi de la confession *in, mit, über*. J'attends quelques pièces édifiantes[1] qu'un sage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre majesté; mais j'ai peur qu'elle ne soit pas de loisir cette fin de campagne, et qu'elle soit si occupée à donner sur les oreilles[2] aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes, et Massagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philosophie et à la destruction de l'*infame*[3]. Je prendrai la liberté de recommander, en mourant, cette *infame* à sa majesté, par mon testament. Elle est plus son ennemie qu'elle ne croit. Sa pucelle et son fanatique sont quelque chose, mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, et Frédéric était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

[1]* Sans doute le *Précis de l'Ecclésiaste*, et celui du *Cantique des Cantiques*. (CLOG.)

[2]* Quelques jours plus tard, c'est-à-dire le 12 auguste 1759, Frédéric fut vaincu à Kunnersdorff par le feld-maréchal autrichien Laudon et le feld-maréchal russe Soltikof. (CLOG.)

[3]* La *superstition* et le *fanatisme*, qui, selon Damiens et Malagrida, étaient la religion chrétienne. (CLOG.)

LETTRE MMDCXXXIX.

A MADAME D'ÉPINAI.

Si Dieu vous a inspirée, si vous avez fait usage de votre . . . .[1], vous avez fait une action très méritoire. Il faut extirper l'*infame*[2], du moins chez les honnêtes gens. Elle est digne des sots; laissons-la aux sots, mais rendons service à notre prochain. Ma chère philosophe, je n'irai point à Lausanne, si vous daignez venir aux Délices.

LETTRE MMDCXL.

A MADEMOISELLE FEL[3].

Aux Délices, 7 auguste.

Très aimable rossignol, l'oncle et la niéce, ou

[1]* Ces points remplacent quelques mots écrits en abrégé dans l'original, et que nous n'avons pu déchiffrer. (CLOG.)

[2]* A propos de l'*infame*, voici ce que Voltaire écrivit à d'Alembert le 28 novembre 1762 : « Vous pensez bien que je ne parle que « de la *superstition;* car, pour la *religion chrétienne*, je la respecte et « l'aime comme vous. » (CLOG.)

[3]* Marie Fel, née à Bordeaux en 1716. Elle débuta à l'Opéra en 1733, et fit les délices du public jusqu'en 1759, année où elle se retira. (CLOG.)

plutôt la nièce et l'oncle, avaient besoin de votre souvenir. Les gens qui n'ont que des oreilles vous admirent; ceux qui, avec des oreilles, ont du sentiment, vous aiment. Nous nous flattons d'avoir de tout cela. Et sachez, malgré toute votre modestie, que vous êtes aussi séduisante quand vous parlez que quand vous chantez. La société est le premier des concerts, et vous y faites la première partie. Nous savons bien que nous ne jouirons plus de votre commerce, dont nous avons senti tout le prix; les habitants des bords de notre lac ne sont pas faits pour être aussi heureux que ceux des bords de la Seine. Voici ce que notre petit coin des Alpes dit de vous:

De *rossignol* pourquoi porter le nom?
Il est bien vrai qu'ils ont été ses maîtres;
Mais tous les ans, dans la belle saison,
L'Amour les guide en nos réduits champêtres.
Elle n'a pas tant de fidélité;
Elle nous fuit, peut-être nous oublie.
C'est le phénix à jamais regretté,
On ne le voit qu'une fois dans sa vie.

C'est ainsi qu'on vous traite, mademoiselle; et, quand vous reviendriez, vous n'y gagneriez rien; on vous traiterait seulement de phénix qu'on aurait vu deux fois. Pour moi, quelque forte envie que j'aie de venir vous rendre mes hommages, il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris. Le rôle

d'un homme de lettres y est trop ridicule, et celui de philosophe trop dangereux. Je m'en tiens à achever mon *château*, et ne veux plus en bâtir *en Espagne*.

Vraiment, vous faites à merveille de me parler de M. de La Borde[1]. Je sais que c'est un homme d'un vrai mérite et nécessaire à l'état. *Sono pochissimi i signori* de cette espèce.

Adieu, mademoiselle; recevez sans cérémonie les assurances de l'attachement très véritable de l'oncle et de la nièce. Nos compliments à monsieur votre frère[2].

LETTRE MMDCXLI.

A MADAME D'ÉPINAI.

Ma belle inoculable, ma courageuse philosophe, je baise vos *mules*; mais pour celle *du pape*[3], vous ne pourrez l'avoir que demain ou après demain. Il faut s'en souvenir, la refaire, la transcrire; je n'ai pas un moment à moi; mais tous mes moments sont à vous.

[1]* Jean-Benjamin de La Borde, auquel est adressée, dans la *Correspondance*, une lettre du 4 novembre 1765. (Clog.)

[2]* Mort fou, à Bicêtre, selon MM. Choron et Fayolle, auteurs du *Dictionnaire historique des musiciens*. (Clog.)

[3]* *La Mule du pape*. — *Poésies*, tom. II. (Clog.)

LETTRE MMDCXLII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Au château de Tournai, 14 auguste.

Ma douleur, madame, est encore plus forte que ma maladie; il faut que mon état me permette au moins de dicter mes sentiments, si je ne peux les écrire moi-même. Je partage toute votre inquiétude; vous avez sans doute dépêché un exprès pour vous informer du sort de monsieur votre fils. J'ai été saisi à la nouvelle de cette abominable journée[1]. S'il est vrai que M. de Contades ait exposé son armée à une batterie de quatre-vingts canons, comme on le dit, cela ne peut ni se comprendre ni être assez déploré. Une faute de jugement fait donc le deuil et la ruine de la France! Vos chagrins dans ce moment occupent toute mon ame; si vous avez un moment à vous, je vous demande en grace d'envoyer chercher Collini, et de m'instruire par lui de l'état de votre fils et du vôtre.

Adieu, madame; ceux qui disent que *tout est*

[1] * La bataille du 1er auguste 1759 à Minden. Le comte de Lutzelbourg n'y fut pas même blessé, mais le père du général La Fayette y *tomba plein d'honneur*, selon la *Biographie universelle et portative des Contemporains*. D'autres disent que ce fut à Rosbach. — Voyez le *Siècle de Louis XV*, I. (Clog.)

bien sont des fanatiques bien haïssables. Ce que je souffre de corps et d'esprit m'empêche de vous en dire davantage; mais je n'en suis pas moins sensible à tout ce qui vous touche, et personne ne vous est attaché, madame, avec un plus tendre respect que moi. *L'ermite des Délices.*

LETTRE MMDCXLIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 auguste.

Vraiment, madame, il est bien temps de s'occuper de *chevalerie*, pendant que M. de Contades[1], en vrai Angevin, mène à la boucherie tous les descendants de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon, comme don Quichotte attaquait des moulins à vent! Cette horrible journée perce l'ame. Je suis Français à l'excès, sur-tout depuis mon beau brevet, dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et à MM. de Choiseul. *Luc* (vous savez qui est *Luc*) donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Russes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire; du moins il m'a mandé que c'était sa royale intention.

[1] * Louis-George-Érasme de Contades, né en 1704, créé maréchal de France le 24 auguste 1758, est nommé dans la lettre MMDI avec le prince Ferdinand de Brunswick, son vainqueur à Minden. (CLOG.)

S'il est battu, comme cela peut arriver[1], quelle honte pour nous de l'avoir été par ce prince de Brunswick! Je voudrais que vous connussiez ce prince, vous seriez bien étonnée, et vous diriez: Il faut que les gens qu'il bat soient de grands imbéciles. La vérité du fait est que toutes ces troupes-là sont mieux disciplinées que les nôtres. Quiconque ne suivra pas entièrement les maximes du maréchal de Saxe sera infailliblement battu, comme à Rosbach. Voilà ce que j'ai l'impudence de vous dire, en qualité d'historiographe; et je vous dis encore que je tremble pour votre descente en Angleterre.

Nous allons être réduits à la besace. Heureux qui a des fromages de Parmesan et des terres!

Mon accident n'a pas duré; il m'a laissé encore des passions vives; celle d'être libre chez moi est très forte, mais la plus grande de mes passions, c'est l'attachement que j'ai pour mes divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à M. d'Argental, sous l'enveloppe de M. de Courteilles. J'abuse des bontés de M. d'Argental et de M. de Chauvelin.

M. de Choiseul[2] m'a fait l'honneur de m'écrire; je le crois bien affligé. Ah! pauvres Français!

[1]* Frédéric II venait de perdre environ vingt mille hommes à Kunnersdorff, le 12 auguste. Soltikof, l'un de ses adversaires, avait eu dix-huit mille Russes à regretter le même jour. (CLOG.)

[2]* Le comte de Choiseul, nommé récemment à l'ambassade de

LETTRE MMDCXLIV.

A M. LE COMTE D'ALBARET,

A TURIN.

Aux Délices, 16 auguste [1].

L'oncle et la nièce, monsieur, devraient avoir répondu plus tôt à la lettre dont vous les avez honorés; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait son rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus besoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tournai, et, hors moi, tous les acteurs se portent bien. Tous vous regrettent, tous disent que sans vous on n'aura qu'une troupe médiocre; mais on vous regrette encore davantage dans la société; vous en fesiez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous possède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le sentons avec douleur; mais, si jamais vous revenez sur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui sont pénétrés pour vous de tous les

Vienne. Son fils se trouvait sans doute à la bataille de Minden. Il fut nommé en avril 1766 ambassadeur extraordinaire à Naples. — La réponse que Voltaire fit au comte de Choiseul, en auguste 1759, manque à la *Correspondance*. (Clog.)

[1] * Cette lettre où il est question de Tournai est de 1759, au plus tôt. Les éditeurs de Kehl ont cru qu'elle était de 1758. (Clog.)

sentiments que vous méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous sont le plus dévoués, et soyez persuadé sur-tout de l'attachement tendre et respectueux du solitaire et du malade Voltaire.

LETTRE MMDCXLV.

A MADAME D'ÉPINAI.

Nous ne manquerons pas de venir admirer le courage et voir la jambe de ma philosophe, car l'inoculateur s'adresse aux jambes. Nous comptons sur la plus heureuse insertion. Je prie ma belle philosophe de vouloir bien m'envoyer les *allégories*[1].

LETTRE MMDCXLVI.

A M. CLAIRAUT[2].

19 auguste.

Votre lettre, monsieur, m'a fait autant de plai-

[1]* Voltaire, vers cette époque, avait composé un article intitulé *Allégories*. Ce morceau, auquel il fait sans doute allusion ici, parut en 1761 dans le tom. V des *Mélanges;* et d'Alembert le cite en sa lettre à Voltaire du 27 janvier 1762. Voyez le *Dictionnaire philosophique*, tom. I; cet article s'y trouve. (CLOG.)

[2]* Alexis-Claude Clairaut, cité plusieurs fois dans la *Correspondance;* mort le 17 mai 1765. — La comète dont il s'agit ici est celle de 1682, que l'astronome Charles Messier vit le premier à Paris dans la soirée du 21 janvier 1759. (CLOG.)

sir que votre travail m'a inspiré d'estime. Votre guerre avec les géomètres, au sujet de la comète, me paraît la guerre des dieux dans l'Olympe, tandis que sur la terre les chiens se battent contre les chats. Je suis effrayé de l'immensité de votre travail. Je me souviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de Newton, je ne sortais jamais de l'étude que malade; les organes de l'application et de l'intelligence ne sont pas si bons chez moi que chez vous. Vous êtes né géomètre, et je n'étais devenu disciple de Newton que par hasard. Votre dernier travail[1] doit certainement honorer la France; les Anglais ne peuvent pas avoir tout dit. Newton avait fondé ses lois en partie sur celles de Keppler, et vous avez ajouté à celles de Newton. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes. Ces astres, que nos pères et les Grecs ne connaissaient qu'en qualité de *chevelus*, selon l'étymologie du nom, et en qualité de méchants, comme nous connaissons Clodion-*le-Chevelu*, sont aujourd'hui soumis à votre calcul, aussi bien que les astres du système solaire; mais il faudrait être bien difficile

[1]* Sans doute le *Mémoire lu à l'Académie des sciences le* 23 *juin* 1759, et imprimé dans le *Journal des Savants*, année 1759, p. 563 à 566. Ce *Mémoire* contient des réflexions sur le Problème des trois corps, etc. (Clog.)

pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipse de soleil ou de lune. Il faut se contenter de l'a-peu-près dans ces distances immenses, et dans ces complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité de la masse de Jupiter et de Saturne peut-elle être connue avec précision? cela me paraît impossible. Il me semble que, quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grace; mais, quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'esprit humain, on ne vous rendra que justice.

Plût à Dieu que notre ami Moreau-Maupertuis eût cultivé son art comme vous, qu'il eût prédit seulement le retour des comètes, au lieu d'exalter son ame pour prédire l'avenir, de disséquer des cervelles de géants pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix-résine pour les guérir de toute espèce de maladie, de persécuter Kœnig, et de mourir[1] entre deux capucins!

[1] * Le 27 juillet 1759, comme le porte son épitaphe. — Les capucins de Dornach assistèrent Maupertuis à ses derniers moments chez Bernoulli, et transportèrent son corps dans l'église paroissiale de Dornach, village catholique alors le plus voisin de Bâle. On lit dans un *Manuel du voyageur en Suisse*, traduit de l'allemand d'Ebel,

Au reste, je suis fâché que vous désigniez par le nom de *Newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de Newton; c'est comme si on appelait les géomètres *Euclidiens*. La vérité n'a point de nom de parti; l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit molinistes, jansénistes, quiétistes, anabaptistes, pour désigner différentes sortes d'aveugles; les sectes ont des noms, et la vérité est vérité. Dieu bénisse l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'altérations! Il a eu plus de raison qu'il ne croyait; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre aussi, à mon tour, de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en France le système de l'anglais Newton au net; mais j'ai essuyé tant d'injustices d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu à ne mesurer que la *courbe* que mes nouveaux semoirs tracent au bout de leurs rayons. Le résultat est un peu de froment; mais, quand je me suis tué à Paris pour composer des poëmes épiques, des tragédies et des histoires, je n'ai recueilli que de l'ivraie. La culture des champs est plus douce que celle des lettres; je trouve plus de

que Maupertuis, peu de temps avant sa mort, jouait de la guitare *en chantant des couplets philosophiques dont il avait composé la musique et les paroles*. Cela ne s'accorde guère avec le chant nazillard des capucins. (Clog.)

bon sens dans mes laboureurs et dans mes vignerons, et sur-tout plus de bonne foi, que dans les regrattiers de la littérature, etc.

Je cultive la terre; voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable et le plus pauvre que j'aie jamais vu. C'est une belle expérience de physique de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de Cérès et de Pomone valent bien les autres.

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas ....,
« Fortunatus et ille deos qui novit agrestes! »

VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 490, 493.

LETTRE MMDCXLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, 19 auguste.

Mon divin ange, est-ce que M. Fatema n'aurait pas trouvé grace devant vos yeux? Voici, pour vous réjouir, un gros paquet contenant des choses délicieuses, un billet de M. Fabri, fermier de Gex, c'est-à-dire son reçu de son tiers de lods et ventes; quelle lecture agréable! et puis une lettre à M. l'abbé d'Espagnac, pleine de jérémiades sur le sort des pauvres seigneurs de château; et une

lettre[1] à M. de Chauvelin l'ambassadeur. Je me console au moins avec lui de cet embarras d'affaires. Savez-vous que je passe les jours entiers dans ces discussions de toute espèce? Il faut s'accoutumer à tout. Cette vie-là ne me déplaît point, elle est toute remplie. Il est plus doux qu'on ne pense de planter, de semer et de bâtir. Je me plains toujours, selon l'usage; mais, dans le fond, je suis fort aise.

Je réserve les *chevaliers* pour le temps des vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de Chauvelin, qui daignez être mes médiateurs avec M. d'Espagnac, vous n'échouerez pas dans votre négociation. Lisez ma lettre à M. d'Espagnac, et vous verrez si j'ai raison; lisez aussi ma dépêche à M. de Chauvelin, et vous jugerez si le conseil de monseigneur le comte de La Marche[2] n'a pas beaucoup de torts.

Enfin donc je crois que mes Russes sont près du grand Glogau. Qui croirait que la Barbarini[3] va être assiégée par mes Russes, et dans Glogau? O

[1] * Cette lettre manque, comme celle de Voltaire à d'Espagnac. (Clog.)

[2] * Ce magistrat, reçu premier président au parlement de Bourgogne en 1745, est nommé dans la lettre du 7 mars 1760 à d'Argental avec d'Espagnac, son *conseil*. (Clog.)

[3] * Voyez, tom. II de cette édition, pag. 52, la note de M. du Bois, relative à la Barbarini ou Barberina, danseuse de l'Opéra de Berlin. (Clog.)

destinée ! Je n'aime point *Luc*, il s'en faut beaucoup ; je ne lui pardonnerai jamais ni son infame procédé avec ma nièce, ni la hardiesse qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choses flatteuses, sans avoir jamais réparé ses torts. Je desire beaucoup sa profonde humiliation, le châtiment du pécheur ; je ne sais si je desire sa damnation éternelle.

Mon divin ange, vous ne m'écrivez point ; vous ne me dites rien des succès de M. le comte de Choiseul à la cour de Vienne. Je sais sans vous qu'il y réussit beaucoup. Je suis toujours enchanté de M. le duc de Choiseul, et si enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de Tournai ; je veux qu'il sache que je lui suis attaché par goût, par reconnaissance, et que l'intérêt ne déshonore point mes sentiments généreux.

Comment se porte madame Scaliger? Je suis à ses pieds, et bientôt je travaillerai sur ses commentaires. Adieu, divins anges ; je souhaite à votre nation tous les succès possibles dans le continent et dans les îles. A propos, parlez-vous italien?

Mille respects à tout ange.

LETTRE MMDCXLVIII.

A MADAME D'ÉPINAI.

Il faut absolument que j'aille voir ma philosophe. Tous les jours sont pour moi le jour de sa fête[1]. Je ne passe pas les miens en fêtes, avec ma détestable santé; la vue de ma courageuse philosophe me ranimera.

J'ai reçu une lettre de M. d'Épinai, mais je n'ai point répondu, afin de n'être pas soupçonné d'indiscrétion, si on sait à Paris combien ma philosophe a eu de courage.

LETTRE MMDCXLIX.

A M. D'ALEMBERT.

Aux Délices, 25 auguste.

Connaissez-vous, mon cher philosophe, un Siméon La Vallette, ou Siméon Valette[2], ou Simon

[1] * La *belle philosophe* se nommait *Louise*. (CLOG.)

[2] * Siméon Fagon, dit Valette, naquit à Montauban le 28 avril 1719. « D'Alembert, à qui il dédia un ouvrage, dit M. Beuchot (*Bio-« graphie universelle*, tom. XLVII, pag. 340), chercha vainement les « moyens de le placer. Errant de ville en ville, Valette, en se récla-« mant de d'Alembert, s'adressa en 1759 à Voltaire, qui lui donna « asile pendant quelque temps. Il lui raconta ses malheurs, les em-

Valet, lequel fait des lignes courbes et de petits vers? Il se renomme de vous; mais j'ai perdu sa lettre. Je ne sais où le prendre : où est-il? et quel homme est-ce?

Que dites-vous de Maupertuis mort entre deux capucins? Il était malade depuis long-temps d'une réplétion d'orgueil, mais je ne le croyais ni hypocrite ni imbécile. Je ne vous conseille pas d'aller jamais remplir sa place à Berlin; vous vous en repentiriez. Je suis Astolphe qui avertit Roger de ne pas se fier à l'enchanteresse Alcine; mais Roger ne le crut pas.

Votre livre[1] est charmant; il fait mes délices, au point que je vous pardonne d'avoir vu des prêtres à Genève. Je mène tous ces faquins-là assez bon train. J'ai un château à la porte duquel il y a quatre jésuites; ils m'ont abandonné frère Berthier; je leur fais de petits plaisirs, et ils me disent la messe quand je veux bien l'entendre. Mes curés reçoivent mes ordres, et les prédicants génevois n'osent pas me regarder en face. Je brave M. Cat-

« barras de sa vie, et ce récit inspira au philosophe l'idée de sa « pièce du *Pauvre Diable.* » Voyez la lettre de Voltaire à d'Alembert, du 10 juin 1760, où il est question de la satire du *Pauvre Diable*, composée en 1760, et non en 1758. — Valette est mort le 29 décembre 1801, en sa maison de campagne de l'Honor-des-Cos, voisine de sa ville natale. (CLOG.)

[1] * C'était sans doute l'article *Genève*, extrait de l'*Encyclopédie*, et réimprimé en 1759. (CLOG.)

brée[1] autant que je le méprise, et je plains Diderot d'être à Paris.

Toutes les lettres de Vienne disent le marquis de Brandebourg[2] écrasé; quelques lettres de Saxe le disent vainqueur, et je ne crois ni l'un ni l'autre. Vous savez qu'il faut peu croire; soyez pourtant certain que l'oncle et la nièce vous aiment de tout leur cœur. Point de philosophie sans amitié.

LETTRE MMDCL.

A M. BERTRAND.

29 auguste.

Il y a long-temps que je vous dois une réponse, mon cher philosophe. Je crois que les entrepreneurs de l'*Encyclopédie* ont pris des mesures qui vous laissent toute votre liberté, et qu'il vaudra bien mieux que vous rassembliez dans un volume votre Histoire naturelle, que de l'éparpiller dans une douzaine d'in-folio.

L'histoire naturelle devient bien vilaine en Allemagne; la nature de l'homme sera toujours de s'égorger sans savoir pourquoi. Maupertuis a fini la sienne d'une manière bien peu philosophique;

[1]* *Mélitus*-Catbrée est nommé deux fois dans la Préface du drame de *Socrate; Théâtre*, tom. VII. (Clog.)

[2]* Frédéric II, souvent désigné sous le nom de *Luc*. (Clog.)

il valait mieux encore se faire enduire de poix-résine que de mourir entre deux capucins. Formei, qu'il méprisait tant, est plus sage et plus heureux que lui. Je ne sais si les Russes viendront dans Berlin[1] lui demander quelques conférences sur les belles-lettres. On dit aujourd'hui que le roi de Prusse a repris Francfort-sur-l'Oder. Les événements de la guerre changent tous les jours, mais la misère des peuples ne change point. Mille tendres respects à M. et à madame de Freudenreich. V.

LETTRE MMDCLI.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 3 septembre.

Un grand mal aux yeux m'a empêché de répondre plus tôt à votre dernière lettre, mon cher Collini. Il sera fort difficile que je puisse aller à la cour palatine cette année; mais attendons encore quelques mois, et j'espère faire pour vous quelque chose dont vous serez content[2].

[1]* Les Russes entrèrent à Berlin vers le commencement d'octobre 1760. (Clog.)

[2]* Voltaire songeait alors à placer son ancien secrétaire à Paris; mais ses premières sollicitations auprès de Charles-Théodore, en faveur de Collini, ayant obtenu enfin un heureux résultat, il ne s'occupa plus que de le faire agréer par l'électeur. (Clog.)

LETTRE MMDCLII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

3 septembre.

J'ai si mal aux yeux, madame, que je ne peux avoir l'honneur de vous écrire de ma main. Je suis aussi enchanté de la conduite de M. le prince de Brunswick envers monsieur votre fils, que je suis affligé de l'événement fatal[1] qui rend M. le prince de Brunswick si grand et les Français si petits. Je me flatte, madame, que M. de Lutzelbourg est actuellement auprès de vous. Si j'étais à portée d'écrire au vainqueur, si certaines circonstances ne m'en empêchaient, je le féliciterais assurément, non pas sur sa victoire, mais sur la manière dont il en use. Il me semble qu'on ne doit que des sentiments de condoléance au roi de Prusse; je le crois plus étonné d'être battu par les Russes, que M. de Contades ne l'est d'être battu par les Hanovriens.

Le roi de Prusse peut perdre son royaume, mais il ne perdra pas sa gloire. Nous sommes dans un cas tout contraire. Ne m'oubliez pas, madame, auprès de monsieur votre fils, ni auprès de madame de Broumath. Si je ne bâtissais pas un châ-

[1] * La défaite de Contades à Minden. (Clog.)

teau qui me ruine, je serais actuellement à l'île Jard. Conservez votre santé. Il n'y a plus que cela de bon. V.

LETTRE MMDCLIII.

A M. BERTRAND.

4 septembre.

Je vais écrire, mon cher philosophe, pour qu'on vous rende vos articles de l'Histoire naturelle. Il est rare que les libraires soient fort empressés, quand il s'agit d'un procédé honnête; tout homme a plus ou moins les vices de sa profession. La Mettrie, dont vous me parlez, n'avait point ceux de la sienne, car, en vérité, il n'était point du tout médecin; il cherchait seulement à être athée. C'était un fou, et sa profession était d'être fou; mais ceux qui vous ont dit qu'il était mort repentant sont de la profession des menteurs; j'ai été témoin du contraire. Quant à Maupertuis, vous pouvez compter que, pour être mort entre deux capucins, il n'en croyait pas davantage à saint François. Il n'était pas moins extravagant que La Mettrie; il est mort de la rage de sentir qu'il n'avait pas dans l'Europe toute la considération qu'il ambitionnait. Le pays de Saint-Malo est sujet à produire des cervelles ardentes, dans le goût de

celles des Anglais. Ma folie, à moi, est d'être laboureur et architecte, de semer au semoir des terres ingrates, et de me ruiner à bâtir un petit palais dans un désert. Au reste, mon cher ami, il ne faut penser ni comme La Mettrie, ni comme Maupertuis; mais comme Socrate, Platon, Cicéron, Épictéte, Marc-Aurèle. Les barbares raisonneurs qui sont venus depuis sont la honte du genre humain, et leurs sottises font mal au cœur.

Heureux qui est le maître chez soi, et qui pense librement! *Vale.* V.

LETTRE MMDCLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

MÉMOIRE POUR TOUS LES ANGES.

Le temps étant fort cher, mon cœur tout plein, ma tête épuisée, *Pierre-le-Grand* m'occupant du matin au soir, le nouveau semoir [1] à cinq tuyaux demandant ma présence, cinquante maçons me ruinant, l'abbé d'Espagnac me chicanant, trois ou quatre petits procès me lutinant, le désespoir de ces honnêtes prêtres [2] m'amusant, et mes yeux n'en pouvant plus, je dicte avec humilité le présent

[1] * Celui de Lullin de Châteauvieux. (CLOG.)

[2] * Les jésuites d'Ornex, village voisin de Fernei. Voltaire prenait alors contre eux la défense de MM. de Crassi. (CLOG.)

Mémoire, et je supplie le comité des anges de le lire avec bonté, attention, et sans prévention.

1° Pour M. l'abbé d'Espagnac, je n'en parlerai pas pour avoir plus tôt fait. Je me borne à remercier tendrement les dignes ministres qui veulent bien traiter avec lui. Je le soupçonne d'être difficile en affaires, et, si les édits du traducteur de Pope[1] sont entre ses mains, je crois que la critique sera épineuse.

2° Je prie tous les anges de députer M. de Chauvelin l'ambassadeur, et de lui faire prendre absolument la route de Genève, qui est plus courte que celle de Lyon. Un homme accoutumé à passer les Alpes passera bien le Mont-Jura. Son chemin sera plus court de vingt-cinq lieues, en prenant la route de Dijon, Saint-Claude et Anneci. Nous lui promettons de lui jouer une tragédie et une comédie, dans la masure appelée château de Tournai, sur un théâtre de polichinelle, mais dont les décorations sont très jolies. Il me verra faire le vieillard d'après nature; nous le logerons aux Délices[2]. Il peut être sûr d'être très étroitement logé, mais gaiement, et dans la plus jolie vue du monde. On logera son secrétaire et ses valets de chambre

[1]* Silhouette. Sa traduction en prose de l'*Essai sur l'Homme* parut en 1736. (Clog.)

[2]* Le marquis de Chauvelin passa effectivement par les Délices, à la fin d'octobre suivant, avec sa femme. (Clog.)

encore plus mal, mais on lui fera manger des truites. Il verra, s'il veut, les graves syndics de Genève, les ministres sociniens, et trouvera encore le secret de leur plaire, selon son usage.

3° Il trouvera des cœurs sensibles à toutes ses bontés, pénétrés d'estime et de reconnaissance; on discutera avec lui son mémoire sicilien, qui est plein de sagacité et de vues fines et étendues.

4° Madame Scaliger saura qu'il n'y a aucune de ses critiques, excepté celle du *billet adultère*[1], que nous n'ayons approuvée. Nous en reconnûmes la justice il y a plus de six semaines; nous fûmes même beaucoup plus difficiles qu'elle, et nous pouvons assurer que nous avons poussé la sévérité aussi loin que si nous avions jugé la pièce d'un autre.

5° Il faut considérer que la pièce ayant été faite en moins d'un mois, on avait voulu essayer seulement s'il en pouvait résulter quelque intérêt; c'est la première chose dont il faut s'assurer, après quoi le reste se fait aisément. Le fond de la pièce est une femme vertueuse et passionnée, convaincue d'un crime qu'elle n'a pas commis, sauvée du supplice par son amant qui la croit criminelle, méprisée par celui qui l'a sauvée, et pour qui elle avait tout fait; plus désespérée de se voir soupçonnée par son

[1] * Ces mots, cités dans les lettres MMDCXXIII et MMDCLXXVI, ne se trouvent ni dans *Tancrède* ni dans les Variantes. (CLOG.)

amant, qu'elle n'a été affligée d'être conduite au supplice; enfin, son amant mourant entre ses bras, et ne reconnaissant la fidélité de sa maîtresse qu'après avoir reçu le coup de la mort qu'il a cherchée, ne pouvant survivre au crime d'une femme qu'il adorait.

L'intérêt qui doit naître de ce sujet était affaibli par deux défauts, dont le premier a été très bien censuré dans l'écrit de madame Scaliger. Ce défaut consistait dans l'invraisemblance, dans le peu de fondement de l'accusation portée contre Aménaïde, dans l'oubli des accessoires nécessaires pour rendre Aménaïde coupable à tous les yeux, surtout à ceux de Tancrède. La correction de ce défaut ne dépendait que de quelques éclaircissements préliminaires, de quelques détails, de quelques arrangements historiques. C'est un travail auquel on ne s'est pas voulu livrer, dans la chaleur de la composition. J'ai traité cette pièce comme la maison que je fais bâtir à Fernei; je fais d'abord élever les quatre faces, pour voir si l'architecture me plaira, et ensuite je fais les caves et les égouts; chacun a sa méthode. Les anges verront par la première édition qu'on leur enverra, que non seulement la partie historique qu'ils desiraient est traitée à fond, mais qu'elle répand encore dans la pièce autant d'intérêt que de lumière; et on espère que madame Scaliger sera contente.

6° Le second défaut consistait dans des longueurs, dans des redites qui détruisaient l'intérêt, aux quatrième et cinquième actes. M. de Chauvelin a fait sur ce vice essentiel un mémoire plein de profondeur et de génie. On voit bien d'ailleurs que ce mémoire est d'un ministre public, car il propose que Norador[1] soit instruit par ses espions de la condamnation d'Aménaïde, et qu'il envoie sur-le-champ un agent, pour déclarer qu'il va mettre tout à feu et à sang, si on touche à cette belle créature. Je prendrai la liberté, quand j'aurai l'honneur de le voir, de lui représenter mes petites difficultés sur cette ambassade; je lui dirai qu'il est bien difficile que Norador soit instruit de ce qui se passe dans la ville, lorsqu'on se prépare à lui donner bataille, lorsque les portes sont fermées, les chemins gardés, et si bien gardés, qu'on vient de pendre le messager d'Aménaïde, qui les connaissait si bien; je lui dirai encore que si Norador prenait, dans ces circonstances, un si violent intérêt à Aménaïde, elle ne pourrait plus guère se justifier aux yeux de Tancrède; car, qui assurera Tancrède que le billet sans adresse, qui fait le corps du délit, n'était pas pour Norador? L'ambassade même de ce Turc ne dit-elle pas clairement que le billet était pour lui? Il n'y a que le

[1] * Ce nom, dans la tragédie de *Tancrède*, a été remplacé par celui de Solamir. (Clog.)

père qui puisse certifier à Tancréde l'innocence de sa fille. Mais comment ce père pourra-t-il lui-même en être convaincu, si la fille garde longtemps le silence, comme on le veut dans ce mémoire? Ce silence même ne serait-il pas une terrible preuve contre elle? N'est-il pas absolument nécessaire qu'Aménaïde, en voyant Tancréde, au troisième acte, se déclarer son chevalier, avoue à son père, dans les transports de sa joie, que c'est à lui qu'elle a écrit, et qu'elle n'ose le nommer devant ses persécuteurs, de peur de l'exposer à leur vengeance? Cela n'est-il pas bien plus vraisemblable, bien plus passionné, bien plus théâtral?

7° On dit dans le mémoire qu'il n'est pas naturel que Tancréde, dans le quatrième acte, courre au combat, sans s'éclaircir avec Aménaïde; qu'elle doit lui dire : *Arrêtez; vous croyez avoir combattu pour une perfide qui écrivait à un Turc, et c'est à un bon chrétien, c'est à vous que j'écrivais.* Je répondrai à cela qu'il y a des chevaliers sur la scène, que ces chevaliers sont les ennemis de Tancréde, qu'ils trouveraient Aménaïde aussi coupable de lui avoir écrit contre la loi, que d'avoir écrit à Norador. J'ajouterai que dans la piéce, telle qu'elle est, Tancréde n'est point connu; qu'il était en effet très ridicule qu'on le reconnût au commencement du quatrième acte; que c'était la principale source de la langueur qui énervait les deux derniers;

qu'il y avait encore là une confidente, grande diseuse de choses inutiles, et que tout ce qui est inutile refroidit tout ce qui est nécessaire. J'aurai d'ailleurs beaucoup de remerciements à faire, et quelques objections à proposer; mais j'apprends dans ce moment des nouvelles de mes vaches et de mes semailles, qui sont bien autrement importantes que les amours de Tancréde et d'Aménaïde. Les sangsues du pays de Gex veulent encore me faire payer un centième denier, parceque j'ai prêté mille écus à un pauvre diable pour le tirer de prison. Je vais faire un beau *Mémoire*[1] pour M. de Chauvelin l'intendant, qui me fera encore plus d'objections que monsieur son frère.

Le résultat de tout ceci, c'est que M. l'ambassadeur ne peut pas se dispenser de venir voir la pièce aux Délices. Je la fais copier actuellement, et je l'enverrai bientôt au chœur des anges de qui je baise les ailes avec toute humilité, pénétré de reconnaissance pour eux tous, et au désespoir d'être heureux loin d'eux. Mais tout le monde me dit que je fais très bien de rester dans mon royaume de Catai, et que je suis plus sage que Socrate[2]; je le crois bien.

N. B. que le troisième est tout en action, le qua-

[1]* Voyez la lettre suivante. (Clog.)

[2]* Allusion au drame de *Socrate*, dont trois personnages ressemblaient visiblement à Nonnotte, Chaumeix et Berthier. (Clog.)

trième en sentiment, le cinquième, sentiment et action; vous verrez!

Vous ne verrez jamais un cœur plus fidéle que le mien au culte d'hyperdulie. Mes anges sont mes divinités.

LETTRE MMDCLV.

A M. DE CHAUVELIN [1],

INTENDANT DES FINANCES.

A Tournai, 7 septembre.

Non plainte,
Non requête,
Non procès;
Mais très humble consultation.

Toujours centième denier.

Un peu d'attention, s'il vous plaît, monsieur.

Par contrat fait et passé le 20 auguste, V....... a bien voulu donner 3,115 livres comptant, pour tirer son vassal Bétems de prison, et ledit Bétems abandonner son rural au pays de Gex, jusqu'à ce que V....... soit remboursé sur les fruits de ce

[1] * Jacques-Bernard Chauvelin, né le 8 décembre 1701; frère aîné du marquis auquel est adressée plus bas la lettre MMDCCI. Il remplit les fonctions d'intendant des finances depuis 1753 jusqu'au mois de mars 1767, époque de sa mort. (CLOG.)

rural, et le tout sans intérêt, ainsi qu'il est spécifié au contrat.

Or la sangsue commise par les fermes-générales exige le centième de cette bonne action.

De quel droit, sangsue? est-ce ici une aliénation, un bail à vie? est-ce aliénation de fonds? est-ce un bail de plus de neuf ans?

Le fonds dont je deviens régisseur vaut environ 700 livres par an. Comptez, vous trouverez qu'en quatre ans et demi, tout est fini. Pourquoi fourrez-vous votre nez dans un plaisir que je fais à mon vassal de Tournai? pourquoi prenez-vous votre part d'un argent prêté par pure charité? Si vous m'échauffez les oreilles, je me plaindrai à M. de Chauvelin.

Vous m'avez extorqué là, avec la petite oie, 50 livres; sachez que je les retiendrai (car M. de Chauvelin le jugera ainsi) sur le centième de l'acquisition à vie de Tournai. Je ne veux pas importuner le roi pour avoir un brevet d'exemption; je suis satisfait de ses bontés, l'état a besoin d'argent. Oui, vous aurez votre centième d'acquisition à vie, en protestant que c'est au rusé président de Brosses à le payer, non à moi. Patience! mais pour vos 50 livres extorquées, vous les rendrez, s'il vous plaît, ou il n'y a point de justice sur la terre. Vous êtes chicaneur et vorace; vous dégoûtez de faire du bien.

Si M. de Chauvelin met NON en marge de ma pancarte, je me tais; mais il mettra SI.

Le laboureur V....... présente ses respects à M. le protecteur des édits, et à M. l'abbé, son frère, examinateur des édits.

Il le supplie de permettre que cette lettre [1], pour M. l'ambassadeur, soit mise dans son paquet.

Du théâtre de Tournai, pays de Gex, pays charmant, mais où la terre ne rapporte que trois pour un; pays où j'entretiens les haras du roi à mes dépens, et où je n'ai point d'avoine; ainsi tout va.

LETTRE MMDCLVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Fernei, 17 septembre.

Il est vrai, madame, que vous êtes dans un couvent [2], comme Héloïse, et que vous avez eu, comme elle, un oncle chanoine. Il est encore vrai que je suis à-peu-près réduit à l'état d'Abélard; mais, malheureusement pour moi, je ne peux pas

[1] * Cette lettre manque. (CLOG.)

[2] * Le couvent de Saint-Joseph, où madame du Deffand demeurait encore, lorsque madame de Genlis, vers 1780, lui fit visite et fut reçue par elle *à bras ouverts*. (CLOG.)

goûter la consolation de vous dire : C'est avec vous que j'ai perdu le peu que je regrette.

Je peux seulement vous assurer que je vous ai toujours trouvée très supérieure à Héloïse, quoique vous ne soyez pas aussi théologienne qu'elle. Je vous ai connu une imagination charmante, et une vérité dans l'esprit que j'ai rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, c'est que ma retraite m'a fait penser qu'un homme qui avait renoncé à Paris ne devait pas se jouer à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été sensiblement affligé de votre état, et je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me persuader que *le meilleur des mondes possibles* ne vaut pas grand'chose. Je crois avoir renoncé, pour le reste de ma vie, à la plus extravagante des villes *possibles*. Ce n'est pas que j'aie la vanité de me croire plus sage que ses habitants, mais je me suis fait une petite destinée à part, avec laquelle je ne puis regretter aucune des folies des autres, attendu que je suis trop occupé des miennes; je me suis avisé de devenir un être entièrement libre.

J'ai joint à mon petit ermitage des Délices des terres sur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau privilége de ne dépendre de personne; j'ai été assez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces priviléges, malgré le *Journal de*

Trévoux et les *Gazettes ecclésiastiques*. J'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien ; j'ai fait dans un autre une salle de comédie ; j'ai trouvé de bons acteurs ; et, malgré tout cela, je me suis aperçu, à la fin, que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poëtes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale ; que le bonheur attaché aux soins champêtres n'est point une chimère ; et je trouve même plus de plaisir à labourer, à semer, à planter, à recueillir, qu'à faire des tragédies et à les jouer. Salomon avait bien raison de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime, se réjouir dans ses œuvres, et que tout le reste est vanité[1].

Plût à Dieu, madame, que vous pussiez vivre comme moi, et que votre société charmante pût augmenter mon bonheur ! Vous voulez que je vous envoie les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème ; en vérité, madame, il n'y a pas moyen, tant je suis devenu hardi avec l'âge. Je ne peux plus écrire que ce que je pense, et je pense si librement, qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la poste.

Il y a pourtant un ouvrage honnête qui est ac-

[1] * *Ecclésiaste*, chap. III. (CLOG.)

tuellement sur le métier; c'est l'Histoire de la création de deux mille lieues de pays par le czar Pierre. Je fais cette Histoire sur les archives de Pétersbourg, qu'on m'a envoyées; mais je doute que cela soit aussi amusant que la vie de Charles XII, car ce Pierre n'était qu'un sage extraordinaire, et Charles un fou extraordinaire, qui se battait, comme don Quichotte, contre des moulins à vent. J'aurai assurément l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires; mais je serai bien surpris si l'ouvrage est intéressant.

Non, madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philosophie, quelques unes de leurs poésies hardies; et, à l'égard du genre dont vous me parlez, je vous avouerai que je ne lis que l'*Ancien-Testament*, trois ou quatre chants de Virgile, tout l'Arioste, une partie des *Mille et une Nuits;* et, en fait de prose française, je relis sans cesse les *Lettres provinciales.* Ce n'est pas que les pièces nouvelles de nos jours, et les *Poésies sacrées* de M. Le Franc n'aient leur mérite. On m'a parlé aussi d'un livre de son frère l'évêque, intitulé *la Réconciliation*[1] *de l'Esprit avec la Religion*, ou, comme quelques uns disent, *la Réconciliation nor-*

[1] * La *Dévotion réconciliée avec l'Esprit*, que d'Alembert, dans la lettre MMDLXXI, appelle *la Réconciliation normande.* — Quant à l'auteur des *Poésies sacrées*, il venait d'être élu par l'Académie française en remplacement de Maupertuis. (CLOG.)

mande; mais on ne peut pas tout lire, et il faut bien se livrer à son goût.

Je vous félicite, madame, vous et M. le président Hénault, de vivre souvent ensemble, et de vous consoler tous deux des sottises de ce monde par les agréments délicieux de votre commerce. J'espère que vous jouirez long-temps tous deux de cette consolation. Vous avez été gourmande, et, quand les gourmands sont devenus sobres, ils vivent cent ans. Si les événements du temps sont le sujet de vos conversations, elles ne doivent pas tarir; il ne laisse pas d'y avoir quelque plaisir à voir tous les huit jours une sottise nouvelle.

C'est encore un avantage que j'ai dans le petit coin du monde que j'habite; il n'y a point de pays où l'on soit instruit plus tôt de tout ce qui se passe dans l'Europe; nous savons toujours les aventures d'Allemagne quatre jours avant vous. Le roi de Prusse me fesait l'honneur de m'écrire assez régulièrement, avant que les Russes lui eussent donné sur les oreilles; il n'a pas actuellement le temps d'écrire; je le crois très embarrassé, et, à moins d'un prodige, il faudra qu'il soit un exemple des malheurs de l'ambition; mais, s'il succombe, il ne pourra pas au moins reprocher sa perte aux Français.

Adieu, madame; soyez heureuse autant que vous le pourrez. Conservez votre santé, continuez

à faire le charme de la société, faites-vous lire des livres qui vous amusent. Vous ne pouvez lire l'Arioste dans sa langue, et, en cela, je vous plains beaucoup; mais, croyez-moi, faites-vous lire la partie historique de l'*Ancien-Testament* d'un bout à l'autre, vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amusant. Je ne parle pas de l'édification qu'on en retire, je parle de la singularité des mœurs antiques, de la foule des évènements, dont le moindre tient du prodige, de la naïveté du style, etc.

N'oubliez pas le premier chapitre d'Ézéchiel, que personne ne lit; mais faites-vous sur-tout traduire le chapitre XVI, qu'on n'a pas osé traduire fidèlement, et vous verrez que « Jérusalem est une « belle fille que le Seigneur a aimée dès qu'elle a « eu du poil et des tétons; qu'il a couché avec elle, « et qu'il l'a entretenue magnifiquement; que cependant elle a couché avec mille amants, et que « même elle s'est souvent servie, quand elle était « seule, de....[1] » je n'ose pas dire quoi. Et au verset XX du chapitre XXIII, il est dit « qu'Ooliba, la « bien-aimée, après avoir tâté de mille amants, a « donné la préférence à ceux qui ont le *talent* d'un « âne[2]. »

[1]* *Et fecisti tibi imagines masculinas, et fornicata es in eis* (v. 17.) (Clog.)

[2]* *Et insanivit libidine super concubitum eorum, quorum carnes sunt ut carnes asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum.* (Clog.)

Enfin cette naïveté, que j'aime sur toute chose, est incomparable. Il n'y a pas une page qui ne fournisse des réflexions pour un jour entier. Madame du Châtelet l'avait bien commenté d'un bout à l'autre.

Si vous êtes assez heureuse pour prendre goût à ce livre, vous ne vous ennuierez jamais, et vous verrez qu'on ne peut rien vous envoyer qui en approche. Ah! madame, que le monde est bête! et qu'il est doux d'en être dehors! mais il faudrait sur-tout le fuir avec vous.

LETTRE MMDCLVII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 17 septembre.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit[1], mon cher et ancien ami; mais je suis le rat des champs, et vous le rat de ville.

« Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
« Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum. »
Hor., lib. II, sat. vi, v. 80.

[1]* La lettre MMDCXXII était sans doute la dernière adressée à Thieriot, qui, après avoir quitté l'hôtel du comte de Montmorenci, rue Saint-Honoré, était allé demeurer à l'Arsenal chez le marquis de Paulmi, retiré du ministère de la guerre depuis le 22 mars 1758. (Clog.)

Vous n'en avez pas tant fait ; vous avez laissé là votre rat des champs. Ce n'est pourtant pas comme rat piqué de votre négligence qu'il n'a point écrit ; c'est qu'il a été fort occupé dans tous ses trous ; car, tandis que votre destinée vous a fait faire le long voyage de la rue Saint-Honoré à l'Arsenal, et que vous avez ainsi couru d'un pôle à l'autre, j'ai bâti, labouré, planté et semé.

« Rident vicini glebas et saxa moventem. »
Hor., lib. I, ep. XIV, v. 39.

Vous êtes retiré dans Paris, monsieur le paresseux ; vous philosophez à votre aise chez M. de Paulmi ; mais, moi, il faut que je visite mes métairies, que je guérisse mes paysans et mes bœufs quand ils sont malades, que je marie des filles, que je mette en valeur des terres abandonnées depuis le déluge. Je vois autour de moi la plus effroyable misère dans le pays le plus riant ; je me donne les airs de remédier un peu à tout le mal qu'on a fait pendant des siècles. Quand on se trouve en état de faire du bien à une demi-lieue de pays, cela est fort honnête.

J'entends parler de gens qui vous ravagent, qui vous appauvrissent des deux et trois cents lieues, ou avec leurs plumes, ou avec des canons ; ces gens-là sont des héros, des demi-dieux à pendre, mais je les respecte beaucoup.

On dit qu'à Paris, vous n'avez ni argent ni sens commun; on dit que vous êtes malmenés sur mer et sur terre; on dit que vous allez perdre le Canada; on dit que vos rentes, vos effets publics, courent grand risque. Quand je dis vous, j'entends nous, car je vogue dans le même vaisseau; mais, en qualité de pauvre ermite habitant de frontière, je parle respectueusement devant un habitant de la capitale.

Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit sa charrue et son semoir, dites-moi, je vous en prie, ce que c'est qu'une *Histoire des jésuites*, ou *de la Morale des jésuites*, ou *des Dogmes des jésuites, prouvés par les faits*[1], en trois ou quatre volumes; en un mot, c'est une compilation de tout ce qu'ils ont fait de mémorable, depuis frère Guignard jusqu'à frère Malagrida. J'ai demandé ce livre à Paris; mais je n'en sais pas le titre.

Quid novi? comment vous portez-vous? n'êtes-vous pas gras à lard et assez honnêtement heureux? *Si ita est, congratulor. Farewell, my dear.*

[1] * Depuis l'accident arrivé aux révérends pères jésuites, relativement à l'assassinat du roi de Portugal, les brochures ne cessaient *de pleuvoir sur la bénigne compagnie de Jésus*, comme dit Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, 1er mai 1759, où il cite plusieurs de ces brochures, dont une intitulée *Addition de faits*, etc. (Cloc.)

LETTRE MMDCLVIII.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Au château de Tournai, 18 septembre.

Monsieur, j'ai reçu le Panégyrique de Pierre-le-Grand, que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Il est bien juste qu'un homme de votre Académie chante les louanges de cet empereur. C'est par la même raison que les hommes sont obligés de chanter les louanges de Dieu, car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation se distinguera bientôt par les lettres comme par les armes; mais ce sera principalement à vous, monsieur, qu'elle en aura l'obligation. Je vous ai celle d'avoir reçu de vous des Mémoires plus instructifs qu'un panégyrique; ce qui n'est qu'un éloge ne sert souvent qu'à faire valoir l'esprit de l'auteur. Le titre seul avertit le lecteur d'être en garde[1]; il n'y a que les vérités de l'histoire qui puissent forcer l'esprit à croire et à admirer. Le plus beau panégyrique de Pierre-le-Grand, à mon avis, est son journal, dans lequel

[1] * C'est avec la même défiance qu'il faut lire à la fin du second volume du *Siècle de Louis XV*, le *Panégyrique* et l'*Éloge funèbre de Louis XV*. (Clog.)

on le voit toujours cultiver les arts de la paix au milieu de la guerre, et parcourir ses états en législateur, tandis qu'il les défendait en héros contre Charles XII. J'attends toujours vos nouveaux Mémoires avec l'empressement du zèle que vous m'avez inspiré. Je me flatte que j'aurai autant de secours pour les événements qui suivent la bataille de Pultava, que j'en ai eu pour ceux qui la précèdent. Ce sera une grande consolation pour moi de pouvoir achever ma carrière par cet ouvrage. Ma vieillesse et ma mauvaise santé me font connaître que je n'ai pas de temps à perdre; mais ce n'est pas le plus grand motif de mon empressement. Je suis impatient, monsieur, de répondre, si je le puis, à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner, et de satisfaire votre goût autant que je suivrai vos instructions.

Voici, monsieur, un moment bien glorieux pour votre auguste impératrice et pour la Russie. C'est la destinée de Pierre-le-Grand et de sa digne fille de rétablir la maison de Saxe dans ses états.

LETTRE MMDCLIX.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

22 septembre.

La duchesse de Saxe-Gotha[1] m'envoie votre lettre, etc. Comme je viens d'être étrangement ballotté par la fortune, les correspondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet[2] du 29; c'est même avec bien de la peine que je fais passer cette lettre, si elle est assez heureuse de passer.

Ma position n'est pas si désespérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne; je n'ai pas le courage abattu; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de positif sur cet article, c'est que j'ai de l'honneur pour dix, et que, quelque malheur qui m'arrive, je me sens incapable de faire une action qui blesse le moins du monde ce point si sensible et si délicat pour un homme qui pense en preux chevalier, et si peu considéré de ces infames politiques qui pensent comme des marchands.

Je ne sais rien de ce que vous avez voulu me faire savoir; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais : 1° De la faire conjointement avec mes

[1] * Louise-Dorothée de Saxe-Meinungen, duchesse de Saxe-Gotha. Voltaire, depuis 1753, n'avait pas cessé d'être en commerce de lettres avec cette princesse, mais nos prédécesseurs n'ont pu recueillir que celle qui, dans la *Correspondance*, porte le n° MDCCCCV. (CLOG.)

[2] * La lettre que devait contenir ce paquet, du 29 auguste, est restée inconnue. (CLOG.)

fidèles alliés; 2° de la faire honorable et glorieuse. Voyez-vous! il ne me reste que l'honneur, je le conserverai au prix de mon sang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propose rien qui répugne à la délicatesse de mes sentiments. Je suis dans les convulsions des opérations militaires; je suis comme les joueurs qui sont dans le malheur, et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtresse volage. J'ai affaire à de si sottes gens, qu'il faut nécessairement qu'à la fin j'aie l'avantage sur eux. Mais qu'il arrive tout ce qu'il plaira à sa *sacrée majesté le Hasard*[1], je ne m'en embarrasse pas. J'ai jusqu'ici la conscience nette des malheurs qui me sont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada, sont des arguments capables de rendre la raison aux Français, auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétrissante. Après avoir combattu avec succès contre toute l'Europe, il serait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penser; vous ne me trouverez pas à l'eau rose; mais Henri IV, mais Louis XIV, mes ennemis mêmes, que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix; mais il faut prendre l'esprit de son état. Voilà tout ce que je peux vous dire jusqu'à présent. Dans trois ou quatre semaines la correspondance sera plus libre, etc.

FÉDÉRIC.

[1] * Voyez plus haut la lettre MMDLXXXVIII. (CLOG.)

LETTRE MMDCLX.

A M. VERNES.

23 septembre [1].

All that is, is right.

Voilà deux rois assassinés [2] en deux ans, la moitié de l'Allemagne dévastée, quatre cent mille hommes massacrés, etc., etc., etc.

Quelques curieux disent que les révérends pères de la compagnie de Jésus-Christ ont empoisonné le roi d'Espagne, et prétendent en avoir des preuves; *ipsi viderint.* Tout le monde crie dans les rues à Paris : *Mangeons du jésuite, mangeons du jésuite* [3] ! C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable qui semble supposer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres damnés de sociniens, qui niez aussi la chute

[1] * Cette lettre, imprimée avec celles de 1758, dans l'édition de Kehl, ne peut être que de 1759, d'après les allusions qu'elle contient. (Clog.)

[2] * Louis XV, le 15 janvier 1757; Joseph Ier (roi de Portugal), le 3 septembre 1758. — Quant au roi d'Espagne, Ferdinand VI, il venait de mourir le 10 auguste 1759. (Clog.)

[3] * Voyez le chap. xvi de *Candide.* — *Candide* ne parut pas à Paris avant février 1759, et la lettre de Voltaire à Thieriot, du 10 mars suivant, est la première où il en soit directement question. (Clog.)

d'Adam, la divinité du Verbe, la procession du Saint-Esprit, et l'enfer.

Nous sommes un peu brouillés pour les odes; cependant ma rapsodie sera à vos ordres; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous; car, tout soi-disant prêtre que vous êtes, et tout orthodoxe que je suis, je vous aime de tout mon cœur.

Gratias ago du journaliste anglais; c'est un bon vivant.

LETTRE MMDCLXI.

A MADAME D'ÉPINAI.

L'ami Hume[1] me vient, madame; je vous remercie de votre bonté, et je vous supplie de contremander votre autre Hume. Mais j'ai l'honneur de vous avertir que je fais plus de cas de votre conversation que de tous les Hume du monde, et qu'il est fort triste pour moi que vous habitiez une ville. Tous les philosophes devraient vivre à la campagne; à Épinai, madame, à Épinai. Je me flatte que l'inoculé[2] se porte mieux que vous. Nos dames vous présentent leurs obéissances.

[1]* Il s'agit sans doute ici de quelque ouvrage philosophique de David Hume. (Clog.)

[2]* Probablement le fils de madame d'Épinai. (Clog.)

LETTRE MMDCLXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 septembre.

Cette lettre vous sera rendue, mon cher et illustre confrère, par M. l'abbé de Saint-Non[1], neveu de M. de Boullongne, qui va en Italie pour y voir les chefs-d'œuvre des arts, y entendre de bonne musique, et y connaître les bouffons de toute espèce que ce pays renferme. Il passe par Genève pour aller à Rome, et, avant d'aller demander la bénédiction du pape, il souhaite recevoir la vôtre. Si feu votre ami Benoît XIV vivait encore, je vous demanderais une lettre de recommandation pour notre voyageur; mais la philosophie a perdu jusqu'au pape. Je me borne donc à vous prier de procurer à M. l'abbé de Saint-Non tous les agréments qui dépendront de vous, parmi les hérétiques avec lesquels vous vivez. Il vous rapportera des indulgences, et vous assurera, en attendant, de toute la reconnaissance que j'aurai de ce que vous voudrez bien faire pour lui. Si vous le présentez à quelqu'un de nos sociniens honteux, gardez-vous bien de prononcer mon nom; il est trop mal sur leurs papiers. Je crois, au reste, que notre voyageur est peu curieux de so-

[1] * J. Cl. Richard, abbé de Saint-Non, petit-fils, par sa mère, du peintre Louis Boullongne mort en 1674, était né à Paris en 1727. Il est connu par son *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, publié de 1781 à 1786. — Reçu conseiller-clerc au Parlement en 1749, il s'était lassé d'être exilé par le *bon plaisir*, et il venait de donner sa démission. Le pasteur Vernes, à qui J. J. Rousseau avait aussi recommandé Saint-Non, présenta cet abbé voyageur à Voltaire.

(CLOG.)

ciniens comme eux ; il leur préfère un catholique comme vous, et il va chercher à Genève ce qu'il aurait dû trouver à Paris. Adieu, mon cher philosophe ; ne m'oubliez pas auprès de madame Denis.

LETTRE MMDCLXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er octobre.

A MON CHER ANGE.

Il saura que, sur ses ordres, on transcrit à force *la Chevalerie*, et qu'on l'enverra incessamment, comme affaire du conseil, à M. de Courteilles. Pour *la Femme qui a raison*, patience, s'il vous plaît ; ce serait deux femmes qui auraient raison en un jour, et c'est trop à la comédie. Pour madame Scaliger, qui fait la troisième, elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de ses *remontrances*. Au reste, nous jouons après-demain *Mérope* sur mon petit théâtre vert et or. Vous voyez bien, mes divins anges, qu'en fesant le rôle de Narbas, fesant bâtir, fesant mes vendanges, et fesant battre en grange, je ne peux guère songer à *la Femme qui a raison*.

A M. DE CHAUVELIN L'AMBASSADEUR.

Si son excellence prend ce chemin de Genève, nous tâcherons de lui donner *la Chevalerie*, sur mon théâtre grand comme la main; et, si elle lui plaît, nous serons bien fiers. Tous les spectateurs feront serment de n'en point parler, et je réponds que Paris n'en saura rien. Nous voudrions seulement savoir quand monsieur l'ambassadeur passera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remerciements.

A M. DE CHAUVELIN L'INTENDANT.

Puisque ma sangsue[1] ne sert qu'à le faire rire, je m'accommode sérieusement avec elle; j'aime à payer ce qui est dû, mais injustice et rapacité révoltent ma bile, et l'allument. Je suppose que M. de Chauvelin a toujours la rage du bien public.

A M. DE CHAUVELIN[2] L'ABBÉ.

Qu'il soit averti que les *remontrances* du Parle-

[1] * Voyez plus haut la lettre MMDCLV à Chauvelin, l'intendant des finances. (CLOG.)

[2] * La lettre MCCCCX est adressée à Chauvelin, conseiller de la troisième chambre des enquêtes. (CLOG.)

ment n'ont réussi dans aucun pays de l'Europe. Il est triste d'avoir la guerre contre les Anglais; mais, puisqu'ils nous battent, il faut bien que nous payions l'amende.

A MAITRE OMER DE FLEURI.

A qui en avez-vous, maître Omer? Votre frère l'intendant[1] est aimable; mais quelle fureur avez-vous d'être un petit Anitus? On se moque de vous, et de vos discours, et de vos dénonciations. Mon Dieu, que cela est bête!

Somme totale. — Le sens commun paraît exilé de France, mais il réside chez mes anges avec la bonté et l'esprit.

N. B. Comment pourrons-nous parler de ces grands chevaliers, et dire que

Tout Français est à craindre. . . . .
Tancrède, act. I, sc. I.

tandis que tout le monde nous donne sur les oreilles? Ah! mon divin ange, que j'ai bien fait de me composer une petite destinée indépendante! que j'ai bien choisi mes retraites! que je m'y moque du genre humain!

[1] * J. Fr. Joli de Fleuri, intendant de Bourgogne depuis 1749. (CLOG.)

« Atque metus omnes, strepitumque Acherontis avari
« Subj*icio* pedibus [1]. »

Mais mon refrain, mon triste refrain, est toujours que je mourrai sans avoir revu mon cher ange. Il n'y a pas d'apparence que je revienne dans le pays des Anitus et des Fréron. Je suis continuellement partagé entre le bonheur extrême dont je jouis, et la douleur de votre absence.

LETTRE MMDCLXIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE [2] DE DIRAC,

A ANGOULÊME.

1er octobre.

Monsieur, la confiance que vous voulez bien me témoigner, et le goût que vous avez pour la vérité, me touchent sensiblement. Vous avez perdu, dites-vous, des protecteurs; mais vous êtes, sans doute, votre protecteur vous-même; on n'a besoin de personne quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'Aidie a pris il y a long-temps le parti de se retirer chez lui; il s'est procuré par-là

[1] * Voyez les vers 491 et 492 du liv. II des *Géorgiques*. (Clog.)

[2] * Le marquis d'Argence, seigneur de Dirac, commune située à deux lieues d'Angoulême, était un ancien officier retiré dans ses terres avec le titre de chevalier de Saint-Louis. Il alla voir Voltaire au mois de septembre 1760, et leur correspondance ne cessa qu'en 1778. (Clog.)

une vie heureuse et longue. Il n'y a personne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ses travaux; pourquoi donc ne pas aller au but de bonne heure? On est égal aux rois, quand on sait vivre heureux chez soi.

Quant aux objets de métaphysique dont vous me faites l'honneur de me parler, ils méritent votre attention. Il est bien vrai que, dans les lois de Moïse, il n'est jamais parlé de l'immortalité de l'ame, ni de récompenses et de peines dans une autre vie; tout est temporel; et l'Anglais Warburton [1], que M. Silhouette a traduit en partie, prétend que Moïse n'avait pas besoin de ce ressort pour conduire les Hébreux, parcequ'ils avaient Dieu pour roi, et que ce roi les punissait sur-le-champ quand ils avaient fait quelque faute. Cependant il est clair que, du temps de Moïse, les Égyptiens avaient embrassé le dogme et l'existence d'une ame aérienne et éternelle, qui devait se rejoindre au corps après une multitude de siécles. C'est pour cette raison qu'on embaumait les corps, afin que l'ame les retrouvât, et qu'on bâtissait des tombeaux en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et d'un enfer se trouve dans l'ancien *Zoroastre*, contemporain de Moïse, dont les titres et les opinions nous ont été conservés dans le *Sadder*.

[1] * *Dissertation sur l'union de la religion et de la politique.* — Voyez le *Dictionnaire philosophique*, tom. VI. (Clog.)

La même opinion est confirmée dans les poésies d'Homère. Il est vrai qu'on n'avait pas l'idée d'un esprit pur; l'ame, chez tous les anciens, était un air subtil; mais il n'importe quelle fut son essence; le grand intérêt des sociétés demandait qu'elle fût immortelle, et qu'après sa mort on pût lui demander compte. Démocrite, Épicure, et plusieurs autres, combattirent ce sentiment; ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas besoin d'un enfer pour être vertueux; que l'idée de l'enfer fesait plus de mal que de bien; que l'ame n'est pas un être à part; que c'est une faculté de sentir, de penser, comme les arbres ont de la nature la faculté de végéter; qu'on sent par les nerfs, qu'on pense par la tête, comme on touche avec les mains, et qu'on marche avec les pieds.

Pour Platon et Socrate, il est indubitable qu'ils croyaient l'ame immortelle. Ce dogme a été le plus universellement répandu; il paraît le plus sage, le plus consolant et le plus politique. Pour peu que vous lisiez, monsieur, les bons livres traduits en notre langue, vous en saurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire; et, avec l'esprit juste que vous avez, vous vous formerez des idées saines de toutes ces choses qui nous intéressent véritablement. Vous avez grande raison de rejeter toutes les idées populaires; jamais les sages n'ont pensé comme le peuple. Saint Crépin est le saint des cor-

donniers, sainte Barbe est la sainte des vergettiers; mais la vérité est la sainte des philosophes.

En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne connaît plus que sa charrue et ses vignes.

Je trouve que la meilleure philosophie est celle de cultiver ses terres.

Je me croirais fort heureux, si je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes ermitages.

LETTRE MMDCLXV.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Tournai, 6 octobre.

Monsieur, je vous avais déjà fait compliment sur l'heureux succès de vos armes, lorsque j'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de Soltikof a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice et à l'empire de Russie. Le terme d'*honneur* doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en dise un certain homme[1] qui a mis son honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguste impé-

[1] * Le roi de Prusse. (Clog.)

ratrice. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pris part à la gloire de votre nation; tous les événements ont justifié ma manière de penser. Je vois, avec la plus sensible joie, que la digne fille de Pierre-le-Grand perfectionne tout ce que son père a commencé. Le bruit a couru dans nos Alpes que sa santé avait été dérangée; j'en ai ressenti de bien vives alarmes. Nous fesons mille vœux, dans mes retraites, pour la durée et la prospérité de son régne.

Le premier tome[1] de l'*Histoire de Pierre-le-Grand* serait déja parvenu à votre excellence, si les personnes que j'emploie étaient aussi diligentes que je l'ai été. La vie est bien courte, et tout ouvrage est bien long. Je consacrerai ce qui me reste de vie à travailler au second volume, aussitôt que j'aurai les matériaux nécessaires. Il n'y a point d'occupation qui me soit plus précieuse; et, si je suis assez heureux pour seconder vos nobles intentions, je n'aurai jamais si bien employé mon temps. Mais je regretterai toujours de n'avoir pu voir la ville que Pierre-le-Grand a fondée, et vous, monsieur, qui faites fleurir les arts et les vertus dans le plus grand empire de la terre.

[1] * Voltaire, vers le milieu de novembre suivant, adressa ce volume à Schowalow avec la date de MDCCLIX au bas du titre; mais cette première moitié de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand* ne commença à se répandre dans le public que dix mois plus tard, sous la date de MDCCLX. (CLOG.)

Je serai toute ma vie, avec l'attachement le plus respectueux et le plus sincère, etc.

LETTRE MMDCLXVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

6 octobre.

Quand on a mal aux yeux, madame, on n'écrit pas toujours de sa main; si je deviens aveugle, je serai bien fâché. Ce n'était pas la peine de me placer dans le plus bel aspect de l'univers. Eh bien! madame, êtes-vous comprise dans tous les impôts? vos fiefs d'Alsace sont-ils sujets à cette grêle? N'ai-je pas bien fait de choisir des terres libres, exemptes de ces tristes influences? Avez-vous auprès de vous monsieur votre fils? N'a-t-on pas au moins confirmé sa pension, qu'il a si bien méritée par sa valeur et par sa conduite dans cette malheureuse bataille[1]? L'armée n'a-t-elle pas repris un peu de vigueur? Nous avons besoin de succès pour parvenir à une paix nécessaire. Je suis toujours étonné que le roi de Prusse se soutienne; mais vous m'avouerez qu'il est dans un état pire que le nôtre. Chassé de Dresde et de la moitié au moins de ses états, entouré d'ennemis, battu par les Russes, et

[1] * Celle de Minden, du 1er auguste précédent. (CLOG.)

ne pouvant remplir son coffre-fort épuisé, il faudra probablement qu'il vienne faire des vers avec moi aux Délices, ou qu'il se retire en Angleterre, à moins que, par un nouveau miracle, il ne s'avise de battre toutes les armées qui l'environnent; mais il paraît qu'on veut le miner et non le combattre. En ce cas, le renard sera pris; mais nous payons tous les frais de cette grande chasse. Je ne sais aucune nouvelle de Paris ni de Versailles, je ne connais presque plus personne dans ce pays-là. J'oublie, et je suis oublié. Le mot d'oubli, madame, n'est pas fait pour vous. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Le Silhouette, qui rogne les pensions, en a pris pour lui une assez forte[1]. *Bravo.*

LETTRE MMDCLXVII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

6 octobre.

M. le prince de Beaufremont, mon cher ami, a été un peu plus occupé de cette campagne des

[1] * Si l'on croit ce qu'en dit Grimm (*Correspondance littéraire*, 1er février 1767), Silhouette trouva le secret de se faire *une rente viagère de* 60,000 *livres*, en achetant à vil prix, sur la place, des effets qui n'avaient nul crédit, *et qu'il fit ensuite prendre au roi, pour*

Hanovriens et des Hessois, que des Goll; cependant il n'a point négligé leurs affaires; il a écrit à M. le maréchal de Belle-Ile, lequel a recommandé tous les Goll à M. l'intendant d'Alsace. J'ai eu l'insolence, moi qui vous parle, d'écrire aussi pour m'informer du résultat; mais ce résultat n'est pas jusqu'à présent trop favorable à MM. Goll. On dit qu'un Goll ne peut succéder à un catholique, et qu'un damné ne peut avoir la place d'un élu. Pour peu que cette affaire devienne matière de foi, ni vous ni moi n'y aurons grand crédit. Mon avis est qu'on attende un peu, et qu'on s'en remette à la Providence; je tiens que voici un très mauvais temps pour se ruiner en procès; un troisième vingtième doit rendre les hommes sages. J'en parle en homme désintéressé, car toutes mes terres sont libres et ne paient rien. Je ne veux pourtant pas dire avec Lucréce:

« Suave mari magno, etc. »

Lib. II, v. 1.

Quoique je sois au port, je plains fort ceux qui sont dans le bateau. Je cultive de plus beaux jardins que ceux de Candide; mais j'ai bien peur que vous ne soyez de mauvaise humeur comme Martin. Mille compliments à madame votre femme;

comptant, à leur première valeur. — Voyez plus bas la fin de la lettre MMDCLXIX. (CLOG.)

ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de monsieur et de madame de Klinglin. V.

LETTRE MMDCLXVIII [1].

A MADAME D'ÉPINAI.

Vos *cartons* sont pour moi, madame, les *Cartons* de Raphaël, quand ils sont ornés d'un mot de votre main. Il y a une suite aux *Entretiens* [2] chinois; mais elle est au magasin de Fernex [3]. On vous la donnera, mais ce serait à vous à donner, et vous ne voulez que recevoir. La gourmande Denis se porte mieux. Le philosophe est à vos pieds. A propos, la gourmande est philosophe aussi, car on l'est avec des faiblesses.

Dieu vous en donne! V.

[1] * Cette petite lettre, où il s'agit des *cartons* de la *belle philosophe*, fait partie des billets que Voltaire lui écrivit, sur des morceaux de carton, depuis le mois de novembre 1757 jusqu'à celui d'octobre 1759. D'autres, en plus grand nombre, furent écrits sur de simples cartes à jouer. M. Bernard d'Héri, d'Auxerre, qui a bien voulu communiquer à M. Delangle les originaux autographes de ces billets, en possède douze sur des cartes, et huit sur des cartons. (Clog.)

[2] * Allusion au morceau intitulé *Cu-Su et Kou, ou Entretiens de Cu-Su, disciple de Confutzée, avec le prince Kou.* Il est, sous le n° XXI, dans le tom. I des *Dialogues*, et il parut en 1764 sous le titre de *Catéchisme chinois*, dans la première édition du *Dictionnaire philosophique*. La *suite* de ces *Entretiens* était très probablement le *Catéchisme du Japonais*, imprimé dans le tom. I des *Dialogues*, n° XXII, avec le titre de *l'Indien et le Japonais*. (Clog.)

[3] * Véritable orthographe du nom de Fernei, que Voltaire, suivant l'ancienne routine, écrivait habituellement avec un Y. (Clog.)

LETTRE MMDCLXIX[1].

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 13 octobre.

Il est bien triste, madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu sourd[2]; je vous plains moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des sourds décidé. Certainement c'est celui qui ne vous entend point qui est le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous, madame, parceque votre imagination a toujours été selon mon cœur; mais je ne vous passe point de vouloir me faire lire les romans anglais, quand vous ne voulez pas lire l'*Ancien-Testament*. Dites-moi donc, s'il vous plaît, où vous trouvez une histoire plus intéressante que celle de Joseph devenu contrôleur-général en Égypte, et reconnaissant ses frères. Comptez-vous pour rien Daniel, qui confond si finement les deux vieillards? Quoique Tobie ne

[1]* Cette lettre répond à celle que madame du Deffand écrivit à Voltaire le 1er octobre 1759. — On trouve à la suite des *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole* (Paris, Ponthieu, 1824), quatre-vingt-dix *Lettres* adressées par cette dame à Voltaire, du 1er octobre 1759 au 2 décembre 1775 inclusivement. Nous y renvoyons le lecteur. (Clog.)

[2]* Le président Hénault, l'un des anciens amants de la marquise. (Clog.)

soit pas si bon, cependant cela me paraît meilleur que *Tom-Jones*, dans lequel il n'y a rien de passable que le caractère d'un barbier.

Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger; mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a assez faim pour dévorer l'*Ancien-Testament!* Ne vous en moquez point; ce livre fait cent fois mieux connaître qu'Homère les mœurs de l'ancienne Asie; c'est, de tous les monuments antiques, le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier situé entre Babylone, Tyr et l'Égypte, qui ignore pendant six cents ans le dogme de l'immortalité de l'ame, reçu à Memphis, à Babylone et à Tyr? Quand on lit pour s'instruire, on voit tout ce qui a échappé lorsqu'on ne lisait qu'avec les yeux.

Mais vous, qui ne vous souciez pas de l'histoire de votre pays, quel plaisir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Égypte et de Babylone? J'aime les mœurs des patriarches, non parcequ'ils couchaient tous avec leurs servantes, mais parcequ'ils cultivaient la terre comme moi. Laissez-moi lire l'Écriture sainte, et n'en parlons plus.

Mais vous, madame, prétendez-vous lire comme on fait la conversation? prendre un livre comme on demande des nouvelles? le lire et le laisser là?

en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troisième? En ce cas, vous n'avez pas grand plaisir.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion; il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'ame continuellement; cela est difficile à trouver, et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée; vous voulez seulement vous amuser, je le vois bien; et les amusements sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien, vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'Arioste. Vous vous pâmeriez de joie; vous verriez la poésie la plus élégante et la plus facile, qui orne, sans effort, la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'Arioste; tout est plat devant lui, et sur-tout la traduction de notre Mirabaud[1].

Si vous êtes une honnête personne, madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de *la Pucelle*, que personne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché d'imiter, quoique très faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand homme. Je n'en approche point du tout; mais j'ai donné au

[1]* J. B. de Mirabaud, mort le 24 juin 1760. Une nouvelle édition de sa traduction de *Roland furieux* avait paru en 1758. (Clog.)

moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut que votre ami [1] soit votre lecteur, et ce sera un quart d'heure d'amusement pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous lirez cela quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre ame aura besoin de bagatelles; car point de plaisir sans besoin.

Si vous aimez un tableau très fidèle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'*Histoire générale* des sottises du genre humain (que j'ai achevé très impartialement). J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parcequ'on en avait imprimé déja quelques fragments; mais je suis devenu depuis plus hardi que je n'étais; j'ai peint les hommes comme ils sont.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France n'est encore qu'une chaîne honteuse. Toutes vos grandes *Histoires de France* sont diaboliques, non seulement parceque le fond en est horriblement sec et petit, mais parceque les Daniel sont plus petits encore. C'est un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde, depuis Raoul et Eudes jusqu'à la personne de Henri IV et au grand siècle de Louis XIV. Nous avons été de sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

[1] * Le président Hénault. (Clog.)

Nous n'avons même que depuis trente ans appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissants empires; mon ami le czar Pierre a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues; les Scythes de mon impératrice Élisabeth viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les paysans de Zell et de Wolfenbuttel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges, entre des ours et des castors, après que les Anglais ont peuplé de leurs florissantes colonies quatre cents lieues du plus beau pays de la terre; et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtissons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais, mais nous les bâtissons mal; et, quand ils daignent les prendre, ils se plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement, et à lire!

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables, qui

font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockholm et Moscou. Vos ministres, vos intendants, et vos premiers commis, n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, madame? Le duc d'Orléans régent[1] daigna un jour causer avec moi au bal de l'Opéra; il me fit un grand éloge de Rabelais, et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais. Je l'ai repris depuis, et, comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué en français les *OEuvres philosophiques* de feu milord Bolyngbrocke. C'est un prolixe personnage, et sans aucune méthode, mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raison. Il y a un autre Anglais qui vaut bien mieux que lui; c'est Hume[2], dont on a

[1] * On croit que madame du Deffand, qui *plut et faillit beaucoup* dans sa jeunesse, fixa un moment les goûts passagers de ce prince. (CLOG.)

[2] * David Hume. — Jean-Bernard Mérian avait publié en 1758

traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer.

Plût à Dieu, madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidèlement le *Conte du Tonneau*[1], du doyen Swift! c'est un trésor de plaisanteries dont il n'y a point d'idée ailleurs. Pascal n'amuse qu'aux dépens des jésuites; Swift divertit et instruit aux dépens du genre humain. Que j'aime la hardiesse anglaise! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent! C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser penser qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, madame, la faible traduction[2] du faible *Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux; l'abbé de Rothelin m'assura que tout le reste était bien au-dessus. Je pris le cardinal de Polignac pour un ancien Romain, et pour un homme supérieur à Virgile; mais, quand son poëme fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est: poëme sans poésie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui

l'*Essai philosophique sur l'entendement humain*, et en 1759 il mit au jour l'*Histoire naturelle de la religion*, ouvrages traduits par lui de l'anglais de Hume. (CLOG.)

[1]* *The Thale of a Tub;* titre qu'on eût mieux rendu par celui de *Conte borgne*, ou *Conte de ma mère l'Oie*. (CLOG.)

[2]* Par J. P. de Bougainville; 1749. (CLOG.)

se trouvent dans Lucrèce, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnements n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise traduction par un baron des Coutures. Je mettrai, si je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai.

En attendant, seriez-vous assez hardie pour vous faire lire seulement quarante ou cinquante pages de ce des Coutures? Par exemple, livre III, page 281, tome Ier, à commencer par les mots, *on ne s'aperçoit point*, il y a en marge, XIIe argument. Examinez ce XIIe argument jusqu'au XXVIIe, avec un peu d'attention, si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps; et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de cinquante pages de ce troisième livre; c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées du vulgaire; c'est le plus ferme rempart contre la misérable[1] superstition. Et, quand on songe que les trois quarts du sénat romain, à commencer par César, pensaient comme Lucrèce, il faut avouer que nous sommes

[1] * L'*infame*, comme l'appelle Voltaire dans la lettre MMDCXIX. (CLOG.)

de grands polissons, à commencer par Joli de Fleuri.

Vous me demandez ce que je pense, madame; je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il? à rien du tout. Lisez la parabole du *Bramin*[1], que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte à jouir, autant que vous le pourrez, de la vie qui est peu de chose, sans craindre la mort, qui n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage[2] dont vous me parlez tombe moins sur vous que sur un autre. Sauve qui peut! Demandez à votre ami si, en 1708 et en 1709[3], on n'était pas cent fois plus mal; ces souvenirs consolent.

La première scène de la pièce de Silhouette a été bien applaudie; le reste est sifflé[4]; mais il se

[1]* L'*Histoire d'un bon Bramin*; *Romans*, tom. II. — Cette *Histoire*, ou *parabole*, est de 1759. (CLOG.)

[2]* Il s'agissait de *dix ou douze édits* que le gouvernement venait de publier, relativement à de nouvelles taxes. (CLOG.)

[3]* En 1709 Voltaire mangea du pain d'avoine au collège des *jésuites*, autrement de *Louis-le-Grand*. (CLOG.)

[4]* On venait de donner à Silhouette (selon madame du Deffand, lettre du 1er octobre 1759 à Voltaire) « 60,000 livres de rente viagère, dont 20,000 sur la tête de sa femme. » (CLOG.)

peut très bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre; jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

LETTRE MMDCLXX.

A MADAME D'ÉPINAI.

Comment se porte ma belle philosophe? Depuis huit jours on parle beaucoup à Paris de certaines choses; je compte sur votre amitié et sur celle de M. Grimm[1], et je recommande à vos bontés la tranquillité du vieux philosophe qui ne veut point boire de ciguë.

LETTRE MMDCLXXI.

A M. D'ALEMBERT.

15 octobre.

Je trouve, mon cher philosophe, qu'un conseiller du Parlement n'a rien de mieux à faire que

[1]* Grimm dut quitter Genève du 16 au 18 octobre 1759, pour s'en retourner à Paris avec madame d'Épinai, absente de cette dernière ville depuis environ deux ans. (Cloc.)

d'aller en Italie. M. l'abbé de Saint-Non m'a paru digne de ce voyage que vous vouliez faire. Si jamais l'envie vous en reprend, passez hardiment par Genève, et seulement ne donnez plus sur nous la préférence à des prêtres sociniens. Vous êtes bien bon de songer s'ils existent. S'ils osaient, ils reconnaîtraient Jésus-Christ pour Dieu, s'ils pouvaient à ce prix assister à mes spectacles, et être admis au petit théâtre que j'ai fait à Tournai, tout près des Délices. Les Génevois se battent pour avoir des rôles.

Vous avez daigné accabler ce fou de Jean-Jacques par des raisons[1], et moi je fais comme celui qui, pour toute réponse à des arguments contre le mouvement, se mit à marcher. Jean-Jacques démontre qu'un théâtre ne peut convenir à Genève, et moi j'en bâtis un. De meilleurs philosophes que Jean-Jacques écrivent sur la liberté, et moi je me fais libre. Si quelqu'un est en souci de savoir ce que je fais dans mes chaumières, et s'il me dit: *Que fais-tu là, maraud?* je lui réponds: *Je règne;* et j'ajoute que je plains les esclaves. Votre pauvre Diderot s'est fait esclave des libraires, et est devenu celui des fanatiques. Si j'avais un terme plus fort que celui du mépris et de l'exécration, je m'en servirais pour tout ce qui se passe à Paris. Vous êtes

[1] * *Lettre* à J. J. Rousseau sur l'article *Genève*. (CLOG.)

né, mon cher philosophe, dans le temps de madame de La Raubière; vous me demanderez ce que c'est; madame de La Raubière disait que c'était un f.... temps.

J'ai entendu parler d'un frère l'Arrivée[1], jésuite, qui confesse, dit-on, Mesdames, et qui est à la cour en grand crédit. On dit que c'est le plus pétulant idiot qui soit dans l'Église de Dieu. Ne trouvez-vous pas que le nom de l'Arrivée est celui d'un valet de comédie? On dit que ce maroufle se mêle d'être persécuteur. Quand il s'agit de faire du mal, les jansénistes, les molinistes, se réunissent; et tous les philosophes sont ou dispersés ou ennemis les uns des autres. Quels chiens de philosophes! ils ne valent pas mieux que nos flottes, nos armées, et nos généraux. *Luc* se débat violemment, mais *Luc* périra, je vous en réponds. C'est un maître fou dangereux, et c'est bien dommage.

« Suave mari magno, etc. »

LUCR., lib. II, v. 1.

Je finirai ma vie en me moquant d'eux tous; mais je voudrais m'en moquer avec vous. Je vous embrasse en Confucius, en Lucrèce, en Cicéron, en Julien, en Collins, en Hume, en Shaftesbury, en Middleton, Bolyngbroke, etc., etc.

[1] * Ou Larivet. — M. Dulaure le cite dans son *Histoire de Paris*,

LETTRE MMDCLXXII.

A MADAME D'ÉPINAI.

Octobre.

Ma belle et chère philosophe est instamment suppliée d'envoyer chercher sur-le-champ frère Cramer, et de lui recommander frère Berthier, sans perdre un seul instant : il est vrai que frère Berthier est mort le 12, mais il a apparu le 14, et son *apparition* sera peut-être plus agréable que sa *mort*[1].

A mardi, ma belle philosophe. Oolla et Ooliba vous font mille compliments.

LETTRE MMDCLXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

L'état de la question est de savoir si, dans la loi des Juifs, il leur est commandé de croire une autre vie ; si on leur promet le ciel après la mort, et si on les menace de l'enfer.

tom. VII, pag. 390, seconde édition, comme ayant dit en octobre 1756 que Louis XV était un *persécuteur* et un *benêt*. (CLOG.)

[1] * Voyez, dans le volume des *Facéties*, la *Relation de la maladie*, etc., *du jésuite Berthier*. (CLOG.)

Or, dans la loi des Juifs, il n'y a pas un seul mot de ces promesses, de ces menaces, ni de cette croyance. Arnauld, dans son *Apologie de Port-Royal*, l'avoue formellement. « C'est le comble de « l'ignorance, dit-il, de ne pas admettre cette vé- « rité, qui est une des plus communes. Les pro- « messes de l'*Ancien-Testament* n'étaient que tem- « porelles et terrestres; les Juifs n'adoraient un « dieu que pour les biens charnels. » Il est indubitable que, dans le temps où l'on prétend que le *Pentateuque* fut écrit, les Chaldéens, les Syriens, les Perses, les Égyptiens, admettaient l'immortalité de l'ame. Il faut savoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chaldéen *ruah*, traduit en grec par πνεῦμα, et chez les Latins par *anima*; il voulait dire souffle, vent, vie, ce qui anime; et ce mot est toujours pris pour la vie dans le *Pentateuque*.

Les songes dans lesquels l'on voit souvent ses amis morts, et dans lesquels on s'entretient avec eux, firent aisément croire qu'on avait vu les ames des morts. Ces ames étaient corporelles; c'était un vent, c'était une ombre légère qui avait la figure du corps, c'étaient des mânes. Il n'y a pas un seul mot dans toute l'antiquité, jusqu'à Platon, qui puisse faire croire que l'ame eût jamais passé pour un être absolument immatériel.

Thaut, Sanchoniathon, Bérose, les fragments

d'Orphée, Manéthon, Hésiode, tous les anciens qui ont dit, sans connaître les livres juifs, que Dieu fit l'homme à son image, crurent Dieu corporel; et le *Pentateuque* ne parle jamais de Dieu que comme d'un être corporel.

Dans ce *Pentateuque* il n'y a pas un seul mot concernant la spiritualité immatérielle de Dieu ni de l'ame humaine. Ceux qui, trompés par quelques mots équivoques, épars dans les prophètes, prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'ame immortelle, et des récompenses et des peines après la mort, devraient considérer qu'ils font de Moïse ou un ignorant bien grossier, puisqu'il n'annonce pas ce que les autres Juifs savaient, ou un fourbe bien malavisé, si, étant instruit de ce dogme si utile, il n'en fesait pas usage.

La défense faite dans le *Deutéronome*, chap. XVIII, *de consulter les sorciers ou voyants, les pythons*, et de demander la vérité aux morts, n'a rien de commun avec l'espérance d'être récompensé dans la vie future.

Cette défense prouve seulement ce qu'on sait assez, c'est qu'en Égypte, en Chaldée, et en Syrie, il y avait des prophètes, des voyants, des sorciers, qui se mêlaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre ossement sous son lit, pour voir en songe l'ombre d'un mort. Ces superstitions très anciennes ont duré jusqu'à nos jours. Le *Pentateuque* veut

que l'on consulte l'Urim et le Thummim, et non d'autres oracles; les prêtres juifs, et non d'autres prêtres; les voyants juifs, et non d'autres voyants.

Au reste, il est prouvé par ce mot de *python*, qui se trouve dans le *Deutéronome*, que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité, quand les Juifs commencèrent à entendre parler du serpent Python et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très tard, et sont un peuple très moderne, en comparaison des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la superstition, la barbarie des Juifs ne doit avoir aucune influence sur les hommes raisonnables qui vivent aujourd'hui.

LETTRE MMDCLXXIV[1].

A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, 19 octobre.

Voici probablement, madame, la cinquantième lettre que vous recevez de Genève. Vous devez être

[1] * Cette lettre n'est pas entièrement *inédite;* on en trouve une partie dans le tom. III des *Mémoires et Correspondance de madame d'Épinai*, pag. 284 et 285. Cette dame a cru devoir y faire quelques changements et en retrancher plusieurs phrases, en y ajoutant, avec d'autres changements encore, le second alinéa de la lettre MMDCXCVIII. (CLOG.)

excédée des regrets ; cependant il faut bien que vous receviez les miens. Cela est d'autant plus juste, que j'ai profité moins qu'un autre du bonheur de vous posséder. Ceux qui vous voyaient tous les jours ont de terribles avantages sur nous. Si vous aviez voulu leur donner encore un hiver, nous vous aurions joué la comédie une fois par semaine. Nous avons pris le parti de nous réjouir, de peur de périr de chagrin des mauvaises nouvelles qui viennent coup sur coup. J'ai le cœur français ; j'aime à donner de bons exemples ; mais, en vérité, tous nos plaisirs sont bien corrompus par votre absence et par celle du *Prophète* de Bohême. Quelle spectatrice et quel juge nous perdons !

Je suis ravi, madame, que les gens tenant le Parlement fassent accoucher des filles heureusement ; c'est penser en bons citoyens. J'espère que l'archevêque en fera autant, et que les deux puissances se réuniront pour le bien du monde. C'est par le même esprit que je vous recommande l'*infame*, à vous et à vos amis. On m'a dit que frère Berthier a été malade d'une humeur froide ; je vous supplie, madame, de daigner m'informer de sa chère santé. Lui et ses semblables sont des gens précieux au monde. S'il est rétabli, je lui conseille de déjeuner comme Ézéchiel ; c'est le régime le plus convenable aux gens qui sont en si bonne odeur.

N'est-ce pas une chose honteuse que des Anglais, qui ne croient pas en Jésus-Christ, prennent Surate, et aillent prendre Québec [1]; qu'ils dominent sur les mers des deux hémisphères, et que les troupes de Cassel et de Zell battent nos florissantes armées! Nos péchés en sont la cause; c'est l'*Encyclopédie* qui attire visiblement la colère céleste sur nous. Il faut que le maréchal de Contades et M. de La Clue aient fourni quelques articles à Diderot. Que de choses à dire, quand on sera à l'*v* consonne, à *Vingtième!* Le premier est-il *vingtième?* — Oui. — Le second aussi? — Oui. — Le troisième aussi? — Oui. — Sont-ce trois choses différentes? — Non. — Le troisième procède-t-il des deux autres? — Oui.

Seriez-vous assez aimable, madame, pour me faire avoir tout le procès de M. Dupleix, le pour et le contre? Je m'intéresse à l'Inde; j'y ai la plus grande partie de mon bien, et j'ai grand'peur que ces incrédules Anglais ne cassent incessamment le poignet du trésorier de la Compagnie; Abraham Chaumeix ne le lui remettra pas. Il n'y a, au bout du compte, que Tronchin qui fasse des miracles. Je le canonise pour celui qu'il a opéré sur vous, et

[1]* Les Anglais prirent Québec le 18 septembre 1759. Un mois auparavant, le chef d'escadre de La Clue, commandant sept vaisseaux français, avait été battu, à la côte de Lagos, par quatorze vaisseaux anglais. (CLOG.)

je prie Dieu, avec tout Genève, qu'il vous afflige incessamment de quelque petite maladie qui vous rende à nous.

Je vous supplie, madame, de ne me pas oublier auprès de M. d'Épinai et de M. votre fils. Permettez aussi que je fasse mes compliments à M. Linant. L'oncle et la nièce vous adorent. Nous allons répéter. V.

LETTRE MMDCLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tournai, 22 octobre.

Acteurs moitié français, moitié suisses, décorateurs de mon théâtre de Polichinelle,

> Durant quelques moments *souffrez que je respire* [1],

et que je réponde à mon ange. Je devrais lui avoir déja envoyé la pièce, telle que madame Scaliger la veut. Mon ange est aussi un peu Scaliger, et je le suis plus qu'eux tous. Vous ne la reconnaîtrez pas, cette *Chevalerie*. J'en use comme dans le temps où j'envoyais à mademoiselle Desmares [2] des correc-

[1] * Boileau, satire III, v. 14. (CLOG.)

[2] * Cette actrice, nièce de la fameuse Champmêlé, créa le rôle de Jocaste dans l'*OEdipe* de Voltaire. Retirée du théâtre en 1721, elle mourut en 1753. (CLOG.)

tions dans un pâté; *hesternus error, hodierna virtus.* Si j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit des vieillards, mon cher ange; je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on me fait apercevoir d'une sottise, j'en mets vite une autre à la place.

Notre conseil n'a jamais pu adopter les négociations de M. l'ambassadeur; il sera refusé tout net; mais nous adoucirons le mauvais succès de son ambassade par une réception dont j'espère que lui et madame l'ambassadrice seront contents. D'ailleurs il entend raison; il ne voudra pas qu'un Maure envoie un espion dans Syracuse quand les portes sont fermées; il ne voudra pas que ce Maure propose de mettre tout à feu et à sang, si l'on pend une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante, que l'embarras de quatre chevaliers qui délibèreraient de sang-froid si l'on exécutera mademoiselle ou non! et puis alors comment justifier cette pauvre créature? qu'aurait-elle à dire? tout déposerait contre elle. L'abbé d'Espagnac, grand raisonneur, lui dirait : Mon enfant, non seulement vous avez écrit à Solamir, mais vous l'excitez contre nous; il est clair que vous êtes une mal-

heureuse. Elle serait forcée à dire toujours non, non, non, pendant deux actes; ce serait un procès criminel sans preuves justificatives, et Joli de Fleuri ferait brûler son billet comme un mandement d'évêque, et comme l'*Ecclésiaste*.

O juges malheureux qui, dans *vos sottes* mains,
Ten*ez si pesamment la plume* et la balance,
Combien *vos* jugements sont *aveugles* et vains!

Tancrède, act. IV, sc. VI.

Mon cher ange, on dit que la dernière pièce du traducteur[1] de Pope est sifflée; dites-moi si elle réussit à la longue. Dites-moi s'il est vrai que le duc de Broglie est le Germanicus qui ranimera les pauvres légions de Varus. Quoi! les Anglais auraient pris Surate! ah! ils prendront Pondichéri; et Dupleix en rira, et j'en pleurerai, car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel gusto grande* ne sera pas achevé; et, après avoir fait l'insolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à la porte de mon palais. Faites la paix, je vous en prie, mon cher ange.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de Choiseul s'il est content de *la Marmotte*[2].

[1]* Silhouette venait d'être remplacé (21 octobre) par Bertin, auquel succéda en 1763 Delaverdi, qui se fit appeler *de l'Averdi* en devenant contrôleur-général. (CLOG.)

[2]* Voltaire signait quelquefois ses lettres ainsi : *La Marmotte des Alpes*. (CLOG.)

Madame Denis joue bien. Nous avons un Tancréde admirable. Je crois jouer parfaitement le bon homme; je me trompe peut-être; mais je vous aime passionnément, et en cela je ne me trompe pas; autant en fait la niéce.

Je supplie mes anges de m'écrire par Genève, et non à Genève; cet *à Genève* a l'air d'un réfugié.

LETTRE MMDCLXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 octobre.

Le théâtre de Polichinelle est bien petit, je l'avoue; mais, mon divin ange, nous y tînmes hier neuf en demi-cercle assez à l'aise; encore avait-on des lances, des boucliers, et on attachait des écus et l'armet de Mambrin à nos bâtons vert et clinquant, qui passeront, si l'on veut, pour pilastres vert et or. Une troupe de racleurs et de sonneurs de cors saxons, chassés de leur pays par *Luc*, composaient mon orchestre. Que nous étions bien vêtus! que madame Denis a joué supérieurement les trois quarts de son rôle! Je souhaite, en tout, que la piéce soit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma masure de Tournai. Madame Scaliger, votre piéce a fait pleurer les vieilles et les petits garçons, les Français et les Allobroges; ja-

mais le Mont-Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adultère* n'a choqué personne; c'est le mot propre. La Sicilienne est mariée par paroles de présent, comme disent les vieux romans. *Namir*[1], *Spartacus*[2], passez les premiers; je ne suis nullement pressé. Je vous enverrai, mon cher ange, pièce, rôles et notes, dans quelque temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Si M. et madame de Chauvelin viennent dans mon ermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tournai. Une tragédie nouvelle et des truites sont tout ce qu'on peut leur donner dans mon pays; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez que M. de Chauvelin sera le jour de tous les saints chez moi; mais ne se pourrait-il pas faire qu'il fût secrétaire d'état, en attendant? Mon cher ange, si vous n'êtes pas aussi secrétaire d'état, venez nous voir en allant à Parme, car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez, en passant, votre étrange tante[3]; vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de *Luc*, qui, après avoir été frotté par mes Scythes,

[1] * Tragédie du marquis de Thibouville, représentée le 12 novembre 1759. — Toutes les éditions de Voltaire portent *Vamir* au lieu de *Namir;* et c'est ce dernier titre qu'il faut lire, à la place de *Ramire*, dans la *Correspondance*, tom. VII, pag. 174. (CLOG.)

[2] * Tragédie de Saurin, jouée le 20 février 1760, six mois avant *Tancrède*. (CLOG.)

[3] * Madame de Grolée. (CLOG.)

veut entreprendre le siége de Dresde? Cette guerre ne finira point; en voilà pour dix ans. On me mande qu'on est tout consterné et tout sot à Paris. On paie cher les malheurs de nos généraux; mais le Parlement, sur les conclusions d'Omer Joli, raccommodera tout en fesant brûler de bons ouvrages.

Votre abbé Zachée* est donc incurable! Heureusement sa maladie ne fait pas de tort à son frère l'ambassadeur; les folies sont personnelles. Et le vétillard d'Espagnac, qu'en ferons-nous? Il me paraît que ce grave personnage marche à pas bien mesurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embâté de cette négociation.

On m'écrivait que le *chose* du Portugal, comme dit *Luc,* qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jésuites à l'abbé Rezzonico, et en gardait seulement vingt-huit pour les pendre; mais ces bonnes nouvelles ne se confirment pas. Je baise le bout de vos ailes, mon divin ange.

* L'abbé Chauvelin, qui était de très petite taille. Voltaire l'appelle Zachée, par allusion à ce petit Juif qui grimpa sur un arbre pour voir passer Jésus. K. — D'Alembert, à la fin de la lettre à Voltaire du 17 novembre 1762, compare le petit abbé à un *basset à jambes torses.* (CLOG.)

LETTRE MMDCLXXVII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Au château de Tournai, 1er novembre.

Monsieur, une indisposition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne sont pas si bons que je m'en flattais, puisque ce n'est pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée; vous l'auriez sûrement embellie. Nous l'avons jouée trois fois sur mon petit théâtre de Tournai; nous avons fait pleurer tous les Allobroges et tous les Suisses du pays; mais nous savons bien que ce n'est pas une raison pour plaire à des Italiens. Ce qui pourrait me donner quelque espérance, c'est que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient à présent dans les Alpes; ces yeux sont ceux de madame l'ambassadrice de France à Turin. Elle a passé quelques jours chez moi avec monsieur l'ambassadeur; et tous deux m'ont rassuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en si peu de temps; ce ne sera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre se prosterne très humblement devant le vôtre. Nous savons ce que nous devons à nos maîtres.

J'ai reçu *la Mort de César,* traduite par M. Paradisi[1]. J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de votre langue, dans laquelle on peut tout traduire heureusement; il n'en est pas ainsi de la nôtre. Votre langue est la fille aînée de la latine. Au reste, j'attends vos ordres, monsieur, pour savoir comment je vous adresserai le paquet. J'attends quelque chose de mieux que vos ordres, c'est l'ouvrage que vous avez bien voulu me promettre.

LETTRE MMDCLXXVIII.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 4 novembre.

Mon cher ami, le plaisir ne laisse pas de fatiguer. Je vais me coucher à dix heures du matin, cela est, comme vous dites, d'un jeune homme de vingt-cinq ans. Permettez que je ne réponde pas de ma main, parcequ'elle est encore toute tremblante de la joie que j'ai eue de voir jouer Mérope par madame Denis, comme elle l'a été par mademoiselle Dumesnil dans son bon temps. Il ne manquait que vous à nos fêtes; j'espère que cet hiver nous viendrons vous enlever, vous et madame votre femme. Vous me direz peut-être qu'il

[1]* Augustin Paradisi, né aux environs de Reggio en 1736. Il traduisit aussi *Tancrède* en italien. (CLOG.)

n'est pas fort honnête d'avoir tant de plaisir, dans le temps que les affaires de notre patrie vont si mal; mais c'est par esprit de patriotisme que nous adoucissons nos malheurs.

Je vous dois sans doute des remerciements de m'avoir envoyé le porteur de votre lettre; s'il ressemble à son frère, j'aurai encore plus de remerciements à vous faire.

Madame Denis vous fait mille compliments. Je n'en peux plus; bonsoir à dix heures du matin. Je vous embrasse tendrement. V.

LETTRE MMDCLXXIX.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN [1],

AMBASSADEUR A TURIN.

4 novembre.

Vraiment c'est une justice de Dieu que mes

[1] * François-Claude Chauvelin, frère de l'intendant des finances et de l'abbé H. Phil. Chauvelin, qui porta les premiers et les plus rudes coups à la société de Jésus. — Il était ambassadeur auprès du roi de Sardaigne depuis le mois de mars 1753, et il avait épousé, en avril 1758, Agnès-Thérèse Mazade d'Argeville, fille d'un conseiller au Parlement. Il fut plus tard maître de la garde-robe du roi Louis XV, sous les yeux duquel il mourut, non pas au commencement de 1774, ainsi que le dit la *Biographie universelle*, mais en novembre 1773. Le *Dictionnaire de la noblesse* donne au marquis de Chauvelin les prénoms de *Bernard-Louis*. — Le marquis de Chauvelin, ancien député, est son fils. (CLOG.)

chevaux aient égaré vos très aimables excellences. Ils vous auraient menés par le droit chemin, s'ils vous avaient conduits dans nos chaumières; mais ils sont comme moi, ils haïssent le chemin des cours, et sur-tout n'aiment point à nous priver de votre présence. Voici le jour des contre-temps. Il y avait un petit papier dans la lettre dont vous m'honorez; j'ouvre la lettre avec madame Denis, et vous jugez bien que ce n'était pas sans précipitation; le petit papier vole dans le feu. Je me suis en vain brûlé le doigt index :

« . . . . Jàm cinis ater erat. »

Hélas! avons-nous dit, c'est l'image de nos plaisirs! Voilà comme ce qu'il y a de plus aimable au monde nous a échappé.

Allez, couple charmant, trop prompt à disparaître
De nos simples hameaux par vous seuls embellis;
Nous savons que les fleurs vont naître
Sur les glaces du Mont-Cénis.
Nous connaissons le dieu chargé de vous conduire;
S'il vous a bien traités, vous l'imitez aussi.
Vous vous faites un jeu de savoir tout séduire,
Jusqu'à l'évêque d'Anneci.

C'est un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut suivre sa vocation, et il sentira bien que la vôtre est de plaire.

Comme les portes de la ville de Jean Calvin sont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre

excellence, elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève, rempli de conscience, vous a donné, pour votre argent, les livres en question [1], pour suppléer aux œuvres du chevalier de Mouhi. Je doute que les graces de madame l'ambassadrice s'accommodent de l'outrecuidance de Rabelais; cependant il y a là de très bonnes frénésies.

Si dans le billet brûlé il y avait quelqu'un de vos ordres, il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

Mérope-Aménaïde-Denis est enchantée de vous deux. Nous fesons comme on fera à Turin, nous en parlons sans cesse; c'est une consolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra subjuguer quelque nation, allez-y tous deux; passez-y seulement trois jours, et l'affaire est faite. Vous avez rendu Genève toute française.

Couple adorable, recevez mes regrets, mon respect, mon attachement. *La Marmotte des Alpes.*

[1] * Il s'agit sans doute ici, entre autres, de *Candide*, imprimé à Genève. Voltaire feignait quelquefois alors d'attribuer ce roman à Mouhi. (Clog.)

LETTRE MMDCLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tournai, 5 novembre.

Divins anges, les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la descente qu'ils ont faite dans nos cabanes. Baucis et Philémon ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne sont pas une chose ordinaire dans les vallées du Mont-Jura. Madame de Chauvelin nous a payés comme les sirènes, en chantant d'une manière charmante, et en nous ensorcelant. J'ai retrouvé monsieur l'ambassadeur tout comme je l'avais laissé, il y a environ quatorze ans, ayant tous *les moyens de plaire*[1], sans avoir lu Moncrif, et expédiant dans ce département dix ou douze personnes à-la-fois. J'ai retrouvé ses graces et ses mœurs faciles et indulgentes, que ni les Corses ni les Allobroges n'ont pu diminuer. Vous savez que, malgré cette envie et ce don de plaire à tout le monde, vous avez le fond de son cœur, dont il distribue l'écorce par-tout. Nous nous sommes trouvés tous réunis par le plaisir de vous aimer. Combien nous avons tous parlé de vous!

[1] * Allusion à l'ouvrage de Moncrif, intitulé *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire*. (CLOG.)

combien nous vous avons regrettés! et que de châteaux en Espagne nous avons bâtis! Il est vrai que ce n'est pas actuellement en France qu'on en fait d'agréables. Les nouvelles foudroyantes qui nous ont atterrés coup sur coup ne paraissent pas rendre le séjour de Paris délicieux. Divins anges, je ne me sens porté ni à revoir Paris ni à y envoyer mes enfants. Notre *Chevalerie* demande, ce me semble, à être jouée dans un autre temps que celui de l'humiliation et de la disette. Nous l'avons jouée trois fois sur mon théâtre de marionnettes, dans ma masure de Tournai; deux fois devant les Allobroges et les Suisses, sans avoir la moindre peur. Mais, quand il a fallu paraître devant vos députés, nos jambes et nos voix ont tremblé. Nous avons pourtant repris nos esprits, et nous avons fait verser des larmes aux plus beaux et aux plus vilains visages du monde, aux vieilles et aux jeunes, aux gens durs, aux gens qui veulent être difficiles. Les deux députés célestes ont vu qu'en un mois de temps nous avions profité de tous les commentaires de madame Scaliger. Je leur laisse le soin de vous mander tout ce qu'ils pensent de la pièce et des acteurs.

Vous serez sans doute surpris que *la Chevalerie* ne vous parvienne pas avec ma lettre; mais il faut que vous conveniez que trois représentations doivent éclairer assez un auteur pour lui faire en-

core retoucher son tableau. Il a été d'abord esquissé avec fougue, il faut le finir avec réflexion. Passez, encore une fois, *Namir* et *Spartacus;* passez. J'augure beaucoup du gladiateur, et je souhaite passionnément que Saurin réussisse. Mon cher ange, je crois que cet hiver doit être le temps de la prose, du moins pour moi. Saurin d'ailleurs a besoin d'un succès pour sa considération et pour sa fortune. Je vous avoue que, si j'ai aussi quelque petit succès à espérer, je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous sommes. Je veux que certaines personnes[1] aient l'ame un peu plus contente. Ce n'est pas à des cœurs ulcérés qu'il faut présenter des vers; c'est aux ames tranquilles, et douces et sensibles, à-la-fois, comme la vôtre.

Mérope-Aménaïde-Denis vous fait mille compliments, et moi je vous adore plus que jamais.

[1] * La Pompadour, entre autres. (Clog.)

LETTRE MMDCLXXXI.

A MADAME DE FONTAINE,

A HORNOI.

5 novembre.

A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.

Ces paroles, ma chère niéce, sont tirées de Malherbe[1], que vous ne connaissez guère, et vont fort bien au sujet. Comment vous trouvez-vous des trois vingtièmes, et de la chute des actions sur les fermes, et de tout ce qui s'ensuit? Voilà bien le temps d'aimer ses terres et d'encourager l'agriculture; car, en conscience, c'est le seul commerce qui nous reste. Nous fesons pitié à nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes sage d'avoir achevé votre château! mais aurez-vous le courage d'y demeurer? Il faut que je vous avertisse que celui de Fernei est entièrement bâti et couvert; et, sans vanité, c'est un morceau d'architecture qui aurait des approbateurs même en Italie. N'allez pas croire que je n'aie sacrifié qu'à l'agréable, j'y ai joint l'utile; et Fernei est devenu une terre de sept à huit mille

[1] * Ode au duc de Bellegarde. (1608.) (L. D. B.)

livres de rente, dans le pays le plus riant de l'Europe. Ajoutez à ces avantages l'agrément unique d'être libre, et de ne payer aucun droit, de quelque nature que ce puisse être. Je veux me bercer de l'idée que vous viendrez un jour nous voir dans toute notre beauté. Il faut que vous veniez reconnaître des domaines qui, selon les droits de la nature, doivent appartenir à votre fils [1]. C'est grand dommage que Fernei ne soit pas en Picardie; mais une terre libre mérite bien qu'on passe le Mont-Jura. Je ne suis point mécontent de la masure de Tournai; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres, quoique le plus petit. Nous y avons joué trois fois *la Chevalerie,* pour nous consoler des malheurs de la France. Cette *Chevalerie* est comme le château de Fernei; cela ne veut pas dire que l'architecture en soit aussi belle; cela veut dire seulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever.

Après en avoir donné trois représentations, nous avons joué *Mérope.* Soyez très convaincue que vous, et M. le chevalier de Florian [2], et le ju-

[1] * M. d'Hornoi n'a jamais possédé Fernei. Madame Denis, peu de temps après la mort de son oncle, vendit cette terre au marquis de Villette qui la revendit bientôt à un membre de la famille Budée. (Clog.)

[2] * François de Claris de Florian, né en mars 1718; père de l'auteur d'*Estelle.* — Voyez la lettre de Voltaire au chevalier de Florian (né en 1755), du 9 janvier 1777. (Clog.)

risconsulte[1], vous auriez été bien étonnés, et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions à nos Délices M. le marquis de Chauvelin, ambassadeur à Turin, et madame sa femme, députés de M. le duc de Choiseul et de la tribu d'Argental, pour savoir comment j'étais venu à bout de *la Chevalerie*. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin, et je peux vous dire qu'ils ne sont pas mécontents d'avoir alongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe, ils ne verraient rien de si plaisant qu'un Français-Suisse qui a fait la pièce, le théâtre et les acteurs. Votre sœur a joué comme mademoiselle Dumesnil; je dis comme mademoiselle Dumesnil dans son bon temps. Cela paraît un conte, une exagération d'oncle; cela est pourtant très vrai, et je le sais de cent personnes qui me l'ont toutes attesté par leurs larmes. Moi, qui vous parle, je vous apprends que je suis un assez singulier vieillard. Ah! ma chère nièce, que nous vous avons regrettée! c'est à présent qu'il faudrait être chez nous. Notre Carthage est fondée. Nous avons eu l'insolence de recevoir M. et madame de Chauvelin avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes; il n'y a rien de plus aimable dans le

[1]* M. d'Hornoi, nommé conseiller au parlement de Paris en 1763. (CLOG.)

monde. Ils réunissent tous les talents et toutes les graces[1]; ils séduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du roi de Prusse.

Je suis excédé de plaisir et de fatigue, voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main; mais c'est mon cœur qui vous écrit, c'est lui qui vous dit combien il vous regrette, vous et les vôtres.

LETTRE MMDCLXXXII[2].

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

J'ai été bien charmé, monsieur, de recevoir la lettre[3] que Collini m'a apportée. J'ai été bien aise de faire sa connaissance. Il paraît avoir beaucoup d'esprit et de mérite.

[1]* Selon Grimm (*Correspondance littéraire*, 15 novembre 1759), Voltaire adressa le quatrain suivant à la marquise de Chauvelin, pendant que cette dame était aux Délices :

Avec tant de beauté, de grace naturelle,
Qu'a-t-elle affaire de talents?
Mais, avec des sons si touchants,
Qu'a-t-elle affaire d'être belle?

Ces mêmes vers se trouvent à la date de 1765 dans les *Poésies mêlées*, avec ce titre : *A madame G.* (CLOG.)

[2]* Cette lettre n'est pas de 1761, comme l'ont cru nos prédécesseurs; elle est de 1759, et sans doute du commencement de novembre. (CLOG.)

[3]* Cette lettre de Voltaire était datée du 12 octobre 1759, selon Collini qui en parle dans ses Mémoires. Elle manque. (CLOG.)

J'espère bien avoir la satisfaction, l'année prochaine, de vous revoir. Je suis bien mortifié d'en avoir été privé celle-ci. Faites toujours d'aussi beaux poëmes qu'Homère; mais ne devenez pas aveugle comme lui; tous les amateurs de la bonne littérature y perdraient trop.

Comme vous donnez présentement dans le vieux *Testament*[1], ne croyez-vous pas le livre de Job susceptible d'une belle poésie? Je vous l'ai entendu louer bien souvent. C'est un temps actuellement où l'on a besoin d'être excité à la patience. Bien des gens sont aujourd'hui aussi mal à leur aise que Job l'était sur son fumier. Vous vivez dans la tranquillité; mais j'espère qu'on en jouira bientôt par-tout, et que j'aurai le plaisir de vous assurer ici de la vraie estime que j'aurai toujours pour le *petit Suisse*.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

LETTRE MMDCLXXXIII.

A M. BERTRAND.

10 novembre.

Je n'ai que le temps, mon cher monsieur, de vous dépêcher ces trois exemplaires dont vous daignez faire usage. Je vous remercie de la bonté avec laquelle vous faites valoir mes travaux helvétiques. Cet enfant-là a été fait presque tout entier

[1] * Allusion au *Précis de l'Ecclésiaste*, et à celui du *Cantique des Cantiques*, que le Parlement venait de condamner au feu, sur le rapport de l'abbé Terrai nommé plus tard contrôleur-général des finances. (CLOG.)

en Suisse; vous êtes son parrain à Berne. Puisse l'état déplorable de ma santé me permettre de venir vous faire mes tendres remerciements! V.

LETTRE MMDCLXXXIV.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Au château de Tournai, 11 novembre.

Monsieur, M. de Soltikof s'est chargé de vous faire parvenir un petit ballot, contenant quelques imprimés et quelques manuscrits pour votre bibliothèque. J'offre à votre excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puisse lui envoyer ceux qu'elle a fait naître elle-même, et qui sont le produit de votre glorieux empire.

Je n'ai jamais tant desiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je suis devenu votre secrétaire; car, en vérité, je n'ai que cette fonction; et, si vous en exceptez le manuscrit du général Le Fort, et quelques autres pièces que j'ai consultées, tout a été fidèlement écrit sur les Mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez incessamment un volume entier, qui est poussé non seulement jusqu'à la bataille de Pultava, mais qui embrasse toutes les suites de cette journée mémorable.

Je vous avouerai que j'ai toujours besoin de

nouveaux éclaircissements sur la campagne du Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidèlement écrite, et le public est aussi incertain qu'il est avide d'en connaître le fond et les accessoires. Le Journal de Pierre-le-Grand passe bien légèrement sur cet important article.

Je ne doute pas, monsieur, que vous ne me fassiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour assurer mieux la gloire de votre législateur. Vous savez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne dissimulant rien; mais qu'en disant la vérité, on peut toujours la présenter dans un jour favorable. On a imprimé depuis deux ans à Londres les Mémoires de Whitworth*, envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du siècle. Ces Mémoires ne sont pas trop favorables à l'impératrice Catherine, et ne rendent pas à Pierre-le-Grand toute la justice qui lui est due. Je suis obligé de suivre quelquefois l'historien[1] passionné de Charles XII, mais très maladroit dans sa passion, et très peu judicieux dans ses idées.

Quelques uns de nos savants de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns des

* An Account of Russia, as it was in the year 1710; by Charles lord Whitworth. *Printed at Strawberry-Hill*, 1758, in-8°.

[1] * Le chapelain Norberg. (Clog.)

Chinois, les Chinois des Égyptiens ; on peut égayer une préface en montrant le ridicule de ces chimères. Il n'y a pas grand profit à faire pour l'esprit humain à rechercher l'ancienne histoire des Huns et des ours, qui ne savaient pas plus écrire les uns que les autres.

Il s'agit de l'histoire de celui qui a créé des hommes. Comme il ne faut rien que de vrai dans cette histoire, je vous ai supplié, monsieur, de vouloir bien me dire si je dois employer le discours qu'on attribue à Pierre-le-Grand, en 1714 : « Mes frères, « qui de vous aurait pensé, il y a trente ans, que « nous gagnerions ensemble des batailles sur la « mer Baltique[1] ? etc. » Ce discours, s'il est authentique, est un morceau très précieux.

Mon estime pour le jeune M. de Soltikof augmente à mesure que j'ai l'honneur de le voir. Il est bien digne de vos bienfaits. Son goût pour s'instruire, son assiduité à l'étude, son esprit, qui est au-dessus de son âge, justifient tout ce que votre générosité fait pour lui. Je ne puis, en vous parlant de lui, oublier le général de son nom[2], qui se couvre de tant de gloire, et qui en acquiert une nouvelle à votre empire.

[1] * Voyez le chap. v de l'*Histoire de Russie*. (Clog.)

[2] * Le comte Pierre-Simon Soltikof, l'un des vainqueurs de Frédéric II, à Kunnersdorff, le 12 auguste 1759. — Mort à la fin de 1772. (Clog.)

Pour vous, monsieur, vous vous contentez du rôle de Mécénas. Ce rôle n'est pas assurément le moins noble et le moins utile; il mène à une sorte de gloire indépendante des événements; et il est fait pour un esprit supérieur et pour un cœur bienfesant. Voilà la véritable gloire.

LETTRE MMDCLXXXV[1].

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Du camp près de Wilsdruff, le 17 novembre.

Grand merci de la tragédie de *Socrate*. Elle devrait confondre le fanatisme absurde, vice dominant à présent en France, et qui, ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur des sujets de politique, s'acharne sur les livres et sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
Lisent en frémissant le drame de *Socrate;*
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raison humaine implacables bourreaux,
En pâlissant de rage, en bouffissant leur rate,
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de pate,
Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

[1]* On a jugé à propos de donner cette lettre conforme au texte de l'édition de Kehl, et ensuite conforme à celui de l'édition de Berlin (*OEuvres posthumes du roi de Prusse*), à cause des différences notables que présentent ces deux textes. (Clog.)

Déja leur cabale est accrue
Du concours imposant des Mélites nouveaux,
Pédantesques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empresse, on opine, et la troupe incongrue,
En vous épargnant la ciguë,
Pour mieux honorer vos travaux,
Élève des bûchers, entasse des fagots.

Le brasier étincelle, et déja part la flamme
Qu'allume la main de l'*infame*,
Pour consumer ce bel esprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais, au lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant, tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; et, si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insu, ou du moins sans intention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toutes parts. L'un me pique, l'autre m'éclabousse; ici l'on m'insulte; enfin la patience succombe. L'instinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison; la colère irritée s'enfle, et je suis dans quelques moments

Comme un sanglier écumant
Qui résiste et qui se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.
On le poursuit avec furie;
Il attaque, il blesse, il pourfend,
Et donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le suit de loin en jappant.
Trop irrité, dans sa colère
Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,

Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
L'homme, ainsi que cet animal,
S'il souffre, irrité par le mal,
Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence.
Sous le despotisme fatal
De la sanguinaire Vengeance,
Souvent son aveugle fureur
Confond le crime et l'innocence.
Le sage, qui voit son erreur,
Le plaint, la déplore, et soupire;
Détournant ses pas sans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'esprit rempli d'aigreur.

Laissez-moi donc ronger mon frein, tant que durera cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel serein ait succédé à tant d'obscurs nuages. Votre imagination brillante me promène [1] à Vienne; vous m'introduisez au conseil de chasteté; mais sachez que l'expérience m'apprend ce que c'est de se frotter à de méchantes femmes.

Hélas! pensez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'esprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs, et la volupté?
Ce temps heureux, c'est bien dommage,
Loin de moi s'est précipité;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conseil de la chasteté

[1] * Allusion à quelque lettre écrite par Voltaire, et que nous ne connaissons pas. (Clog.)

Devient par force mon partage;
Continence est nécessité;
A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu, cette campagne-ci, de vision béatifique dans le goût de celle de Moïse. Les barbares Cosaques et Tartares, gens infames, à considérer en tout sens, ont brûlé et ravagé des contrées, et commis des inhumanités atroces. Voilà ce que j'ai vu d'eux. Ces tristes spectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

La Fortune, inconstante et fière,
Ne traite pas ses courtisans
Toujours d'une égale manière.
Ces fous nommés héros, et qui courent les champs,
Couverts de sang et de poussière,
Voltaire, n'ont pas, tous les ans,
La faveur de voir le *derrière* [1]
De leurs ennemis insolents.
Pour les humilier la quinteuse déesse
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer;
Oui, nous l'avons tourné dans un jour [2] de détresse;
Les Russes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtresse;
On les a vus, pleins d'alégresse,
S'y pavaner et s'admirer.
Voilà le sort de ma vieillesse!
Cependant cet homme *bénit* [3]
Par l'antechrist siégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaisant homme,
Qui sur sa tête réunit
De la vanité la plus folle

[1] * Voyez le second vers de la lettre MMDC. (CLOG.)
[2] * A Kunnersdorff. (CLOG.)
[3] * Daun, à qui Clément XIII avait envoyé une épée bénite après la bataille de Hochkirch. (CLOG.)

Le brillant et frêle symbole,
Commence à décamper de nuit.
Je n'ose dire qu'il s'enfuit;
Jusqu'ici sa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche;
Mais comptez sur moi ; nous verrons
Dans peu ces culs dodus et ronds,
Sans façons, sans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc [1], s'illustrant à jamais,
Sauvera l'empire français,
Sans capitaine, sans finance,
Sans Amérique, sans prudence,
Jusqu'en ses fondements sapé par les Anglais.
Couvrant tous ces sujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaisance,
Des cieux sur notre sphère il conduira la paix.
Moi, quittant le harnais, et le casque, et l'épée,
De trop de sang humain trempée,
Je partirai soudain d'ici;
J'irai, consolant ma vieillesse
Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-Souci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illusion, je croirai vivre hors du grand monde, et quelquefois j'y serai solitaire.

Jouissez de votre ermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui reposent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez que les rois, après s'être long-temps battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous seriez capable, comme Orphée, de descendre aux enfers, non pas pour fléchir Pluton, non pas pour ramener la belle *Émilie* [2], mais pour

[1]* Le duc de Choiseul, que Frédéric détestait royalement. (CLOG.)

[2]* La marquise du Châtelet. (CLOG.)

poursuivre dans ce séjour de douleur un ennemi[1] que votre rancune n'a que trop persécuté dans ce monde. Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-la à votre propre réputation ; que le plus grand génie de la France soit aussi l'homme le plus généreux de sa nation. La vertu, votre devoir, vous parlent par ma bouche ; n'y soyez pas insensible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne ; elle sera bonne ; et je vous écrirai dans une huitaine de jours, de Dresde, avec plus de tranquillité[2] et de suite qu'à présent.

Adieu ; négociez, travaillez, jouissez, écrivez en paix ; et que le dieu des philosophes, en vous inspirant des sentiments plus doux, vous conserve comme le plus bel organe de la raison et de la vérité. FÉDÉRIC.

LETTRE MMDCLXXXV *bis*.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

(Répétition de la lettre précédente. Édition de Berlin.)

Grand merci de la tragédie de *Socrate ;* elle devrait confondre l'absurde fanatisme de vos évêques et de vos moines. Ces gens ne pouvant exercer leur despotisme ambitieux sur des sujets de politique, s'acharnent sur les ouvrages que les apôtres du bon sens publient.

[1] * Maupertuis, mort à Bâle le 27 juillet précédent. (CLOG.)

[2] * Trois jours plus tard, Finck, l'un des généraux de Frédéric, mit bas les armes devant Daun, avec dix-huit mille hommes, à quelques lieues de Dresde. (CLOG.)

Les fronts tondus, mitrés, et couverts d'écarlate,
Liront en frémissant le drame de *Socrate*.
Je vois se soulever ces docteurs, ces cagots,
Des rayons du bon sens implacables rivaux.
Quand, pour vous dilater la rate,
En leur donnant un coup de pate,
Du peuple athénien vous empruntez le dos,
Ils le sentiront trop, ces malheureux bigots!
Voyez-vous leur cabale, accrue
Des Mélites de vos barreaux,
Déplorer qu'en ces temps nouveaux
La bonne mode s'est perdue
D'employer à leur gré le fer et la ciguë?
Leur vengeance, restreinte à de moindres travaux,
Ne peut entasser des fagots
A l'honneur de la troupe élue;
On les élève et l'on y frit
Un ennemi de Dieu pour le bien de son ame.
De joie en ce moment la Sorbonne se pâme,
Et, pour vous mieux servir, de fagots renchérit;
Le feu prend, il s'élève un tourbillon de flamme
Qu'allume la main de l'*infame*
Pour consumer ce bel esprit
Qui la persifle et nous éclaire;
Mais au lieu de rôtir Voltaire,
Elle ne peut brûler que son malin écrit[1].

Je vous en fais mes condoléances; cependant, tout bien examiné, il vaut infiniment mieux qu'on brûle l'ouvrage que l'auteur. Je ne sais sur quel fondement vous m'accusez de vous mordre; c'en serait bien le temps! environné comme je le suis d'ennemis, pressé par-tout; l'un me pique, l'autre m'éclabousse; gare qu'un troisième ne me renverse. Il est

[1] * Frédéric oubliait qu'il avait lui-même fait brûler la *Diatribe pu docteur Akakia*, à Berlin, le 24 décembre 1752. (CLOG.)

pardonnable, en cas pareil, d'avoir de l'humeur et l'esprit aigri. Je suis à présent

Comme un sanglier écumant,
Qui, sans s'ébranler, se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie
Qui sur lui s'élance en furie;
Il attaque, il blesse, il pourfend;
Il donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie;
Plus il en met hors de combat,
Et plus cette engeance aboyante
Par un nombreux concours s'augmente.
Il soutient ce cruel débat;
Mais la fureur l'emporte, et, fougueux dans son ire,
Il ne voit ni connaît la grandeur du danger,
Et s'enfonce, sans y songer,
L'homicide épieu [1] sur lequel il expire.

Laissez-moi donc ronger mon frein, tant que durera cette pénible guerre. Votre imagination poétique me promène flatteusement jusqu'à Vienne. Vous m'introduisez au conseil de chasteté; sachez que je n'ai pas besoin de ce conseil, et que l'expérience m'a suffisamment appris ce qu'on doit craindre, quand on se frotte à de méchantes femmes.

Hélas! pensez-vous qu'à mon âge
L'on cherche, d'amour agité,
Le corps en feu, l'esprit volage,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs, et la volupté?
Ce temps heureux, c'est bien dommage,
Loin de moi s'est précipité,
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.

[1] * Ce mot n'a que deux syllabes en poésie. (Clog.)

La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
N'ont plus de prise et d'avantage.
Le conseil de la chasteté
Devient par force mon partage;
Continence est nécessité;
A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu, cette campagne, de vision béatifique. Malheureusement les Tartares, Russes, et Cosaques, n'ont pas voulu me montrer leur *derrière;* en revanche, ils ont brûlé, ravagé et pillé des contrées, et dévasté beaucoup de pays.

La Fortune, inconstante et fière,
Ne traite pas ses courtisans
Chaque jour d'égale manière;
Et nous n'avons pas tous les ans
La faveur de voir le *derrière*
De cette vaste fourmilière,
Moitié héros, moitié brigands,
Qui viennent désoler nos champs.
Le hasard très souvent décide une bataille.
Si je lui dois plus d'un beau jour,
A l'ennemi, par représaille,
Il m'a fait montrer à mon tour
Tout le revers de la médaille.
Cependant cet homme *bénit*
Par l'antechrist siégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaisant homme,
Lui qui naguère se munit
D'une toque, brillant symbole
De gloire et de vanité folle,
Commence à décamper de nuit.
Je ne vous dis pas qu'il nous fuit;
Mais si le ciel nous fait la grace

Qu'il nous montre au plus tôt l'opposé de sa face,
Alors un certain duc, s'illustrant à jamais,
Armé de son trident, comme on nous peint Neptune,
Apaisera d'un mot la tempête importune;
C'est lui qui sauvera votre empire français,
Sans capitaine, sans finance,
Sans Canada, sans prévoyance,
Jusqu'en ses fondements sapé par les Anglais;
Il leur dira, plein de décence,
Par saint George et par sa croyance:
Bonnes gens d'Albion, accordez-nous la paix.
Quand cette nouvelle échappée
Sortira des antres secrets
Des politiques cabinets,
Je quitte et le casque et l'épée,
Et, m'envolant soudain d'ici,
J'irai, confortant ma vieillesse
Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-Souci.

En attendant, jouissez en paix de votre solitude. Ne troublez plus les cendres de grands hommes. Que la mort mette fin à votre injuste haine, et que Maupertuis trouve au moins un asile dans le tombeau. Songez que les rois, après s'être long-temps battus, font la paix. Je crois que vous descendriez aux enfers, comme Orphée, non pas pour en ramener l'immortelle Émilie, mais pour persécuter dans ce séjour (supposé qu'il existe) un homme que votre rancune a poursuivi violemment dans ce monde-ci. Immolez cette haine qui vous flétrit, et fait tort à votre réputation. Que le plus beau génie de la France soit le plus généreux des hommes. C'est la vertu, c'est le devoir, qui vous parlent par ma bouche; ne soyez pas insensible à cette voix; pratiquez les beaux sentiments que vous exprimez en vers avec tant d'élégance et de force. Croyez-moi, un exemple de magnanimité persuade plus que tous les beaux préceptes qu'étale la tragé-

die. Que le dieu des philosophes vous inspire des sentiments plus doux et plus modérés, et que le dieu de la santé vous conserve pour l'ornement des belles-lettres et du Parnasse!

LETTRE MMDCLXXXVI.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 19 novembre.

Son altesse électorale palatine, mon cher Collini, m'a mandé qu'il vous avait trouvé beaucoup de mérite, et qu'il était très content de vous. Je ne doute pas qu'il ne vous prenne à son service, et qu'il ne me sache très bon gré de la connaissance. J'espère vous trouver à Schwetzingen l'année prochaine; qui sait si de là nous ne pourrions pas faire rendre gorge à Francfort[1]?

Je vous prie d'assurer de mes respects madame de Lutzelbourg; j'ai si mal aux yeux que j'écris avec beaucoup de peine. S'il y a quelques nouvelles, ne m'oubliez pas. La grande nouvelle de France, c'est que la misère est extrême. On est si abattu qu'à peine songe-t-on aux jésuites du Portugal, les uns chassés[2], les autres pendus. Dieu veuille avoir leur ame! Je vous embrasse.

[1] * Allusion à l'avanie suscitée à Voltaire, par Maupertuis, en juin 1753. (CLOG.)

[2] * Le 3 septembre 1759, jour anniversaire de l'attentat commis

LETTRE MMDCLXXXVII.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, près Genève, 20 novembre [1].

J'ai envoyé, mon cher monsieur, à M. de Morange, une lettre que j'ai écrite à l'Académie française, au sujet des rapsodies qu'on se plaît à imprimer sous mon nom. Cette lettre a déja paru dans les feuilles littéraires de Genève, et je me flatte que votre gazette voudra bien s'en charger. C'est un nouveau préservatif que je suis obligé de donner contre cet ancien poëme de *la Pucelle*, qu'on renouvelle si mal-à-propos, et qu'on a déja défiguré dans trois éditions qui paraissent à-la-fois. Tout ce que je peux faire, c'est de désavouer cet ouvrage. J'empêche, autant que je peux, qu'il ne paraisse à Genève; je sens bien que mes efforts seront inutiles. J'en connais une édition qui n'est pas sûrement faite par Maubert; car le libraire qui était en marché à Francfort a mandé que la

sur Joseph Ier en 1758, six cents jésuites furent expulsés du Portugal. Malagrida ne fut mis à mort qu'en septembre 1761. (CLOG.)

[1] * Cette lettre est du 20 novembre 1755; et pour s'en convaincre il suffit de lire le commencement de celle du 28 du même mois, adressée aussi à Bertrand. Elle est imprimée, dans quelques recueils, à la date de 1759; c'est une erreur dont je me suis aperçu trop tard. (CLOG.)

copie de Maubert était en douze chants, et l'édition dont je vous parle est en quinze. Madame la duchesse de Saxe-Gotha qui l'a lue m'a fait l'honneur de me mander, comme je crois vous l'avoir déja dit, que cet ouvrage l'avait beaucoup amusée, et que, tout libre qu'il est, il ne contient aucune de ces indécences qu'on m'avait fait craindre; mais enfin c'est un ouvrage libre, et cela seul suffit pour qu'un homme de soixante ans passés, qui a l'esprit de son âge, soit très fâché de se voir ainsi compromis. Je suis aussi fâché que l'est le Grondeur, à qui on veut faire danser la courante[1].

Si j'étais plus jeune, et si j'aimais encore la poésie, je serais tenté de faire un petit poëme épique sur le roi Nicolas Ier. Vous savez sans doute qu'on prétend qu'un jésuite s'est enfin déclaré roi du Paraguai, et que ce roi s'appelle Nicolas. On m'a envoyé des vers à la louange de Nicolas; les voici:

Du bon Nicolas premier
Que Dieu bénisse l'empire;
Et qu'il lui daigne octroyer,
Ainsi qu'à son ordre entier,
La couronne du martyre!

J'ai reçu une *Ode sur la Mort*, qui m'est adressée. On la dit du roi de Prusse; elle est imprimée à La Haie, avec ce titre qu'on met ordinairement aux

[1]* C'est-à-dire la bourrée. — *Le Grondeur*, acte II, sc. XVI. (CLOG.)

ouvrages du roi de Prusse : *de main de maître*, et une couronne pour vignette. Je ne l'enverrai pourtant pas au conseil de Berne, comme Maupertuis a envoyé les lettres du roi de Prusse; je me contenterai d'apprendre tout doucement à mourir, et je mourrai assurément plein d'estime et de tendresse pour vous. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous avertis que je veux vivre encore ce printemps, pour venir vous dire à Berne combien je vous aime.

LETTRE MMDCLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

(A VOUS SEUL.)

Novembre.

Mon divin ange, vous êtes un ange de paix. Permettez que je vous parle votre langue, après avoir parlé celle de notre *tripot* des Délices. Vous êtes né, de toutes façons, pour mon bonheur, dans mes plaisirs, dans mes affaires. Je vous dois tout; vous êtes en tout temps constitué mon ange gardien; écoutez donc ma dévote prière.

1° Je voudrais savoir, en général, si M. le duc de Choiseul est content de moi; et vous pouvez aisément vous en enquérir un mardi. Tout ce que

je peux vous dire, c'est que j'ai grande envie de lui plaire, et comme son obligé, et comme citoyen.

2° S'il entrait avec vous dans quelque détail, comme il y est entré avec M. de Chauvelin, ne pourriez-vous pas lui dire, quelque autre mardi, la substance des choses ci-dessous?

Voltaire est dans une correspondance suivie avec *Luc;* mais, quelque ulcéré qu'il puisse être et qu'il doive être contre *Luc,* puisqu'il est capable d'avoir étouffé son ressentiment au point de soutenir ce commerce, il l'étouffera bien mieux quand il s'agira de servir. Il est bien avec l'électeur palatin, avec le duc de Wurtemberg, avec la maison de Gotha, ayant eu des affaires d'intérêt avec ces trois maisons, qui sont contentes de lui, et qui lui écrivent avec confiance. Il a été le confident du prince de Hesse l'*apostat* [1]. Il a des amis en Angleterre. Toutes ces liaisons le mettent en droit de voyager par-tout, sans causer le moindre soupçon, et de rendre service sans conséquence.

Il a été envoyé secrètement, en 1743, auprès de *Luc.* Il eut le bonheur de déterrer que *Luc* alors se joindrait à la France; il le promit; le traité fut conclu depuis, et signé par M. le cardinal de Tencin. Il pourrait rendre aujourd'hui quelque service non moins nécessaire.

[1] * Frédéric, prince de Hesse, avait été élevé dans le calvinisme,

Mon cher ange, il faut la paix à présent, ou des victoires complétes sur mer et sur terre. Ces victoires complétes ne sont pas certaines, et la paix vaut mieux qu'une guerre si ruineuse. On ne se dissimule pas sans doute l'état funeste où est la France; état pire pour les finances et pour le commerce qu'il ne l'était à la paix d'Utrecht. Quelquefois, quand on veut, sans compromettre la dignité de la couronne, parvenir à un but desiré, on se sert d'un capucin, d'un abbé Gauthier [1], ou même d'un homme obscur comme moi, comme on envoie un piqueur détourner un cerf, avant qu'on aille au rendez-vous de chasse. Je ne dis pas que j'ose me proposer, que je me fasse de fête; que je prévienne les vues du ministère, que je me croie même digne de les exécuter; je dis seulement que vous pourriez hasarder ces idées, et les échauffer dans le cœur de M. le duc de Choiseul. Je lui répondrais sur ma tête qu'il ne serait jamais compromis; que je ne ferais jamais un pas ni en-deçà ni en-delà de ce qu'il me prescrirait. Je pense qu'il ne lui convient pas absolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître

mais vers 1754 il s'était fait catholique. Il devint landgrave de Hesse à la fin de janvier 1760. (Clog.)

[1] * Fr. Gauthier, né aux environs d'Argentan (Orne), comme l'historien Mézerai. Il est nommé *Gautier* dans le *Siècle de Louis XIV*, tom. II, pag. 243; mort en 1720. (Clog.)

le desir à plus d'une puissance, ou plutôt de faire mettre ces puissances à portée de marquer des intentions sur lesquelles on puisse ensuite se conduire avec honneur.

Il part sans doute d'un principe aussi vrai que triste; c'est qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon, dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la prise de Québec et celle de Pondichéri; l'une est arrivée, et je tremble pour l'autre[1]. Il y a des citoyens de Genève qui ont des correspondances par tout l'univers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des ministres anglais, des Allemands, des Autrichiens, des Prussiens, et jusqu'à d'anciens ministres russes. On voit les choses d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, si la descente projetée dans une des provinces anglaises s'effectue, il ne reviendra pas un seul Français. Le passé, le présent et l'avenir font frémir. Je sais que le ministère a du courage, et qu'il a, cette année, des ressources; mais ces ressources sont peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puissance qui donnerait la paix, et que cette puissance était la misère.

[1] * Les Anglais prirent Pondichéri le 16 janvier 1761. (Clog.)

J'ai peur qu'on ne soit résolu encore à faire des tentatives ruineuses, après lesquelles il faudra demander humblement une paix désavantageuse, qu'on pourrait faire aujourd'hui utile, sans être déshonorante.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à corriger mes plans; si celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai simplement *la Chevalerie*.

Vous pouvez au moins savoir si M. le duc de Choiseul est content de moi. Ce n'est pas que je doive craindre qu'il en soit mécontent, mais il est doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agrée ma reconnaissance. Comptez d'ailleurs que je ne suis pas empressé, et que je me trouve très bien comme je suis, à votre absence près. Adieu; je baise le bout de vos ailes.

LETTRE MMDCLXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, 22 novembre.

Monsieur, j'ai reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de Soltikof, qui me paraît de jour en jour plus digne de son nom et de vos bontés. Je peux assurer votre excellence que rien ne vous fera plus d'honneur

que d'avoir développé ce mérite naissant. Vous avez la réputation de répandre des bienfaits ; mais vous ne pouviez jamais les placer ni sur une ame qui les méritât mieux, ni sur un cœur plus reconnaissant. Il se formera très vite aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous seconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie aussi supérieure par les arts qu'elle l'est par les armes. Je vois bien que le lieu où il est à présent est pour lui un petit théâtre. Votre excellence le fera voyager en France, en Italie ; je regretterai sa perte ; mais tout ce qui sera de son avantage fera ma consolation.

Je me flatte, monsieur, que vous avez reçu à présent tout ce que vous avez permis que je vous envoyasse ; le premier volume de *Pierre-le-Grand*, un autre paquet assez gros de livres et de manuscrits, et une caisse d'eau de Colladon, que je ne vous ai présentée que comme un des meilleurs remédes pour les maux d'estomac, aussi agréable à boire que l'eau des Barbades, et qui peut servir à vos amis dans l'occasion ; car, pour vous, je sais que vous joignez à vos vertus celle d'être sobre. Votre excellence m'honore de présents plus dignes d'elle et de sa cour. Je brave, avec vos belles fourrures, les neiges des Alpes, qui valent bien les vôtres. Un présent bien plus cher est celui des manuscrits que je reçois ; ils me serviront beaucoup

pour le second tome auquel je vais me mettre. Je n'ai point de temps à perdre. Mon âge et ma faible santé m'avertissent qu'il ne faut pas négliger un instant. Pierre-le-Grand mourut avant d'avoir achevé ses grandes entreprises; son historien veut achever sa petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits sur Pierre-le-Grand me servira peu, puisque, de tous les auteurs que ce catalogue indique, aucun ne fut conduit par vous. La triste fin du czarovitz m'embarrasse un peu; je n'aime pas à parler contre ma conscience. L'arrêt de mort m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en user ainsi. Je ne vois dans le procès aucune conspiration; je n'y aperçois que des espérances vagues, quelques paroles échappées au dépit, nul dessein formé, nul attentat. J'y vois un fils indigne de son père; mais un fils ne mérite point la mort, à mon sens, pour avoir voyagé de son côté, tandis que son père voyageait du sien. Je tâcherai de me tirer de ce pas glissant, en fesant prévaloir, dans le cœur du Czar, l'amour de la patrie sur les entrailles de père.

Je suis bien surpris de voir dans les mémoires que je parcours ces mots-ci : « Les biens du monastère de la Trinité ne sont point immenses, ils « ont deux cent mille roubles de rente. » En vérité, il est plaisant de faire vœu de pauvreté pour

tant d'argent; les abus couvrent la face de la terre.

Quelques lettres de Pierre-le-Grand seront bien nécessaires; il n'y a qu'à choisir les plus dignes de la postérité. Je demande instamment un précis des négociations avec Goertz et le cardinal Alberoni, et quelques pièces justificatives. Il est impossible de se passer de ces matériaux. Ayez la bonté, monsieur, de me les faire parvenir. Donnez-moi vite, et vous recevrez vite. Vous êtes cause que j'ai fait une tragédie, et que j'ai bâti un théâtre dans mon château, n'ayant rien à faire. J'en suis honteux; j'aurais mieux aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter l'histoire de votre héros que de mettre des héros imaginaires sur la scène. N'allez pas me réduire à m'amuser, quand je ne veux m'occuper qu'à vous servir. Regardez-moi comme votre secrétaire tendrement attaché.

LETTRE MMDCXC.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 22 novembre.

Vous, faits pour vivre heureux, et si dignes de l'être,
Qui l'êtes l'un par l'autre, et dont les agréments
    Ont prêté pendant quelque temps

Un peu de leur douceur à mon séjour champêtre;
Quoi! vous daignez dans vos palais
Vous souvenir de nos ombrages!
Vous donnez un coup d'œil à ces autels sauvages
Que nous dressions pour vous, où vos yeux satisfaits
Daignaient accepter nos hommages!
Vous parlez de beaux jours; ah! vous les avez faits!
Vous vantez les plaisirs de nos heureux bocages;
C'est courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés, chacun à sa façon. Vous en faites autant à Turin. Vous y avez essuyé plus de cérémonies que chez Philémon et Baucis; mais, si jamais vous daignez repasser par chez nous, vous n'essuierez que des tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête, et nos acteurs seront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à M. et à madame d'Argental, les faire mander à Parme, et leur donner rendez-vous aux Délices.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de Choiseul avec quelque indulgence sur notre compte; que vous avez fait valoir notre lac, nos truites et notre vie tranquille; car il prétend qu'il est très fâché de n'avoir pas pris sa route par notre ermitage, en revenant d'Italie. Graces vous soient rendues de tous vos propos obligeants.

M. d'Argental crie toujours après *la Chevalerie,* et moi, qui suis devenu temporiseur, avec toute ma vivacité, je réponds qu'il faut attendre, que

tout ouvrage gagne à rester sur le métier, que le temps présent n'est pas trop celui des plaisirs, et que ceux qui vont aux spectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaisselle d'argent vendue ne sont pas de bonne humeur; en un mot, ce n'est pas le temps de la chevalerie.

Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de *Luc;* il a été malade, il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte, plus que de cet abbé d'Espagnac, qui ne finit point, et que j'abandonne à son sens réprouvé de vieux conseiller-clerc. Au reste, en outrageant ainsi les conseillers-clercs, j'excepte toujours monsieur votre frère.

Je me mets aux pieds de vos très aimables excellences. Baucis arrache la plume des mains de Philémon, pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur présence, et qu'il ne nous reste que des regrets.

P. S. DE MADAME DENIS.

Mais que peut dire Baucis après Philémon? Elle se contente de sentir tout ce qu'il exprime; elle se plaît dans l'idée de vous savoir adorés à Turin, où vous représentez si bien une nation faite autrefois pour servir de modèle aux autres. Malgré tous nos malheurs, on en prendra toujours une grande idée, en vous voyant l'un et l'autre. Je vous en remercie pour ma patrie. Aménaïde et Mérope vous demandent vos bontés, et les méritent par le plus tendre et le plus respectueux attachement.

LETTRE MMDCXCI.

A MADAME DE FONTAINE,

A HORNOI.

Aux Délices, 24 novembre[1].

Je reçois, ma chère niéce, votre lettre du 14 de novembre. Vous devez en avoir reçu une très ample de moi, écrite il y a environ un mois[2], et adressée au château d'Hornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette méprise du voisinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y disais à-peu-près les mêmes choses que vous me dites.

Je vous demandais si vous vous étiez déja mise au rang des bons citoyens qui donnent leur vaisselle d'argent à l'état; je plaignais comme vous la France; je vous demandais quand vous reverriez la grande, vilaine, triste et gaie, riche et pauvre, raisonneuse et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous sommes amusés à Tournai, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame Denis et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient

[1] * Les éditeurs de Kehl ont cru cette lettre de 1757, tandis que sa vraie date est 1759. (Clog.)

[2] * C'est la lettre MMDCLXXXI, du 5 novembre. (Clog.)

actuellement à Turin : ces yeux sont ceux de madame de Chauvelin l'ambassadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous disions : Ah! si elle était là! si le grand-écuyer de Cyrus, si le jurisconsulte, étaient avec elle, ils verraient les choses bien changées! ils seraient bien contents du petit palais, *d'ordre ionique*, ne vous déplaise, d'ordre ionique bâti, achevé à Tournai; et cela n'est point *ironique:* ce n'est point insulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vite que nous.

Luc est toujours *Luc*, très embarrassé et n'embarrassant pas moins les autres; étonnant l'Europe, l'appauvrissant, l'ensanglantant, et fesant des vers, et m'écrivant quelquefois les choses du monde les plus singulières. M. le duc de Choiseul, qui a plus d'esprit que lui, et un meilleur esprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bontés auxquelles je suis plus sensible qu'au commerce de *Luc*. Je compte aussi sur les bontés de madame de Pompadour; avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie; mais je vous aime davantage.

LETTRE MMDCXCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 novembre.

Mon cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes; mais c'est pour en être digne que je diffère l'envoi de *la Chevalerie.* Horace veut qu'on tienne son affaire enfermée neuf ans; je ne demande que neuf semaines; voyez comme l'âge m'a rendu temporiseur. Je suis un petit Fabius, un petit Daun. D'ailleurs, moi qui ai d'ordinaire deux copistes, je n'en ai plus qu'un, et il ne peut suffire à tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles, à la correspondance, et aux tragédies, et à *Pierre-le-Grand,* et à *Jeanne.* Laissez-moi faire, tout viendra à point.

Dites-moi donc, mon divin ange, s'il ne vaut pas mieux bien faire que se presser. Quand on voudra faire la paix, qu'on se presse; mais, en fait de tragédies, si on les veut bonnes, il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi, je vous en prie, de la fortune que vous avez faite à Cadix, et dites-moi si vous mangez sur des assiettes à *cul noir*[1]:

[1] * Silhouette, ne sachant plus comment se procurer des finances, avait exhorté ceux qui possédaient de la vaisselle d'argent à la porter à la Monnaie, où elle devait être convertie en espèces applicables

Le crédit est-il toujours grand à Paris? le commerce florissant ? M. le duc de Choiseul m'a mandé que feu M. de Meuse[1] avait une terre sur la porte de laquelle était gravé : *A force d'aller mal, tout va bien.*

Je vous demandais s'il daignait être content de moi; je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

Quand vous serez de loisir, et lui aussi, quand tout ira de pis en pis, quand on n'aura pas le sou, vous pourrez, mon divin ange, lui dire les belles lanternes dont il est question dans ma dernière épître; cela pourrait réussir ; et, en tout cas, cela ne gâtera rien. Vous êtes maître de tout.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine, sur terre et sur mer; j'entends, sur mer, ceux qui auront des vaisseaux; il faut que je déraisonne politique.

1° L'Espagne est seule en état de proposer la

aux besoins de l'état. Louis XV y ayant envoyé sa vaisselle, son exemple fut suivi par mademoiselle Hus, actrice de la Comédie française, par quelques corps religieux, par un petit nombre de membres du Parlement, et par quinze cents autres citoyens. — On se servit alors de vaisselle de faïence, dont le fond extérieur était enduit d'un vernis brun foncé, ou noir; et les plats et les assiettes de cette espèce furent appelés *culs-noirs* par les plaisants de la capitale. (Clog.)

[1] * Choiseul-Meuse, mort brigadier d'infanterie en 1746. (Clog.)

paix, d'offrir sa médiation, de menacer si on ne l'accepte pas, etc., etc.

2° Les Anglais peuvent nous prendre Pondichéri, pendant que la gravité espagnole fera ses propositions.

3° Le Canada n'est qu'un sujet éternel de guerres malheureuses, et j'en suis fâché.

4° Il y a des gens qui prétendent que la Louisiane valait cent fois mieux, sur-tout si la Nouvelle-Orléans, qu'on appelle une ville, était bâtie ailleurs.

5° Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe, et peu de fil.

J'aime à vous dire tout ce qui me passe dans la tête, parceque vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6° *Luc* voudrait bien la paix. Y aurait-il si grand mal à la lui donner, et à laisser à l'Allemagne un contre-poids? *Luc* est un vaurien, je le sais; mais faut-il se ruiner pour anéantir un vaurien dont l'existence est nécessaire?

7° Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la; sinon, la paix.

Vous vous moquez de moi, mon divin ange; vous avez raison; mais mes terres sont couvertes de neige; tous mes travaux champêtres sont malheureusement suspendus; permettez-moi de déraisonner, c'est un grand plaisir.

Mille tendres respects à madame Scaliger.
M. de Choiseul a bien de l'esprit.

LETTRE MMDCXCIII.

A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, 26 novembre.

Je n'ai pas votre santé de fer, ma chère et respectable philosophe; c'est ce qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. La mort et l'apparition de frère Berthier, si je ne mourais pas de misère, me feraient mourir de rire. Il m'a paru pourtant qu'il y a un peu de gros sel dans la première partie; mais tout est bon pour les jésuites, et on peut leur jeter tout à la tête, jusqu'à des oranges de Portugal[1], pourvu qu'elles ne coûtent pas trop cher; car voici le temps où il faut épargner les dépenses inutiles. Je n'envoie point, comme vous, ma vaisselle d'argent à la Monnaie, parceque ma pauvre vaisselle est hérétique au poinçon de Genève, et que le roi très chrétien ne voudrait pas m'en donner 56 francs le marc; je m'adresserai aux jésuites d'Ornex, qui, ayant acheté tant de terres dans le pays, m'achèteront mon argenterie, sans doute.

Quoique je n'aie guère le temps, j'ai pourtant

[1] * Allusion à l'attentat du 3 septembre 1758. (CLOG.)

lu tout le gros Mémoire de M. Dupleix, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et dont je vous remercie. Je conclus de ce Mémoire que les Anglais nous prendront Pondichéri, et que M. Dupleix ne sera point payé; on ne peut avoir, dans le temps où nous sommes, que de mauvaises conclusions à tirer de tout. Je tremble encore plus pour la flotte de M. le maréchal de Conflans que pour le remboursement de M. Dupleix. Le roi de Prusse marche en Saxe, et voilà les choses à-peu-près comme elles étaient, au commencement de la guerre, dans cette partie du *meilleur des mondes possibles.* Martin avait raison d'être manichéen; c'est sans doute le mauvais principe qui a ruiné la France de fond en comble en trois ans, dévasté l'Allemagne, et fait triompher les pirates anglais dans les quatre parties du monde. Que faut-il faire à tout cela, madame? s'envelopper de son manteau de philosophe, supposé qu'Arimane nous laisse encore un manteau. J'ai heureusement achevé de bâtir mon petit palais de Fernei; l'ajustera et le meublera qui pourra; on ne paie point les ouvriers en annuités et en billets de loterie; il faut au moins du pain et des spectacles; vous êtes à Paris au-dessus des Romains, vous n'avez pas de quoi vivre, et vous allez voir deux nouvelles tragédies[1], l'une de M. de Thibouville et l'autre de M. Saurin.

[1] * *Namir* et *Spartacus.* (Clog.)

Pour moi, madame, je ne donne les miennes qu'à Tournai; nous avons fait pleurer les beaux yeux de madame de Chauvelin l'ambassadrice, et nous aurions encore mieux aimé mouiller les vôtres. La république nous a donné de grosses truites, et la gazette de Cologne a marqué que ces truites pesaient vingt livres, de dix-huit onces la livre. Plût à Dieu que les gazetiers n'annonçassent que de telles sottises! celles dont ils nous parlent sont trop funestes au genre humain.

Madame Denis, madame, vous fait les plus tendres compliments. Vous savez bien à quel point vous êtes regrettée dans le petit couvent des Délices; daignez faire le bonheur de ce couvent par vos lettres. Que fait notre philosophe de Bohême? n'est-il pas ambassadeur de la ville de Francfort, que nous n'aimons guère? S'il demande de l'argent pour elle, je ferai arrêt sur la somme. Comment se porte M. d'Épinai? ne diminue-t-il pas sa dépense comme les autres, en bon citoyen? Où en est monsieur votre fils de ses études? ne va-t-il pas un train de chasse? Encore une fois, madame, écrivez-moi; je m'intéresse à tout ce que vous faites, à tout ce que vous pensez, à tout ce qui vous regarde, et je vous aime respectueusement de tout mon cœur.

LETTRE MMDCXCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 novembre.

Mon adorable ange, je vois bien, par votre lettre, que M. le duc de Choiseul est encore plus estimable que je ne le croyais; je vois sa franchise noble et digne d'un meilleur temps, et sur-tout je vois que son cœur est digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout; il ne peut assurément mieux placer sa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet de *Luc*; peut-être, avec le temps, on tirera quelque avantage des lettres que je fais passer. Je ne suis point jaloux du roi[1] d'Espagne, s'il fait la paix; moi, Jodelet, je ne vais point sur les brisées de sa majesté catholique.

Sérieusement, mon cher ange, je n'ai eu aucune envie de me faire de fête; j'ai seulement rêvé que, pouvant aller souvent chez l'électeur palatin, qui daigne m'aimer un peu, et chez madame la duchesse de Gotha, et même à Londres, où l'on m'a invité vingt fois, je pourrais, dans l'occasion, faire

[1] * Charles III avait succédé, le 10 auguste précédent, à son frère Ferdinand VI, comme roi d'Espagne et des Indes. (Clog.)

passer au ministre un compte fidèle de ce que j'aurais vu et entendu. Je me flatte que M. le duc de Choiseul ne me prend pas pour un *alti cinctus*[1], qui cherche pratique. Je suis frappé de nos malheurs; et, s'il s'agissait de m'arracher à ma charmante retraite, pour aller ramasser quelque caillou qui pût servir parmi les fondements qu'on cherche pour établir l'édifice de la paix, j'aurais été chercher ce caillou dans l'Elbe ou dans la Tamise; mais, Dieu merci, je serai inutile, et je ne quitterai probablement pas mes étables, ma bergerie, et mon cabinet.

Permettez-moi de laisser dormir mes *Chevaliers* jusqu'en janvier. Pour les oublier mieux, je me mets au second volume de *Pierre-le-Grand.* Le Pruth, Catherine orpheline gouvernant un empire, un fils condamné par son père, et par quatre-vingts juges dont la moitié ne savait pas signer son nom, sera une diversion qui vaudra les neuf années[2] d'Horace. On dit qu'une nouvelle scène de finances va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver, on courra aux spectacles, et *la Chevalerie* pourra vous amuser ce carême.

Je pense que c'était à l'abbé du Resnel à gouverner nos finances plutôt qu'à Silhouette; car celui-ci n'a traduit Pope et le *Tout est bien* qu'en prose,

[1] * Mot employé par Phèdre, liv. II, fab. V, v. 11. (CLOG.)

[2] * Voyez plus haut, lettre MMDCXCII, au commencement. (CLOG.)

et l'abbé l'a traduit en vers[1]; mais j'aimerais encore mieux Martin le manichéen[2].

De grace, mon respectable ami, dites-moi si les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts personnes à nourrir.

Est-il vrai que M. d'Armentières[3] a été battu? est-il vrai que les flottes se battent? Je croyais que la flotte de M. le maréchal de Conflans[4] allait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au diable, sur mer et sur terre. La paix, la paix, mon divin ange!

LETTRE MMDCXCV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

3 décembre.

Je ne vous ai point dépêché, madame, ce vieux chant de *la Pucelle* que le roi de Prusse m'a renvoyé; unique restitution qu'il ait faite en sa vie.

[1]* Voltaire, qui a *blanchi le linge sale* de plusieurs rimeurs, ses contemporains, pouvait revendiquer les meilleurs vers de du Resnel. (CLOG.)

[2]* Voyez le chap. XX du roman de *Candide*. (CLOG.)

[3]* Louis de Conflans, marquis d'Armentières, né en 1711; lieutenant-général en 1746, maréchal de France le 2 janvier 1758. Il était parent du maréchal de Conflans. (CLOG.)

[4]* Hubert de Conflans, né en 1690; créé maréchal de France le 15 mars 1758. Il venait d'être battu sur mer (20 novembre) par l'amiral anglais Hawcke. (CLOG.)

Les plaisanteries ne m'ont pas paru de saison; il faut que les lettres et les vers arrivent du moins à propos. Je suis persuadé qu'ils seraient mal reçus immédiatement après la lecture de quelque arrêt du Conseil qui vous ôterait la moitié de votre bien, et je crains toujours qu'on ne se trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non plus comment on a le front de donner à Paris des pièces nouvelles; cela n'est pardonnable qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du Mont-Jura. Il m'est permis de faire construire un petit théâtre, de jouer avec mes amis et devant mes amis; mais je ne voudrais pas me hasarder dans Paris avec des gens de mauvaise humeur. Je voudrais que l'assemblée fût composée d'ames plus contentes et plus tranquilles. D'ailleurs vous m'apprenez que les personnes qui ont du goût ne vont plus guère aux spectacles, et je ne sais si le goût n'est point changé, comme tout le reste, dans ceux qui les fréquentent. Je ne reconnais plus la France ni sur terre, ni sur mer, ni en vers ni en prose.

Vous me demandez ce que vous pouvez lire d'intéressant; madame, lisez les gazettes; tout y est surprenant comme dans un roman. On y voit des vaisseaux chargés de jésuites [1], et on ne se lasse point d'admirer qu'ils ne soient encore chassés que

[1] * Six cents jésuites portugais avaient été embarqués le 3 septembre sur des vaisseaux dirigés vers l'Italie. (CLOG.)

d'un seul royaume; on y voit les Français battus dans les quatre parties du monde, le marquis de Brandebourg fesant tête tout seul à quatre grands royaumes armés contre lui, nos ministres dégringolant l'un après l'autre, comme les personnages de la lanterne magique, nos bateaux plats, nos descentes dans la rivière de la Vilaine. Une récapitulation de tout cela pourrait composer un volume qui ne serait pas gai, mais qui occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à l'abbé du Resnel; car, puisqu'il a traduit le *Tout est bien* de Pope en vers, il doit en savoir plus que le Silhouette, qui ne l'a traduit qu'en prose. Ce n'est pas que ce M. de Silhouette n'ait de l'esprit et même du génie, et qu'il ne soit fort instruit; mais il paraît qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour; qu'il a voulu gouverner en temps de guerre, comme à peine on le pourrait faire en temps de paix, et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait, comptant pouvoir suffire aux besoins de l'état avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très belles, mais employées très mal à propos. Je croyais sa tête formée sur les principes de l'Angleterre, mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres, où il avait vécu un an chez mon banquier Bénezet. L'Angleterre se soutient par le crédit; et ce crédit est si grand, que le

gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent tout au plus. Nous n'avons encore su imiter les Anglais ni en finances, ni en marine, ni en philosophie, ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de se battre pour des *billets de confession*, pour des places à l'hôpital, et de se jeter à la tête la faïence à *cul noir* sur laquelle elle mange, après avoir vendu sa vaisselle d'argent.

Vous m'avez parlé, madame, de la Lorraine et de la terre de Craon[1]; vous me la faites regretter, puisque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me serais volontiers accommodé de Craon, si je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de Mirepoix; mais ce sont là de beaux rêves.

Ce n'est pas la faute du jésuite Menoux[2] si je n'ai pas eu Craon; je crois que la véritable raison est que madame la maréchale de Mirepoix n'a pas pu finir cette affaire. Le jésuite Menoux n'est point un sot comme vous le soupçonnez, c'est tout le contraire; il a attrapé un million au roi Stanislas, sous prétexte de faire des missions dans des villages lorrains qui n'en ont que faire; il s'est fait bâtir un palais à Nanci. Il fit croire au goguenard

[1] * On avait déja parlé de cette terre à Voltaire un an auparavant. (CLOG.)

[2] * La lettre MDCCCLXXV est adressée à ce *hardi prêtre*. (CLOG.)

de pape Benoît XIV, auteur de trois livres ennuyeux in-folio, qu'il les traduisait tous trois; il lui en montra deux pages, en obtint un bon bénéfice dont il dépouilla des bénédictins, et se moqua ainsi de Benoît XIV et de saint Benoît.

Au reste, il est grand cabaleur, grand intrigant, alerte, serviable, ennemi dangereux, et grand convertisseur. Je me tiens plus habile que lui, puisque, sans être jésuite, je me suis fait une petite retraite de deux lieues de pays à moi appartenantes. J'en ai l'obligation à M. le duc de Choiseul, le plus généreux des hommes. Libre et indépendant, je ne me troquerais pas contre le général des jésuites.

Jouissez, madame, des douceurs d'une vie tout opposée; conversez avec vos amis; nourrissez votre ame. Les charrues qui fendent la terre, les troupeaux qui l'engraissent, les greniers et les pressoirs, les prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un moment de votre conversation.

Quand il gèlera bien fort, lorsqu'on ne pourra plus se battre ni en Canada ni en Allemagne; quand on aura passé quinze jours sans avoir un nouveau ministre ou un nouvel édit, quand la conversation ne roulera plus sur les malheurs publics, quand vous n'aurez rien à faire, donnez-moi vos ordres, madame, et je vous enverrai de quoi vous amuser et de quoi me censurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés moi-même, et jouir de la consolation de vous revoir; mais je n'aime ni Paris, ni la vie qu'on y mène, ni la figure que j'y ferais, ni même celle qu'on y fait. Je dois aimer, madame, la retraite et vous. Je vous présente mon très tendre respect.

LETTRE MMDCXCVI.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 5 décembre.

Ermite de l'Arsenal, l'ermite de Tournai et des Délices est *dictateur*, parcequ'il a mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève, comme si j'étais un parpaillot; mettez *par Genève*, s'il vous plaît. Je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon histoire prétende, sur la foi de vos lettres, que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de Genève veut bien venir chez moi, mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'est ce que je vous prie de signifier à frère Berthier, supposé qu'il vive encore, ou à frère Garasse, ou même à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*. Il me semble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes; mais les philosophes ne sont presque jamais réunis, et les fanatiques, après s'être déchirés à belles dents, se réunissent tous pour dé-

vorer les philosophes. Un de mes plaisirs, dans mon petit royaume, est de tirer à cartouches contre ces drôles-là, sans les craindre; c'est un des amusements de ma vieillesse.

On dit que la tragédie[1] de M. de Thibouville n'a pas si bien réussi que l'*Apparition de frère Berthier*. Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée[2] du traducteur de Pope, et témoin nos combats sur terre et sur mer. Il faut espérer que le diable, qui n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la porte de la pauvre France.

« O passi graviora! dabit Deus his quoque finem. »
VIRG., *Æneid.*, lib. I, v. 199.

On profitera sans doute des bons exemples des Russes et du maréchal de Daun. Retenez pour votre vie, mon ancien ami, une anecdote singulière: le roi de Prusse me mande, du 17 de novembre, ces propres mots: *Dans huit jours je vous en écrirai davantage de Dresde;* et, au bout de trois jours, il

[1] * Namir. Cette pièce, que le public n'eut pas la patience d'écouter jusqu'au cinquième acte, le 12 novembre, ne se releva jamais de sa chute. (CLOG.)

[2] * Peut-être le mot *retirée* est-il ici le résultat d'une faute de copiste ou d'imprimeur. La qualification de *sifflée, décriée*, eût mieux convenu à la prose des édits rédigés par Silhouette alors *retiré* du ministère. (CLOG.)

perd vingt mille hommes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la fable du *Pot au lait*.

Vous avez sans doute une mauvaise copie de *la Femme qui a raison*, et soyez sûr qu'on n'a que de très détestables copies de presque tous nos amusements de Tournai et des Délices; vous auriez bien dû venir voir les originaux. Nous avons joué une nouvelle tragédie sur un petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer deux des plus beaux yeux que je connaisse, qui sont ceux de madame l'ambassadrice de Chauvelin, sans compter ceux de son mari, moins beaux à la vérité, mais appartenant à une tête pleine d'esprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous les talents de mademoiselle Clairon, mais elle est beaucoup plus attendrissante, et non moins vraie. Pour moi, je suis, sans vanité, le meilleur vieillard que nous ayons à la comédie.

Je me suis un peu ruiné, mon cher ami, en bâtiments et en châteaux, et mes moutons se meurent de la clavelée; cependant je n'ai point envoyé ma vaisselle à la Monnaie, attendu qu'il n'y a point d'hôtel, ni même aucune monnaie dans le pays de Gex, et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de *culs-noirs*[1], et j'ai renoncé aux *blancs*, que j'aimais autrefois à la folie.

[1]* Voyez plus haut la lettre MMDCXCII. (CLOG.)

M. de Paulmi a-t-il renoncé à l'exécrable dessein d'aller en Pologne[1]? Présentez-lui mes respects, et dites-lui que, s'il persiste dans cette triste idée, j'avertirai les housards prussiens qui le prendront en passant. N'a-t-il donc pas assez de son mérite pour vivre à Paris, toujours estimé et honoré?

Buena noche[2], mon ancien ami.

LETTRE MMDCXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 décembre.

Mon cher ange, que dites-vous de *Luc*, qui me mande le 17 : *Je vous écrirai plus au long de Dresde*? et le troisième jour vous savez ce qui lui arrive[3]. Vous voyez qu'il ne faut compter sur rien, pas même sur nos flottes, pas même sur les tragédies de M. de Thibouville. Voyez ce qui arrive à frère Berthier; il va à Versailles dans toute sa gloire, et meurt[4] en bâillant. On n'est sûr de rien dans

[1]* Le marquis de Paulmi fut nommé à l'ambassade de Pologne, non pas en 1762, comme le dit la *Biographie universelle*, mais dès la fin de 1759. (Clog.)

[2]* Mots espagnols qui signifient *bonne nuit*. (Clog.)

[3]* Le 21 novembre précédent, le général prussien Finck s'était rendu à Daun avec douze ou quinze mille hommes. (Clog.)

[4]* Voyez le volume des *Facéties*. (Clog.)

ce monde; j'en excepte *Tancrède*. Vous devez être sûr, mon divin ange, que je la mettrai à vos pieds; et, si elle a le sort de Thibouville, ce ne sera pas sans y avoir bien songé. Je me flatte que *Spartacus* va se montrer. Seriez-vous assez ange pour faire dire au feseur de *Spartacus* que mes chevaliers n'osent se battre contre ses gladiateurs, et que mon estime et mon amitié lui ont cédé volontiers le pas?

Je vois que la prose du traducteur de Pope ne lui a point du tout réussi. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si ses successeurs écrivent plus rondement et ont le style moins dur? Que pense-t-on des billets ou actions des fermes? Il est bien bas de vous parler de cette prose, ou plutôt de ces chiffres, au lieu de vous envoyer des tirades d'*Aménaïde*, en vers croisés; mais on n'est pas toujours sur Pégase, on est ballotté dans le même vaisseau où vous criez tous miséricorde.

LETTRE MMDCXCVIII.

A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, 7 décembre.

J'ai deux graces à vous demander, ma chère philosophe, lesquelles ne tiennent en rien à la philosophie; la première, c'est de vouloir bien m'envoyer un second exemplaire de *la Mort* et de

l'Apparition de mon cher frère Berthier; la seconde, de vouloir bien vous abaisser en ma faveur, jusqu'à jeter un coup d'œil sur les misérables affaires de ce monde matériel, et de me dire si les actions des fermes sont un effet qui puisse et qui doive subsister. Ce sont deux propositions de théologie et de finances dont je suis honteux. Le paquet Berthier pourrait être contre-signé *Bouret;* car ce cher et bienfesant Bouret a la bonté de me contre-signer tout ce que je veux. Ma respectable philosophe, vous êtes bien tiéde; quoi! vous et le prophète de Bohême, vous êtes à Paris, et l'*infame* n'est pas encore anéantie! Il faudra que je vienne travailler à la vigne.

Ma chère philosophe, vous n'avez pas eu de confiance en moi, et vous l'avez prodiguée à des prêtres génevois. Vos livres[1] courent Genève; je suis obligé de vous en avertir; je vous aime. Vous avez été déja la dupe d'un Génevois[2]; ah! ma philosophe, ne vous fiez qu'aux solitaires comme moi, et aux *Bohémiens*[3]; ne me trahissez pas, mais

[1]* Ces livres, composés par madame d'Épinai, et imprimés par elle à Genève en 1758 et en 1759, sous le titre de *Lettres à mon fils*, et de *Mes Moments heureux*, sont très rares. — Voyez le tom. III des *Mémoires et Correspondance de madame d'Épinai* (publiés en 1818 par M. Brunet), pag. 285. Cette partie de la lettre de Voltaire s'y trouve, mais avec des changements qu'on ne peut guère attribuer qu'à *la belle philosophe.* (Clog.)

[2]* J. J. Rousseau. (Clog.)

[3]* C'est-à-dire à Grimm. (Clog.)

tâchez de rattraper tous vos exemplaires. Votre fils serait un jour désespéré, si cela transpirait.

Mandez-moi, je vous prie, comment vont les affaires publiques; ce n'est pas curiosité, c'est nécessité. Je suis dans la même barque que vous; il est vrai que j'y suis à fond de cale, et vous autres au timon; mais nous sommes battus des mêmes vents. Ma belle philosophe, vous êtes vraie; mettez-moi au fait, je vous en prie, et daignez conserver quelque amitié pour l'ermite.

LETTRE MMDCXCIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 9 décembre.

Dès que Collini sera prêt à partir, madame, je lui enverrai assurément une lettre pour l'électeur palatin, dont on prétend que le pays commence à être exposé aux visites des Hanovriens. Il faut avouer que jusqu'ici la France ne sert pas trop bien ses amis. Je n'imiterai pas ce triste exemple; je servirai Collini de tout mon cœur. Vous me paraissez depuis long-temps, madame, détachée tout-à-fait de Marie-Thérèse; les grandes passions s'usent; celle que vous avez pour le roi de Prusse s'usera de même. Je crois avoir trouvé le secret de n'avoir aucune passion pour tous ces gens-là; c'est

d'être si occupé de mes moutons, de mes bœufs et de mes blés, que je n'aie pas le temps de m'intéresser aux rois. Je vous assure que la vie pastorale est un beau contraste avec la vie horrible qu'on mène auprès d'eux, sans compter la mort ou la pauvreté qu'on va chercher pour eux. La France a perdu cent mille hommes depuis trois ans; et à présent elle n'a pas plus de vaisseaux que de vaisselle. Notre or et notre sang inondent l'Allemagne. Quiconque avait des effets publics est ruiné. Il faut aimer ses moutons quand on en a; mais, si j'avais un Silhouette pour berger, ils mourraient tous de la clavelée.

Monsieur votre fils va-t-il encore se ruiner et hasarder sa vie? où est-il, madame? Permettez que je l'assure de mon respectueux attachement, ainsi que votre bonne et fidèle amie. Si vous avez autant de neige que nous, il faudra que le carnage cesse cet hiver. Tâchez d'être heureuse pour vous dépiquer.

Je suis à vos pieds pour ma vie. V.

LETTRE MMDCC.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, décembre.

Quando mi capitò la vostra gentile epistola, stavo bene, e ne fui allegro tutto il giorno; ma sono ricaduto, sto male, e sono pigro, attristato, malinconico, ho tralasciato un mese i miei armenti, e l'istoria, e la poesia, ed ancora voi stesso, cigno di Padova, che cantate adesso sulle sponde del piccol Reno, *parvique Bononia Reni.*

Vi parlerò prima dell' opera rappresentata nella corte di Parma,

« Che quanto per udita io ve ne parlo;
« Signor, miraste, e feste altrui mirarla. »

Il vostro *Saggio*[1] *sopra l'Opera* in musica fu il fondamento della riforma del regno dei castrati. Il legame delle feste, e dell' azione a noi Francesi sì caro, sarà forse un giorno l'inviolabil legge dell' opera italiana.

Notre quatrième acte de l'opéra de *Roland*[2], par

[1] * Le chevalier de Chastellux a publié une traduction de cet *Essai* en 1773. (CLOG.)

[2] * Paroles de Quinault, musique de Lulli; 1685. (CLOG.)

exemple, est en ce genre un modèle accompli. Rien n'est si agréable, si heureux que cette fête des bergers qui annoncent à Roland son malheur; ce contraste naturel d'une joie naïve et d'une douleur affreuse est un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La musique change, c'est une affaire de goût et de mode; mais le cœur humain ne change pas. Au reste la musique de Lulli était alors la vôtre; et pouvait-il, lui qui était un *valente buggerone*[1] *di Firenze*, connaître une autre musique que l'italienne?

Je compte envoyer incessamment à M. Albergati la pièce que j'ai jouée sur mon petit théâtre de Tournai, et qu'il veut bien faire jouer sur le sien, en cas qu'il ne soit point effrayé d'avoir commerce avec une espèce d'hérétique, moitié français, moitié suisse. Je crois, messieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous; mais vous êtes heureusement contraints de faire votre salut.

M. Albergati m'a mandé qu'il avait vraiment une permission de faire venir des livres. O dio! ô *Dii immortales!* Les jacobins avaient-ils quelque intendance sur la bibliothèque d'un sénateur romain? Yes, good sir, I am free and far more free than all the citizens of Geneva.

[1] * La Fontaine a traduit ce mot dans sa satire intitulée *le Florentin*, contre Lulli. (Clog.)

« Libertas, quæ, sera, tamen respexit. . . . . , »
VIRG., ecl. I, 28.

sed non INERTEM. C'est à elle seule qu'il faut dire : *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter.* Cependant j'écris l'histoire du plus despotique bouvier qui ait jamais conduit des bêtes à cornes; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune Soltikof, neveu de celui qui a battu le roi de Prusse; il a l'ame d'un Anglais, et l'esprit d'un Italien. Le plus zélé et le plus modeste protecteur des lettres que nous ayons à présent en Europe, est M. de Schowalow, le favori de l'impératrice de Russie; ainsi les arts font le tour du monde.

Niente dal vostro librajo; ve l' ho detto, è un briccone. Annibal et Brennus passèrent les Alpes moins difficilement que ne font les livres. *Interim, vive felix,* and dare to come to us.

LETTRE MMDCCI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 11 décembre.

Il est bien beau à votre excellence de songer à des tragédies françaises, quand vous avez des opéra italiens. Pour moi, je renonce cet hiver aux uns

et aux autres. Phèdre, non pas la *Phèdre* de Racine, mais Phèdre, le conteur de fables, dit :

> « Vaces oportet, Eutyche, a negotiis,
> « Ut liber animus sentiat vim carminis. »
> Lib. III, *Prolog.*

Je maintiens que le public de Paris est comme ce M. Eutychius; il n'est pas en état de sentir *vim carminis.* Il lui faut argent, gaieté, succès; il n'a rien de tout cela; il siffle tout pour se venger.

J'avais fait ma *Chevalerie* dans un temps moins malheureux, et j'espérais que vous pourriez la voir à Paris. Vous et madame l'ambassadrice l'avez assez honorée dans ma petite retraite. M. le duc de Choiseul est, je crois, à présent un vrai Eutychius; moi, chétif, je suis *attristato, malinconico, ammalato.* L'hiver me rend de mauvaise humeur; il m'ôte le plaisir de me ruiner en bâtiments. J'essuie des banqueroutes. Les misères publiques poussent jusqu'au Mont-Jura, et viennent m'y trouver.

Vraiment oui, monsieur, j'ai reçu une lettre du roi de Prusse; j'en ai reçu trois en huit jours. Je suis comme les gens de l'île des Papegauts [1] : « L'a- « vez-vous vu, bonnes gens, l'avez-vous vu? Eh « oui, pardieu! nous en avons vu trois, et nous « n'y avons guère profité. » Cette petite affaire me

[1] * Voyez *Pentagruel,* liv. IV, chap. XLVIII; *comment Pentagruel descendit en l'isle des Papimanes.* — C'était de mémoire seulement que Voltaire en citait ce passage. (CLOG.)

paraît aussi épineuse que celle de ce rude abbé d'Espagnac, qui ne finit point, et qui s'amuse à présent à condamner le lit de justice.

Je pense que tout le monde est devenu fou; cela ne serait rien, si l'on n'était pas devenu aussi gueux. Je crois pourtant que *Luc* écrira à votre ami[1] avant un mois. Pour moi, je vous remercierai toujours des bontés dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'Espagnac. Il devrait bien plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre excellence des affaires publiques; mais il faut que je vous conte un trait assez singulier qui a quelque rapport à ce qui se passe sur terre. Vous savez que le roi de Prusse m'écrit quelquefois en vers et en prose, quand il a fait sa revue et joué de la flûte; or il m'écrivait le 17 de novembre: « Nous tou- « chons à la fin de notre campagne; elle sera bonne, « et je vous écrirai, dans une huitaine de jours, « de Dresde, avec plus de tranquillité et de suite « qu'à présent; » et vous savez, au bout de trois jours, ce qui lui est arrivé. Je trouve par-tout la fable du *Pot au lait*[2]. Quel *pot au lait* que ce Silhouette! Son premier début m'avait séduit. Ce tra-

[1] * Le duc de Choiseul. (CLOG.)

[2] * *La Laitière et le Pot au lait.* — La Fontaine, liv. VII, fab. x. (CLOG.)

ducteur du *Tout est bien*, de Pope, m'a vite rangé du parti de Martin, et m'a fait voir combien tout est mal. Il faut tâcher de vivre comme le seigneur Pococurante. Mais il y a un seigneur qui me paraît de tout point préférable; c'est le plus aimable des hommes, mari de la plus aimable des femmes. Je leur présente à tous deux, avec leur permission, les plus tendres respects.

LETTRE MMDCCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 11 décembre.

Je me flatte, mon divin ange, que la mort funeste de la princesse[1] que vous regrettez ne changera rien à votre destinée, et que votre place n'en sera pas moins pour vous une source de choses utiles et agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la part que nous prenons, madame Denis et moi, à ce triste accident. Je suis persuadé que madame l'infante vous avait bien goûté, qu'elle sentait tout ce que vous valez; et, en ce cas, vous perdez beaucoup. Votre cœur sera affligé; mais, quoique votre intérêt ne soit pas pour vous un motif de consolation, il faut bien que vos amis

[1] * Louise-Élisabeth de France, infante de Parme, morte le 6 décembre. (Clog.)

envisagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger.

Voilà, dit-on, de belles espérances de paix; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. Je ne veux point demander si cette déclaration de sa part est une suite de certaines démarches; je demande seulement, comme citoyen, si vous pensez que nous aurons la paix. Je la vois nécessaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuse; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de Choiseul. C'est alors que nous pourrons mettre les chevaliers français sur la scène; ils seront à vos ordres comme l'auteur. Cette *Femme qui a raison* me fait de la peine; on la dit imprimée, et très mal; c'est ma destinée, et cette destinée désagréable a été toujours la suite de ma facilité. On ne se corrige de rien; au contraire les mauvaises qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux! et que cette loi de la nature vous est favorable! Je vous souhaite, et à madame Scaliger, une jolie année 1760, et cinq ou six bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps j'en ferais une, bonne ou mauvaise; mais *Pierre* m'appelle; je ne connais que vous et lui.

LETTRE MMDCCIII.

A M. BERTRAND.

12 décembre.

De quoi vous avisez-vous, mon cher ami, de donner sitôt de l'argent[1] à Panchaud? Il n'en a pas probablement tant de besoin que vous; c'était à lui d'attendre votre commodité. Vous êtes bien heureux de n'avoir pas votre bien à Leipsick; le roi de Prusse vient encore de lui extorquer 300,000 écus. Tout ce qu'on voit, à droite et à gauche, fait aimer et estimer ce pays-ci, sur-tout si le sage gouvernement de Berne ne donne pas des lettres de naturalité à ce fripon de Grasset. Je crois qu'il faudra faire paraître à-la-fois les deux volumes de l'*Histoire de Pierre-le-Grand,* le plus sage et le plus grand des sauvages, qui a civilisé une grande partie de l'hémisphère, et qui, en se laissant battre neuf années de suite, apprit à battre l'ennemi le plus intrépide. Ce qui se passe aujourd'hui est juste le revers de Pierre; on a commencé par des victoires, on finira par le plus affreux revers. On m'écrivait le 17 novembre : *Je vous en dirai davantage de Dresde, où je serai dans huit jours.*

[1] * Voltaire, un an auparavant, avait prêté cinquante louis à Bertrand. (CLOG.)

Vous voyez ce qui est arrivé le troisième jour. Pour la France, il n'y a rien à en dire. Il n'y a qu'à n'avoir point d'argent chez elle.

Mille tendres respects à M. et à madame de Freudenreich. Voilà des gens sages et aimables; je leur suis attaché pour ma vie.

Je vois, par mes archives, qu'un seigneur de leur nom a possédé ma terre de *Fernex,* au seizième siècle. Cela me rend tout glorieux.

Bonsoir, mon cher ami; je vous embrasse tendrement de tout mon cœur.

LETTRE MMDCCIV.

A M. THIERIOT.

15 décembre.

Vous ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'est question que de *culs-noirs,* de bourses vides, de flottes dispersées, et de malheurs en tout genre sur terre et sur mer. L'espérance de la paix est dans le fond de la boîte de Pandore; mais, pendant que tout l'état souffre, il se trouve toujours des gredins qui impriment, des oisifs qui lisent, et des Frérons qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par M. Bouret ou par

quelque autre contre-signeur, *la Femme qui a raison*, et la *Malsemaine* dans laquelle Fréron répand son venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de l'*Ecclésiaste*[1]; elle est imprimée au Louvre, avec mon portrait à la tête; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de petits esprits insolents, qui abusent de leurs places, à quel point on doit les mépriser[2], et à quel point on peut les confondre. On reviendrait à Paris leur marquer tout le dédain qu'on leur doit, si on n'aimait pas mieux être chez soi libre et tranquille.

« Sed nil dulcius est bene quam munita tenere
« Edita doctrina sapientum templa serena,
« Respicere unde queas alios, passimque videre
« Errare, atque viam palantes quærere vitæ. »

LUCR., lib. II.

[1] * C'était sans doute la Pompadour qui avait fait imprimer cette édition. (CLOG.)

[2] * Ceci s'adressait à Omer Joli de Fleuri et à l'abbé Terrai, sur le rapport duquel le Parlement ordonna que l'on brûlât le *Précis du Cantique des Cantiques*. Voyez la *Lettre* qui précède ce *Précis*. Cette *Lettre* parut avec l'*édition approuvée par le pape*. (CLOG.)

LETTRE MMDCCV.

A M. D'ALEMBERT.

Aux Délices, 15 décembre.

Votre Siméon Valette, ou Valet, ou La Vallette, est chez moi, mon cher philosophe; il s'est fait moine dans mon couvent, mais on ne reçoit pas de moines sans savoir d'où ils viennent et qui ils sont. Cet homme ne donne aucuns renseignements; il paraît assez bon diable, mais je veux au moins savoir qui est ce diable. Où l'avez-vous connu? qui répond de lui?

« Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando? »

Nous allons donc avoir la paix; votre pension berlinoise sera bien assurée. Je vous plaindrai, si vous restez à Paris; je vous plaindrai, si vous allez en Prusse; mais par-tout où vous serez, je vous aimerai de tout mon cœur. Mes compliments à frère Berthier et à *tutti quanti*.

LETTRE MMDCCVI.

A M. BIORT[1],

ÉVÊQUE D'ANNECI.

15 décembre[2].

Monseigneur, le curé d'un petit village nommé Moëns, voisin de ma terre, a suscité un procès à mes vassaux de Fernei, et ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il leur a fait pour 1,500 livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ses frais de justice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, monseigneur, combien, dès les premiers temps de l'Église, les saints Pères se sont élevés contre les ministres sacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit : « Un prêtre est venu avec des sergents rançonner « de pauvres familles, les forcer de vendre le seul

[1]* Ce prélat, selon Barbier (*Supplément à la Correspondance littéraire de Grimm et Diderot*), « se nommait J. P. Biort. Né le 16 octobre 1719, à Châtillon en Faucigni, il est mort à Anneci le 7 mars « 1785. » Voltaire le nommait *Biord*. (Clog.)

[2]* Cette lettre est de 1759 et non de 1758. (Clog.)

« pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le « lait à leurs enfants, » qu'auraient dit les Jérôme, les Irenée, les Augustin? Voilà, monseigneur[1], ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler. Je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le satisfesait pas. Vous gémissez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens.

Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savants hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères; c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année

[1] * Voltaire dit, dans sa lettre du 27 juillet 1758 à d'Argental, que Biort était fils d'un maçon; mais Barbier prétend qu'on peut douter qu'il soit né dans une classe aussi humble, « car un de ses « frères, ajoute-t-il, fut nommé sénateur à Chambéri; un autre a été « châtelain royal à Samoëns. » (Clog.)

précédente, notre religion, pour embrasser la protestante. Le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une; les villages de Magni et de Boisi ne sont plus que des déserts; Fernei est réduit à cinq familles, ayant droit de commune, et ce sont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher sur le territoire de la florissante Genève le pain qu'on leur dispute dans les chaumières de leurs pères. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns[1] à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible, mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus insatiable, à se contenter de ma promesse, que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grace, ou plutôt cette justice. Je suis, etc.

[1] * Ce curé chicaneur se nommait Ancian. Voyez, tome II de *Politique et Législation*, page 313, la *Requête* adressée contre lui, en janvier 1761, au lieutenant-criminel du pays de Gex. (Clog.)

LETTRE MMDCCVII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 16 décembre.

Calfeutrez-vous, chauffez-vous bien, madame; digérez; jouissez de la société d'une amie charmante, et de la considération personnelle qui doit rendre votre vie agréable. On abrége ses jours dans le tracas des cours; on les prolonge et on les rend sereins dans la retraite. Si je suis en vie, j'en ai l'obligation à ma campagne. J'ai acheté deux terres belles et bonnes auprès de mes Délices, par reconnaissance du bien que m'a fait la vie champêtre. J'ai trois ports contre tous les naufrages; c'est là que je plains les folies barbares de ceux qui s'égorgent pour des rois. J'y ris de la folie ridicule des courtisans, et du changement continuel de scènes dans une très mauvaise pièce. Les vers que vous m'envoyez ne donnent point envie de rire; ils disent des vérités bien tristes. Il faut s'attendre à peu de gloire et peu d'argent. Passe pour le premier point. Le duc[1] de Lauraguais renonce à la gloire, et garde son argent; mais la France perd le sien. Bonsoir, et mille respects. V.

[1]* Au lieu du mot *duc*, qui se trouve dans un recueil de *Lettres inédites de Voltaire*, publiées par Mongie en 1818, page 280, on lit

LETTRE MMDCCVIII.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 16 décembre.

Gli auguro un felice viaggio, o più tosto una stabile dimora. Ecco due lettere, l' una per l' altezza [1], l' altra pe 'l Pierron [2], scritte ambedue colla medesima premura. Intanto sappia che l' amo e l' amerò sempre. V.

LETTRE MMDCCIX.

A M. PIERRON [3],

A MANHEIM.

Aux Délices, 16 décembre.

Mon cher ami, je vous envoie mon précurseur.

comte dans les éditions de MM. Renouard et Lequien. — Louis de Brancas, né en 1714, *duc* de Lauraguais, était le père du *comte* de Lauraguais. (CLOG.)

[1] * L'électeur palatin. — La lettre que Voltaire lui adressa par Collini n'a pas été retrouvée. Il en est question plus bas dans celle du 28 décembre à madame de Lutzelbourg. (CLOG.)

[2] * Voyez la lettre qui suit. — Collini nous apprend, dans ses Mémoires, qu'il quitta Strasbourg dès qu'il eut reçu ces lettres, et que, arrivé à Manheim le 29 décembre 1759, il devint bientôt secrétaire intime de Charles-Théodore. (CLOG.)

[3] * Homme de confiance de Charles-Théodore. Il mourut quatre mois plus tard. (CLOG.)

Mon régime, malgré toutes mes incommodités, me mettra, l'été qui vient, en état d'aller vous remercier de toutes les marques d'amitié qu'il a reçues de vous. Je prends sur moi le bien que vous lui faites, et je partage sa reconnaissance. Vous aurez en lui un homme très attaché. Plus vous le connaîtrez, plus vous verrez combien il mérite votre bienveillance. Je lui ai donné une lettre pour son altesse électorale; je me flatte que vous lui procurerez l'honneur de la présenter. Il ne veut avoir d'obligation qu'à vous. Je vous prie de présenter mes respects à M. le baron de Beckers[1], et à tous ceux qui voudront bien se souvenir de moi dans votre aimable cour.

LETTRE MMDCCX.

A M. BERTRAND.

18 décembre.

Je m'intéresse bien vivement, mon cher monsieur, à tout ce qui peut toucher madame de Freudenreich; je crains de ne pas assez ménager sa douleur, en lui écrivant une de ces lettres de condoléance qui ne sont, comme dit La Fontaine, que des surcroîts d'affliction. J'ai pris le parti d'adres-

[1] * *Contrôleur-général* de l'électeur palatin. (CLOG.)

ser ma lettre à M. de Freudenreich. Je reconnais bien votre amitié à la part que vous m'avez faite de ce qui regarde une famille qui me sera toujours respectable et bien chère.

Je vous plains si vous avez mis quelque chose sur les fonds publics de France; il n'y a pas d'apparence que nos pertes immenses soient sitôt réparées. J'ai embarqué comme vous une grande partie de ma fortune sur ce frêle vaisseau de la foi publique; mais il ne faut jamais songer à ce qu'on a perdu, il faut penser à bien employer ce qui reste.

S'il est vrai qu'un corps prussien de huit mille hommes ait été battu [1] par les Autrichiens, et que le maréchal de Daun se soit ouvert les chemins de Berlin, je tiens le roi de Prusse plus à plaindre que vous et moi.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] * Dans les premiers jours de décembre, Beck, l'un des généraux qui servaient sous Daun, avait enlevé un corps de quinze cents Prussiens, près de Meissen, sur la rive droite de l'Elbe. (Clog.)

LETTRE MMDCCXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 décembre.

Le nouveau moine[1] ou frère lai que vous venez de recevoir, mon cher et illustre maître, m'a été adressé, il y a plusieurs années, par une nièce de mademoiselle Quinault, qui est mariée à Bourges, et qui me le recommanda. Il me parut comme à vous assez bon diable, et d'ailleurs je lui trouvai quelques connaissances mathématiques. Il présenta, quelque temps après, à l'Académie des sciences, un *Traité de gnomonique* qu'elle approuva, et qu'il m'a fait l'honneur de me dédier. Depuis ce temps-là il a été errant de ville en ville, et m'a écrit de temps en temps pour m'engager à le placer, sans que j'en aie pu trouver les moyens. Je suis aise qu'il ait trouvé un asile chez vous, et je crois que vous en pourrez tirer quelques secours; au surplus, je ne vous demande vos bontés pour lui qu'autant qu'il s'en rendra digne.

Je ne crois pas la paix si prochaine que vous, mais je la desire encore plus que je n'en doute, et je la desire par mille raisons. Je suis bien las de Paris; mais serai-je mieux ailleurs? c'est ce qui est fort incertain. Vous avez choisi, comme Marthe, la meilleure part; mais vous êtes riche, et je suis pauvre. Je n'attends que la paix pour voyager; je tâterai de différents pays, et *quamprimum tetigero bene moratam, et liberam civitatem, in ea conquiescam*[2]. Peut-être, *quod Deus avertat!* finirai-je comme Scarmentado[3].

[1]* Valette. (Clog.)

[2]* Cicéron; *Oratio pro Milone*. (Clog.)

[3]* Voyez, tom. I des *Romans*, ce qui advint finalement à Scarmentado. Mais d'Alembert ne se maria point. (Clog.)

On continue toujours ici à nous persécuter, et à nous susciter tracasseries sur tracasseries. Voilà encore une querelle d'Allemand qu'on fait à Diderot et aux libraires, au sujet des planches de l'*Encyclopédie :* j'espère qu'ils s'en tireront avantageusement, car pour le coup ils n'ont affaire ni au Parlement ni à la Sorbonne. Adieu, mon cher philosophe; quand je vous vois du port contempler les orages, je me rappelle ces vers de Virgile (*Æn.*, III):

« Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis :
« Vivite felices, quibus est fortuna peracta
« Jam sua ; nos alia ex aliis in fata vocamur.
« Vobis parta quies; nullum maris æquor arandum. »

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMDCCXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 décembre.

Ma dernière lettre [1] était déja partie, et mon cœur avait prévenu le vôtre, mon respectable ami, avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que j'avais imaginé, votre douleur raisonnable, et les consolations de M. le duc de Choiseul. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance

[1] * Sans doute la lettre MMDCCII, où il est question de la mort de l'infante de Parme. (CLOG.)

qu'en vous? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministère d'Angleterre qui jette les premiers fondements de la paix? mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'insolence à moi à penser que je crois savoir que c'est M. le duc de Choiseul lui-même qui a tout préparé, et que c'est sur une de ses lettres, envoyée certainement à Londres, que M. Pitt s'est déterminé? M. le duc de Choiseul lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il est le premier auteur de la paix que toute l'Europe, excepté Marie-Thérèse, attend avec empressement. Cependant si *Luc* pouvait être puni avant cette heureuse paix! si, le chemin de la Lusace et de Berlin étant ouvert par le dernier avantage du général Beck, quelque Haddick[1] pouvait aller visiter Berlin! Vous voyez, divin ange, que, dans la tragédie, je veux toujours que le crime soit puni.

On parle d'une grande bataille donnée le 6 entre *Luc* et l'homme à la *toque bénite*[2]; on la dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent; il n'y a peut-être pas un mot de vrai; nous ne le saurons que dans deux jours. Je m'intéresse bien vivement à cette pièce. Dès que les Autrichiens ont un avan-

[1]* Haddick, entré à Berlin le 16 octobre 1757, avec quatre mille hommes seulement, y avait levé, au nom de Marie-Thérèse, une contribution de 800,000 francs. Tottleben, l'un des généraux d'Élisabeth, exécuta un semblable coup de main sur Berlin le 9 octobre 1760. (Clog.)

[2]* Daun. (Clog.)

tage, M. le comte de Kaunitz[1] dit à madame de Bentinck : Écrivez vite cela à notre ami. Dès que *Luc* a le moindre succès, il me mande : J'ai frotté les oppresseurs du genre humain. Cher ange, dans ces horreurs, je suis le seul qui aie de quoi rire; cependant je ne ris point, et cela à cause des *culs-noirs,* des annuités, des loteries, et de Pondichéri; car *sempre temo per Pondicheri.*

Pour nos *Chevaliers,* ils sont à vos ordres. Il faudra s'attendre aux insultes de ce polisson de Fréron, aux cris de la canaille. Je me préparerai à tout, en fesant mes Pâques dans ma paroisse; je veux me donner ce petit plaisir en digne seigneur châtelain. Et ce monsieur d'Espagnac[1] quel homme! quel grand chambrier! quel minutieux seigneur! il ne finira donc jamais? Mais, à propos, je vous prépare des gantelets, des gages de bataille pour Pâques. Et pourquoi ne pas jouer *Rome sauvée* sur votre vaste théâtre cet hiver? pourquoi ne pas entendre les cris de Clytemnestre? ne faut-il rien hasarder? Mille tendres respects à madame Scaliger.

[1]* Venceslas de Kaunitz-Rietberg. Il avait beaucoup contribué au traité de 1756, si funeste à la France. (Clog.)

LETTRE MMDCCXIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 28 décembre.

Jouissez de la santé, madame, l'année 1760; n'ayez point mal aux yeux, comme moi, qui ne peux vous écrire de ma main. Vivez avec votre amie[1], et avec monsieur votre fils, tant que vous pourrez; voyez d'un œil tranquille nos énormes sottises; mettez à la tontine et enterrez votre classe. J'ai envoyé un gros paquet à Collini, dans lequel il y a une lettre pour monseigneur l'électeur palatin, et une autre pour le valet de chambre favori; il devrait l'avoir reçu. Les bontés dont vous l'honorez, madame, me mettent en droit de vous prier de l'en avertir.

On dit qu'on a roué le R. P. Malagrida; Dieu soit béni! Vous aviez deux jésuites bien insolents, l'un à Strasbourg, l'autre à Colmar[2]. Monsieur le premier président, votre frère, ménageait ces maroufles. Ne sait-il pas qu'ils sont à présent fort au-dessous des capucins? Je mourrais content si la paix était faite, et si je voyais les jansénistes et les

[1]* Madame de Brumath. (Clog.)

[2]* Celui de Colmar était Kroust. (Clog.)

molinistes écrasés les uns par les autres[1]. Mille tendres respects.

LETTRE MMDCCXIV.

A M. FORMEI.

Aux Délices, 6 janvier 1760.

On m'envoie cette lettre ouverte; je profite de l'occasion pour vous souhaiter la santé et la paix. Soyez secrétaire *éternel*[2]. Votre roi est toujours un homme unique, étonnant, inimitable; il fait des vers charmants, dans des temps où un autre ne pourrait faire une ligne de prose. Il mérite d'être heureux, mais le sera-t-il? et, s'il ne l'est pas, que devenez-vous? Pour moi, je ne mourrai point entre deux capucins[3]. Ce n'était point la peine d'exalter son ame pour voir l'avenir. Quelle plate et détestable comédie que celle de ce monde!

« Sum felix tamen, o superi : nullique potestas
« Hæc auferre Deo. . . . . »

Je vous en souhaite autant, etc.; *vale*. V.

[1] * Le fanatisme parlementaire et l'hypocrisie jésuitique, voilà l'*infame* que Voltaire ne cessa de combattre pendant les vingt dernières années de sa vie. (Clog.)

[2] * Formei était secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin. (Clog.)

[3] * Comme Maupertuis. (Clog.)

LETTRE MMDCCXV.

A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, par Genève, 7 janvier.

Que faites-vous, madame? où êtes-vous? que dites-vous? comment vous réjouissez-vous? Est-il vrai que le baron d'Holbach est en Italie, et qu'il reviendra par les Délices? Ce sera une grande consolation pour moi de trouver un homme à qui je ne pourrai parler que de vous. Vous êtes à mes yeux *la Femme qui a raison;* mais le faquin de libraire qui l'a imprimée, et indignement défigurée, en a fait la femme qui a tort. Quoique je fasse peu d'attention à ces petites tribulations, elles ne laissent pas cependant de prendre du temps; on n'aime pas à voir ses enfants courir les rues mal vêtus et mal élevés. Il n'est pas bien sûr que notre docteur aille auprès du roi de Prusse; s'il avait cette faiblesse, vous pourriez lui appliquer ces vers de Corneille:

> D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi,
> Après avoir servi sous Pompée et sous moi.
>
> *Pompée*, act. III, sc. IV.

On dit, madame, qu'il y a une brochure dédiée au cheval de bronze, qui est assez plaisante. Si je

pouvais l'avoir par votre protection, je vous serais bien obligé.

Monsieur l'envoyé [1] de Francfort, la guerre me paraît traîner furieusement en longueur; ayez la bonté de faire finir ces pauvretés-là le plus tôt que vous pourrez. Si *Luc* est écrasé ou enchaîné, je ferai danser ce faquin de Schmidt, qui est, je crois, au nombre de vos seigneurs commettants.

« . . . . . . Antecedentem scelestum
« *Sequitur* pede Pœna claudo. »
Hor., lib. III, od. II, v. 31.

Je suis accablé de bagatelles, j'en ai cent pieds par-dessus la tête; bagatelles touchant Pierre-le-Grand, bagatelles de théâtre, bagatelles d'histoire du siécle, bagatelles de mes masures et du gouvernement de mes hameaux. Je ne peux songer de long-temps à l'*Encyclopédie;* d'ailleurs comment traiter *Idée* et les autres articles? Ma levrette accoucha ces jours passés, et je vis clairement qu'elle avait des *idées*. Quand j'ai mal dormi ou mal digéré, je n'ai point d'*idées;* et, pardieu, les idées sont une modification de la matière, et nous ne

[1] * Grimm, qui venait d'être chargé des intérêts de la ville de Francfort-sur-le-Mein, auprès de la cour de France, avec un traitement de 24,000 livres. Les employés du bureau secret de la poste ayant décacheté, en 1761, une lettre dans laquelle *monsieur l'envoyé* fesait une plaisanterie sur un des ministres de Louis XV, on obligea aussitôt la ville impériale à choisir un autre chargé d'affaires. (Clog.)

savons point ce que c'est que cette matière, et nous n'en connaissons que quelques propriétés, et nous ne sommes que de très plats raisonneurs; et maître Joli de Fleuri n'en sait pas plus que moi sur tout cela. Ce n'est pas la peine d'écrire pour ne point dire la vérité. Il n'y a déja dans l'*Encyclopédie* que trop d'articles de métaphysique pitoyables; si l'on est obligé de leur ressembler, il faut se taire. On m'assure que Diderot est devenu riche; si cela est, qu'il envoie promener les libraires, les persécuteurs et les sots, et qu'il vienne vivre en homme libre entre Gex et Genève.

Ma philosophe, on a grande envie de rendre ce pays de Gex libre et indépendant[1]. Ce serait une bonne affaire pour la philosophie. On trouve une compagnie qui offre de l'argent comptant aux fermiers-généraux, et même au roi. Pour peu que le plan soit plausible, je vous l'enverrai; je veux que vous fassiez réussir cette affaire, et que vous en ayez la gloire; vous ameuterez trois ou quatre des Soixante, et je vous dresserai une statue à Fernei. Vous êtes à jamais dans ma tête et dans mon cœur.

[1] * Voyez, tom. II de *Politique et Législation*, les *Écrits* de Voltaire *pour les habitants du pays de Gex et du Mont-Jura*. (CLOG.)

LETTRE MMDCCXVI.

A M. BERTRAND.

7 janvier.

Je vous souhaite une vie tolérable, mon cher philosophe, car pour une vie heureuse et remplie de plaisirs, cela est trop fort, après tout ce qui arrive aux annuités, actions et billets de la Compagnie des Indes. Tout périt; je laisse là mes bâtiments, *et mea me virtute involvo.*

On a imprimé mes lettres que M. de Haller avait fait courir. Il a oublié apparemment cet article dans les principes de l'irritation : *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.* Je ne conçois pas comment vos *magis magni clerici* peuvent accorder des lettres de naturalité à un voleur[1] avéré. Il me semble que la vertu de la république de Berne devait être inflexible.

A propos de vertu, mes tendres respects à M. et madame de Freudenreich.

Ce n'est pas une affaire de vertu que trois éditions faites en Angleterre de la *Vie*[2] de madame

[1] * Grasset, nommé plus bas, dans la lettre du 22 janvier à Bertrand. (CLOG.)

[2] * La *Vie de la marquise de Pompadour* avait paru, en anglais, à Londres, en 2 volumes in-16. Cette *Vie,* qui eut quatre éditions, et

de Pompadour. La moitié de l'ouvrage est un tissu de calomnies; mais ce qu'il y a de vrai fera passer ce qu'il y a de faux à la postérité.

Adieu; je lève les épaules quand on me parle du *meilleur des mondes possibles*. Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

LETTRE MMDCCXVII.

A M. P. ROUSSEAU[1].

Janvier.

Quelque répugnance, messieurs, qu'on puisse sentir à parler de soi-même au public, et quelque vains que puissent être tous les petits intérêts d'auteurs, vous jugerez peut-être qu'il est des circonstances où un homme qui a eu le malheur d'écrire doit au moins, en qualité de citoyen, réfuter la calomnie. Il n'est pas bien intéressant pour le public que quelques hommes obscurs aient, depuis dix ans, mis leurs ouvrages sous le nom d'un homme obscur tel que moi; mais il m'est permis

fut traduite en français par P. Ant. de La Place, est citée dans la *Biographie universelle*, tom. XXXV, pag. 6 et 290. (Clog.)

[1]* Pierre Rousseau demeurait à Liége, quand Voltaire lui écrivit, le 8 novembre 1756, la lettre MMCCXXVIII; mais il venait de transporter les presses du *Journal encyclopédique* de Bruxelles à Bouillon, lorsque la lettre ci-dessus lui fut adressée ainsi qu'aux autres rédacteurs de cet ouvrage périodique. (Clog.)

d'avertir qu'on m'a souvent apporté, dans ma retraite, des brochures de Paris, qui portaient mon nom avec ce titre : *imprimé à Genève.*

Je puis protester que non seulement aucune de ces brochures n'est de moi, mais encore qu'à Genève rien n'est imprimé sans la permission expresse de trois magistrats, et que toutes ces puérilités, pour ne rien dire de pis, sont absolument ignorées dans ce pays, où l'on n'est occupé que de ses devoirs, de son commerce et de l'agriculture, et où les douceurs de la société ne sont jamais aigries par des querelles d'auteurs.

Ceux qui ont voulu troubler ainsi ma vieillesse et mon repos, se sont imaginé que je demeurais à Genève. Il est vrai que j'ai pris, depuis longtemps, le parti de la retraite, pour n'être plus en butte aux cabales et aux calomnies qui désolent à Paris la littérature; mais il n'est pas vrai que je me sois retiré à Genève. Mon habitation naturelle est dans des terres que je possède en France, sur la frontière, et auxquelles sa majesté a daigné accorder des privilèges et des droits qui me les rendent encore plus précieuses. C'est là que ma principale occupation, assez connue dans le pays, est de cultiver en paix mes campagnes, et de n'être pas inutile à quelques infortunés. Je suis si éloigné d'envoyer à Paris aucun ouvrage, que je n'ai aucun commerce, ni direct ni indirect, avec au-

cun libraire, ni même avec aucun homme de lettres de Paris; et, hors je ne sais quelle tragédie, intitulée *l'Orphelin de la Chine,* qu'un ami [1] respectable m'arracha il y a cinq à six années, et dont je fis le médiocre présent aux acteurs du Théâtre Français, je n'ai certainement rien fait imprimer dans cette ville.

J'ai été assez surpris de recevoir, le dernier de décembre, une feuille [2] d'une brochure périodique, intitulée *l'Année littéraire,* dont j'ignorais absolument l'existence dans ma retraite. Cette feuille était accompagnée d'une petite comédie qui a pour titre *la Femme qui a raison, représentée à Karouge, donnée par M. de Voltaire,* et *imprimée à Genève.* Il y a dans ce titre trois faussetés. Cette pièce, telle qu'elle est défigurée par le libraire, n'est assurément pas mon ouvrage; elle n'a jamais été imprimée à Genève; il n'y a nul endroit ici qui s'appelle Karouge [3], et j'ajoute que le libraire de Paris, qui l'a imprimée sous mon nom, sans mon aveu, est très répréhensible.

[1]* D'Argental. (Clog.)

[2]* C'est la *malsemaine* dont Voltaire parle dans la lettre MMDCCIV. (Clog.)

[3]* Aux portes de Genève, mais dans la Savoie, était un chétif village appelé, non pas Karouge, mais Carouge. Voltaire ne pouvait guère en ignorer l'existence en 1760; du moins il en parle dans sa lettre du 21 janvier 1761 au marquis de Chauvelin. Carouge appartient au canton de Genève depuis le traité de 1815, et est une jolie ville aujourd'hui. (Clog.)

Mais voici une autre réponse aux politesses de l'auteur de l'*Année littéraire*. La pièce qu'il croit nouvelle fut jouée, il y a douze ans, à Lunéville, dans le palais du roi de Pologne, où j'avais l'honneur de demeurer. Les premières personnes du royaume, pour la naissance, et peut-être pour l'esprit et le goût, la jouèrent en présence de ce monarque. Il suffit de dire que madame la marquise du Châtelet-Lorraine représenta la Femme qui a raison avec un applaudissement général. On tait par respect le nom des autres personnes illustres qui vivent encore, ou plutôt par la crainte de blesser leur modestie. Une telle assemblée savait, peut-être aussi bien que l'auteur de l'*Année littéraire*, ce que c'est que la bonne plaisanterie et la bienséance. Les deux tiers de la pièce furent composés par un homme [1] dont j'envierais les talents, si la juste horreur qu'il a pour les tracasseries d'auteur et pour les cabales de théâtre ne l'avait fait renoncer à un art pour lequel il avait beaucoup de génie. Je fis la dernière partie de l'ouvrage ; je remis ensuite le tout en trois actes, avec quelques changements légers que cette forme exigeait. Ce petit divertissement en trois actes, qui n'a jamais été destiné au public, est très différent de la pièce qu'on a très mal-à-propos imprimée

[1] * Sans doute Saint-Lambert, qui, en 1749, *doublait* le rôle que Voltaire jouait auprès de madame du Châtelet. (Clog.)

sous mon nom. Vous voyez, messieurs, que je ne suis pas le seul qui doive des remerciements à l'auteur de l'*Année littéraire,* pour ces belles imputations *de grossièreté tudesque, de bassesse, et d'indécence,* qu'il prodigue. Le roi de Pologne, les premières dames du royaume, des princes mêmes, peuvent en prendre leur part avec la même reconnaissance; et le respectable auteur que j'aidai dans cette fête doit partager les mêmes sentiments.

Je me suis informé de ce qu'était cette *Année littéraire,* et j'ai appris que c'est un ouvrage où les hommes les plus célèbres que nous ayons dans la littérature sont souvent outragés. C'est pour moi un nouveau sujet de remerciement. J'ai parcouru quelques pages de la brochure; j'y ai trouvé quelques injures un peu fortes contre M. Lemierre. On l'y traite d'homme sans génie, de plagiaire, de joueur de gobelets, parceque ce jeune homme estimable a remporté trois[1] prix à notre Académie, et qu'il a réussi dans une tragédie long-temps honorée des suffrages encourageants du public.

Je dois dire, en général, et sans avoir personne en vue, qu'il est un peu hardi de s'ériger en juge de tous les ouvrages, et qu'il vaudrait mieux en faire de bons.

La satire en vers, et même en beaux vers, est

[1] * Lisez *cinq.* — La tragédie que Fréron critique si indécemment est *Hypermnestre.* (Clog.)

aujourd'hui décriée; à plus forte raison la satire en prose, sur-tout quand on y réussit d'autant plus mal qu'il est plus aisé d'écrire en ce pitoyable genre. Je suis très éloigné de caractériser ici l'auteur de l'*Année littéraire*, qui m'est absolument inconnu. On me dit qu'il est depuis long-temps mon ennemi, à la bonne heure; on a beau me le dire, je vous assure que je n'en sais rien.

Si, dans la crise où est l'Europe, et dans les malheurs qui désolent tant d'états, il est encore quelques amateurs de la littérature qui s'amusent du bien et du mal qu'elle peut produire, je les prie de croire que je méprise la satire, et que je n'en fais point.

LETTRE MMDCCXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 janvier.

Je conçois très bien, mon divin ange, que vous enverrez plus d'un courrier pour raccommoder la balourdise de ce monsieur, soi-disant d'Aragon, qui stipula si mal les intérêts du duc de Parme dans le traité croqué d'Aix-la-Chapelle[1]. Cet homme cependant passait pour un aigle. J'ai vu en ma vie

[1] * Du mois d'octobre 1748. (CLOG.)

bien des hiboux se croire aigles. Et que dirons-nous de ceux qui nous ont attiré cette belle guerre avec l'Angleterre, en ne sachant pas ce que c'était que l'Acadie? Mon cher ange, le monde va comme il peut. Je n'ai d'espérance que dans M. le duc de Choiseul. Mes annuités, actions, billets de loterie, font mille vœux pour lui.

Le tripot consolerait un peu de toutes les misères qui nous accablent; mais, divin ange, j'ai fait bien des réflexions. Si la pièce réussit, peu de plaisir m'en revient, comme je vous l'ai déja dit; si elle tombe, force tribulations me circonviennent; parodies, brochures, foire, épigrammes, journaux, tout me tombe sur le corps. J'ai soixante et six ans, comme vous savez, et je ne veux plus mourir de la chute d'une pièce de théâtre.

Je vous enverrai, n'en doutez pas, *la Chevalerie,* à laquelle je ne peux plus rien faire; mais je vous supplierai de ne la donner qu'à bonnes enseignes; supposé même que vous daigniez vous amuser encore à ces bagatelles, après les impertinences d'Auguste et de Cinna. J'ai lu cette sottise[1], et j'ai été bien étonné qu'on l'attribuât à Marmontel.

[1] * La parodie de la scène 1re de l'acte II de *Cinna*, dans laquelle Curis, ami de Marmontel, tournait en ridicule la vanité du duc d'Aumont, et qui commençait par ces vers :

« Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
« Vous, Le Kain, demeurez; vous, d'Argental, aussi. »

A l'égard de Luc, je n'ai fait autre chose qu'envoyer à M. le duc de Choiseul les lettres qu'il m'écrivait, pour lui être montrées. Je n'ai été qu'un bureau d'adresse. Il voit d'un coup d'œil ce qu'il peut faire de ces épîtres, si tant est qu'on en puisse faire quelque chose. Mais j'ai demandé à M. le duc de Choiseul une autre grace, qui n'a nul rapport à Luc : voici de quoi il est question. Il faut plaire aux gens avec qui l'on vit. Le Conseil de Genève a condamné à 10,000 livres d'amende un citoyen qu'il aime, et qu'il a condamné malgré lui, sur une contravention faite par son commis, dans son commerce avec la France. Son procès a été fait à la réquisition du résident du roi à Genève[1]. Le coupable en question se nomme Prévost : il est le moins coupable de tous ceux qui étaient dans le même cas; ce cas est la contrebande. Ce Prévost est ruiné : il a une femme qui pleure, des enfants qui meurent de faim. Le Conseil veut bien lui remettre une partie de sa peine, mais il ne peut pas

Marmontel ayant refusé de nommer l'auteur de cette plaisanterie fut mis à la Bastille le 28 décembre 1759. Il en sortit le 7 janvier suivant, mais Louis XV lui retira aussitôt le privilége du *Mercure* qui lui valait 15,000 livres. Voyez les *Mémoires* de Marmontel, livre VI. Cet homme de lettres, se trouvant alors de loisir, ne tarda pas à faire un voyage à Bordeaux, et, en revenant, il visita les Délices et Tournai. Voyez plus bas la lettre MMDCCLXXXVI. (CLOG.)

[1] * Montperoux, à qui est adressée, dans la *Correspondance*, la lettre MMCCCCXLIV. (CLOG.)

avoir cette condescendance sans savoir auparavant si M. le duc de Choiseul le trouve bon. Il ne veut pas en parler à M. de Montpéroux, résident de France, de peur de se compromettre et de compromettre même le résident. On s'est donc adressé à moi. J'ai pris la liberté d'en écrire à M. le duc de Choiseul, et je vous conjure seulement d'obtenir qu'il vous dise qu'on peut faire grace à ce pauvre diable, et qu'il n'en saura rien. Faites cette bonne œuvre le premier mardi, mon divin ange; on ne peut mieux employer un mardi.

Joue-t-on *le Gladiateur*[1]? Espère-t-on quelque chose de M. Bertin[2]? Avez-vous vu M. Tronchin de Lyon? Avez-vous reçu quelque consolation de Cadix? Paiera-t-on nos rentes? Madame Scaliger, comment vous portez-vous? Je baise bien tendrement le bout de vos ailes; autant fait madame Denis.

Vraiment, mon divin ange, j'oubliais l'abbé d'Espagnac. Je ne croyais pas qu'avec de l'argent vous eussiez besoin d'un pouvoir. Votre nom seul est pouvoir; mais voilà la pancarte que vous ordonnez.

[1] * *Spartacus*. (Clog.)

[2] * Nommé contrôleur-général le 21 octobre 1759 à la place de Silhouette. (Clog.)

LETTRE MMDCCXIX.

A M. COLLINI.

A Tournai, par Genève, 21 janvier.

Mon cher secrétaire intime de son altesse électorale, je connais votre bon cœur à la manière tendre et pathétique dont vous me parlez de M. Pierron, et sur-tout à votre attachement pour le meilleur prince qu'il y ait sur la terre. Vous voilà heureux, puisque vous êtes auprès de lui. J'espère, tout malingre que je suis, partager votre bonheur cet été. Vous me ferez grand plaisir de m'écrire quelquefois quand... Je vous embrasse de tout mon cœur. V., comte de Tournai[1].

[1] * Voici ce que dit Collini, dans ses Mémoires, au sujet de cette signature: « Voltaire signa quelque temps de la sorte, après avoir « acquis la terre de Tournai. Ses ennemis ne virent pas que c'était « une plaisanterie, et accusèrent ce grand homme d'une vanité ri- « dicule. Il avait pris ce titre de *comte* comme il prit ensuite celui « de *frère Voltaire, capucin indigne*, lorsque les capucins du pays « de Gex l'eurent nommé (1770) leur père temporel. » (Clog.)

LETTRE MMDCCXX.

A M. PIERRON.

A Tournai, par Genève, 21 janvier.

Le froid me tue, les neiges me désespèrent, mon cher monsieur, mais je ne puis m'empêcher de dicter ce petit billet de malade pour vous remercier tendrement de tout ce que vous avez fait pour mon cher Collini. Comptez que vous l'avez fait pour vous-même. Vous vous êtes acquis un ami reconnaissant; il vous est attaché pour la vie: il ne me parle dans ses lettres que des obligations qu'il vous a.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de son altesse électorale, et réservez à Schwetzingen une chambre à cheminée pour un pauvre malingre qui fait du feu à la Saint-Jean. J'ose croire que mon cœur est fait pour le sien; mais mon corps est bien loin. Je respecterai et j'adorerai ce prince jusqu'au dernier moment de ma vie.

VOLTAIRE, comte de Tournai.

LETTRE MMDCCXXI.

A M. BERTRAND.

22 janvier.

Mon cher ami, j'aurais été bien étonné si leurs excellences, qui pensent si noblement, et qui ont tant de sagesse, s'étaient laissé surprendre aux insinuations d'un scélérat tel que Grasset. Je suis toujours enchanté des bontés inaltérables de M. de Freudenreich. Si tous les hommes d'état lui ressemblaient, les choses en iraient mieux, et maître Pangloss trouverait avec moins de peine le *meilleur des mondes possibles*. Je ne sais ce que c'est que les pauvretés de Fréron, et toutes ces misérables brochures dont on est chargé, rassasié, dégoûté à l'excès, et qui tombent, au bout de deux jours, dans l'éternel oubli qu'elles méritent. Nos affaires de France sont un objet plus intéressant; on n'a point encore de topique pour les blessures faites à nos finances. Je me ralentis sur mes bâtiments; je vais selon le temps, et ce n'est pas assurément le temps de décorer des châteaux. J'ai peur que cette année la paix ne soit un *château en Espagne*.

A propos, je me suis mis à lire *Litteras*[1] *obscu-*

[1] * *Epistolæ obscurorum virorum.* — Cet ouvrage, dont la première

rorum virorum, que je n'avais daigné jamais regarder, par préjugé contre le siécle de barbarie où elles furent faites. Je suis émerveillé, cela vaut mieux que Rabelais. C'est dommage que notre sainte Église romaine y soit tournée en ridicule. Mais quelle naïveté! quelle bonne plaisanterie! je pouffe de rire. Je vois qu'à la fin du quinzième siécle on savait déja du grec en Allemagne, et rien en France. Nous sommes venus les derniers en tout, et nous sommes actuellement *ultimi hominum. Interim, vale.* V.

LETTRE MMDCCXXII [1].

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 23 janvier.

J'ai laissé passer les fêtes de la nativité *del di-*

édition est de 1516, est cité dans l'*Essai sur les mœurs*, tom. IV, pag. 322. Voltaire l'attribue à deux Allemands nés au quinzième siècle, Reuchlin et Hutten; mais le savant Weiss dit, dans la *Biographie universelle* (XXI, 89) que Reuchlin ne paraît pas y avoir coopéré. (Clog.)

[1] * Il y a une lacune de plus de deux ans entre cette lettre et celle du 5 novembre adressée à Richelieu. Celui-ci, mécontent que le philosophe ne fût pas allé le voir à Strasbourg vers la fin de juillet 1757, resta pendant assez long-temps sans lui répondre. Il est bien probable cependant qu'ils recommencèrent à s'écrire dans le courant de 1759, mais aucune lettre de Voltaire à Richelieu, datée de cette année-là, n'a été recueillie. — Voyez les lettres MMCCCCXLIII et MMCCCCLIII. (Clog.)

vino Bambino, et sa circoncision. Je n'ai point voulu interrompre mon héros dans la foule des occupations graves ou gaies qu'il a pu avoir à Paris et à Versailles; mais je ne suis pas homme à laisser passer le mois de janvier sans renouveler mes hommages à celui qui sera toujours mon héros. Je ne sais pas si, en 1760, son pays aura beaucoup de lauriers et beaucoup d'argent; mais je sais bien que la statue de Gênes subsiste, que la signature du fils[1] du roi d'Angleterre, forcé à mettre bas les armes, subsiste encore; et que les bastions du roc de Port-Mahon rendent un témoignage immortel. J'avoue que je ne conçois guère comment on laisse inutile le seul homme qui ait rendu de vrais services. Je devrais pourtant le concevoir très bien; car je ne vois que de ces exemples, moi historiographe, dans les histoires que je lis et que je compile. Je dis à présent un petit mot de ce siècle, de ce pauvre siècle, de ce siècle des billets de confession, des querelles pour un hôpital, des refus d'un parlement de rendre justice, des assemblées des chambres pour condamner un dictionnaire[2] qu'on n'a pas lu; de ce beau siècle où, en trois ans de temps, l'état a été ruiné, quand nos

[1] * Le duc de Cumberland, fils de George II. Richelieu, en septembre 1757, l'avait forcé à capituler à Closter-Sewern. (Clog.)

[2] * L'*Encyclopédie*. (Clog.)

armées devaient vivre aux dépens de l'Allemagne, etc.

J'aurai du moins le plaisir d'avoir eu raison, quand je vous ai regardé comme un homme aussi supérieur qu'aimable. Je crois, à l'âge de soixante et six ans, voir les choses comme elles sont. Je les dirai comme je les vois. *La posterità ne dirà ciò che vorrà.*

Je m'imagine que vous devez être ami de M. le duc de Choiseul. Je n'en sais rien, mais je le crois, parcequ'il me paraît avoir quelque chose de votre caractère. Il pense noblement, il rend service sans balancer, il aime le plaisir, il a beaucoup d'esprit, et la hauteur qui s'accorde avec les graces. Il me semble que c'est l'homme de votre pays le plus fait pour vous.

Il s'est passé bien des choses tristes, extravagantes, comiques, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous faire ma cour; mais c'est à-peu-près l'histoire de tous les temps : c'est la même pièce qui se joue sur tous les théâtres, avec quelques changements de noms. Quoi qu'il en soit, votre rôle est beau. Conservez-moi vos bontés, monseigneur, et soyez persuadé que si j'avais en main la trompette de la Renommée, ce serait pour vous que je l'emboucherais. Je vous souhaite la continuation de votre gaieté. Jouissez de votre gloire, et riez des sottises d'autrui. Mille respects.

LETTRE MMDCCXXIII.

A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, 30 janvier.

Ce n'est point à ma chère et respectable philosophe que j'écris aujourd'hui, c'est à la femme d'un fermier-général. Nous la supplions, madame Denis et moi, de vouloir bien recommander le Mémoire[1] ci-joint. Nous nous flattons d'obtenir au moins quelque satisfaction. Nous souhaiterions que MM. les fermiers-généraux eussent la bonté de nous faire communiquer le tarif des droits qu'on doit payer pour ce qu'on fait venir de Genève au pays de Gex, avec injonction aux commis de ne point molester nos équipages, et de laisser passer librement nos effets de Tournai, territoire de France, à Fernex, territoire aussi de France. Quant au nommé de Crose[2], préposé par intérim au bureau de Saconex frontière, il ne paraît aucunement propre à cet emploi. La plupart des gardes sont des déserteurs, ou gens de très mauvaise conduite, qui font continuellement la con-

[1]* Ce mémoire n'a pas été recueilli. (Clog.)

[2]* Ce Crose est nommé Roze, dans un Mémoire adressé au roi (Louis XVI), en novembre 1776. (*Politique et Législation*, t. II.) (Clog.)

trebande. Ils ont dévasté nos forêts, et c'est là la véritable source de leurs vexations. Il paraît convenable que MM. les fermiers-généraux changent cette brigade. Presque tous mes gens de campagne sont des Suisses qu'il serait impossible de retenir. Ils prendront infailliblement querelle avec la brigade de Saconex, et je crains de très grands malheurs. Ma chère philosophe, je vous supplie instamment d'engager M. d'Épinai à faire rendre ce service important à la province et à nous.

Il y a sans doute un plus important service à rendre, c'est de s'accommoder avec la province pour le sel et tous autres menus droits.

Une compagnie offre de donner aux fermes-générales environ cent mille écus. Il est constant que les fermes du roi ne tirent pas deux mille six cents livres par an, tous frais faits, du pays de Gex. Ils ont quatre-vingts commis qui absorbent tout le profit. Ces commis supprimés, il reste tous les bureaux sur les chemins de Lyon, de Franche-Comté et Bourgogne, dans des postes inaccessibles qu'on peut renforcer encore. Ce qu'on propose est le bien des fermes du roi encore plus que de la province.

Si M. d'Épinai veut se charger de venir traiter avec nous, il sera reçu comme un libérateur. Voilà ce que nous espérons de plus consolant, en cas que vous vouliez bien être du voyage. Vous vien-

drez répandre ici des bienfaits, comme vous êtes accoutumée à y répandre des agréments; vous reverrez un pays où vous êtes adorée; tout notre bonheur viendra de vous. Une autre fois je vous parlerai *Encyclopédie;* mais aujourd'hui je ne suis que citoyen d'un pays malheureux que j'ai pris en affection, et pour lequel je vous demande vos bontés. V.

LETTRE MMDCCXXIV.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, 5 février.

Monsieur, c'est pour dire à votre excellence les mêmes choses que je lui disais dans ma dernière lettre[1], écrite il y a huit jours, et adressée par Vienne, sous l'enveloppe de M. le comte de Kaiserling[2], conseiller aulique; c'est pour vous renouveler mon étonnement et mon affliction de n'avoir aucune nouvelle des paquets envoyés depuis plus de quatre mois[3]. Je ne peux cependant imaginer que les paquets aient été interceptés. Il

[1] * Cette lettre manque. (Clog.)

[2] * Une lettre du 14 mai 1761 est adressée, dans la *Correspondance*, à cet ami de Schowalow. (Clog.)

[3] * L'un de ces paquets, adressé à Schowalow, en octobre 1759, contenait le premier volume de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand.* (Clog.)

me semble que les chemins sont libres par la voie de Vienne, et que vos troupes victorieuses assurent la liberté des courriers par la Pologne. Mon plus grand chagrin est que ce retardement de l'arrivée des deux paquets envoyés à M. de Kaiserling pour votre excellence retarde les travaux que j'avais entrepris pour vous plaire.

Je me fesais d'autant plus de plaisir de célébrer votre nation et votre ministère dans l'*Histoire* de Pierre-le-Grand, que l'un et l'autre sont cruellement outragés dans le nouveau livre dont j'ai eu l'honneur de vous parler en ma dernière lettre envoyée par la voie de Vienne.

Quoi qu'il arrive, j'attendrai vos ordres avec le plus grand empressement de leur obéir. V.

LETTRE MMDCCXXV.

A MADAME D'ÉPINAI.

6 février.

Quand il s'agit de son pain, ma chère et respectable philosophe, on oublie tout le reste, hors vous, à qui je songerais en mourant de faim. J'envoie aux fermiers-généraux les déclarations du contrôleur et du receveur, qui avouent leur prévarication, le crime de faux dans le procès-verbal, et toutes les horreurs que nous avons essuyées. Je

rends compte de la scélératesse de ces employés que j'ai vus moi-même faire la contrebande. Je fais voir que le pays de Gex est à charge aux fermes du roi; je propose les moyens de faire le bien des fermes-générales et de la province. Je demande que M. d'Épinai ait la bonté de venir traiter avec nous. Si vous pouvez, madame, obtenir qu'il y vienne, et l'accompagner, la province sera, comme moi, à vos pieds. Le sel, le blé, sont de pauvres objets. Il y a des peuples qui n'ont ni pain ni sel. Mais quand on vous a vue, il faut mourir de vous revoir.

Et la paix, et la guerre, et *Luc,* et la Compagnie des Indes, je me moque de tout cela, madame; il faut que vous reveniez. V.

LETTRE MMDCCXXVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

9 février [1].

La santé, madame, la santé! Voilà donc tout ce qui nous restait, et nous ne l'avons pas! Vous avez été malade, l'hiver m'a tué; Silhouette m'a ruiné. Il faut que je reprenne un peu de vie pour aller passer quelques jours auprès de vous, cet été,

[1] * 9 février 1760, et non 1758, date que donne à cette lettre l'édition en 42 volumes. (Clog.)

à l'île Jard. Monsieur votre fils se battra sans doute alors contre les Anglais et contre le prince Ferdinand, et j'en suis fâché.

On vend dans toute l'Europe les *Poëshies*[1] du roi de Prusse dans lesquelles il dit que l'ame est mortelle, et que les chrétiens sont des faquins. Apparemment qu'à Rosbach nos Français étaient de bons chrétiens, et ont cru leur ame immortelle. Ils n'ont pas voulu perdre un si beau trésor et hasarder d'être damnés. Ils ont pardonné au roi de Prusse en bons chrétiens, et ont sauvé leurs ames.

Que deviendra tout ceci, madame? Maupertuis le savait. Il avait prétendu qu'on pouvait aisément voir l'avenir en exaltant son ame. Il a laissé ce beau secret aux deux capucins entre lesquels il a remis son ame mortelle ou immortelle. Pour nos fortunes, elles sont très mortelles, et Silhouette leur a fait une blessure incurable. J'ai grand'peur que monsieur votre fils ne soit pas payé de sa pension. Cependant ceux qui font la guerre pendant que les autres font l'amour mériteraient quelque petite distinction. Je veux vous parler de tout cela à l'île Jard, madame, avant que mon ame subisse le destin dont le roi de Prusse la menace.

[1]* *OEuvres du philosophe de Sans-Souci.* Potsdam (Paris), 1760. (CLOG.)

Vivez tant que vous pourrez; je suis à vos pieds pour ma vie.

LETTRE MMDCCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 février.

Divin ange, *Spartacus* est-il joué? a-t-il réussi? Je ne sais rien, je suis enterré dans mes Délices; les Géorgiques me poursuivent, je quitte la charrue pour prendre la plume. Vous me direz : Que ne vous servez-vous de cette plume pour regriffonner quelques vers de *la Chevalerie?* Patience, tout viendra. Cet hiver n'a pas été le quartier de Melpomène chez moi; il faut un peu varier. Je mourrais d'ennui si je n'avais pas cent choses à faire. J'ai eu une violente querelle pour mon pain avec les commis des fermes; j'ai fait des écritures; je négocie avec les *Soixante;* chacun a ses peines. Je voudrais seulement que vous vissiez le plan de mon château; il vaut pour le moins un plan de tragédie. C'est Palladio tout pur, et vous ne sauriez croire combien ces occupations sont satisfesantes, combien elles consolent de ces chiens de bureaux, de ces chiens de commis. Mais, mon cher ange, vous verrez mardi cet homme dont je suis fou, M. le duc de Choiseul. Les lettres dont il

m'honore m'enchantent. Dieu le bénira, n'en doutez pas; il a la physionomie heureuse. Je sais bien qu'il ne donnera pas de flottes à M. Berrier[1]; et, quand il en donnerait, autant de perdu;

« Non illi imperium pelagi. . . . . . »
VIRG., *Æneid.*, I, v. 142.

Nous avons à Pondichéri un Lalli[2], une diable de tête irlandaise qui me coûtera tôt ou tard vingt mille livres tournois annuelles, le plus clair de ma pitance; mais M. le duc de Choiseul triomphera de *Luc* de façon ou d'autre, et alors quelle joie! J'imagine qu'il vous montrera mes impertinentes rêveries. Savez-vous bien que *Luc* est si fou que je ne désespère pas de le mettre à la raison? c'est bien cela qui est une vraie comédie. Je voudrais que vous me donnassiez vos avis sur la pièce.

Écrivez-moi donc un petit mot; dites-moi des nouvelles de la santé de madame Scaliger. Dites-moi, je vous en prie, s'il est vrai que le père Saci[3], jésuite, ait été condamné par corps aux consuls, pour une lettre de change de dix mille écus. Mais

[1] * Ancien lieutenant-général de police, nommé ministre de la marine en 1758. C'était un vrai *Neptune d'eau douce*, et, de plus, un homme d'état au-dessous du vulgaire. (CLOG.)

[2] * Père de celui qui vient de mourir le 11 mars 1830. (CLOG.)

[3] * Les jésuites Saci et La Valette avaient été condamnés, le 19 novembre 1759, à payer 15 cent mille livres à deux négociants de Marseille nommés Lionci et Gouffre. (CLOG.)

parlez-moi donc des *Poëshies* de cet homme qui a pillé tant de vers et de villes. Est-il vrai qu'on ait défendu son œuvre? Allons, maître Joli, bavardez; messieurs, brûlez.

> Ma foi, juge et *rimeur*, il faudrait tout lier.
>
> RACINE, *les Plaideurs*, act. I, sc. VIII.

Que je vous aime, mon cher ange!

LETTRE MMDCCXXVIII.

A M. THIERIOT.

18 février.

Je fais venir, mon cher et ancien ami, un dictionnaire de santé et un almanach de l'état de Paris, sur votre parole; je crois sur-tout la santé très préférable à Paris. J'ai grande envie de me bien porter, et nulle de venir dans votre ville. Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer la pancarte arabe; j'en ai déja quelque connaissance; elle est d'un Anglais; et l'auteur, tout Anglais qu'il est, a tort. Je crois en savoir beaucoup sur Mahomet[1], que j'ai étudié à fond. Je n'ai pas l'honneur d'avoir les talents dont il se vante; douze femmes m'embarrasseraient beaucoup. Ni

[1] * Voyez plus bas le commencement de la lettre MMDCCXLIII. (CLOG.)

vous ni moi n'irons au ciel, comme lui, sur une jument; mais je tiens que nous sommes beaucoup plus heureux que lui; il a mené une vie de damné avec toutes ses femmes. Je n'aime de tous les gens de son espèce que Confucius; aussi j'ai son portrait dans mon oratoire, et je le révère comme je le dois.

Le philosophe de Sans-Souci, qui n'est pas sans soucis, est encore au rang de ces gens que je n'envie point. Je ne connais point l'édition [1] dont vous me parlez, mais j'en connais une faite à Lyon, dans laquelle il y a une épître au maréchal Keith, qui a fort choqué le tympan de toutes les oreilles pieuses.

Allez, lâches chrétiens, etc.

a révolté tous les dévots; il voulait apparemment parler de ceux qui ont combattu contre lui à Rosbach; il leur prouve d'ailleurs, tant qu'il peut, que l'ame est mortelle. Je souhaite qu'ils en profitent, afin qu'ils se battent mieux contre lui, quand ils croiront avoir moins à risquer. Le philosophe de Sans-Souci pille quelquefois des vers, à ce qu'on dit; je voudrais qu'il cessât de piller des villes, et que nous eussions bientôt la paix.

Au reste, si l'on m'accuse d'avoir raboté quel-

[1] * Celle qui venait de paraître à Paris avec la date de *Potsdam* 1760. Voyez ce qu'en dit Voltaire à la fin de ses *Mémoires*. (Clog.)

quefois des vers de ce diable de *Salomon du Nord*, je déclare que je ne veux avoir nulle part à sa mortalité de l'ame. Qu'il se damne tant qu'il voudra, je ne veux le voir dans ce monde ni dans l'autre.

Je prie Dieu que les houssards prussiens ne dévalisent point M. de Paulmi [1] en chemin. Je suis très fâché que mon petit ermitage ne se trouve point sur sa route. Il faudra que tôt ou tard il ramène le roi de Pologne à Dresde. Si ce roi de Pologne était un Sobieski, il serait déja l'épée à la main.

Au reste, il faut que le *Salomon du Nord* soit le plus grand général de l'Europe, puisque, après deux batailles perdues, et l'affaire de Maxen [2], il trouve encore le secret de menacer Dresde. Il écrit actuellement sur les campagnes de Charles XII; c'est Annibal qui juge Pyrrhus. Ce qu'il m'a envoyé est fort au-dessus des *Rêveries* [3] du maréchal de Saxe.

D'Arget [4] m'a paru très inquiet de l'édition des

[1] * Le marquis de Paulmi se disposait à partir pour la Pologne avec Hennin, son secrétaire d'ambassade. (Clog.)

[2] * Du 21 novembre 1759, jour où Finck se rendit à Daun. (Clog.)

[3] * 1757, 5 volumes in-4°. (Clog.)

[4] * Ancien secrétaire de Frédéric. Voyez la lettre MCCCCLIX. En 1760 d'Arget était secrétaire du conseil et garde des archives à l'hôtel de l'École-Militaire. (Clog.)

poésies du *Salomon*, il a craint qu'on ne lui imputât d'être l'éditeur. Dieu merci, on ne m'en soupçonnera pas, car *Salomon* me fit la niche de me défaire de ses œuvres à Francfort, et son ambassadeur[1] en cette ville me signa bravement ce beau brevet :

« Monsié, dès que vou aurez rendu les *poëshies* « du roi mon maître, vou pourez partir pour où « vous semblera ; » et je lui signai : « Bon pour les « *poëshies* du roi votre maître, en partant pour où « il me semble. »

Et maintenant il me semble que je suis mieux aux Délices, à Tournai et à Fernei qu'à Francfort. Voyez-vous quelquefois d'Alembert? n'a-t-il pas dans sa tête d'aller remplacer Moreau-Maupertuis à Berlin? C'est, par ma foi, bien pis que d'aller en Pologne.

Je suis fort aise que M. Hennin[2] veuille bien se souvenir de moi ; son esprit est comme sa physionomie, fort doux et fort aimable.

A propos, écrivez-moi si vous avez ouï dire que l'esprit de discorde se soit reglissé dans l'armée de M. le duc de Broglie[3]. Si cela est, nous ferons en-

[1] * Freitag. (Clog.)

[2] * P. M. Hennin, nommé *Hénin*, par erreur, dans l'édition de Kehl, et dans toutes les autres. (Clog.)

[3] * Le duc de Broglie était mal avec Soubise, et la prophétie de Voltaire ne tarda pas à s'accomplir. (Clog.)

core des sottises. Dieu nous en préserve! car il n'y en a point qui ne coûte fort cher. *Interim, vale, et me ama.*

LETTRE MMDCCXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

18 février.

L'éloquent Cicéron, madame, sans lequel aucun Français ne peut penser, commençait toujours ses lettres par ces mots : « Si vous vous portez « bien, j'en suis bien aise; pour moi, je me porte « bien. »

J'ai le malheur d'être tout le contraire de Cicéron; si vous vous portez mal, j'en suis fâché; pour moi, je me porte mal. Heureusement je me suis fait une niche dans laquelle on peut vivre et mourir à sa fantaisie. C'est une consolation que je n'aurais pas eue à Craon, auprès du révérend père Stanislas, et de *frère Jean des Entommeures* de Menoux [1]. C'est encore une grande consolation de s'être formé une société de gens qui ont une ame ferme et un bon cœur; la chose est rare, même dans Paris. Cependant j'imagine que c'est à-peu-près ce que vous avez trouvé.

[1] * Jésuite, confesseur de Stanislas. (CLOG.)

J'ai l'honneur de vous envoyer quelques rogatons assez plats par M. Bouret. Votre imagination les embellira. Un ouvrage, quel qu'il soit, est toujours assez passable quand il donne occasion de penser.

Puisque vous avez, madame, les poésies de ce roi qui a pillé tant de vers et tant de villes, lisez donc son épître au maréchal Keith, sur la mortalité de l'ame; il n'y a qu'un roi, chez nous autres chrétiens, qui puisse faire une telle épître. Maître Joli de Fleuri assemblerait les chambres contre tout autre, et on lacèrerait l'écrit scandaleux; mais apparemment qu'on craint encore des aventures de Rosbach, et qu'on ne veut pas fâcher un homme qui a fait tant de peur à nos ames immortelles.

Le singulier de tout ceci est que cet homme, qui a perdu la moitié de ses états, et qui défend l'autre par les manœuvres du plus habile général, fait tous les jours encore plus de vers que l'abbé Pellegrin. Il ferait bien mieux de faire la paix, dont il a, je crois, tout autant de besoin que nous.

J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises, et de nous relever. Nous ne manquons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre; mais, au bout

de quelques années, il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises du ministère. Nous n'avons pas aujourd'hui de grands génies dans les beaux-arts, à moins que ce ne soit M. Le Franc de Pompignan [1], et monsieur l'évêque son frère; mais nous aurons toujours des commerçants et des agriculteurs. Il n'y a qu'à vivre, et tout ira bien.

Je conçois que la vie est prodigieusement ennuyeuse quand elle est uniforme; vous avez à Paris la consolation de l'histoire du jour, et sur-tout la société de vos amis; moi, j'ai ma charrue et des livres anglais, car j'aime autant les livres de cette nation que j'aime peu leurs personnes. Ces gens-là n'ont, pour la plupart, du mérite que pour eux-mêmes. Il y en a bien peu qui ressemblent à Bolingbrocke; celui-là valait mieux que ses livres; mais, pour les autres Anglais, leurs livres valent mieux qu'eux.

J'ai l'honneur de vous écrire rarement, madame; ce n'est pas seulement ma mauvaise santé et ma charrue qui en sont cause; je suis absorbé dans un compte que je me rends à moi-même, par ordre alphabétique [2], de tout ce que je dois penser

[1] * L'auteur des *Poésies sacrées* avait été élu, en septembre 1759, par les membres de l'Académie française. Ce fut le 10 mars 1760 qu'il prononça son Discours de réception, dans lequel, pour son malheur, il désigna Voltaire *comme un radoteur*. (Clog.)

[2] * Allusion au *Dictionnaire philosophique* dont Voltaire dut com-

sur ce monde-ci et sur l'autre, le tout pour mon usage, et peut-être, après ma mort, pour celui des honnêtes gens. Je vais dans ma besogne aussi franchement que Montaigne va dans la sienne; et, si je m'égare, c'est en marchant d'un pas un peu plus ferme.

Si nous étions à Craon, je me flatte que quelques uns des articles de ce dictionnaire d'idées ne vous déplairaient pas, car je m'imagine que je pense comme vous sur tous les points que j'examine. Si j'étais homme à venir faire un tour à Paris, ce serait pour vous y faire ma cour; mais je déteste Paris sincèrement, et autant que je vous suis attaché.

Songez à votre santé, madame; elle sera toujours précieuse à ceux qui ont le bonheur de vous voir, et à ceux qui s'en souviennent avec le plus grand respect.

poser quelques articles en 1752, ou même dès 1751, comme M. Beuchot le donne à penser, dans la Préface de ce *Dictionnaire;* édition publiée par M. Lefèvre. (CLOG.)

LETTRE MMDCCXXX.

A M. FORMEI.

20 février.

J'aime votre concitoyen [1]; il me procure le plaisir d'avoir de vos nouvelles. Je voudrais bien voir l'enduit de poix-résine dont vous avez embaumé ce fou de Maupertuis, avec sa petite perruque et sa loi de l'épargne. Avez-vous bien exalté son ame?

J'ai peur que vos corps ne meurent de faim à Berlin.

Je ne sais comment vous envoyer l'Almanach de Priam et d'Hector que votre Troyen m'a envoyé pour vous. Quand votre guerroyant philosophe daigne m'écrire par Michelet, je fourre tous les paquets possibles dans le mien; mais il m'écrit par d'autres voies lorsqu'il me fait cet honneur. Je ne peux en conscience vous envoyer par la poste un Almanach qui vous coûterait plusieurs florins d'Empire; je ménage votre bourse par le

[1] * C'était sans doute Groslei, né à Troyes. Formei (né à Berlin) appartenait à une famille de réfugiés français originaire de Vitri, autre ville de Champagne. — L'Almanach dont Voltaire parle en plaisantant était sans doute un volume des *Éphémérides Troyennes*. (Clog.)

temps qui court. La France est ruinée comme la Prusse. Voilà à quoi se réduisent les beaux exploits du *meilleur des mondes possibles*. Ajoutez-y quelques centaines de mille pauvres diables de monades au diable d'enfer.

LETTRE MMDCCXXXI.

A M. LINANT.

Aux Délices, 22 février.

Je remercie à deux genoux la philosophe[1] qui met son doigt sur son menton, et qui a un petit air penché que lui a fait Liotard[2]; son ame est aussi belle que ses yeux. Elle a donc la bonté de s'intéresser à notre malheureuse petite province de Gex; elle réussira si elle l'a entrepris: puisse-t-elle revenir avec M. Linant et le *Prophète* de Bohême!

J'écris[3], monsieur, à M. d'Argental, en faveur de mademoiselle Martin, ou Lemoine, ou tout ce qu'il lui plaira; quelque nom qu'elle ait, je m'intéresse à elle. J'ai entendu parler de deux nouveaux volumes du roi de Prusse, imprimés depuis

[1] * Madame d'Épinai. (Clog.)

[2] * J. Ét. Liotard. Ce peintre, né à Genève en 1702, y est mort en 1776. (Clog.)

[3] * Cette lettre à d'Argental manque. (Clog.)

peu à Paris; il fait autant de vers qu'il a de soldats. La police a défendu ses vers, on dit même qu'on les brûlera; cela paraît plus aisé que de le battre.

Je suis médiocrement curieux de l'éloquente *Oraison*[1] de M. Poncet de La Rivière, mais je voudrais avoir le *Spartacus* de M. Saurin; c'est un homme de beaucoup d'esprit, et qui n'est pas à son aise. Je souhaite passionnément qu'il réussisse.

Vous me parlez de terribles impôts; puissent-ils servir à battre les Anglais et les Prussiens! mais j'ai peur que nous n'en soyons pour notre argent.

Je présente mes obéissances très humbles à toute la famille. Si madame d'Épinai veut m'écrire un petit mot, elle comblera de joie un solitaire malade dans son lit. Ce malade a demandé au grand Tronchin s'il fallait s'enduire de poix-résine, comme l'ordonne Maupertuis; il a répondu qu'il fallait attendre des nouvelles de l'Académie française[2].

[1] * L'*Oraison funèbre* de Louise-Élisabeth de France, infante de Parme; 1760. — Voltaire, en parlant de Mathias Poncet de La Rivière, dans ses *Mémoires*, dit que cet ancien évêque de Troyes, né en 1707, mort en 1780, *était perdu de réputation*, ainsi que *ses oraisons funèbres et ses sermons.* (Clog.)

[2] * Pompignan y succéda à Maupertuis le 10 mars suivant. (Clog.)

LETTRE MMDCCXXXII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 22 février.

On reconnaît ses amis au besoin; il faut que vous me disiez absolument ce que c'était que cette lettre de change du révérend père de Saci [1], de la compagnie de Jésus et de Judas. Il faut aussi que vous ayez la bonté de me faire avoir, par le moyen de M. Bouret, les OEuvres du poëte-roi. Je n'entends pas par-là les Psaumes de David, mais bien la prose et les vers de sa majesté prussienne. Il n'est plus guère majesté prussienne, attendu que les Russes lui ont raflé la Prusse; il est encore électeur de Brandebourg, mais peut-être ne le sera-t-il pas long-temps. Je serai fort flatté d'avoir mis la main à ses ouvrages, s'ils durent un peu plus que son royaume.

A-t-on joué *Spartacus* [2], et M. Le Franc de Pompignan a-t-il fait un bel éloge de Maupertuis? a-t-il bien prôné la religion de cet athée? a-t-il fait de belles invectives contre les déistes de nos jours? Je vous prie, mon cher ami, de me mettre un peu au fait.

[1] * Lettre MMDCCXXVII. (CLOG.)

[2] * Oui, le 20 février, et avec succès. (CLOG.)

J'ai beau exalter mon ame pour lire dans l'avenir, comme feu Moreau-Maupertuis, je ne peux deviner ce que deviendront nos fortunes. On parle d'arrangements de finances qui dérangeront furieusement les particuliers. Si, avec cela, on peut avoir des flottes contre les Anglais, et des grenadiers contre le prince Ferdinand, il ne faudra pas regretter son argent.

Je n'ai point été surpris de voir qu'il n'y ait que quinze conseillers au Parlement qui aient porté leur vaisselle; mais je suis fâché que sur plus de vingt mille hommes qui en ont à Paris, il ne se soit trouvé que quinze cents citoyens qui aient imité mademoiselle Hus et le roi [1].

On dit que le Parlement fera brûler les Œuvres du roi de Prusse; c'est une plaisanterie digne de notre siècle; il vaudrait mieux brûler Magdebourg; mais malheureusement on y rôtirait l'abbé de Prades, qui est dans un cachot de la citadelle, et je n'aime point qu'on brûle les bons chrétiens.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] * Voyez la note [1] * de la lettre MMDCXCII. Quand Louis XV annonça au duc d'Aïen qu'il se disposait à envoyer sa vaisselle à la Monnaie, en l'engageant à suivre son exemple, le duc lui répondit: « Quand Jésus-Christ mourait le vendredi, il savait bien qu'il res- « susciterait le dimanche. » (CLOG.)

LETTRE MMDCCXXXIII.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Friedberg, 24 février.

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire!
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts;
Vous y puisez la double gloire
D'exceller par la prose ainsi que par les vers;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor sur le front de Voltaire.
Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre
Ses soins nous ramènent la paix,
Que ce sera son vrai chef-d'œuvre *.

* Au lieu de ces treize vers, on lit dans l'édition de Berlin :

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert
Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire!
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts;
Vous y puisez la double gloire
D'exceller par la prose ainsi que par les vers.
Doué de la grace efficace
Du dieu du goût et du Parnasse,
Il vous a de plus départi
L'art heureux d'instruire et de plaire,
Que tous ces peuples ont senti.
Dans ces écrits divins dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor sur le front de Voltaire :
Malgré tant d'ouvrages bien faits,
Avec l'Europe je croirais,

Voilà ce que je pense avec toute l'Europe. Virgile a fait d'aussi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce sera un avantage que vous gagnerez sur tous vos confrères du Parnasse, si vous y réussissez.

Je ne sais qui m'a trahi et qui s'est avisé de donner au public des rapsodies [1] qui étaient bonnes pour m'amuser, et qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je suis si accoutumé à des trahisons, à de mauvaises manœuvres, à des perfidies, que je serais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, se bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous savez mieux que je ne le peux dire, que ceux qui écrivent pour le public doivent respecter ses goûts et même ses préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, selon les siècles dans lesquels ils ont écrit, et pourquoi les hommes même les plus supérieurs à leur temps n'ont pas laissé de s'imposer le joug de la mode. Pour moi, qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un sot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne sont jamais venus jusqu'à moi. Je sais que l'on vous a fait rendre, à Francfort, mes vers et des babioles; mais je n'ai ni su ni voulu qu'on touchât à vos effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit; ce que j'approuverai fort; et Schmidt n'aura sur ce sujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne sais quel est ce Bredow dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer et la mort ont fait un ravage affreux parmi

Si par une habile manœuvre
Vos soins nous ramenaient la paix,
Que ce serait votre chef-d'œuvre.

[1] * Les *OEuvres du philosophe de Sans-Souci.* (Clog.)

nous; et ce qu'il y a de triste, c'est que nous ne sommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'aussi cruelles secousses font sur moi; je m'enveloppe dans mon stoïcisme le plus que je peux. La chair et le sang se révoltent souvent contre cet empire tyrannique de la raison; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous; je suis vieux, cassé, grison, ridé; je perds les dents et la gaieté. Si cela dure, il ne restera de moi-même que la manie de faire des vers, et un attachement inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière est difficile, semée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les sortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, et je me suis souvent répété ces beaux vers :

Heureux qui retiré dans le temple des sages, etc.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne; le *Salomon* [1], que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le Parlement, une comédie, *la Femme qui a raison*, enfin une Oraison [2] funèbre de frère Berthier. Je n'ai à riposter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis; plus ils me persécuteront, et plus je leur taillerai de la besogne. Et, si je péris, ce sera sous un tas de leurs libelles, parmi des armes brisées sur un champ de bataille; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'est pas connu, et où les Boyer et les Turenne sont égaux.

Je serais bien aise de vous recevoir; je vous souhaite mille

[1] * Le *Précis de l'Ecclésiaste*, et celui du *Cantique des Cantiques*. (Clog.)

[2] * *Relation de la maladie, de la confession*, etc. *Facéties*. (Clog.)

bonheurs; mais où, quand, et comment? Voilà des problèmes que d'Alembert ni le grand Newton ne sauraient résoudre.

Adieu; vivez heureux et en paix; et n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne sais quel être malfesant lutine.

FÉDÉRIC.

LETTRE MMDCCXXXIV.

A M. HENNIN.

Aux Délices, 27 février.

Monsieur, vous êtes bien bon de vous ressouvenir de moi, lorsque, après avoir vu le Pausilippe, vous allez revoir les salines de Pologne. J'aimerais comme vous l'Italie, s'il n'y fallait pas demander permission de penser à un jacobin; mais je n'aimerais pas la Pologne, quand même on y penserait sans demander permission à personne. Je vous souhaite beaucoup de plaisir, et à M. le marquis de Paulmi, avec les palatins et les palatines. Tâchez sur-tout de conserver votre santé dans vos voyages. Autrefois on envoyait chez les Suisses et chez les Polonais des hommes vigoureux qui tenaient tête, à table, aux deux républiques; aujourd'hui on n'y envoie que des gens d'esprit. Leur seule instruction était : *Bibat*

aut moriatur; mais il paraît qu'aujourd'hui leur instruction est de plaire.

Vous avez, monsieur, à la tête des affaires étrangères un homme* d'un rare mérite, bien fait pour connaître le vôtre. Je lui suis passionnément attaché par inclination et par reconnaissance. Il donnera sûrement à son ministère plus de force et de noblesse qu'il n'en a eu jusqu'ici. Je souhaite qu'il soit aussi aisé d'avoir de l'argent qu'il lui est naturel d'avoir de grands sentiments.

Vous m'étonnez beaucoup, monsieur, de dire que vous repasserez par Berlin. Je me flatte au moins que vous ne verrez pas le roi de Prusse à Dresde. Jamais prince n'a donné plus de batailles et fait plus de vers. Plût à Dieu que, pour le bien de l'Europe, vous le trouvassiez à Sans-Souci, fesant un opéra! Vous trouverez le roi de Pologne moins poëte et moins guerrier; mais vous ferez la Saint-Hubert avec lui, et c'est une grande consolation. Vous aurez le plaisir de voir en passant l'armée russe couchée sur la neige, et vous l'exhorterez à aller coucher à Leipsick.

Au reste, monsieur, je conçois que cette sorte de vie doit vous être agréable; ce sont toujours des objets nouveaux; vous avez le plaisir de vous instruire, et de servir le roi : cela vaut bien les

* Le duc de Choiseul.

soupers de Paris, où, de mon temps, tout le monde parlait à-la-fois sans s'entendre [1]. Je ne crois pas qu'aujourd'hui notre capitale ait lieu de penser qu'on n'est bien que chez elle. Je suis bien sûr que vous ne la regretterez pas plus dans vos voyages que moi dans ma retraite. Il faudrait être bien bon pour croire qu'on ne peut être heureux que dans la paroisse de Saint-Sulpice ou de Saint-Eustache.

Vous verrez probablement de grands évènements : c'est le Nord qui est le grand théâtre; mais c'est l'Angleterre qui joue le plus beau rôle. Le nôtre n'est pas aujourd'hui si brillant; mais M. de Paulmi et vous, vous serez, comme Baron et la Champmêlé, qui fesaient valoir les pièces de Pradon.

Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main, étant un peu malingre. Les sentiments de mon cœur pour vous n'en sont pas moins vifs; je me vante d'avoir senti tout d'un coup tout ce que vous valez. Je vous prie de me conserver un peu d'amitié; je suis entièrement à vos ordres, et c'est avec tous les sentiments que

[1] * Voltaire, dans son épître adressée en 1748 à madame Denis (*Poésies*, tom. III, pag. 210), sur *la Vie de Paris*, parle de

« Ce chamaillis de cent propos croisés. »

(CLOG.)

vous méritez, que j'ai l'honneur d'être passionnément, etc. VOLTAIRE.

Si vous et M. de Paulmi étiez d'honnêtes gens, vous passeriez par chez nous.

LETTRE MMDCCXXXV.

A MADAME D'ÉPINAI.

1er mars.

Ma respectable philosophe, et qui pis est, très aimable, il fait un de ces vents du nord qui me tuent, et que vous bravez. Je suis dans mon lit, et de là je dicte les hommages que je vous rends. L'affaire de mon avanie, et des commis de Saconex, n'est point du tout terminée. Cette précieuse liberté pour qui j'ai tout fait, pour qui j'ai tout quitté, m'est ravie, ou du moins disputée. J'écris à M. de Chalut de Vérin une prodigieuse lettre [1]; vous devez avoir du crédit dans le corps des Soixante. Qui peut vous connaître et ne pas se rendre à vos volontés! Voyez si vous pouvez faire donner quelques petits coups d'aiguillon à la bienveillance que M. de Chalut me témoigne. C'est à vous, madame, que je veux devoir mon repos; il serait bien dur d'être exposé au vent du nord, et

[1] * Cette lettre, écrite à Chalut, l'un des soixante fermiers-généraux, n'a pas été retrouvée. (CLOG.)

de n'être pas libre. Vous sentez bien qu'on fait peu de petits chapitres lorsqu'on a la guerre avec des commis; on ne peut pas chanter quand on vous serre la gorge. Si vous daigniez faire encore un voyage dans ce pays-ci, on vous donnerait un chapitre par semaine.

Je sais bien que Fréron est un lâche scélérat, mais je ne savais pas qu'il eût porté l'infamie jusqu'à se rendre délateur contre les éditeurs de l'*Encyclopédie*. J'ignore quel est son associé Pat[1], dont vous me faites l'honneur de me parler; ces deux messieurs sont apparemment les parents de Cartouche et de Mandrin; mais Mandrin et Cartouche valaient mieux qu'eux; ils avaient au moins du courage.

Il y a grande apparence, madame, que nous ferons une campagne sur terre, attendu qu'il nous est impossible de fourrer notre nez sur mer. Mais avec quoi ferons-nous cette campagne, si le Parlement ne veut pas que le roi ait de quoi se défendre? Il paraît aussi déterminé contre la douceur du style de M. Bertin, que contre la dureté de la prose de M. Silhouette. Nous nous occupons plus de ces objets sur la frontière qu'on ne fait à Paris, parceque nous voyons le danger de plus près. La perte de nos flottes, de nos armées, de nos finan-

[1] * Ou Patte, nommé dans les *Anecdotes sur Fréron*. (*Mélanges historiques*.) (Clog.)

ces n'empêche pas vos chers compatriotes de faire bonne chère sur des *culs-noirs*, d'appeler M. Bertin *le médecin malgré lui*, et de courir siffler les pièces nouvelles.

Je me flatte au moins que le *Spartacus* de M. Saurin n'aura pas été sifflé; c'est un homme de beaucoup d'esprit, et, de plus, philosophe; c'est dommage qu'il n'ait pas travaillé à l'*Encyclopédie*.

Est-il vrai, ma belle philosophe, qu'il faut vous donner rendez-vous à Feuillassé? Ce serait de votre part un bel exemple. Si vous êtes capable d'une si bonne action, je ne serai plus malade; je braverai la bise comme vous. Toutes les Délices sont à vos pieds.

LETTRE MMDCCXXXVI.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 3 mars.

Votre petit Mémoire, mon cher ami, est une bonne provision pour l'histoire, mais il doit servir encore plus à la philosophie. Il peut apprendre aux hommes nés libres qu'ils ne doivent point vendre leur sang à des maîtres étrangers, qu'ils ne connaissent pas, et qui peuvent leur faire plus de mal que de bien.

J'ai la plus grande envie de venir philosopher avec vous avant que vous retourniez à Ussières. Je ne regrette guère les bals et les comédies, mais je regrette beaucoup votre conversation. Je vous prie de vouloir bien ne me pas oublier auprès de vos amis, et sur-tout auprès de M. le bailli de Lausanne et de madame son épouse. La vôtre vous a-t-elle donné quelque petit philosophe?

Je vous embrasse de tout mon cœur; adieu. La misère et le trouble sont en France; nous avons ici le nécessaire et la paix. V.

LETTRE MMDCCXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 7 mars.

Mon divin ange, le malingre des Délices est au bout des facultés de son corps, de son ame et de sa bourse. C'était un bon temps pour les gredins que celui de Chapelain, à qui la maison de Longueville donnait douze mille livres tournois annuellement pour sa *Pucelle;* ce qui fesait, ne vous déplaise, environ le double des honoraires d'un envoyé de Parme. La maison de Conti n'en use pas comme la maison de Longueville avec les auteurs de *la Pucelle;* apparemment que M. le comte de La Marche ne me regarde pas comme un gre-

din. J'ai pris la liberté de lui écrire[1] directement, et de lui expliquer mes droits très nettement; et il m'a répondu très honnêtement qu'il s'en tenait à la proposition de M. l'abbé d'Espagnac. Si M. Bertin n'obtient pas une meilleure composition, je ne vois pas avec quoi on pourra mettre *Luc* à la raison. Je crois avoir tout le droit de mon côté, ainsi que le pensent tous les chicaneurs.

Mais, après avoir chicané un an, j'aime encore mieux payer à monseigneur, par amour et dominant[2], neuf cent vingt livres que je ne lui dois pas, que de les dépenser en frais de procureurs et de juges; je suis bien las de tous ces frais. Le parlement de Dijon s'est avisé de faire pendre, ou à-peu-près, un pauvre diable de Suisse, pour me faire payer la procédure, en qualité de haut justicier. Je suis tout ébahi d'être haut justicier, et de faire pendre des Suisses en mon nom.

Le *tripot* est plus plaisant; mais on a les sifflets et les Fréron à combattre. De quelque côté qu'on se tourne, ce monde est plein d'anicroches.

J'ai écrit à Delaleu[3] de faire porter chez vous neuf cent vingt livres, pour achever le compte abominable de M. l'abbé d'Espagnac; mais, en

[1] * Cette lettre manque. (CLOG.)

[2] * Cette incise, qu'on lit dans l'édition de Kehl, n'a aucun sens et ne peut être de Voltaire. (CLOG.)

[3] * Notaire de Voltaire. (CLOG.)

même temps, je meurs de honte de vous donner toutes ces peines. Comment ferez-vous? ce conseiller-clerc demeure à une lieue de chez vous; aurez-vous la bonté de lui écrire un petit mot d'avis par un polisson? voudrez-vous qu'il envoie le trésorier de son altesse sérénissime avec une belle quittance bien catégorique? ou bien opinerez-vous que cette quittance se fasse chez mon notaire? Tout ce que je sais, c'est que vous êtes mon ange gardien de toutes façons, et que je suis un pauvre diable. Je me suis ruiné en bâtiments à la Palladio, en terrasses, en pièces d'eau; et les pièces de théâtre ne réparent rien [1]. J'attends toujours, mon divin ange, que vous me disiez votre avis sur *Spartacus*.

Je suis actuellement avec Platon et Cicéron; il ne me manque plus que l'abbé d'Olivet pour m'achever. Il y a loin de là au *tripot;* mais je suis toujours à vos ordres, et à ceux de madame Scaliger, à qui je présente mes respects. Votre créature, V.

[1] * Voltaire ne retirait aucun profit de la plupart de ses chefs-d'œuvre dramatiques. Les tragédies, en ce temps-là, ne se vendaient pas 15,000 francs comme en 1830. (Clog.)

LETTRE MMDCCXXXVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 mars.

Je suis malade depuis long-temps, mon cher cygne de Padoue, et j'en enrage. Le *linquenda*[1], etc., fait de la peine, quelque philosophe qu'on soit; car je me trouve fort bien où je suis, et n'ai daté mon bonheur que du jour où j'ai joui de cette indépendance précieuse et du bonheur d'être le maître chez moi, sans quoi ce n'est pas la peine de vivre. Je goûte dans mes maux du corps les consolations que votre livre fournit à mon esprit; cela vaut mieux que les pilules de Tronchin. Si vous voulez m'envoyer encore une dose de votre recette, je crois que je guérirai.

Si tout chemin mène à Rome, tout chemin mène aussi à Genève; ainsi je présume qu'en envoyant les choses de messager en messager, elles arrivent à la fin à leur adresse; c'est ainsi que j'en use avec votre ami M. Albergati, dont les lettres me font grand plaisir, quoiqu'il écrive comme un chat; j'ai beaucoup de peine à déchiffrer son écriture. Vous devriez bien l'un et l'autre venir manger des

[1]* Allusion au vingt et unième vers de l'ode d'Horace *ad Posthumum*. (CLOG.)

truites de notre lac avant que je sois mangé par mes confrères les vers. Les gens qui se conviennent sont trop dispersés dans ce monde. J'ai quatre jésuites auprès de Fernei[1], des pédants, des prédicants auprès des Délices, et vous êtes à Venise ou à Bologne. Tout cela est assez mal arrangé; mais le reste l'est de même.

Ayez grand soin de votre santé; il faut toujours qu'on dise de vous:

« Gratia, fama, valetudo contingit abunde. »
Hor., lib. I, ep. iv, v. 10.

Pour *gratia* et *fama*, il n'y a point de conseils à vous donner, ni de souhaits à vous faire.

« Vive memor lethi; fugit hora; hoc quod loquor, inde est. »
Pers., sat. v, v. 153.

Vive lætus, et ama me.

[1] * A Ornex. Le P. Adam était un de ces quatre jésuites. Voltaire les malmena vers la fin de 1760, au sujet des biens usurpés par eux sur MM. de Cressi ses voisins. (Clog.)

LETTRE MMDCCXXXIX.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE[1].

Aux Délices, 10 mars.

Il paraît, monsieur, par votre lettre et par vos vers, que vous êtes bien digne d'être auprès d'un prince qui nous fait espérer de revoir bientôt le grand Condé. Il en a l'esprit et la valeur.

Les faibles ouvrages qui ont pu échapper à mon loisir et à l'inutilité dont j'ai toujours été dans le monde méritent peu d'être honorés de ses regards. Je ne dois sans doute qu'à vous, monsieur, cette bonté de son altesse sérénissime. Recevez-en mes remerciements. Le parti de la retraite, que j'ai pris, ne me rend point insensible à l'honneur que vous me faites.

Je ne suis depuis cinq ans qu'un laboureur et un jardinier; mais, quoique je ne sacrifie plus qu'à Cérès et à Pomone, votre commerce me ferait encore aimer les muses. Je me souviens avec plaisir de mes premières passions, quand elles sont justifiées par votre exemple. Un commerce tel que le vôtre me serait bien précieux. S'il vous prenait

[1]* Le comte de La Touraille était alors écuyer du prince de Condé qui est mort en 1818. Voltaire fut en correspondance avec lui jusqu'à la fin de sa vie. (CLOG.)

envie de m'envoyer quelque chose, soit de vous soit de vos amis, je vous prierais de vouloir bien adresser les paquets sous l'enveloppe de M. de Chenevières, premier commis de la guerre, à Versailles.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'estime que vous m'inspirez et les sentiments que je vous dois, etc.

LETTRE MMDCCXL.

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 12 mars.

Dès que j'ai reçu, monsieur, votre lettre[1] du 9 du mois passé, j'ai tâché de me procurer les *OEuvres* de poésie du *philosophe de Sans-Souci*, que j'ai lues avec un grand plaisir. La première épître à son frère, la suivante à Hermotime, la dixième au général Bredow, et la dix-neuvième à d'Arget, sont celles qui m'ont le plus frappé. *L'art de la Guerre* est un poëme unique[2] et de toute beauté. Ce grand auteur est bien digne d'en donner des leçons.

Vous vous souviendrez, monsieur, que je n'ai aucun goût pour les odes, et que je m'y entends encore moins qu'aux

[1]* Cette lettre manque. (Clog.)

[2]* L'éloge est outré. — La *Biographie universelle* (t. XV, p. 575) dit que l'ouvrage poétique le plus remarquable, parmi ceux de Frédéric, est l'*Art de la Guerre*, mais que « c'est celui auquel on croit « que Voltaire a le plus travaillé. » (Clog.)

autres pièces de poésie. J'ai trouvé dans la sixième épître, au comte de Gotter, les descriptions de plusieurs arts et métiers admirables, entre autres celle sur le pain, qui commence ainsi,

Voyez ces laboureurs, dès l'aube vigilants,
Qui guident la charrue et cultivent les champs.

Je crois avoir reconnu le *petit Suisse* en plusieurs endroits, entre nous soit dit. Faites-moi le plaisir de me mander si j'ai rencontré votre goût en quelque chose, dans les articles que je vous ai cités. Je suis toujours charmé de profiter de vos lumières; j'espère d'en profiter davantage cet été à Schwetzingen; vous me le faites espérer. Vous devez être persuadé du plaisir que j'aurai de revoir le *petit Suisse.*

CHARLES-THÉODORE, électeur.

LETTRE MMDCCXLI.

A M. BERTRAND.

Au château de Tournai, 14 mars.

Le planteur de choux et le semeur de grains n'a pas oublié, monsieur, d'envoyer en son temps votre lettre à M. de La Tourrette[1]. Vous me parlez de fossiles et de curiosités naturelles; si je pou-

[1] * Claret de La Tourrette, naturaliste, né à Lyon en 1729; l'un des membres de l'Académie de cette ville et de la Société économique de celle de Berne. Voltaire était en correspondance avec lui depuis la fin de 1754, mais nous ne connaissons encore que deux lettres du philosophe à l'académicien de Lyon. (CLOG.)

vais trouver quelque chose de rare pour le cabinet de monseigneur l'électeur Palatin, vous me feriez grand plaisir de me l'indiquer. Je me souviens d'avoir vu à Berne du sable d'une petite rivière qui donne dans l'Aar ; ce sable, vu au microscope, est un amas de pierres précieuses ; n'y aurait-il point encore quelques autres colifichets pour amuser les curieux? Je fais plus de cas, dans le fond, d'un bon champ de blé et d'une belle prairie; mon cabinet de physique est ma campagne; mes curiosités sont des charrues et des semoirs; mais il faut que les princes aient ce que les autres hommes n'ont pas; de belles coquilles du temps du déluge, de belles pierres qui enfermaient un poisson, lequel n'a jamais existé, des congélations qui ne sont bonnes à rien, quelque animal né avec deux têtes, quelque belle maison de colimaçon. On a raison de rechercher toutes ces drogues, si elles font plaisir.

Je ne crois pas que le Bonneville qui est à Pierre-Encise y soit pour les vers du roi de Prusse; on le soupçonne de quelque prose; et, pour le roi de Prusse, on le soupçonne d'être fort mal dans ses affaires.

Cet impudent Grasset

« . . . . fruitur diis
« Iratis; . . . . »

Juven., lib. I, *sat.* 1, v. 49.

et, malgré la défense de leurs excellences, imprime tout ce qu'il veut à Lausanne, sous le nom d'un autre. Ce malheureux m'écrivit, il y a cinq ou six mois, la lettre la plus punissable, signée de son nom, d'une écriture contrefaite et qui n'est pas la sienne. Si jamais je fais un tour à Lausanne, il entendra parler de moi. Adieu, monsieur; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de M. et de madame de Freudenreich. *Tuus.* V.

LETTRE MMDCCXLII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 17 mars.

Je reçois, monsieur, la lettre dont vous m'honorez, en date du 20 février; elle finit par une chose bien agréable. Vous me faites entrevoir que vous pourriez vous arracher quelque jour à la terre sainte, pour venir à la terre libre. En ce cas, je vous prierais de vous presser, car il y a quelque petite apparence que je ne serai pas encore longtemps *in terra viventium*. Mes maladies augmentent tous les jours. La nature s'est avisée de faire à mon ame un très mauvais étui; mais je lui pardonne de tout mon cœur, puisque cela entrait nécessairement dans le plan du *meilleur des mondes possibles*.

J'ai l'honneur de vous envoyer, comme je peux, par les marchands de Genève, le Bolingbrocke[1]. Pour ma tragédie suisse, je ne peux la faire partir, pour deux raisons; la première, parceque je ne la crois point bonne; la seconde, c'est que toute mauvaise qu'elle est, mes amis, qui ont la rage du théâtre, veulent la faire jouer à Paris. Mais je vous envoie en récompense une comédie qui n'est pas dans le goût français; je souhaite qu'elle soit dans le vôtre. Les lettres que vous daignez m'écrire me font désirer de vous plaire plus qu'au parterre de notre grande ville.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, sans cérémonie, mais avec la plus grande vérité, votre, etc.

LETTRE MMDCCXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 mars.

Le *tripot* l'emporte sur la charrue et sur la métaphysique. Vous êtes obéi, mon divin ange, vous et madame Scaliger; un *Tancrède* et une *Médime*[2]

[1] * Voltaire fesait passer des ouvrages anglais à Albergati, comme on le voit par la lettre MMDCCCXXX. (CLOG.)

[2] * Ou *Zulime* remise à neuf. Voyez la *Notice* de M. Du Bois sur *Zulime*, *Théâtre*, tom. III; et la lettre à d'Argental, du 11 mai 1761, dans la *Correspondance*. (CLOG.)

partent sous l'enveloppe de M. de Courteilles, et ceci est la lettre d'avis. Vous saurez encore que, comme il s'agit toujours d'Arabes dans ces deux pièces, j'y ai joint un petit éclaircissement en prose sur le prophète Mahomet[1], dont je mets quelques exemplaires aux pieds de madame Scaliger comme aux vôtres. Si vous connaissez quelque savant dans les langues orientales, vous pourrez l'en régaler; c'est du pédantisme tout pur.

Vous êtes bien véritablement mon ange gardien; vous me protégez contre le diabloteau Fréron, sans m'en rien dire; c'est la fonction des anges gardiens; ils veillent autour de leurs clients, et ne leur parlent point. Que voulez-vous que je vous dise? vous êtes plus adorable que jamais, et j'ai pour vous culte de latrie.

J'ai saisi l'occasion pour demander une espèce de grace, ou plutôt de justice, à M. de Courteilles. On me persécute, ne vous déplaise, de la part du Conseil; on veut que je sois haut justicier; on fait pendre, ou à-peu-près, de pauvres diables en mon nom. On me fait accroire que rien n'est plus beau que de payer les frais, et on va saisir mes bœufs pour me faire honneur. Je suis tou-

[1] * Ce fut vers cette époque, en 1760, que Voltaire dut composer la *Lettre civile et honnête*, etc., imprimée à la suite de l'*Essai sur les mœurs*, tom. VI, pag. 407. Il y est particulièrement question de Mahomet. (Clog.)

jours en querelle avec le roi, mais je le mène beau train. J'ai déja fait bouquer messieurs du domaine; je l'emporterai encore sur eux, car j'ai raison, et M. de Courteilles entendra raison. Je vous en fais juge; lisez la lettre[1] que je lui écris, seulement pour vous en amuser et pour la recommander. La charge d'ange gardien n'est pas avec moi un bénéfice simple. Vous avez encore eu l'endosse d'un abbé d'Espagnac; tout cela est fini. Je ne le traite pas comme le roi; je crains un conseiller-clerc bien davantage, et j'aime mieux payer cent pistoles que je ne dois pas, que d'avoir un procès avec un grand chambrier qui en sait plus que moi. Mais, pour le roi, je ne lui ferai point de grace; il aura affaire à moi, avec ma chienne de haute justice. Poussez cela, je vous prie, vivement avec M. de Courteilles.

Luc est plus fou que jamais; je suis convaincu que, s'il voulait, nous aurions la paix. Je ne désespère encore de rien, mais il faudrait que M. le duc de Choiseul m'écrivît au moins un petit mot de bonté. Cela n'est-il pas honteux que je reçoive quatre lettres[2] de *Luc* contre une de votre aimable duc?

Et M. le maréchal de Richelieu, autre négli-

[1] * Nous ne connaissons pas cette lettre. (CLOG.)

[2] * La plupart de ces lettres n'ont pas été retrouvées non plus. (CLOG.)

gent, autre Pococurante, que fait-il? ne le voyez-vous pas? n'a-t-il pas des filles? ne rit-il pas dans sa barbe de tout ce qui se passe? Est-il vrai [1] que les jésuites ont fait pour quinze cent mille francs de lettres de change qu'ils ne paient point? Il n'y a qu'à les mettre entre les mains des jansénistes, il faudra bien qu'ils paient.

Mon Dieu, que si j'ai de bon foin cette année, je serai heureux [2]!

Je baise plus que jamais le bout de vos ailes avec la plus tendre reconnaissance.

Madame Scaliger, si je n'ai pas fait dans *Tancrède* tout ce que vous vouliez, écrivez contre moi un livre.

LETTRE MMDCCXLIV.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOUJOURS SUR LA PAIX.

Friedberg, 20 mars.

Peuple charmant, aimables fous,
Qui parlez de la paix sans songer à la faire,
A la fin donc résolvez-vous:

[1] * Cela était vrai. (Clog.)

[2] * Voltaire se récrie sur son bonheur à la fin de la lettre MMDCCCCLXXVI; c'était sans doute parcequ'il avait récolté de *bon foin*, et sur-tout parcequ'il était à cette époque *grande année de sots*, ainsi qu'il le dit à d'Argental, lettre MMDCCCCLXXV. (Clog.)

Avec la Prusse et l'Angleterre
Voulez-vous la paix ou la guerre ?
Si Neptune sur mer vous a porté des coups,
L'esprit plein de vengeance et le cœur en courroux,
Vous formez le projet de subjuguer la terre;
Votre bras s'arme du tonnerre.
Hélas! tout, je le vois, est à craindre pour nous;
Votre milice est invincible,
De vos héros fameux le dieu Mars est jaloux,
La fougue française est terrible;
Et je crois déja voir, car la chose est plausible,
Vos ennemis vaincus tremblant à vos genoux.
Mais je crains beaucoup plus votre rare prudence,
Qui par un fortuné destin
A du souffle d'Éole, utile à la finance,
Abondamment enflé les outres de Bertin.

Vous parlez à votre aise de cette cruelle guerre. Sans doute les contributions que votre seigneurie de Fernei donne à la France nourrissent la constance des ministres à la prolonger. Refusez vos subsides au *Très-Chrétien*, et la paix s'ensuivra. Quant aux propositions de paix dont vous parlez [1], je les trouve si extravagantes, que je les assigne aux habitants des Petites-Maisons, qui seront dignes d'y répondre. Que dirai-je de vos ministres?

Ou ces géants sont fous, ou ces géants sont dieux.

Ils peuvent s'attendre de ma part que je me défendrai en désespéré; le *Hasard* [2] décidera du reste.

De cette affreuse tragédie
Vous jugez en repos parmi les spectateurs,
Et sifflez en secret la pièce et les acteurs;

[1] * On n'a pas retrouvé la lettre où Voltaire parlait de paix à Frédéric. (Clog.)

[2] * Voyez le commencement de la lettre MMDLXXXVIII. (Clog.)

Mais de vos beaux esprits la cervelle étourdie
En a joué la parodie.
Vous imitez les rois; car vos fameux auteurs
De se persécuter ont tous la maladie.
Nos funestes débats font répandre des pleurs,
Quand vos poétiques fureurs
Au public né moqueur donnent la comédie.
Si Minerve de nos exploits
Et des vôtres un jour fesait un juste choix,
Elle préfèrerait, et j'ose le prédire,
Aux fous qui font pleurer les peuples et les rois,
Les insensés qui les font rire.

Je vous ferai payer jusqu'au dernier sou, pour que *Louis du Moulin*[1] ait de quoi me faire la guerre. Ajoutez dixième au vingtième, mettez des capitations nouvelles, créez des charges pour avoir de l'argent; faites en un mot ce que vous voudrez: nonobstant tous vos efforts, vous n'aurez la paix signée de mes mains qu'à des conditions honorables à ma nation. Vos gens bouffis de vanité et de sottises peuvent compter sur ces paroles sacramentales:

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.
RACINE, *Iphigénie*, act. III, sc. VII.

Adieu, vivez heureux; et, tandis que vous faites tous vos efforts pour détruire la Prusse, pensez que personne ne l'a jamais moins mérité que moi, ni de vous, ni de vos Français.

[1] * Frédéric nommait ainsi la Pompadour, parceque cette marquise improvisée régnait sur la France autant que Louis XV, pour le moins, et qu'elle était fille d'un paysan ancien marchand de *blé*. —Voyez le premier alinéa de la lettre MMDCXXVIII où il est question du second *Bien-Aimé;* et le cinquième alinéa de la lettre MMDCCCI.
(CLOG.)

LETTRE MMDCCXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 mars.

Ange toujours gardien, je n'ai qu'un moment; il sera consacré aux actions de graces, non pas pour le grand chambrier[1], non pas même pour le prince[2] du sang, mais pour vous seul. Il faut que vous sachiez encore que M. Budée de Boisi, qui m'a vendu la terre de Fernei, veut absolument que je vous sollicite encore auprès de M. de Courteilles, pour je ne sais quel procès[3] auquel je ne m'intéresse guère. Je lui ai donc donné une lettre pour vous, qu'on vous présentera sans doute. Voilà comme nous sommes faits, nous autres provinciaux; nous pensons qu'avec une lettre de recommandation, on réussit à tout à Paris. Je ne vous ai point écrit de lettre de recommandation pour nos *Chevaliers;* je m'en soucie pourtant un peu plus que du procès de M. de Boisi; mais je ne suis point du tout empressé de me faire juger, quoique au fond je croie ma cause bonne. Vous voulez un chant de *la Pucelle;* eh mon Dieu! mon

1* L'abbé d'Espagnac. (CLOG.)

2* Le prince de Conti. (CLOG.)

3* Il en est question dans la lettre MMCCCLXXXIII. (CLOG.)

cher ange, que ne parliez-vous? vous en aurez deux au lieu d'un. J'avais imaginé qu'un ministre[1] ne se mettait pas en peine de ces facéties; mais, puisque vous en êtes curieux, vous serez servi; vers et prose, tout est à vous.

Au milieu de mes douces occupations, je suis fâché; on nous a pris Masulipatan, on nous prendra Pondichéri; il y a un an que je le dis. Je plains infiniment M. le duc de Choiseul; on lui a donné notre pauvre vaisseau à conduire au milieu du plus violent orage. J'ai eu long-temps dans la tête que si *Luc* voulait céder quelque chose, vous pourriez, en ce cas, vous débarrasser avec bienséance du fardeau et des chaînes que l'Autriche vous fait porter; mais je ne vois qu'un petit coin, et pour bien voir il faut embrasser tout l'édifice. J'ai une étrange idée; je soupçonne que le roi de Portugal, que *Luc* appelait le *chose* de Portugal, pourrait bien perdre son *chose*, son royaume; que le roi d'Espagne pourrait bien, dans peu, tenter cette conquête; le temps est assez favorable; les jésuites sont gens à lui promettre le paradis en sus, pour sa peine; ils ne s'endorment pas. Le *chose* de Portugal n'est pas aimé, son ministre[2] est

[1] * D'Argental était *ministre plénipotentiaire* du duc de Parme. (CLOG.)

[2] * Carvalho, plus connu sous le nom de marquis de Pombal. (CLOG.)

détesté; belle occasion pour un roi d'Espagne, qui a de l'argent et des troupes, de faire rebâtir Lisbonne.

Je ne peux aimer *Luc*, car je le connais; mais il vaut mieux que le *chose* du Portugal. Nous verrons comment il se tirera d'affaire cette année. Mais nous, que ferons-nous? rien sur mer, et peut-être des sottises sur terre. Plaisante saison pour mettre un héros français sur le théâtre!

M. le duc de La Vallière a donc fait l'Histoire[1] chronologique de l'Opéra; c'est quelque chose; il y a encore du génie en France. Je vous adore.

LETTRE MMDCCXLVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 28 mars.

Il faut que vous sachiez, mon ancien ami, que madame Denis me dit depuis un mois : « J'écris « demain à M. de Cideville, » et que je dois mettre quelques lignes au bas des siennes. Je suis las d'attendre les femmes, et j'écris enfin de mon chef, car je suis honteux de ne vous avoir point écrit depuis que vous me fîtes tant rire du *puant*

[1]* *Ballets, opéras et autres ouvrages lyriques, par ordre chronologique,* Paris, 1760, in-8°. (Clog.)

marquis[1], et que vous me rendîtes de bons offices auprès de sa ladre personne.

Je reçois quelquefois une lettre du grand abbé[2] en douze mois; je suis peu instruit de vos marches, et fort incertain si vous êtes dans le plat tumulte de Paris, ou si vous jouissez des douceurs de la retraite. Que vous avez bien fait de conserver cette terre[3], qu'on dit mériter bien mieux le nom de *Délices* que mes Délices! Plus on avance dans sa carrière, et plus on est convaincu que l'on n'est bien que chez soi. Pour moi, je vous répète que je ne date ma vie que du jour où je me suis *enterré*. Ce n'est pas que je ne sois assez au fait de ce qui se passe. Je vois tous les orages, mais je les vois du port; et je vous assure que mon port est bien joli et bien abrité.

Je souhaiterais à mes amis des terres indépendantes et libres comme les miennes. On paie assez en France. Il est doux de n'avoir rien à payer dans ses possessions. Figurez-vous ce que c'est à présent que d'avoir des terres en Saxe, en Poméranie, en Prusse, en Silésie; c'est bien pis que le troisième vingtième.

Vous avez lu, sans doute, les *Poésies du philo-*

[1] * Ango de La Motte-Lézeau. — Voltaire avait écrit deux lettres à Cideville en 1759, mais il ne s'en souvenait sans doute plus. (Clog.)

[2] * L'abbé du Resnel, qui mourut un an plus tard. (Clog.)

[3] * Celle de Launai. (Clog.)

sophe de Sans-Souci, qu'on soupçonne de n'être ni *sans souci* ni *philosophe*. Je suis aussi honteux de tous les vers qui m'appartiennent dans ses Œuvres, que fâché de ses œuvres guerrières. Jamais poëte n'a fait verser tant de sang; Tyrtée et Denys n'étaient que des petits garçons auprès de lui. Nous verrons s'il ira à Corinthe.

Adieu, mon ancien ami; souvenez-vous quelquefois du Suisse V., qui vous aime.

LETTRE MMDCCXLVII.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, 1er avril.

Monsieur, la lettre de votre excellence, du 19 février, reçue par la voie de Vienne le 29 mars, me remplit de reconnaissance, et augmente la douleur où j'étais de la perte du paquet que j'avais eu l'honneur de vous envoyer au mois d'octobre dernier.

J'ai remis aujourd'hui entre les mains de M. de Soltikof un nouvel exemplaire pour suppléer à la perte du premier. J'espère que ce dernier paquet vous sera rendu; mais cette ressource ne calmera pas les inquiétudes où nous sommes les éditeurs et moi. On prétend que le paquet envoyé au mois d'octobre a été intercepté en Allemagne, et qu'on

imprime aujourd'hui à Hambourg et à Francfort cette première partie de la Vie de Pierre-le-Grand qui est contenue dans le paquet intercepté. J'envoie à Francfort un homme affidé pour suivre les traces de cette affaire.

Mais, s'il est vrai que le livre a été vendu à des libraires allemands, je prévois avec douleur que tous mes soins seront inutiles. Ce chagrin est bien capable de corrompre la satisfaction que je ressentais à mettre en ordre les matériaux du monument que vous érigez, monsieur, au grand homme à qui nous devons votre auguste impératrice, et à qui je dois l'honneur de vous connaître. Mais vos bontés me servent de consolation; et, quelque contre-temps douloureux que j'essuie, je consacrerai le peu qui me reste de force à finir un ouvrage commencé sous vos auspices, et que vos soins m'ont rendu si cher. Si ma santé m'avait permis de faire le voyage de Pétersbourg[1], je l'aurais entrepris avec joie, et vous auriez été servi avec plus de promptitude; mais mon âge et mes maladies ne me permettent plus de me transplanter. Ma seule espérance est de recevoir vos ordres dans ma retraite, et de vous témoigner de loin mon attachement et mon zéle.

Je ne sais si votre excellence a vu le petit livre

[1] * Élisabeth, vers le commencement de 1757, avait fait témoigner à Voltaire le desir de le voir dans la capitale de son empire;

qui a fait tant de bruit, et dont j'avais l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre. Quoi qu'il en soit, rien ne peut aujourd'hui diminuer l'estime que toute l'Europe a pour votre nation.

J'ai eu l'honneur d'avoir chez moi pendant quelques jours deux de vos compatriotes amis de M. Soltikof, et même, je crois, ses parents; ils sont tous deux infiniment aimables; ils parlent ma langue aussi purement que vous l'écrivez. Je n'ai point encore vu de vos compatriotes qui ne m'aient convaincu du mérite de votre nation, et de l'éducation heureuse qu'on reçoit par vos soins et par votre protection dans les deux capitales de votre empire. Tout sert à confirmer les sentiments tendres et respectueux avec lesquels je serai toute ma vie, etc. V.

LETTRE MMDCCXLVIII.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 2 avril.

Pardon, mon cher monsieur, de n'avoir pas répondu comme je le devais à la lettre que vous m'avez écrite touchant votre cabinet[1]. Je compte

mais le philosophe, songeant à la vie qu'on mène dans les cours, se dit: *J'en ai tâté, cela suffit.* (Clog.)

[1] * Cabinet d'histoire naturelle. (Clog.)

aller chez S. A. É. Palatine à la fin de mai [1]; ce sera là ma meilleure réponse. L'étude, qui est ici ma plus grande occupation, m'a absorbé depuis un mois. Je me suis enterré dans mon imagination; je ressusciterai pour vous aller voir à Berne. Ce sera pour moi un grand plaisir d'y faire ma cour à M. et à madame de Freudenreich, et de revoir encore cette ville où l'on a eu tant de bontés pour moi.

Il est vrai qu'on négocie beaucoup; mais il n'est pas moins vrai qu'on arme davantage. Si nous avons la paix à la fin de cette année, l'olive sera sanglante. Messieurs de Lausanne ont grand tort de garder ce Grasset chez eux. C'est un fripon artificieux et insolent qui leur attirera quelques affaires.

Je vous embrasse. V.

LETTRE MMDCCXLIX.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Friedberg, 3 avril.

Quelle rage vous anime encore contre Maupertuis? Vous l'accusez [2] de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre ses

[1] * Voltaire ne put aller à Schwetzingen. (Clog.)

[2] * La lettre dans laquelle Voltaire, selon Frédéric, accusait Maupertuis d'avoir *trahi* ce prince, manque à la *Correspondance*. Elle répondait à la lettre MMDCCXXXIII. (Clog.)

vers bien cachetés après sa mort, et qu'il était incapable de me manquer par une pareille indiscrétion.

Laissez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertuis;
La Vérité va le défendre,
Elle s'arme déja pour lui.
Son ame était noble et fidèle;
Qu'elle vous serve de modèle.
Maupertuis sut vous pardonner
Ce noir écrit [1], ce vil libelle,
Que votre fureur criminelle
Prit soin chez moi de griffonner.
Voyez quelle est votre manie;
Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie!
Que j'admirais avec transport,
Se souille par la calomnie,
Même il s'acharne sur un mort!
Ainsi, jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'assemblent autour des tombeaux,
Et des cadavres font leur proie.
Non, dans ces coupables excès
Je ne reconnais plus les traits
De l'auteur de *la Henriade;*
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui supposais.
Hélas! si votre ame est sensible,
Rougissez-en pour votre honneur,
Et gémissez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions!

[1] * La *Diatribe du docteur Akakia,* que Maupertuis ne pardonna jamais à son facétieux auteur, et que Frédéric, malgré la philosophie dont il se targuait, fit brûler à Berlin le 24 décembre 1752. (Clog.)

certainement les gens qui la proposent n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur! céder le pays de Clèves, parcequ'il est habité par des *bêtes!* Que diraient ces ministres, si on demandait la Champagne, parceque le proverbe dit: Nonante-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes? Ah! laissons tous ces projets ridicules. A moins que le ministère français ne soit possédé de dix légions de démons autrichiens, il faut qu'il fasse la paix.

Vous m'avez mis en colère; votre repentir obtiendra votre pardon. En attendant, je vous abandonne à vos remords et aux furies vengeresses qui poursuivent les calomniateurs, jusqu'à ce que cette *religion naturelle*, que vous dites innée, renouvelle les traces qu'elle avait autrefois imprimées dans votre ame. *Vale.*

LETTRE MMDCCL.

DE MADAME LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST.

Avril [1].

Monsieur, ne craignez-vous pas de m'enorgueillir, ou bien est-ce pour essayer si le cœur d'une Allemande saura sentir la valeur d'une approbation aussi flatteuse que l'est la vôtre, que vous me l'accordez, et que vous y ajoutez de nouveau de ces faveurs aussi propres à servir de modéles qu'à vous attirer la reconnaissance des siècles à venir, par conséquent à vous immortaliser? Je ne suis pas assez philosophe pour ré-

[1] * Cette lettre, imprimée dans le tom. LXVII de l'édition in-8° de Kehl, entre celles de 1761 et de 1762, est du commencement de 1760, au plus tard, car la princesse d'Anhalt, de qui est la lettre MCCCCLIII, mourut le 30 mai 1760, selon l'*Art de vérifier les dates.* (CLOG.)

sister à l'une*; et, pour l'autre, j'ai su vous lire, vous préférer, vous estimer. Ce sont là les titres des remerciements dont je m'acquitte, qui me font oser vous demander votre amitié, et vous assurer que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre tout acquise amie et très humble servante, ÉLISABETH.

LETTRE MMDCCLI.

A M. LE COMTE D'ALBARET,

A TURIN.

Aux Délices, 10 avril [1].

Vous direz, monsieur, que je suis un paresseux, et vous aurez raison, mais vous connaissez ma détestable santé. Ne jugez point de mes sentiments par ma négligence; croyez que de tous les paresseux et de tous les malades je suis celui qui vous est le plus dévoué. Madame Denis va rejouer; mais pour moi, je renonce au *tripot*. Je suis trop vieux, et je m'affaiblis tous les jours. Vraiment je serais charmé de voir la traduction de cette *Alzire*. Je suis comme les vieilles qui aiment les portraits dans lesquels elles se trouvent embellies.

* Le poëme de *Jeanne d'Arc*. K.

[1] * Les éditeurs de Kehl ont cru que cette lettre était de 1759, mais elle est postérieure de plus de cinq mois à la visite faite par M. et madame Chauvelin à Voltaire, dans les derniers jours d'octobre de la même année. — La lettre MMDCXLIII est adressée à d'Albaret. (CLOG.)

Tout ce que vous me dites de madame l'ambassadrice de France se rapporte fort à ce qu'elle nous a laissé entrevoir. Elle paraît pétrie de graces et de talents. Si j'avais la hardiesse de passer les Alpes, ce serait pour elle, pour M. de Chauvelin, pour vous, monsieur, et non pour entendre des opéra; mais il faut achever ma carrière dans ma retraite. Je suis assez semblable aux girouettes, qui ne se fixent que quand elles sont rouillées. Comptez que malgré mes misères je sens bien vivement votre mérite et vos bontés; autant en fait madame Denis. *Umillimo* VOLTAIRE.

LETTRE MMDCCLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 avril.

Mon divin ange, je suis bien faible, je vieillis beaucoup, mais il faut aimer le *tripot* jusqu'au dernier moment. Voici une pièce[1] de Jodelle, ajustée par un petit Hurtaud, que je vous envoie; mais vous comprenez bien que je ne vous l'envoie pas, et que jamais on ne doit savoir que vous vous êtes mêlé de favoriser ce petit Hurtaud. Je pense que cela vaut mieux que de donner ces

[1] * *Le Droit du Seigneur*, comédie en trois actes, composée en moins de *quinze jours*. (CLOG.)

Chevaliers, qui malheureusement passent pour être de moi. Le plaisir du secret, de l'incognito, de la surprise, est quelque chose. Vous savez ce que c'était que le droit du seigneur; je ne l'ai pas dans mes terres, et il ne me servirait à rien. Il me paraît que ce petit Hurtaud a traité la chose avec décence. J'ai seulement remarqué dans la pièce le mot de *sacrement*[1]; j'ignore si ce mot divin peut passer dans une comédie, sans encourir l'excommunication majeure. Je ne suis pas assez hardi pour corriger les vers de Hurtaud, mais on peut bien mettre *votre engagement* au lieu de *votre sacrement;* c'est, je crois, au premier acte, autant qu'il peut m'en souvenir.

Mettrez-vous M. le duc de Choiseul dans la confidence? Je le crois à présent plus occupé des Anglais que de ce qui se passait sous Henri II.

Voilà donc deux chants[2] de *Pucelle* pour les anges. Mais êtes-vous capable de garder le plus grand des secrets? Plus que vous, sans doute, m'allez-vous dire.

Oui, je sais bien que j'ai joué *Tancrède*, et par-là je l'ai affiché, il est vrai; mais je ne pouvais faire autrement. Il fallait essayer sur monsieur et

[1] * Acte I, sc. I, v. 57. (Clog.)

[2] * Un de ces chants était peut-être l'esquisse de celui que Voltaire appelle *la Capilotade*, dans sa lettre MMDCCCLXXV, et qui est aujourd'hui le chant XVIII de *la Pucelle*. (Clog.)

madame de Chauvelin cette *Chevalerie;* mais ici le cas est différent. Point d'essai, et la chose est beaucoup plus singulière que tous les *Chevaliers* du monde. Motus, au moins. Et Pondichéri! ma foi, je le crois pris comme Surate.

Mon cher ange, nous parlerons une autre fois des *Chevaliers*. Je crois que monsieur votre frère a raison de ne pas trop aimer *Médime* ou *Fanime*.

Mais comment va la santé de madame Scaliger? voilà le point essentiel.

Mon divin ange, vous êtes pour moi le démon de Socrate; mais son démon se bornait à le retenir, et vous m'inspirez.

LETTRE MMDCCLIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 avril.

Je ne vous ai envoyé, madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuser un moment. J'ai rompu avec le genre humain pendant plus de six semaines; je me suis enterré dans mon imagination; ensuite sont venus les ouvrages de la campagne, et puis la fièvre. Moyennant tout ce beau régime, vous n'avez rien eu, et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra seulement me faire écrire: « Madame

« veut s'amuser, elle se porte bien, elle est en « train, elle est de bonne humeur, elle ordonne « qu'on lui envoie quelques *rogatons;* » et alors on fera partir quelques paquets scientifiques, ou comiques, ou philosophiques, ou historiques, ou poétiques, selon l'espèce d'amusement que voudra madame, à condition qu'elle les jettera au feu dès qu'elle se les sera fait lire.

Madame était si enthousiasmée de *Clarisse*[1], que je l'ai lue, pour me délasser de mes travaux, pendant ma fièvre; cette lecture m'allumait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers dans lesquels on ne trouve rien du tout, et qui servent seulement à faire entrevoir que mademoiselle Clarisse aime un débauché, nommé M. de Lovelace. Je disais : Quand tous ces gens-là seraient mes parents et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui connaît la curiosité du genre humain, et qui promet toujours quelque chose de volumes en volumes, pour les vendre. Enfin j'ai rencontré Clarisse dans un mauvais lieu, au dixième volume, et cela m'a fort touché.

[1] * C'est dans sa lettre du 28 octobre 1759 que madame du Deffand parlait à Voltaire de ce roman de Richardson, traduit, de 1751 à 1753, par l'abbé Prévost, et publié sous le titre de *Lettres angloises, ou Histoire de miss Clarisse Harlowe.* (Cloc.)

La Théodore de Pierre Corneille, qui veut absolument entrer chez la Fillon [1], par un principe de christianisme, n'approche pas de Clarisse, de sa situation, et de ses sentiments; mais, excepté le mauvais lieu où se trouve cette belle Anglaise, j'avoue que le reste ne m'a fait aucun plaisir, et que je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman. Il n'y a de bon, ce me semble, que ce qu'on peut relire sans dégoût.

Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui peignent continuellement quelque chose à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes musique et peinture, avec quelques petits préceptes philosophiques, entremêlés de temps en temps avec une honnête discrétion. C'est pourquoi Horace, Virgile, Ovide, plairont toujours, excepté dans les traductions qui les gâtent.

J'ai relu, après *Clarisse,* quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de frère Jean des Entommeures, et la tenue du conseil de Picrochole [2] (je les sais pourtant presque par cœur); mais je les ai relus avec un très grand plaisir, parceque c'est la peinture du monde la plus vive.

[1]* C'est-à-dire dans un mauvais lieu. Voyez les *Commentaires,* pag. 236. — La Fillon était, du temps du Régent, une entremetteuse fort connue, chez laquelle allaient plusieurs ecclésiastiques. *Siècle de Louis XV,* tom. I, pag. 7. (CLOG.)

[2]* *Gargantua,* liv. I, ch. XXVII et XXXIII. (L. D. B.)

Ce n'est pas que je mette Rabelais à côté d'Horace; mais si Horace est le premier des feseurs de bonnes épîtres, Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois[1] trop de mal de lui.

Il y a un plaisir bien préférable à tout cela, c'est celui de voir verdir de vastes prairies, et croître de belles moissons; c'est la véritable vie de l'homme, tout le reste est illusion.

Je vous demande pardon, madame, de vous parler d'un plaisir qu'on goûte avec ses deux yeux; vous ne connaissez plus que ceux de l'ame. Je vous trouve admirable de soutenir si bien votre état; vous jouissez au moins de toutes les douceurs de la société. Il est vrai que cela se réduit presque à dire son avis sur les nouvelles du jour; et il me semble qu'à la longue cela est bien insipide. Il n'y a que les goûts et les passions qui nous soutiennent dans ce monde. Vous mettez à la place de ces passions la philosophie, qui ne les vaut pas; et moi, madame, j'y mets le tendre et respectueux attachement que j'aurai toujours pour vous. Je souhaite à votre ami[2] de la santé, et je voudrais qu'il se souvînt un peu de moi.

[1]* En 1727, dans la XXIIe des *Lettres philosophiques*. (Clog.)

[2]* Le président Hénault. (Clog.)

LETTRE MMDCCLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 14 avril.

Quand on a le bonheur d'être dans un pays libre, mon cher et grand philosophe, on est bien heureux, car on peut écrire librement pour la défense des philosophes, contre les invectives de ceux qui ne le sont pas.

Quand on a le malheur d'être dans un pays de persécution et de servitude, au milieu d'une nation esclave et moutonnière, on est bien heureux qu'il y ait, dans un pays libre, des philosophes qui puissent élever la voix.

Quand les philosophes persécutés auront lu l'apologie écrite en leur faveur par le philosophe libre, ils remercieront Dieu et l'auteur.

Voilà, mon cher philosophe, ma réponse à une petite feuille[1] que je viens de recevoir de Genève. Ne sauriez-vous point, par hasard, qui m'a fait ce présent-là? Ce ne saurait être vous, car, depuis quatre jours, tout le monde veut ici que vous soyez mort; on vous désignait même, à quatre lieues d'ici *, l'ancien évêque de Limoges ** pour successeur. Votre éloge aurait été fait par un prêtre, et cela eût été plaisant; j'aime pourtant mieux ne pas entendre votre éloge sitôt, dût-il être fait par le frère Berthier, ou par M. de Pompignan.

[1] * *Les Quand*, plaisanterie de Voltaire sur Pompignan et son *Discours* de réception à l'Académie française du 10 mars 1760. (Clog.)

* A Versailles.

** J. G. de Coetlosquet, ci-devant précepteur des enfants de France. Il y eut en 1760 deux places vacantes à l'Académie par la mort de Vauréal et de Mirabaud. Coetlosquet ne fut cependant élu qu'à la mort de Sallier, en 1761.

Il faudrait imprimer, à la suite du *Discours* de notre nouveau confrère, une épître que je viens de recevoir du roi de Prusse contre les fanatiques; les dévots, les jésuites, et notre saint-père le pape, y sont bien traités. Adieu, mon cher et grand philosophe; vivez long-temps, et portez-vous bien, tout mort que vous êtes.

P. S. Il ne manquait plus à la philosophie que le coup de pied de l'âne. On va jouer sur le théâtre de la Comédie française une pièce intitulée *les Philosophes modernes*[1]. Préville doit y marcher à quatre pattes, pour représenter Rousseau. Cette pièce est fort protégée. Versailles la trouve admirable.

LETTRE MMDCCLV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

15 avril[2].

Puisque vous êtes si grand maître
Dans l'art des vers et des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas;
Instruisez, ravagez la terre;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'opposerai pas
A votre fureur militaire.
Chaque esprit a son caractère;
Je conçois qu'on a du plaisir

[1]* Comédie de Palissot, jouée le 2 mai suivant. (CLOG.)

[2]* Les éditeurs de Kehl ont cru que cette lettre était de 1758, mais la réponse que Frédéric y fit porte la date du 1er mai 1760. (CLOG.)

A savoir, comme vous, saisir
L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant ressouvenez-vous de celui [1] qui a dit autrefois :

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'eusse aimé mieux choisir les vertus d'Aristide.

Cet Aristide était un bon homme ; il n'eût point proposé de faire payer à l'archevêque [2] de Mayence les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il est clair que votre majesté a encouru les censures de Rome, en imaginant si plaisamment de faire payer à l'Église les pots que vous avez cassés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conseillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me suis souvenu que votre majesté m'avait dit souvent que les peuples de..... [3] étaient des sots. En vérité, sire, vous êtes bien bon de vouloir régner sur ces gens-là. Je crois vous proposer un très bon marché, en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde et qui s'en rit,
N'aimait à dominer que sur des gens d'esprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

[1] * Frédéric lui-même. (Clog.)

[2] * Jean-Frédéric-Charles, né en 1689. Voyez plus bas la lettre MMDCCLXIX. (Clog.)

[3] * Les peuples de Westphalie, sans doute. (Clog.)

Comme je suis très fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'est par ladrerie que je vous propose la paix; point du tout; c'est uniquement afin que vous ne risquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des Croates, des housards, et autres barbares, qui ne savent pas ce que c'est qu'un beau vers.

Vos ministres auront sans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de Choiseul, M. de Kaunitz[1], M. Pitt[2], ne me disent point leur secret. On dit qu'il n'est connu que d'un M. de Saint-Germain[3], qui a soupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile,

[1] * Le comte de Kaunitz, nommé dans la lettre du 22 décembre 1759 à d'Argental. Il porta plus tard le titre de prince. (CLOG.)

[2] * William Pitt, premier comte de Chatham, mort en 1778, quelques jours avant Voltaire. (CLOG.)

[3] * Le comte de Saint-Germain, aventurier qui, selon le roi de Prusse, n'était qu'un *conte pour rire*. Il se donnait pour immortel, disent les éditeurs de Kehl. « Il avait assisté Jésus-Christ au Calvaire, et s'était trouvé au concile de Trente. Il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des ministres qui l'employaient comme espion. » Il dit un jour à Louis XV que, pour estimer les hommes, il ne faut être ni confesseur, ni ministre, ni lieutenant de police. La *Biographie universelle* (tom. XXXIX, pag. 589) cite l'année 1784 comme époque de la mort de Saint-Germain, lequel n'a rien de commun avec le vrai comte de ce nom, ministre de la guerre sous Louis XVI. (CLOG.)

et qui aura probablement l'honneur de voir votre majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point, et qui sait tout. Pour moi, qui suis près de finir ma carrière, et qui ne sais rien, je me borne à souhaiter que vous connaissiez M. le duc de Choiseul.

Votre majesté m'écrit qu'elle va se mettre à être un vaurien; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! Eh, qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de Trajan, de Marc-Aurèle et de Julien; ressemblez-leur toujours, mais ne me brouillez pas avec M. le duc de Choiseul, dans vos goguettes.

Et sur ce, je présente à votre majesté mon respect, et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ses images.

LETTRE MMDCCLVI.

A M. LE COMTE DE LORENZI [1].

Au château de Tournai, 15 avril.

J'ai reçu, monsieur, la lettre et les patentes de botaniste dont vous m'honorez, dans le temps où

[1] * Le comte de Lorenzi, frère du chevalier de Lorenzi avec lequel J. J. Rousseau fut en correspondance, était né à Florence; et, de 1734 à 1765, époque de sa mort, il y remplit les fonctions de

j'ai le plus besoin de simples. Je ne suis pas jeune, et je suis très malade. Si je peux trouver quelque herbe qui rajeunisse, je ne manquerai pas de l'envoyer à votre Académie. J'ai toujours été fâché qu'il y eût sur la terre tant de plantes qui fissent du mal, et si peu de salutaires; la nature nous a donné beaucoup de poisons et pas un spécifique. C'est dommage que nous ayons perdu le bel ouvrage de Salomon qui traitait de toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; c'était sans doute un très bel ouvrage, puisqu'il était composé par un roi. Il était apparemment le premier médecin de ses sept cents femmes et de ses trois cents concubines. Je ne sais si vous avez vu les hérésies du *Salomon du Nord;* il va plus loin que son devancier, lequel ne sait pas s'il reste quelque chose de l'homme après sa mort. Pour celui-ci, il est sûr de son fait, et il croit que ses soldats tuent si bien leur monde qu'il n'en reste rien du tout. J'attends le *Peut-être* de Rabelais le plus doucement que je peux.

chargé des affaires du roi de France en Toscane. Lorenzi était membre de l'Académie de botanique de sa ville natale. — Grimm le nomme dans sa *Correspondance littéraire*, 1er octobre 1766. (Clog.)

LETTRE MMDCCLVII.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 19 avril.

Partez-vous bientôt, ma chère niéce, pour votre royaume d'Hornoi, et abandonnez-vous cette ville de Paris, qui n'est bonne que pour *Messieurs* du Parlement, les filles de joie et l'Opéra-Comique? Êtes-vous bien lasse de cette malheureuse inutilité dans laquelle on passe sa vie, de ces visites insipides, et du vide qu'on sent dans son ame après avoir passé sa journée à faire des riens et à entendre des sottises? Comptez que vous aurez beaucoup plus de plaisir à gouverner votre Hornoi et à l'embellir qu'à courir après les fantômes de Paris. Tout ce que j'apprends de ce pays-là fait aimer la retraite.

Luc m'écrit toujours, mais il ne m'écrit que pour me montrer qu'il a de l'esprit, et pour me dire qu'il ne craint rien. Il prétend que nous n'aurons jamais ni honneur ni profit dans la belle guerre que nous fesons; j'ai grand'peur qu'il n'ait raison. J'embrasse tendrement M. de Florian et M. votre fils, etc.

LETTRE MMDCCLVIII [1].

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Au château de Tournai, par Genève, 21 avril.

Sire, un petit moine de Saint-Just disait à Charles-Quint : « Sacrée majesté, n'êtes-vous pas lasse d'a-« voir troublé le monde? faut-il encore désoler un « pauvre moine dans sa cellule? » Je suis le moine, mais vous n'avez pas encore renoncé aux grandeurs et aux misères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les *Œuvres du philosophe de Sans-Souci* dans sa cassette? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement, qu'il ne les avait communiquées à personne, et qu'un libraire en aurait abusé? ce qui aurait disculpé des personnes qu'on a peut-être injustement accusées. Suis-je d'ailleurs obligé de savoir que Maupertuis vous les avait renvoyées? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui? que m'importent sa personne et sa mémoire? en quoi ai-je

[1] * Réponse à la lettre MMDCCXLIX. — Entre cette lettre du 21 avril 1760 et celle du 1er février 1766, adressée au même prince, il y a une lacune d'environ six ans, en ce qui regarde les lettres de Voltaire à Frédéric. (CLOG.)

pu lui faire tort en disant à votre majesté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt jusqu'à sa mort? Je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche; mais ne la troublez pas par des reproches injustes et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal; vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France, vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue, et mise en prison; et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi, quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous servir sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser?

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe: « Les philosophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent « vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas en « Jésus-Christ; il appelle à sa cour un homme qui « n'y croit point, et il le maltraite; il n'y a nulle hu« manité dans les prétendus philosophes, et Dieu « les punit les uns par les autres. »

Vollà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés; et pendant que les fanatiques sont unis, les philosophes sont dispersés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Versailles et ailleurs on m'accuse de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne[1], c'est vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux insultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai, en mourant, d'avoir à souffrir, et sur-tout de souffrir par vous; mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, et que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de sagesse que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les passions inséparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre ame; enfin par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire

[1] * Frédéric, au contraire, reprochait assez souvent à Voltaire de parler trop respectueusement

« De *l'ennemi divin* des scribes et des prêtres. »

(Clog.)

des choses piquantes ; plaisir indigne de vous, d'autant plus que vous ètes plus élevé au-dessus d'eux par votre rang et par vos talents uniques. Vous sentez sans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre ; et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ses misères et de ses faiblesses infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuses par son obscurité, il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts, pour se mettre en droit de se plaindre de quelques uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes, et il ne veut plus songer qu'à réparer, avant sa mort, les écarts funestes d'une imagination trompeuse, en fesant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux et aussi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE MMDCCLIX.

A M. COLLINI,

A MANHEIM.

Au château de Tournai, 21 avril.

Sono stato sul punto di fare come il povero Pierron[1].

On m'a dit mort; cela n'est pas entièrement vrai. Je compte, mon cher Collini, que vous deviendrez nécessaire à son altesse électorale. Plus vous l'approcherez, plus elle vous goûtera. Je vous adresse ma lettre[2] pour lui. Je suis encore bien mal; si mes forces reviennent, j'irai à Schwetzingen. Je ne veux pas mourir sans avoir encore vu le plus aimable et le meilleur des souverains. Il y a un Français, nommé M. de Caux[3], qui a écrit de Manheim à ma nièce. Je porterai, si je peux, la réponse. Je vous embrasse.

[1]* Voltaire venait d'apprendre, par Collini, la mort récente de Pierron. — Quant au philosophe, il était ressuscité, comme il le dit plus bas, dans la lettre MMDCCLXXXIV. (CLOG.)

[2]* Cette lettre manque. (CLOG.)

[3]* Caux de Cappeval, littérateur normand qui se croyait supérieur à Voltaire, publiait alors, à Manheim, de concert avec l'abbé Règlei et Portelance, la fin de son *Journal des journaux*, commencé en janvier 1760. Quand il mit au jour (vers juin 1772) sa traduction de *la Henriade*, en vers latins, il demeurait encore à Manheim, où il est mort, selon Collini. (CLOG.)

LETTRE MMDCCLX.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, près Genève, 22 avril.

Monsieur, la personne qui est allée à Francfort-sur-le-Mein, et qui s'est chargée de s'informer de l'aventure du paquet du mois de septembre ou octobre dernier, me mande qu'on attend de Hambourg, tous les jours, une édition de l'Histoire de Pierre-le-Grand, sous le nom des libraires de Genève. Cette nouvelle est assez vraisemblable. Les libraires de Genève ont tiré à grands frais huit mille exemplaires de leur édition, qui leur restent entre les mains. Je fais l'impossible depuis quatre mois pour les apaiser. Je suis toujours entièrement aux ordres de votre excellence. Le plus grand de mes plaisirs, dans ma vieillesse, est de travailler au monument que vous érigez au plus grand homme du siècle passé. La multitude épouvantable de livres qui s'accumulent de tous côtés ne permet peut-être pas qu'on entre dans beaucoup de détails. L'esprit philosophique qui règne de nos jours permet encore moins un fade panégyrique. Le milieu entre ces deux extrémités est difficile à garder; mais je ne désespère de rien, monsieur, quand je serai aidé de vos conseils et

de vos lumières. Ce sera par votre seul moyen que je pourrai parvenir à ne blesser ni la vérité, ni la délicatesse de votre cœur, ni le goût des gens de lettres, qui seuls décident, à la longue, de la bonté d'un ouvrage. Je souhaite sur-tout que votre Histoire de Pierre-le-Grand, dans laquelle je ne suis que votre copiste, puisse servir de réponse aux calomnies répandues contre votre nation et contre votre auguste souveraine, dans le recueil qui vient de paraître. J'ai l'honneur d'être avec le plus respectueux dévouement, etc. V.

LETTRE MMDCCLXI.

A M. PILAVOINE,

A PONDICHÉRI.

Au château de Fernei, 23 avril.

Mon cher et ancien camarade, vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait votre lettre. Il est doux de se voir aimé à quatre mille lieues de chez soi. Je saisis ardemment l'offre que vous me faites de cette histoire manuscrite de l'Inde. J'ai une vraie passion de connaître à fond le pays où Pythagore est venu s'instruire. Je crois que les choses ont bien changé depuis lui, et que l'université de Jaganate[1] ne vaut point celles d'Oxford et de Cam-

[1] * Ou Jagannath, ville de l'Indostan. (Clog.)

bridge. Les hommes sont nés par-tout à-peu-près les mêmes, du moins dans ce que nous connaissons de l'ancien monde. C'est le gouvernement qui change les mœurs, qui éléve ou abaisse les nations.

Il y a aujourd'hui des récolets dans ce même Capitole où triompha Scipion, où Cicéron harangua.

Les Égyptiens, qui instruisirent autrefois les nations, sont aujourd'hui de vils esclaves des Turcs. Les Anglais, qui n'étaient du temps de César que des barbares allant tout nus, sont devenus les premiers philosophes de la terre, et, malheureusement pour nous, sont les maîtres du commerce et des mers. J'ai bien peur que dans quelque temps ils ne viennent vous faire une visite; mais M. Dupleix les a renvoyés, et j'espère que vous les renverrez de même. Je m'intéresse à la Compagnie, non seulement à cause de vous, mais parceque je suis Français, et encore parceque j'ai une partie de mon bien sur elle. Voilà trois bonnes raisons qui m'affligent pour la perte de Masulipatan.

J'ai connu beaucoup MM. de Lalli et de Soupire[1]; celui-ci est venu me voir à mon petit ermitage auprès de Genève avant de partir pour l'Inde;

[1]* Maréchal de camp depuis le mois de novembre 1756; cité dans les *Fragments historiques sur l'Inde*, article XV. (CLOG.)

c'est à lui que j'adressai ma lettre* pour vous à Surate. N'imputez cette méprise qu'au souvenir que j'ai toujours conservé de vous. Je pense toujours à Maurice Pilavoine, de Surate; c'était ainsi qu'on vous appelait au collége, où nous avons appris ensemble à balbutier du latin, qui n'est pas, je crois, d'un fort grand secours dans l'Inde. Il vaut mieux savoir la langue du Malabar.

Je serais curieux de savoir s'il reste encore quelque trace de l'ancienne langue des brachmanes. Les bramines d'aujourd'hui se vantent de la savoir; mais entendent-ils leur *Veidam?* Est-il vrai que les naturels de ce pays son naturellement doux et bienfesants? Ils ont du moins sur nous un grand avantage, celui de n'avoir aucun besoin de nous, tandis que nous allons leur demander du coton, des toiles peintes, des épiceries, des perles et des diamants, et que nous allons par avarice nous battre à coups de canon sur leurs côtes.

Pour moi, je n'ai point encore vu d'Indien qui soit venu livrer bataille à d'autres Indiens, en Bretagne et en Normandie, pour obtenir, le crisk[1] à la main, la préférence de nos draps d'Abbeville et de nos toiles de Laval.

Ce n'est pas assurément un grand malheur de manquer de pêches, de pain et de vin, quand on

* Lettre MMDIII. K.

[1] * Ou cric, poignard dont se servent les Malais. (Clog.)

a du riz, des ananas, des citrons et des cocos. Un habitant de Siam et du Japon ne regrette point le vin de Bourgogne. J'imite tous ces gens-là; je reste chez moi; j'ai de belles terres, libres et indépendantes, sur la frontière de France. Le pays que j'habite est un bassin d'environ vingt lieues, entouré de tous côtés de montagnes; cela ressemble en petit au royaume de Cachemire. Je ne suis *seigneur* que de deux paroisses, mais j'ai une étendue de terrain très considérable. Les pêches, dont vous paraissez faire tant de cas, sont excellentes chez moi; mes vignes mêmes produisent d'assez bon vin. J'ai bâti dans une de mes terres un château qui n'est que trop magnifique pour ma fortune; mais je n'ai pas eu la sottise de me ruiner pour avoir des colonnes et des architraves. J'ai auprès de moi une partie de ma famille, et des personnes aimables qui me sont attachées. Voilà ma situation, que je ne changerais pas contre les plus brillants emplois. Il est vrai que j'ai une santé très faible, mais je la soutiens par le régime. Vous êtes né, autant qu'il m'en souvient, beaucoup plus robuste que moi, et je m'imagine que vous vivrez autant qu'Aureng-Zeb[1]. Il me semble que la vie

[1] * Aureng-Zeb était âgé de plus de quatre-vingt-sept ans, quand il mourut, le 21 février 1707. Voltaire, d'accord avec les historiens de son temps, lui donne plus de *cent cinq ans*, dans la lettre MMDCCCLVII. (CLOG.)

est assez longue dans l'Inde, quand on est accoutumé aux chaleurs du pays.

On m'a dit que plusieurs rajas et plusieurs omras ont vécu près d'un siècle; nos grands seigneurs et nos rois n'ont pas encore trouvé ce secret. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite une vie longue et heureuse. Je présume que vos enfants vous procureront une vieillesse agréable. Vous devez sans doute vivre avec beaucoup d'aisance; ce ne serait pas la peine d'être dans l'Inde pour n'y être pas riche. Il est vrai que la Compagnie ne l'est point; elle ne s'est pas enrichie par le commerce, et les guerres l'ont ruinée; mais un membre du conseil ne doit pas se sentir de ces infortunes.

Je vous prie de m'instruire de tout ce qui vous regarde, de la vie que vous menez, de vos occupations, de vos plaisirs et de vos espérances. Je m'intéresse véritablement à vous, et je vous prie de croire que c'est du fond de mon cœur que je serai toute ma vie, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMDCCLXII.

A MADAME D'ÉPINAI.

25 avril.

Je ne vous ai point encore remerciée, ma belle philosophe, de votre jolie lettre et de votre pierre

philosophale; car c'est la vraie pierre philosophale que la multiplication du blé dont vous m'avez envoyé le secret. J'irai présenter la première gerbe devant votre portrait, au temple d'Esculape [1], à Genève. Ce portrait sera mon tableau d'autel; j'en fais bien plus de cas que de l'image de mon ami Confucius. Ce Confucius est, à la vérité, un très bon homme, ami de la raison, ennemi de l'enthousiasme, respirant la douceur et la paix, et ne mêlant point le mensonge avec la vérité; mais vous avez tout cela comme lui, et vous possédez de plus deux grands yeux, très préférables à ses yeux de chat et à sa barbe en pointe. Confucius est un bavard qui dit toujours la même chose, et vous êtes pleine d'imagination et de grace. Vous êtes probablement, madame, aujourd'hui dans votre belle terre, où vous faites les délices de ceux qui ont l'honneur de vivre avec vous, et où vous ne voyez point les sottises de Paris; elles me paraissent se multiplier tous les jours. On [2] m'a parlé d'une comédie contre les philosophes, dans laquelle Préville doit représenter Jean-Jacques marchant à quatre pattes. Il est vrai que Jean-Jacques a un peu mérité ces coups d'étrivières par sa bizarrerie, par son affectation de s'emparer du

[1] * Chez Tronchin, dont Liotard avait aussi fait le portrait. (CLOG.)

[2] * D'Alembert. (CLOG.)

tonneau et des haillons de Diogène, et encore plus par son ingratitude envers la plus aimable des bienfaitrices; mais il ne faut pas accoutumer les singes d'Aristophane à rendre les singes de Socrate méprisables, et à préparer de loin la ciguë que maître Joli de Fleuri voudrait faire broyer pour eux par les mains de maître Abraham Chaumeix!

On dit que Diderot, dont le caractère et la science méritent tant d'égards, est violemment attaqué dans cette farce. La petite coterie [1] dévote de Versailles la trouve admirable; tous les honnêtes gens de Paris devraient se réunir au moins pour la siffler; mais les honnêtes gens sont bien peu *honnêtes;* ils voient tranquillement assassiner les gens qu'ils estiment, et en disent seulement leur avis à souper. Les philosophes sont dispersés et désunis, tandis que les fanatiques forment des escadrons et des bataillons.

Les serpents appelés *jésuites*, et les tigres appelés *convulsionnaires*, se réunissent tous contre la raison, et ne se battent que pour partager entre eux ses dépouilles. Il n'y a pas jusqu'au sieur Le Franc de Pompignan qui n'ait l'insolence de faire l'apôtre, après avoir fait le Pradon.

Vous m'avouerez, ma belle philosophe, que voilà bien des raisons pour aimer la retraite. Nos

[1] * Celle des *p*...... *en fonctions*, *et des p*...... *honoraires*, que d'Alembert nomme plus bas, lettre MMDCCLXXII. (CLOG.)

frères du bord du lac ont reçu une douce consolation par les nouvelles qui nous sont venues de la bataille donnée au Paraguai, entre les troupes du roi de Portugal et celles des RR. PP. jésuites. On parle de sept jésuites prisonniers de guerre, et de cinq tués dans le combat; cela fait douze martyrs, de compte fait. Je souhaite pour l'honneur de la sainte Église que la chose soit véritable.

Je ne vous écris point de ma main, ma belle philosophe, parceque Dieu m'afflige de quelques indispositions dans ma machine corporelle. Je ne suis pas précisément *mort*, comme on l'a dit, mais je ne me porte pas trop bien. Comment aurais-je le front d'avoir de la santé, quand Esculape a la goutte?

Adieu, ma belle philosophe; vous êtes adorée aux Délices, vous êtes adorée à Paris, vous êtes adorée présente et absente. Nos hommages à tout ce qui vous appartient, à tout ce qui vous entoure.

LETTRE MMDCCLXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

25 avril.

Je suis si touché de votre lettre [1], madame, que j'ai l'insolence de vous envoyer deux petits manuscrits très indignes de vous; tant je compte sur vos bontés!

Lisez les vers, quand vous serez dans un de ces moments de loisir où l'on s'amuserait d'un conte de Boccace ou de La Fontaine; lisez la prose, quand vous serez un peu de mauvaise humeur contre les misérables préjugés qui gouvernent le monde, et contre les fanatiques; et, ensuite, jetez le paquet au feu.

J'ai trouvé sous ma main ces deux sottises; il y a long-temps qu'elles sont faites, et elles n'en valent pas mieux.

Je n'ai jamais été moins mort que je le suis à présent. Je n'ai pas un moment de libre; les bœufs, les vaches, les moutons, les prairies, les bâtiments, les jardins, m'occupent le matin; toute l'après-dînée est pour l'étude, et, après souper, on répète les pièces de théâtre qu'on joue dans ma petite salle de comédie.

[1] * Du 16 avril 1760. (Clog.)

Cette façon d'être donne envie de vivre; mais j'en ai plus d'envie que jamais, depuis que vous daignez vous intéresser à moi avec tant de bonté. Vous avez raison, car, dans le fond, je suis un bon homme. Mes curés, mes vassaux, mes voisins, sont très contents de moi; et il n'y a pas jusqu'aux fermiers-généraux à qui je ne fasse entendre raison, quand j'ai quelques disputes avec eux sur les droits des frontières.

Je sais que la reine dit toujours que je suis un impie; la reine a tort. Le roi de Prusse a bien plus grand tort de dire, dans son Épître au maréchal Keith:

> Allez, lâches chrétiens; que les feux éternels
> Empêchent d'assouvir vos desirs criminels, etc.

Il ne faut dire d'injures à personne; mais le plus grand tort est dans ceux qui ont trouvé le secret de ruiner la France en deux ans, dans une guerre auxiliaire.

J'ai reçu, ce matin, une lettre de change d'un banquier d'Allemagne sur M. de Montmartel. Les lettres de change sont numérotées, et vous remarquerez que mon numéro est le mille quarantième, à commencer du mois de janvier. Il est bien beau aux Français d'enrichir ainsi l'Allemagne.

Il me vient quelquefois des Anglais, des Russes;

tous s'accordent à se moquer de nous. Vous ne savez pas, madame, ce que c'est que d'être Français, en pays étranger. On porte le fardeau de sa nation; on l'entend continuellement maltraiter; cela est désagréable. On ressemble à celui qui voulait bien dire à sa femme qu'elle était une catin, mais qui ne voulait pas l'entendre dire aux autres.

Tâchez, madame, d'être payée de vos rentes, et de prendre en pitié toutes les misères dont vous êtes témoin. Accoutumez-vous à la disette des talents en tout genre, à l'esprit devenu commun, et au génie devenu rare; à une inondation de livres sur la guerre pour être battus, sur les finances pour n'avoir pas un sou, sur la population pour manquer de recrues et de cultivateurs, et sur tous les arts pour ne réussir dans aucun.

Votre belle imagination, madame, et la bonne compagnie que vous avez chez vous, vous consoleront de tout cela; il ne s'agit, après tout, que de finir doucement sa carrière; tout le reste est vanité des vanités, dit l'autre[1]. Recevez mes tendres respects.

[1] * L'auteur de *l'Ecclésiaste*. (Clog.)

LETTRE MMDCCLXIV.

A M. D'ALEMBERT.

25 avril.

Mon cher et digne philosophe, j'avoue que je ne suis pas *mort*, mais je ne peux pas dire que je sois en vie. Berthier se porte bien, et je suis malade; Abraham Chaumeix digère, et je ne digère point; aussi ma main ne vous écrit pas, mais mon cœur vous écrit; il vous dit qu'il est sensiblement affligé de voir les fanatiques réunis pour accabler les philosophes, tandis que les philosophes divisés se laissent tranquillement égorger les uns après les autres. C'est grand dommage que Jean-Jacques se soit mis tout nu dans le tonneau de Diogène; c'est le sûr moyen d'être mangé des mouches. Est-il possible qu'on laisse jouer cette farce impudente dont on nous menace? c'est ainsi qu'on s'y prit pour perdre Socrate. Je ne crois pas que la comédie des *Nuées** approche des opéra-comiques de la Foire. Je crois Favart et Vadé fort supérieurs au Gilles d'Athènes, quoi qu'en dise madame Dacier; mais enfin ce fut par-là que les prêtres commencèrent à préparer la ruine des sages. La persécu-

* Titre d'une pièce d'Aristophane.

tion éclate de tous côtés dans Paris; les jansénistes et les jésuites se joignent pour égorger la raison, et se battent entre eux pour les dépouilles. Je vous avoue que je suis aussi en colère contre les philosophes qui se laissent faire que contre les marauds qui les oppriment. Puisque je suis en train de me fâcher, je passe à *Luc;* il fait le plongeon, il désavoue ses Œuvres, il les fait imprimer tronquées; cela est bien plat, quand on a cent mille hommes; mais cet homme-là sera toujours incompréhensible. Il m'envoie tous les huit jours des paquets les plus outrecuidants, les plus terribles, de vers et de prose; des choses à faire coffrer le receveur, si le receveur était à Paris; et il ne m'envoie point l'épître[1] qu'il vous a adressée, qui est, dit-on, son meilleur ouvrage. Il ne sait pas trop ce qu'il veut, et sait encore moins ce qu'il deviendra. Il serait bien à souhaiter qu'il se mît à devenir sage; il eût été le plus heureux des hommes, s'il avait voulu; et il valait cent fois mieux être le protecteur de la philosophie que le perturbateur de l'Europe. Il a manqué une belle vocation; vous devriez bien lui en dire deux mots, vous qui savez écrire, et qui osez écrire. Il est très faux que l'abbé de Prades l'ait trahi; il écrivait seulement au ministre de France pour avoir la permission de faire un voyage

[1] * Frédéric envoya cette épître à Voltaire, en lui écrivant le 1er mai suivant. (Clog.)

en France; et cela dans un temps où nous n'étions pas en guerre avec le Brandebourg. S'il avait en effet tramé une trahison contre son bienfaiteur, soyez très persuadé qu'on ne se serait pas borné à lui donner un appartement dans la citadelle de Magdebourg.

Vous savez que d'Arget a mieux aimé un petit emploi subalterne à Paris que deux mille écus de gages, et le magnifique titre de secrétaire. Algarotti a préféré sa liberté à trois mille écus de gages, je dis trois mille écus d'Empire. Vous savez que Chazot a pris le même parti; vous savez que Maupertuis, pour s'étourdir, s'était mis à boire de l'eau-de-vie[1], et en est mort. Vous savez bien d'autres choses; vous savez sur-tout que vous n'avez une pension de cinquante louis que comme un hameçon. Faites vos réflexions sur tout cela; je me fie à votre probité, et je veux avoir votre amitié.

Mandez-moi, je vous en prie, à quoi en est la persécution contre les seuls hommes qui puissent

[1] * Voici un billet adressé par Frédéric à Maupertuis, pendant que ce dernier était encore à Berlin : « Je vous envoie le sieur Cottenius, un des plus grands charlatans de ce pays. Il a eu le bonheur de réussir quelquefois, par hasard, et je souhaite qu'il ait le même sort avec vous. Il vous ordonnera bien des remèdes; pour moi, je ne vous défends que *les liqueurs*, mais je vous les défends entièrement. » — Ce *charlatan*, médecin de Frédéric, est nommé Codénius, dans la lettre MDCCXCIV. (CLOG.)

éclairer le genre humain. N'imitez pas le paresseux Diderot; consacrez une demi-heure de temps à me mettre un peu au fait. On prétend que la cabale dit : *Oportet* Diderot *mori pro populo.*

Le *Dictionnaire encyclopédique* continue-t-il? sera-t-il défiguré et avili par de lâches complaisances pour des fanatiques? ou bien sera-t-on assez hardi pour dire des vérités dangereuses? est-il vrai que de cet ouvrage immense, et de douze ans de travaux, il reviendra vingt-cinq mille francs à Diderot, tandis que ceux qui fournissent du pain à nos armées gagnent vingt mille francs par jour? Voyez-vous Helvétius? connaissez-vous Saurin? qui est l'auteur de la farce contre les philosophes? qui sont les faquins de grands seigneurs[1], et les vieilles p...... dévotes de la cour qui le protégent? Écrivez-moi par la poste, et mettez hardiment : *A Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, au château de Fernei, par Genève;* car c'est à Fernei que je vais demeurer, dans quelques semaines. Nous avons Tournai pour jouer la comédie, et les Délices sont la troisième corde à notre arc. Il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre, contre les chiens qui courent après eux. Je vous avertis encore qu'on n'ouvre point mes lettres, et que quand on les ouvrirait,

[1] * Le duc de Choiseul en était un. (CLOG.)

il n'y a rien à craindre du ministre des affaires étrangères, qui méprise autant que nous le fanatisme moliniste, le fanatisme janséniste et le fanatisme parlementaire. Je m'unis à vous en Socrate, en Confucius, en Lucrèce, en Cicéron, et en tous les autres apôtres; et j'embrasse vos frères, s'il y en a, et si vous vivez avec eux.

LETTRE MMDCCLXV.

A M. THIERIOT.

26 avril.

Je ne vous ai point encore remercié, mon cher et ancien ami, du beau calendrier des crimes des jésuites; ce n'est pas que je sois *mort,* comme on l'a dit au roi, mais je suis toujours faible et languissant. Si vous voulez me procurer guérison entière, envoyez-moi aussi le calendrier des insolences jansséniennes; car encore faut-il avoir son almanach complet. Je tiens les uns et les autres également méchants; mais les jésuites ont des troupes régulières, et les jansénistes ne sont encore que des housards sans discipline. On m'a mandé qu'on avait mis à Bicêtre deux troupes d'énergumènes qui fesaient des miracles[1]; il faudrait faire tra-

[1] * Il s'agit ici des jongleries mystiques des *convulsionnaires.* Elles avaient commencé en mai 1727, elles ne finirent qu'en auguste 1762.

vailler aux grands chemins tous ces animaux-là, jésuites, jansénistes, avec un collier de fer au cou, et qu'on donnât l'intendance de l'ouvrage à quelque brave et honnête déiste, bon serviteur de Dieu et du roi. Vous me demanderez pourquoi je veux faire travailler ainsi jésuites et jansénistes; c'est que je fais actuellement une belle terrasse sur le grand chemin de Lyon, et que je manque d'ouvriers.

M. de Paulmi est-il parti avec M. Hennin, pour aller faire la Saint-Hubert avec le roi de Pologne? Il verra là vraiment une cour bien gaie et bien opulente, et un roi qui a bravement défendu son état.

On parle beaucoup de paix, à ce que je vois; mais les Anglais envoient dix-huit mille négociateurs en Allemagne pour rédiger les articles, et arment une forte escadre pour en aller porter la nouvelle à Pondichéri.

Le roi de Prusse mettra en vers l'histoire du congrès, et la dédiera à Gresset ou à Baculard; en attendant, il est un peu pressé par les Russes et les Autrichiens. On prépare cependant de beaux divertissements à Vienne, pour le mariage de l'ar-

Voyez, à ce sujet, la *Correspondance littéraire* de Grimm du 15 mars 1760, et l'*Histoire de Paris*, par M. Dulaure, seconde édition, t. VII, pag. 331-377. (Clog.)

chiduc[1]. Il est bien digne de la majesté autrichienne de donner des fêtes, au lieu d'envoyer l'héritier des césars à l'armée du maréchal Daun s'abaisser à voir tirer du canon. Cela est bon pour un petit marquis de Brandebourg, mais non pour le petit-fils de Charles VI.

Il me vient quelquefois des Russes, des Anglais, des Allemands; ils se moquent tous prodigieusement de nous, de nos vaisseaux, de notre vaisselle, de nos sottises en tout genre. Cela me fait d'autant plus de peine, à moi qui suis bon Français, que l'on ne me paie point mes rentes. Plaignez-moi, car, depuis quelque temps, je suis en guerre pour des droits de terre; *Qui terre a*, et qui plume a, *guerre a*. Cela ne m'empêche ni de planter, ni de bâtir, ni de faire jouer la comédie, ni de faire bonne chère. Je suis seulement fâché que mon ami Falkener soit mort; je perds tous mes anciens amis. Restez-moi, et, puisque vous n'êtes pas homme à venir aux Délices, consolez-moi de votre absence en me disant tout ce que vous pensez, tout ce que vous voyez, tout ce que vous croyez, tout ce que vous ne croyez pas; et, sur ce, je vous embrasse de tout mon cœur.

[1]* Joseph-Benoît-Auguste, empereur en 1765 sous le nom de Joseph II. Le 6 octobre 1760, il épousa Élisabeth de Parme, petite-fille de Louis XV. (Clog.)

LETTRE MMDCCLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 avril.

Le malade, qui n'est pas *mort*, n'est pas assez abandonné de Dieu pour contredire son ange gardien. Il ne peut pas trop écrire de sa main, pour le présent; tout ce qu'il peut faire est de se conformer à la volonté céleste, et de dicter sa réponse à l'écrit intitulé *Petites remarques*, mais qu'on croit cependant essentielles.

On demande grace pour le reste, et sur-tout on insiste pour que mademoiselle Clairon entre armée sur le théâtre, parcequ'elle est à la tête de ses soldats, parcequ'elle est forcenée, parcequ'elle ne sait ce qu'elle veut, parceque j'ai vu ce moment faire un très grand effet, parceque mademoiselle Clairon aura fort bonne grace avec une cuirasse et une lance à la main.

L'ange est très ardemment supplié de ne pas s'opposer à ce mouvement théâtral, sans quoi il agirait plutôt en démon incarné qu'en ange gardien.

On proteste au divin ange que, si la pièce est

sifflée, on mettra tout sur son compte, et qu'il en sera responsable devant Dieu.

Au reste, faudra-t-il que les comédiens, qui, en qualité de compagnie ou de troupe, sont des ingrats, jouissent seuls de la part qui appartient à l'auteur, et qu'il ne puisse en gratifier quelqu'un qui en aurait de la reconnaissance? Faudra-t-il qu'un libraire, tel que Michel Lambert, qui a l'insolence d'imprimer toutes les pauvretés que Fréron débite contre moi, gagne cent louis d'or à imprimer malgré moi mon ouvrage? cela est-il juste?

Nous ne trouvons point ici que la pièce* du petit Hurtaud ressemble à *Nanine*. Acanthe est une personne de condition, et Nanine est une paysanne; Nanine a une rivale, et Acanthe n'en a point; et Mathurin est bien un autre personnage que Lucas; mais nous réservons à d'autres temps nos *remontrances* et nos plaintes.

Nous nous contentons de protester ici que nous n'avons jamais lu le *Discours*[1] de M. Le Franc de Pompignan; que nous mettons *monseigneur*[2] *son frère* au-dessus de saint Ambroise; sa *Didon* au-dessus de celle de Virgile; ses *Cantiques sacrés* au-

* *Le Droit du Seigneur*. K.

[1] Lu à l'Académie française le 10 mars précédent. (CLOG.)

[2] * L'évêque du Pui-en-Velai. (CLOG.)

dessus de ceux de David, et d'autant plus sacrés que *personne n'y touche*[1]. Nous prêtons serment que nous n'avons jamais lu ni ne lirons jamais le *Journal*[2] du révérend frère Berthier; et nous certifions à maître Joli de Fleuri que nous trouvons son Discours[3] contre l'Encyclopédie un ouvrage unique en son genre. Nous lui en avons même fait de très sincères remerciements qui paraîtront un jour, soit avant notre mort, soit après notre mort, et qui le couvriront de la gloire immortelle qu'il mérite.

Nous déclarons plus sérieusement que nous ne serons jamais assez fous pour quitter notre charmante retraite; que, quand on est bien, il faut y rester; que la vie frelatée de Paris n'approche assurément pas de la vie pure, tranquille, et doucement occupée, qu'on mène à la campagne; que nous fesons cent fois plus de cas de nos bœufs et de nos charrues que des persécuteurs de la philosophie et des belles-lettres; que, de toutes les démences, la démence la plus ridicule est de s'aller

[1]* La même idée se trouve dans *le Pauvre Diable* (*Poésies*, t. II, p. 126):

> « Tenez, prenez mes cantiques sacrés;
> « Sacrés ils sont, car personne n'y touche. »

(CLOG.)

[2]* Le *Journal de Trévoux*. (CLOG.)

[3]* Le Réquisitoire du 23 février 1759. — Tom. II de cette édition, pag. 103. (CLOG.)

faire esclave quand on est libre, et d'aller essuyer tous les mépris attachés au plat métier d'homme de lettres, quand on est chez soi maître absolu; enfin, d'aller ramper ailleurs, quand on n'a personne au-dessus de soi dans le coin du monde qu'on habite.

Plus j'approche de ma fin, mon cher ange, plus je chéris ma liberté; et, si je ne la trouvais pas au pied des Alpes, j'irais la chercher au pied du mont Caucase. J'ai sous ma fenêtre un aigle qui ne bouge depuis cinq ans, et qui n'a nulle envie d'aller dans le pays des aigles; je suis comme lui. Mais vous savez, mon divin ange, combien mon bonheur est empoisonné par l'idée que je mourrai sans vous avoir revu. Comptez que cela seul répand une amertume continuelle sur le destin heureux que je me suis fait. Je vous prie, pour ma consolation, de vouloir bien me mander ce que vous faites de *Zulime*, à qui vous faites donner les rôles, qui est premier gentilhomme[1] du *tripot;* s'il est vrai qu'on joue une pièce contre les philosophes, dans laquelle on représente Jean-Jacques marchant à quatre pattes, et si le premier gentilhomme du *tripot* souffre une telle indécence? Jean-Jacques Rousseau, s'étant mis tout nu dans le tonneau de Diogéne, s'est exposé à la vérité à

[1] * Le duc de Fleuri, l'un des premiers gentilshommes de la chambre, était d'*année* en 1760. (CLOG.)

être mangé des mouches; mais il me semble que c'est assez de persécuter les philosophes à la cour, dans la Sorbonne, et dans le Parlement, et que c'en serait trop de les jouer sur le théâtre. Je n'aime pas d'ailleurs qu'on fasse un batelage de la Foire du temple de Corneille.

Mon cher ange, j'arrache la plume à mon clerc, pour vous dire avec la mienne combien je vous aime. Vous m'avez presque fait aimer *Zulime*, que je viens de relire.

A propos, j'ai toujours peur d'avoir fait quelque sottise entre M. le duc de Choiseul et *Luc*. Je tâche cependant de ne me point brûler avec des charbons ardents. Je me flatte que M. le duc de Choiseul n'est pas mécontent de ma conduite, et qu'il n'a que des preuves de mon zèle et de ma tendre reconnaissance pour ses bontés. Seriez-vous assez aimable pour m'assurer qu'il me les continue? On parle ici beaucoup de paix. J'ai eu chez moi le fils[1] de M. Fox, jadis premier ministre, qui n'en croit rien.

Je vous demande pardon de cette énorme lettre, et je me mets aux pieds de madame Scaliger.

[1]* Frère aîné du très célèbre orateur qui est mort en 1806. (CLOG.)

LETTRE MMDCCLXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, 28 avril.

Monsieur, si la chair n'était pas aussi infirme chez moi que l'esprit est prompt [1], quand il s'agit des sentiments d'estime que vous m'inspirez; si j'avais un moment de santé, il aurait été employé depuis long-temps à vous remercier du souvenir dont vous m'honorez. Je ne me suis guère flatté que vous puissiez passer nos montagnes, et venir voir dans un petit coin du monde la philosophie libre et indépendante. Vous la porterez dans vos terres. Peu d'hommes savent vivre avec eux-mêmes, et jouir de leur liberté; c'est un trésor dont ils sont tous embarrassés. Le paysan le vend pour *quatre sous par jour* [2], le lieutenant pour vingt, le capitaine pour un écu de six francs, le colonel pour avoir le droit de se ruiner. De cent per-

[1] * *Spiritus quidem promptus est, caro vero infirma.* — Marc, chap. XIV, v. 38. (CLOG.)

[2] * Cette expression rappelle les

« . . . . cinquante mille Alexandres
« Payés à quatre sous par jour, »

dont Voltaire parle poétiquement dans l'*Épître* XL; *Poésies*, tom. III. (CLOG.)

sonnes il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui meurent sans avoir vécu pour eux. Les hommes sont des machines que la coutume pousse, comme le vent fait tourner les ailes d'un moulin. Ce Hume dont vous me parlez, monsieur, est un vrai philosophe; il ne voit dans les choses que ce que la nature y a mis. Je doute qu'on ait osé traduire fidèlement les petites libertés qu'il prend avec les préjugés [1] de ce monde. Il n'est pas encore permis en France d'imprimer des vérités anglaises; il en est de la philosophie de ce pays-là comme de l'attraction et de l'inoculation; il faut du temps pour les faire recevoir. Les Anglais sont les premiers qui aient chassé les moines et les préjugés; c'est dommage que nos maîtres d'école nous battent, et privent leurs écoliers de morue; nous sommes sur mer comme en philosophie des commençants. Pour moi, monsieur, je ne suis qu'une voix dans le désert [2]. Je resterai tout le mois de mai dans ma petite cabane des Délices; elle n'est éloignée de Genève que d'une portée de carabine; il faut que le malade soit auprès du médecin. Mon *Esculape*-Tronchin est à Genève. Si, contre toute apparence, vous veniez dans ces quartiers [3], vous y verriez un

[1] * Allusion à l'ouvrage publié par David Hume, sous le titre *The natural history of Religion*. (Clog.)

[2] * *Ego vox clamantis in deserto.* — Jean, chap. 1, v. 23. (Clog.)

[3] * D'Argence alla philosopher aux Délices dans les mois de septembre et d'octobre suivants. (Clog.)

Suisse qui vous recevrait avec toute la franchise et la pauvreté de son pays, mais avec les sentiments les plus respectueux.

LETTRE MMDCCLXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 avril.

O anges! je mets tout sous vos ailes, tout retombera sur vous. Le nœud est bien mince; Ramire est bien peu de chose. *Madame, je suis son mari*[1]; eh! Nicodème, que ne le disais-tu plus tôt?

M. le duc de Choiseul semble avoir senti cela comme je le sens; il m'a écrit une lettre charmante. Mon divin ange, il paraît qu'il vous aime comme vous méritez d'être aimé. Dites-moi, en conscience, aurons-nous la paix? Vous la voulez; mais veut-on vous la donner? est-ce tout de bon? J'ai plus besoin de la paix que de sifflets. J'aime mieux *les Chevaliers* que *Ramire*. Il n'y a que deux coups de rabot à donner aux *Chevaliers*, mais il manque à tout cela un peu de force. Je baisse, je baisse, je fonds; j'ai acquis de la gaieté, et j'ai perdu du robuste.

Vous vous moquez de moi; on peut faire quel-

[1] * Parodie de ce que Ramire dit à Zulime, dans la tragédie qui porte ce titre, act. V, sc. III, v. 61. (CLOG.)

que chose de Hurtaud. Ce petit drôle-là n'a mis que quinze jours à son œuvre.

Nous allons jouer sur notre théâtre de Fernei, mais je ne peux plus même faire les pères; j'ai cédé mes rôles; je suis spectateur bénévole.

Mon cher ange, je deviens bien vieux; j'ai, je crois, cinq ou six ans plus que vous [1].

> *Le temps* va d'un tel pas, qu'on a peine à *le* suivre.
>
> *Tartufe*, act. I, sc. I.

Je voudrais bien savoir si le chevalier d'Aidie, autre philosophe campagnard de mon âge, est à Paris, comme on me l'a mandé; serait-il assez lâche pour se démentir à ce point? au moins je me flatte que c'est pour peu de temps. Vous avez dû recevoir vingt pages [2] de moi l'ordinaire dernier, et je vous écris encore. Les gens qui aiment sont insupportables.

[1] * D'Argental était né le 20 décembre 1700, et Voltaire le 20 février 1694. (CLOG.)

[2] * Cette longue lettre manque. (CLOG.)

FIN DU ONZIÈME VOLUME
DE LA CORRESPONDANCE.



